

Le grand jeu

Le suivi éditorial de cet ouvrage a été effectué par Chloé Pathé.

© 2009, Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine,
75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.

E-mail : contact@autrement.com

ISBN : 978-2-7467-1088-7. ISSN : 1157-4488.

Dépôt légal : janvier 2009. Imprimé en France.

Dirigé par JACQUES PIATIGORSKY et JACQUES SAPIR

Le grand jeu

XIX^e siècle, les enjeux géopolitiques de l'Asie centrale

Avec des textes de Sergueï Dmitriev, Juliette Le Doré, Jacques Sapir
et Alexey Tereshchenko

INTRODUCTION. ACTUALITÉ DU GRAND JEU

Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir

« Nous autres du grand jeu, nous sommes hors
de protection.

Si nous mourons, nous mourrons.

On efface nos noms du livre, c'est tout¹. »

Le Grand Jeu est un fait historique et contemporain. C'est aussi un mythe et un monde. L'impulsion donnée au début de l'année 2008 par le gouvernement à notre présence militaire en Afghanistan, qu'on l'approuve ou la réprouve, va faire de la France un des acteurs du nouveau Grand Jeu. Ce dernier a une dimension mythique, faite d'ignorance et d'exotisme. Il y a très peu de documents en français à la fois sur cette zone géographique, qui s'étend du Caucase à l'Asie centrale, et sur les peuples et les cultures, souvent très avancées, qui ont habité cette région. Cet ouvrage veut tenter de combler ce vide et, sans oublier le mythe et sa part de rêve, ramener **[ramener quoi ?]** à une réalité importante car au cœur des enjeux contemporains.

Le centre du continent eurasiatique, de la mer Caspienne aux contreforts de l'Himalaya, est une zone qui, depuis près de cinq millénaires, a vu se croiser des mouvements humains, politiques et commerciaux. Ainsi, de récentes **découvertes** archéologiques à Jiroft, dans le sud-est de l'Iran, ont montré qu'une civilisation égale à Sumer s'était développée dans une région montagneuse située à 500 kilomètres du

1. Rudyard Kipling, *Kim*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2005. kluk

golfe Persique et, de là, commerçait avec l'Asie centrale comme avec la Mésopotamie et les royaumes de l'Indus.

À l'exception des spécialistes, l'Asie centrale est mal connue du public français : mal connue dans sa diversité géographique, qui voit des oasis à la riche agriculture côtoyer des zones désertiques et des montagnes pour le moins difficiles à franchir. Mal connue dans sa diversité ethnique et culturelle, alors qu'elle se trouve à l'origine des grandes invasions qui ont occasionné des bouleversements de civilisation de taille en Europe occidentale (loin d'être une région habitée uniquement de peuplades farouches et barbares, comme la décrivaient certains des premiers voyageurs, c'est une région de très haute culture. Mal connue enfin dans son importance géostratégique. Depuis la marche d'Alexandre vers l'Orient et son mariage avec Roxane (aux environs de 327 avant J.-C.) afin de se construire les alliances nécessaires à son rêve de conquête jusqu'aux affrontements feutrés entre les empires britannique et tsariste en Afghanistan, l'enjeu politique que constitue le contrôle de cette région a été déterminant.

L'Empire khazar, auquel un précédent livre fut consacré², illustre l'importance politique de cette zone. L'empire établi par ce peuple turco-mongol, qui, fait quasiment sans égal, s'était converti massivement au judaïsme, a constitué une zone tampon entre les ambitions de Constantinople et celles de Bagdad. Déjà, la géopolitique locale est venue déterminer une géopolitique plus globale. Les dynamiques à l'œuvre entre les mondes méditerranéen et moyen-oriental ont conflué vers cette zone, où la volonté de survie d'un peuple a donné naissance à une solution politico-religieuse pour le moins imaginative. On peut donc parler, dans ce qui est pour nous, en Europe, le haut Moyen Âge, d'un Grand Jeu avant le Grand Jeu.

Encore faudrait-il que ce concept ne soit pas pleinement ignoré. Si les notions de politique de puissance et d'équilibre géostratégique sont présentes depuis très longtemps dans notre culture politique, celle du Grand Jeu, tel qu'il se développera dès la fin du XVIII^e siècle et s'épanouira au XIX^e siècle et au début du XX^e, reste relativement absente.

Dans l'Antiquité et jusqu'au XIII^e siècle, on peut dire que les grands affrontements qui ont traversé le monde méditerranéen étaient avant tout des conflits binaires. La Perse contre l'alliance d'Athènes et de

2. Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir (dir.), *L'Empire khazar VII^e-XI^e siècle. L'énigme d'un peuple cavalier*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires/Histoire », 2005.

Sparte, puis la rivalité entre Sparte et Athènes, Rome contre Carthage, enfin à l'écroulement de l'Empire romain, le califat de Bagdad contre Byzance.

Le Grand Jeu a une dimension supplémentaire. Tout d'abord, on ne s'y fait pas la guerre directement. Il est un jeu par acteurs locaux interposés, où l'on manipule de l'argent autant que des armes, des religions autant que le commerce pour atteindre ses objectifs. C'est un jeu sans fin, car il n'est pas question de détruire l'adversaire. Il n'est rien resté de Sparte ou de Carthage. Alexandre a détruit l'Empire perse et les Turcs ont pris Constantinople. Ces conflits se sont soldés par une victoire et une défaite irrémédiables. Rien de tel dans le Grand Jeu. Bien sûr, quand parlent les armes, les hommes meurent. Certaines forces sont défaites et d'autres victorieuses. Mais, le couteau ne résout rien. Il réarrange pour un temps le jeu, qui continue alors par d'autres moyens. En ce sens, il y a une modernité dans le Grand Jeu, qui anticipe sur les pratiques stratégiques de la guerre froide, où la dissuasion nucléaire interdit l'affrontement décisif.

Les antécédents du Grand Jeu remontent loin. On a évoqué l'épopée de l'Empire khazar. Il est un des premiers exemples de ce qui deviendra, dans l'affrontement entre la Grande-Bretagne et la France napoléonienne, puis entre Londres et Saint-Petersbourg, le Grand Jeu archétypal. En effet, dès le XVIII^e siècle, les puissances européennes prennent pied dans le monde indien. Après avoir affronté les puissances locales, et les avoir, non sans mal, défaites, celles-ci vont s'affronter aux confins du monde indien et de l'Asie centrale. Alors que la Couronne britannique affermit son contrôle sur l'empire des Indes – néanmoins, un moment mis en cause par la révolte des cipayes (1857-1858) –, l'Empire tsariste commence à descendre vers le Sud.

Après avoir refoulé les armées turques dans le Caucase du Nord au XVIII^e siècle, les troupes russes vont s'avancer vers les oasis de l'Asie centrale, et pénétrer à Boukhara et Samarcande. L'Afghanistan va dès lors retrouver l'importance stratégique qu'il avait eue dans la période de l'Antiquité, et dont témoignent les magnifiques restes archéologiques que les talibans ont voulu détruire avec tant d'acharnement haineux.

Cet affrontement qui commence, et qui va durer jusqu'en 1907³,

3. Date de la Convention anglo-russe qui définit les sphères d'influence respectives de la Grande-Bretagne et de l'Empire russe en Perse, en Afghanistan et au Tibet. Voir Peter Hopkirk, *The Great Game*, Oxford, Oxford University Press, 1990.

se déroule dans le contexte de l'hégémonie européenne sur le monde. L'Empire ottoman n'est plus que l'homme malade de l'Europe. La Chine, offerte aux appétits impérialistes, est en voie d'être dépecée. Le Japon, émergent, vient se mêler au festin occidental, dont il espère des miettes, comme lors de la guerre sino-japonaise de 1895 qui le verra séparer Taïwan de la Chine continentale. Allié de l'Angleterre, il affrontera la Russie en 1904-1905, évitant ainsi à son protecteur d'avoir à le faire.

Il faudra toute l'ingéniosité de la diplomatie française, qui n'est plus partie prenante dans ce Grand Jeu, pour allier Londres et Saint-Petersbourg, qui se craignent et se combattent en sous-main.

Le Grand Jeu fait alors émerger trois leçons importantes. Il fonde tout d'abord la pertinence des concepts de la géopolitique de Mackinder. L'affrontement de l'Ours et de la Baleine, de la puissance terrestre qu'est la Russie et de la puissance maritime qu'est le Royaume-Uni, va produire les concepts qui permettront de penser par la suite les grands affrontements du ^{xx}e siècle.

Le Grand Jeu nous apprend aussi à quel point une représentation mystifiée de l'autre peut être dangereuse. Car si les empires s'affrontent, par hommes de main, aventuriers et peuples locaux interposés, on peut douter qu'ils aient eu un motif réel de conflit. Contrairement à l'opinion alors entretenue dans les capitales occidentales, et relayée par une propagande nationaliste russe, il est tout à fait douteux que le tsar ait voulu descendre de l'Asie centrale vers l'Inde. La difficulté du projet était évidente. Garantir la stabilité des nouvelles conquêtes était bien suffisant. Si Saint-Petersbourg rêvait des mers chaudes, c'était davantage par Constantinople que passait ce rêve.

Quant à Londres, la défense de l'empire des Indes constituait une tâche bien suffisante. Mais, les difficultés rencontrées localement trouvaient une bien meilleure explication par l'image d'une main russe venant s'immiscer dans la région que par la reconnaissance des faiblesses du projet impérial. Il faudra un jeune avocat indien pour que les dirigeants britanniques comprennent la véritable nature de leurs problèmes. Cette question de l'incompréhension des motifs de l'autre sera présente durant la guerre froide et mettra, plus d'une fois, le monde au bord du gouffre.

Voir aussi Karl E. Meyer et Shareen Blair Brysac, *Tournament of Shadows*, Washington DC, Counterpoint, 1999.

La troisième leçon, et non des moindres, que le Grand Jeu nous enseigne, c'est l'importance des conditions locales. La piteuse aventure britannique lors de la première guerre d'Afghanistan est ici un bel exemple qu'auraient dû méditer les dirigeants soviétiques avant de se lancer, sous Brejnev, eux aussi dans l'aventure, puis, plus près de nous, les dirigeants américains qui envoyèrent leurs troupes en Afghanistan et en Irak. L'actualité quotidienne montre le prix à payer pour la méconnaissance des réalités locales. Cela, les plus expérimentés des acteurs du Grand Jeu l'avaient compris, qui n'agissaient qu'à travers les formes locales de la guerre comme du pouvoir.

Il reste un dernier point à évoquer. Quand on parle du Grand Jeu, le regard est naturellement attiré vers le conflit, les combinaisons politiques et militaires. Mais le Grand Jeu a aussi une autre nature. C'est un moment de rencontre entre des cultures différentes mais essentielles. La région géographique où il se déroule est d'une richesse culturelle étonnante. Elle a produit, dans le domaine des arts comme dans celui de la pensée, des formes syncrétiques qui montrent que les cultures peuvent se combiner plutôt que se combattre.

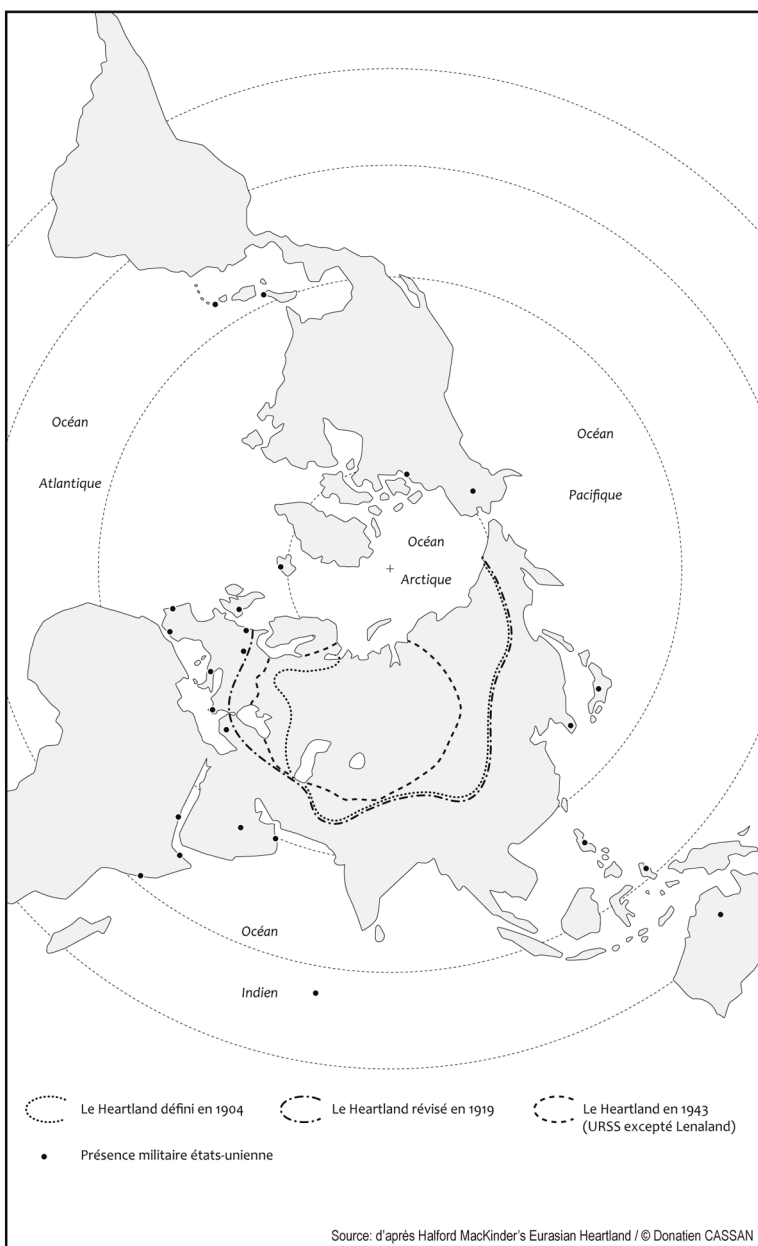
Vouloir comprendre le Grand Jeu, et pour cela le présenter comme le fait cet ouvrage, c'est aussi en appeler au décentrement culturel et politique. Il y a d'autres mondes que celui de la Méditerranée, et ils n'ont pas moins compté dans notre histoire. Il y a une autre manière de penser les relations entre puissances que la logique de l'anéantissement. Il y a des cultures qui ont prouvé qu'elles savaient recevoir autant que donner.

Parler aujourd'hui du Grand Jeu, ce n'est donc pas seulement chercher à comprendre les affrontements dont les échos sanglants nous parviennent dans la presse. C'est aussi rappeler toute l'importance de cette région pour la culture européenne.

Dans cet ouvrage, nous avons choisi de couvrir l'intégralité du champ, incluant un résumé de l'histoire de l'Asie centrale des origines au Grand Jeu, une description du Grand Jeu lui-même, et des réflexions sur son nouvel avatar datant de la fin de la guerre froide. D'autre part, compte tenu de la dimension mythique que le Grand Jeu a revêtue, il ne nous semblait pas possible de l'évoquer en faisant silence sur les traces qu'il a laissées dans la littérature comme dans le cinéma.

Dans un livre, qui par son format comme son langage, se veut à la portée de tous, nous avons cherché à combler une partie des

méconnaissances qui peuvent exister sur cette réalité. Nous espérons que le lecteur considérera que nous avons fait notre part de ce « grand jeu » éditorial.



Le heartland eurasiatique de Halford Mackinder dans ses différentes versions

PROLOGUE : MACKINDER AVAIT-IL RAISON ?

Juliette Le Doré

Asie centrale... Pour l'Occidental féru de récits de voyages et d'aventures, ces mots résonnent de steppes infinies et de déserts hostiles, des merveilles de la route de la Soie et des chevauchées de cavaliers nomades. On se souvient également d'Alexandre le Grand, de Gengis Khan ou d'Attila, figures de son histoire, mais aussi de la nôtre. L'Asie centrale est, en effet, une aire d'une richesse historique et culturelle incomparable. Les Scythes, Achéménides, Xiongnu des steppes de Mongolie, Kouchans et autres Türks, Arabes ou Timourides s'y implantèrent au fil des siècles, laissant les traces de leurs conquêtes fabuleuses et meurtrières. Or l'Asie centrale est tout cela, mais pas seulement. Si ces évocations correspondent bien à la région telle qu'elle est aujourd'hui ou a qu'elle a été autrefois, et conduisent chaque année quelques voyageurs téméraires vers ses oasis et ses minarets, l'Asie centrale est également autre. Elle est, et c'est un phénomène peu connu du grand public, le lieu d'une rencontre géopolitique froide entre les puissances qui la bordent, et au-delà.

Au cœur de l'Eurasie

Jusqu'à la fin du ^{xx}e siècle, sa situation géographique en est la raison majeure [suffit à expliquer son importance ?]. Située au cœur de l'Eurasie, elle constitue alors à la fois un carrefour entre les grandes zones

de peuplement du continent et un espace central aux confins des empires.

Cette centralité en fait donc rapidement un enjeu de domination. Qui contrôle cette région, contrôle le flux de marchandises qui, à l'époque de la route de la Soie, y transite, mais surtout peut fermer la porte aux invasions, nombreuses, qui dévastent le continent, tantôt venues de l'est, tantôt de l'ouest.

Halford **John** Mackinder, le père de la géopolitique moderne, va encore plus loin lorsqu'il écrit, en 1904, que celui qui domine l'Asie centrale, qu'il appelle le « *heartland* », « domine le monde¹ ».

En réalité, ce n'est pas le souvenir des terribles invasions mongoles ou les dangers encourus par les caravanes qui transportent les richesses de l'Orient qui inspirent, en ce début de ^{xx}e siècle, ces mots à Mackinder. Cet aphorisme trouve en fait son origine dans son observation inquiète de l'âpre bataille que se livrent Russes et Britanniques depuis près d'un siècle en Asie centrale, bataille polymorphe plus connue sous le nom de « Grand Jeu », et que le présent ouvrage se propose d'étudier sous différents éclairages, géopolitique et historique bien sûr, mais également cinématographique ou littéraire.

Le « Grand Jeu »

Dès le début du ^{xix}e siècle, l'Empire tsariste lorgne sur ce qui est, à l'époque, la colonne vertébrale de la puissance britannique, les Indes. À tel point qu'en 1800, appuyé alors par un Napoléon Bonaparte [**Napoléon I^{er}**] qui finira par se désolidariser du projet, Paul I^{er} décide d'en préparer l'invasion. Après son assassinat, en 1801, l'idée est abandonnée, mais il est trop tard : les Anglais sont sur le qui-vive et commencent déjà à élaborer des stratégies pour contrer cette menaçante convoitise, qui, ils en sont sûrs, peut resurgir à tout moment.

Pendant près d'un siècle, donc, située entre les deux empires, l'Asie centrale devient malgré elle le terrain où s'épient et se court-circuitent les deux puissances, chacune persuadée que l'autre développe des desseins de conquêtes dans sa direction.

Émissaires déguisés en pèlerins musulmans, espions transformés

1. John Halford Mackinder, « The Geographical Pivot of History », *The Geographical Journal*, XXIII-4, 1904, p. 421-444.

en médecins de harem, expéditions militaires terminées dans la soif au milieu de déserts, ce moment historique fut riche en péripéties dont la drôlerie le disputait souvent au tragique. Beaucoup y laissèrent d'ailleurs leur vie, capturés puis vendus comme esclaves ou tout bonnement décapités sur la place publique. Cette époque fut élégamment qualifiée par l'un de ses acteurs les plus illustres, le capitaine Arthur Conolly, de « Grand Jeu », expression immortalisée dans *Kim*, le roman de Rudyard Kipling². De leur côté, les Russes la baptisèrent « Tournoi des ombres ».

Ces poétiques métaphores illustrent bien la teneur véritable des visées des acteurs en présence. Si, au début du XIX^e siècle, on trouve en effet une convoitise bien réelle de la part des Russes pour les Indes britanniques, les sanglantes déconvenues essuyées par les deux armées sur ce terrain inhospitalier et rebelle ont eu vite fait de refroidir les deux puissances, et l'idée d'un affrontement direct fut rapidement bien plus utilisée à des fins dissuasives que dans un dessein ouvertement belliqueux.

En 1907, cette rivalité trouve son épilogue avec la Convention anglo-russe de Saint-Petersbourg, qui stabilise officiellement la situation : la partie située au nord du fleuve Amou-Daria échoira à la Russie, et l'Afghanistan constituera un semi-protectorat britannique, devenant *de facto* une zone tampon empêchant tout accès aux Indes. Le destin du *heartland* est donc scellé, et pour quelque temps.

De fait, la période soviétique plonge la région dans les oubliettes de la géopolitique. Territoire intouchable pendant la guerre froide, elle est littéralement noyée dans l'Empire soviétique, et n'en resurgit qu'au moment de la chute de l'URSS, en 1991. Pourtant, entre-temps, l'Asie centrale a connu un changement majeur : sous le règne soviétique, on l'a dotée de frontières. Elle acquiert donc des limites, et un visage.

Après les indépendances

Dans les années 1990, les événements s'enchaînent rapidement. On y découvre de colossales réserves énergétiques, notamment dans le bassin de la mer Caspienne, que bordent, entre autres, le Kazakhstan et le Turkménistan. Les firmes pétrolières s'y précipitent, des initiatives diplomatiques correspondantes les accompagnent.

2. Rudyard Kipling, *Kim*, *op. cit.*

Puis le 11-septembre 2001 a lieu. L'invasion de l'Afghanistan qui lui fait suite consacre l'intérêt des États-Unis pour la région. Ils s'y implantent militairement et créent des alliances dans le cadre de leur « guerre contre le terrorisme », réveillant par là même la vigilance de la Russie, soucieuse de garder une forte mainmise sur ses anciennes républiques. Les pays européens découvrent également la région ; la France et l'Allemagne, notamment, y négocient des bases arrière pour permettre le soutien logistique nécessaire à leur effort militaire en Afghanistan.

L'Asie centrale est donc devenue une région stratégique, qu'il faut surveiller de près et où il importe de manifester sa présence. Le tourbillon qui voit entrer l'Asie centrale dans le ^{XXI}^e siècle a commencé.

En mars 2005, la « révolution des tulipes » qui pousse vers l'exil le président kirghize prorusse Askar Akaïev, outre le fait de faire connaître l'Asie centrale au monde entier, achève d'en faire le nouveau terrain de confrontation, après l'Ukraine et le Caucase, des États-Unis et d'une Russie bien décidée à empêcher que des soutiens américains ne délitent son influence dans son ancien pré carré.

Car la Russie est de retour dans le jeu des puissances : riche, elle est déterminée à défendre ses intérêts, qui ont, selon elle, été malmenés pendant les années Eltsine. La crise en Géorgie d'août 2008 s'inscrit dans ce contexte. Il s'agit de freiner les avancées de l'Otan, et donc des États-Unis vers l'est, ainsi que de garder la mainmise sur les réseaux énergétiques dont dépend sa prospérité, et donc sa puissance. Le Caucase est, en effet, la seule voie de passage de l'énergie centrasiatique vers l'Europe qui contourne la Russie, avec l'oléoduc Bakou-Tbilissi-Ceyhan, le gazoduc Bakou-Tbilissi-Erzurum et, plus tard, le très stratégique projet de gazoduc Nabucco.

L'Asie centrale et le Caucase sont donc embarqués dans la même équation. Mais, à la différence des républiques caucasiennes, l'Asie centrale est bien ancrée dans le giron russe, ancrage que le Kremlin n'a de cesse de développer, notamment par le biais d'organisations régionales qu'elle domine, comme l'OTSC (Organisation du traité de sécurité collective), ou dont elle fait partie, comme l'OCS (Organisation de coopération de Shanghai), initiée par la Chine.

L'Asie centrale, en ce début de ^{XXI}^e siècle, semble donc être redevenue, avec le Caucase, le nœud des relations internationales. C'est le lieu où se rencontrent, se jaugent, s'affrontent diplomatiquement et commercialement Russie et États-Unis certes, mais aussi Chine, Union européenne et bien d'autres.

Tout cela a, en outre, pour toile de fond l'enlèvement de la force internationale en Afghanistan, la montée en puissance de la Chine et de l'Inde, l'isolement diplomatique de l'Iran, et l'embrasement de la périphérie de l'Asie centrale, du Caucase au Tibet en passant par le Xinjiang chinois.

Un « nouveau Grand Jeu » ?

Assiste-t-on pour autant à l'émergence d'un phénomène comparable au « Grand Jeu » ? À bien des égards, il est vrai que la situation actuelle fait écho à la rivalité du XIX^e siècle. Car si les diplomates, chefs d'État étrangers, employés de firmes pétrolières, ONG et organisations régionales ou internationales ont remplacé les émissaires déguisés et les esclaves russes, le tourbillon qui s'agite autour de l'Asie centrale n'en est pas moins étourdissant.

Pourtant, une donnée de taille donne ses limites à cette comparaison. Au XXI^e siècle, l'Asie centrale n'est plus un espace aux frontières indistinctes, vulnérable aux visées de puissances plus riches et plus civilisées qu'elle. C'est, outre une région qui dispose d'un emplacement stratégique capital au cœur de l'Eurasie, un sous-sol qui regorge d'énormes réserves de gaz et de pétrole, d'or, d'uranium... et une aire d'une relative stabilité au milieu de zones instables ou en conflit.

On peut donc dire que si jeu il y a, certaines des Républiques centrasiatiques y sont aujourd'hui en position de force, en raison des richesses dont elles disposent, bien sûr, mais aussi parce que, constituées en États nations, elles connaissent à présent – et maîtrisent de mieux en mieux – les règles du jeu international.

Un exemple : cette aptitude qu'ont leurs élites politiques à mettre en œuvre une politique « multivectorielle ». Il s'agit en fait de ne jamais dépendre d'un seul partenaire politique ou commercial, mais au contraire de toujours faire jouer la concurrence. Dans un contexte de raréfaction des ressources énergétiques, ce sont donc très largement les officiels centrasiatiques qui, dans leurs tractations, ont le dernier mot.

L'Asie centrale courtisée par les grandes puissances

On s'aperçoit donc que l'Asie centrale peu développée de l'époque du

« Grand Jeu » a laissé la place à une région qui donne, en affaires, du fil à retordre à ses partenaires, Russie y compris. Cette dernière est en effet, on l'a vu, la plus implantée dans le *heartland*. Elle en est aussi la plus dépendante, ayant un besoin vital de l'énergie centrasiatique pour continuer à nourrir **la gourmande** Gazprom, symbole de sa puissance retrouvée.

Dans cette entreprise, ses desseins rencontrent ceux de la Chine, qui, à coup de milliards de dollars, construit oléoducs et gazoducs qui alimenteront son miracle économique. Entre les deux, cependant, point de confrontation, mais un partenariat circonspect, notamment dans le cadre d'organisations régionales, la Chine n'ayant pas de visées impérialistes sur la région, tout occupée qu'elle est à sécuriser ses approvisionnements énergétiques et construire de solides partenariats pour combattre ses démons, au Xinjiang ou au Tibet.

De l'autre côté, Europe et États-Unis poursuivent des buts bien différents, même s'ils semblent se recouper parfois. Les États-Unis tentent tout à la fois de consolider en Asie centrale les appuis logistiques nécessaires à leur participation à la guerre en Afghanistan et d'y freiner le regain d'influence d'une Russie qu'ils estiment être à présent une menace pour leurs intérêts dans la région.

L'Europe, elle, essaie d'y développer des sources et des voies d'approvisionnement énergétique qui lui permettront de moins dépendre de la Russie, et ce afin d'éviter de subir de plein fouet une nouvelle utilisation politique de la manne énergétique par le Kremlin, comme cela a été le cas pour l'Ukraine, la Biélorussie, la Lituanie ou la République tchèque.

La stabilité politique de l'Asie centrale est également primordiale pour l'UE, qui, après ses élargissements, s'est rapprochée géographiquement de la région. Elle est donc, par le biais de certains de ses États membres, très impliquée en Afghanistan. En outre, la Commission européenne est très active sur toutes les questions de trafics régionaux, ainsi que sur celles de bonne gouvernance, d'éducation, d'environnement, de développement et de droits de l'homme.

L'Asie centrale maîtresse de son destin ?

Mackinder avait-il raison ? La question importe finalement plus que la réponse, car elle montre combien cette région oubliée pendant tout le

xx^e siècle connaît des mutations qui la placent aujourd'hui dans le peloton de tête des dossiers de politique étrangère les plus stratégiques.

L'Asie centrale à laquelle Mackinder songeait en écrivant son célèbre article a donc bien changé. Celle que l'on connaît aujourd'hui bénéficie certes de l'attention de toutes les grandes puissances comme à l'époque du « Grand Jeu », mais elle a maintenant les moyens de devenir maîtresse de son destin : une manne financière non négligeable pour certains des pays qui la composent, une intelligence suffisante des relations internationales, et une intégration croissante dans le village global, intégration qui a brisé son sempiternel isolement depuis le déclin de la route de la Soie au profit de routes maritimes, au xvi^e siècle.

Il n'est donc en réalité plus question de contrôler l'Asie centrale mais d'y avoir de l'influence, ou d'empêcher les autres de trop en avoir. Car sur cet océan de terres se rencontrent aujourd'hui trop d'acteurs pour que ceux qui remportent la mise ne soient pas, en fin de compte, les républiques centrasiatiques elles-mêmes.

L'Asie centrale d'aujourd'hui a donc, contrairement au xix^e siècle, les moyens de prendre en main son destin et de montrer qu'elle ne souhaite plus être contrôlée depuis l'extérieur. Il importe maintenant qu'elle se dote de la volonté politique adéquate pour mener à bien ce dessein.

Les défis à venir

En effet, les locomotives économiques que sont potentiellement le Kazakhstan et le Turkménistan, peuvent entraîner un vrai développement régional, développement dont sont encore exclus, pour diverses raisons, Kirghizistan, Ouzbékistan et Tadjikistan. Saisir la fenêtre d'opportunité économique que créent la richesse en ressources naturelles et l'attention internationale peut permettre de lancer une dynamique vertueuse de développement qui profitera à tous.

Les leaders centrasiatiques doivent donc apprendre à penser l'Asie centrale comme une région géopolitique à part entière, à la construire et à se l'approprier.

Ensuite, aucune stabilité politique pérenne ne saura émerger si les dirigeants d'Asie centrale n'apprennent pas à écouter leurs populations, à répondre à leurs attentes et à freiner le réflexe défensif qui consiste à empêcher toute contestation, qu'elle soit politique, médiatique ou religieuse. La répression qui s'exerce dans les républiques centrasiatiques à

différentes échelles en menace la stabilité, en ceci qu'elle décourage la contestation pacifique nécessaire à tout bon fonctionnement d'un État et encourage la radicalisation des populations.

Enfin, les républiques d'Asie centrale n'auront pas de repos tant que l'Afghanistan sera une poudrière déstabilisatrice pour toute la région : le dossier afghan nécessite, en effet, une approche beaucoup plus régionale. Les pays d'Asie centrale ont aujourd'hui les moyens de l'élaborer et d'en être les acteurs principaux, comme pour – même si c'est une appellation dont il importe de ne pas abuser – le « nouveau Grand Jeu ».

1. ARCHÉOLOGIE DU GRAND JEU : UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'ASIE CENTRALE¹

Sergueï Dmitriev

Une définition géographique délicate

L'Asie centrale, une des régions clés de l'histoire humaine, dispose de frontières extrêmement difficiles à déterminer. L'étendue de ses steppes et déserts, la richesse de ses traditions et de ses cultures, les innombrables drames épiques qui s'y sont déroulés, bouleversant les peuples et les tribus, déconcertent celui qui voudrait savoir quelles sont les frontières précises de l'Asie centrale.

L'Asie centrale peut être étudiée soit comme une région géographique, soit comme un concept historique et culturel ; les deux approches, donnant des résultats très différents, doivent être combinées.

L'approche purement géographique a été proposée par Ferdinand von Richthofen, un géologue et voyageur allemand. Il définit l'Asie centrale (ou l'Asie intérieure) comme une vaste zone au milieu du continent asiatique où les fleuves ne se jettent pas dans l'océan, mais nourrissent des lacs ou bien s'épuisent dans des déserts. Il s'agit d'un territoire dont les frontières sont les montagnes de l'Altaï au nord, le plateau tibétain au sud, le massif montagneux du Pamir à l'est et la chaîne des montagnes du Grand Khingan à l'ouest. Cette zone intérieure est entourée par des terres intermédiaires dont des sols sont riches en loess fertile. Le cercle suivant est formé par la zone périphérique et littorale du continent.

1. Vous trouverez à la fin de ce chapitre, p. XXX, une chronologie récapitulative.

Mais du point de vue ethnologique, linguistique et historique, le monde centrasiatique inclut aussi la plupart des territoires intermédiaires et même certaines régions de la périphérie, comme le Turkestan occidental, le Tibet du Nord (Amdo), le pays en amont du fleuve Jaune (Huang-he), l'Ordos (les terres dans la « grande boucle » du Huang-he), les steppes de la Sibérie du Sud et de la Russie méridionale, la région caucasienne, l'Iran, l'Afghanistan et le nord-ouest de l'Inde.

Un autre facteur unifiant les différentes zones de l'Asie centrale est le climat : aride (la norme annuelle des précipitations atmosphériques dans la plupart des régions est de 100 à 400 mm) et très continental. Ce facteur a déterminé le mode de vie des peuples qui y habitent. Exception faite de quelques foyers sédentaires dans les oasis du Turkestan oriental et autour des fleuves du Turkestan occidental et du Tibet, l'Asie centrale est un monde nomade. Les agriculteurs étaient plutôt les représentants des cultures sédentaires de la périphérie. En Asie centrale fut donc élaboré un système très stable de cohabitation entre des peuples agriculteurs et nomades. Et, s'il arrivait que certains peuples nomades se sédentarisent et deviennent agriculteurs, ils étaient remplacés dans les steppes par d'autres nomades.

Ce sont les peuples nomades qui ont étendu les frontières « ethniques » de l'Asie centrale. La steppe est un puissant facteur unifiant, le berceau de grands empires, un monde sans frontières – sinon celles dessinées par les avancées et mouvements des empires nomades.

La coexistence de deux modes de vie

L'Asie centrale est divisée en trois zones géographiques : la steppe, le désert et les montagnes, dont la plupart forment les chaînes les plus hautes et les plus vastes de l'Eurasie. La steppe, qui a comme frontière sud la mer d'Aral, le fleuve Syr-Daria et les montagnes de Tien Shan, fait partie de la grande steppe de l'Eurasie qui s'étale de la Mandchourie occidentale jusqu'à la Hongrie. Le nord de cette steppe se trouve dans une zone de climat modéré et assez humide, riche en pâturages et bordée par les forêts de la taïga sibérienne, mais la partie plus au sud se compose de terrains arides et même semi-désertiques, avec de rares rivières et de petits lacs salés.

La plupart des terres de l'Asie centrale sont des déserts dont les plus vastes sont le Karakoum (qui signifie littéralement en türk « sables

noirs »), le Kyzylkoum (littéralement « sables rouges »), le Taklamakan (littéralement « celui qui y entre ne revient jamais ») et le désert de Gobi.

Les rivières de l'Asie centrale, sauf quelques fleuves périphériques (l'Irtych qui se jette dans l'Ob avant de rejoindre l'océan Glacial Arctique, le Huang-he qui coule vers la mer Jaune, etc.), se déversent à l'intérieur même des terres. Les principaux fleuves sont, pour la partie occidentale de la région, l'Amou-Daria (l'Oxus des auteurs antiques) et le Syr-Daria (le Jaxartes des Grecs, le Jeikhoun des Arabes) qui prennent leurs sources respectivement dans les montagnes du Pamir et le Tien Shan, et se jettent dans la mer d'Aral en arrosant les terres alentour et en créant l'une des principales zones agricoles. Le fleuve principal du Turkestan oriental est le Tarim, dont les affluents descendent des montagnes de Kunlun et Tien Shan. Il alimente le Lob-Nor, un lac instable, « nomade », dont l'étendue et l'emplacement peuvent varier. Tous ces fleuves ont pour sources les neiges et les glaciers des montagnes. Un de leurs traits caractéristiques est le fait qu'ils changent très facilement de cours, ce qui rend les choses difficiles pour les peuples qui vivent près de leur lit. Parfois, les rivières ne coulent que pendant le printemps, quand fondent les neiges des montagnes, et elles meurent souvent en plein désert.

Il faut aussi mentionner les lacs de l'Asie centrale qui sont des réservoirs importants d'eau douce (ou, au contraire, de sel) et de poissons. Les plus grands lacs salés sont la mer Caspienne, la mer d'Aral et le Kōknor (Kukunor, Qinghai ou lac Bleu) dans l'Amdo, la partie septentrionale du Tibet ; le Balkhach, au nord du Tien Shan, est un important réservoir d'eau douce (bien que sa partie orientale soit assez salée).

Les terres de la zone aride sont très riches, mais, à cause du climat, l'agriculture n'est possible qu'avec l'apport de l'irrigation. Au deuxième millénaire avant notre ère, au moment où l'agriculture s'est répandue en Asie centrale, est ainsi née la structure agraire caractéristique de l'économie centrasiatique, avec les agriculteurs autour des rivières ou des oasis et les éleveurs nomades dans les steppes. Ces deux mondes étaient fortement liés. Les agriculteurs, beaucoup plus nombreux et souvent urbanisés, menant une vie plus stable, produisaient la plupart des biens et des marchandises de la région, mais la force militaire appartenait presque toujours aux nomades qui exerçaient souvent un contrôle politique sur les villes. Affaiblies par leur isolement, les villes étaient entourées par des déserts et des steppes, parfois très vastes (comme au Turkestan oriental), où régnaient les nomades. Si les nomades

devenaient agriculteurs, leurs campements abandonnés étaient occupés par une nouvelle vague d'éleveurs qui, après quelques générations, commençaient à les dominer.

Ce mode de vie très stable était, jusqu'à la colonisation russe, également caractéristique de l'une des régions périphériques du monde centrasiatique, la basse et moyenne Volga (Itil). Les bâtisseurs de villes étaient entourés par des nomades et, plus au nord, par les chasseurs des forêts. Les sédentaires étaient toujours des « pasteurs d'hier » qui avaient changé de mode de vie (à l'instar des Khazars, des Bulgares, des Mongols ou encore des Tatars) et leurs voisins étaient souvent leurs anciens compatriotes qui continuaient à mener un mode de vie nomade, d'où des relations entre les deux parties de la population souvent plus pacifiques que dans le Turkestan. La différence principale résidait dans le fait que les classes dominantes des États de la Volga préféraient s'installer dans les villes, tandis que les souverains des oasis du Turkestan restaient nomades dans la plupart des cas et ne venaient dans les villes vassales que pour recevoir leur tribut.

La majorité de la population sédentaire de la région centrasiatique habitait dans cinq régions : la vallée des rivières de Zeravchan et Qashqa-Daria (la Sogdiane ou le Sogd de l'Antiquité) ; le Khwarezm (Chorasnia), autour du bas Amou-Daria et dans son delta ; le Fergana, les terres fertiles du cours moyen du Syr-Daria ; les provinces de Chach (ou Al-Shash, correspondant à l'actuelle Tachkent) et d'Ilaq, situées dans les bassins du Chirchik et de l'Ahangaran, des affluents du Syr-Daria ; et enfin la province de Balkh, au sud de l'Amou-Daria. Toute la région située entre les cours moyens et les deltas du Syr-Daria et de l'Amou-Daria est connue depuis l'arrivée de l'islam sous le nom de « M ?' war ?' an-Nahr (Mavarannahr) » (« Ce qui est de l'autre côté du fleuve »), ce qui correspond d'ailleurs au terme antique de Transoxiane.

La région au sud de l'Amou-Daria et au nord des montagnes de l'Hindu-Kush était appelée Tokharistan. L'Amou-Daria était traditionnellement considéré comme la frontière entre le Khorasan, la province du nord-est de l'Iran, et le Mavarannahr – mais ces deux entités furent souvent unifiées et sous la même domination.

Le pays du Syr-Daria et de l'Amou-Daria est souvent appelé le Turkestan occidental (ou le Turkestan russe, après la conquête de ces terres par l'Empire russe), qui doit être distingué du Turkestan oriental, ou chinois, comme on appelle les oasis du bassin du Tarim et parfois aussi

la Dzoungarie, le plateau au nord du Tien Shan. Le bassin du Tarim est aussi appelé la Kachgarie, d'après la ville de Kachgar.

Les steppes du nord de l'Amou-Daria et de la mer Caspienne étaient baptisées du nom des peuples nomades qui y vivaient. Ainsi, au début du VIII^e siècle, on les appelait en persan Dasht-i-Ghuzz (« la steppe des Oghuzz »), et à partir du XI^e siècle, elles sont devenues Dasht-i-Qïpchaq (du nom des Qïpchaqs, les Coumans des chroniques occidentales ou les Polovtsis de l'histoire russe), terme qu'on a utilisé jusqu'au XIX^e siècle, bien que la domination des steppes par des Qïpchaqs (ancêtres des Kazakhs et, en partie, des Tatars de la Volga) ait pris fin avec l'invasion mongole. La région isolée des steppes qui se trouve au nord du Tien Shan et au sud du lac Balkhach s'appelle Yeti-su (« Sept rivières ») en turc, mais on utilise souvent aussi le terme russe de Semi-retchiye, qui a la même signification.

Une autre importante région de nomadisme était le nord du plateau tibétain, l'Amdo, la zone principale des contacts du monde tibétain avec les autres cultures. Le plateau montagneux, en plus de l'aridité, est caractérisé par un froid extrême – cette région était, peut-être, la plus rigoureuse de l'Asie centrale.

Pour en finir avec les définitions géographiques, il nous faut revenir au début. Il existe quelques termes généraux dont nous aurons besoin : l'Asie centrale (*Âsiyâ-yi Markazî* en persan) qui embrasse cet immense ensemble de régions très diverses que nous venons de décrire ; la Haute-Asie, qui englobe les plateaux assez élevés de la Mongolie et le Tibet ; l'Asie médiane (*Âsiyâ-yi Wustâ* en persan, *Sredniaya Aziya* en russe), concept plus limité et assez flou, décrivant les régions centrasiatiques au sud des steppes kazakhes comprises entre les grands empires, russe, britannique et chinois (d'où le terme « médiane »), et conquises par la Russie au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle.

On a déjà dit que les frontières de l'Asie centrale et des régions périphériques avaient changé plusieurs fois au gré des péripéties de l'histoire. C'est pourquoi, pour comprendre l'histoire de l'Asie centrale, il est nécessaire de s'en faire une idée complète et globale.

L'Empire perse : VI^e-IV^e siècle av. J.-C.

C'est au VI^e siècle av. J.-C. qu'on trouve dans les sources écrites une première information sur l'Asie centrale, quand la région au sud de la mer

Aral était incluse dans l'Empire perse des Achéménides. Grâce au développement de l'agriculture fondée sur l'irrigation, les premières villes furent bâties dans des vallées alluviales du Sogd et, peu après, au Khwarezm. Les sédentaires de ces régions parlaient des langues de la branche orientale du groupe iranien. Dans les déserts autour des villes vivaient des peuples nomades du même groupe linguistique, les Sakas (ou les Scythes, en grec). Il est probable qu'ils peuplaient aussi les terres du Turkestan oriental, avec un autre peuple indo-européen, les Tokhars.

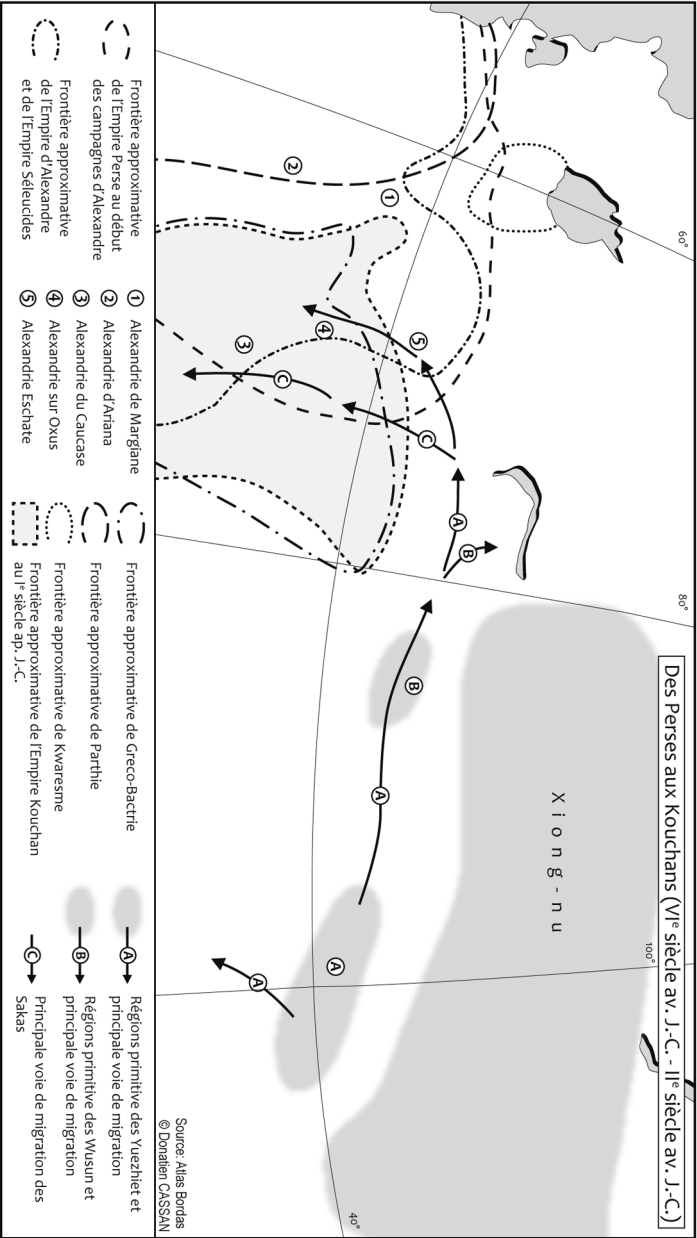
L'Asie centrale est entrée dans l'histoire de l'humanité avec la première victoire des nomades sur les grandes armées sédentaires, bien connue du monde occidental. En 530 av. J.-C., le grand empereur perse et stratège Cyrus II mena une campagne contre les Massagètes, une tribu scythe habitant à l'est de la mer Caspienne (ou de la mer d'Aral). Cette campagne fut meurtrière : son armée fut décimée et lui-même y fut tué.

Les victoires de Darius II en 422 av. J.-C. transformèrent la situation, et les terres sédentaires du Sogd ainsi qu'une partie des territoires scythes entrèrent dans l'Empire perse, constituant la 16^e satrapie (province) de l'empire. La Bactrie (ou Bactriane), se composant surtout des terres de l'Afghanistan contemporain, forma la 12^e satrapie. Ces deux provinces étaient célèbres pour leurs cavaliers, qui participèrent à la plupart des campagnes menées par l'empire, de l'Égypte à la Grèce.

Des Grecs aux Kouchans : IV^e siècle av. J.-C.-II^e siècle av. J.-C.

La puissance perse fut détruite par les phalanges macédoniennes d'Alexandre le Grand en quelques batailles. En 331 av. J.-C., le dernier empereur, Darius III, défait, s'enfuit, accompagné par un détachement de cavaliers bactriens, en Bactrie, où il fut tué par le satrape Bessos qui s'était proclamé empereur sous le nom d'Artaxerxès et qui continua la résistance contre Alexandre, jusqu'en 329 av. J.-C., date à laquelle Bessos fut livré par des traîtres et exécuté.

L'armée d'Alexandre, après avoir pacifié la Bactrie, prit la ville principale du Sogd, Smarakanda (Marakanda en grec, la future Samarcande), mais la résistance continuait, dirigée par Spitamenes, un Sogdien qui, ayant contribué à livrer Bessos aux Macédoniens, avait réussi à conclure une alliance avec les Massagètes, des descendants des Scythes. Cette résistance dura presque trois ans, jusqu'à la mort de Spitamenes, assassiné par ses alliés nomades, en 328 av. J.-C.



Des Perses aux Kouchans (VI^e siècle av. J.-C.-II^e siècle av. J.-C.)

Pour gagner la sympathie des nobles locaux, bactriens et sogdiens, Alexandre les avait récompensés par des titres et des postes administratifs, et avait encouragé ses compagnons d'armes à épouser leurs filles. Lui-même épousa, au printemps 327, Roxane, une princesse bactrienne (ou sogdienne). Peu après, le roi du Khwarezm vint à la cour d'Alexandre pour offrir sa soumission.

L'inclusion de la région dans l'Empire macédonien fut marquée par la colonisation hellénistique de ces terres, particulièrement en Bactrie. Alexandre fondait de nouvelles villes ou réaménageait les anciennes, en y installant des colons, pour la plupart des vétérans de son armée. En Asie centrale les principaux centres de colonisation furent Alexandrie de Margiana (probablement dans l'oasis du Merv), Alexandrie d'Ariana (l'actuelle Herat), Alexandrie de Bactriana (Bactra, près de la Balkh contemporaine), Alexandrie du Caucase (Begram ou Bamiyan), Alexandrie-sur-Oxus (site de Ay-Khanum, Sogd), Alexandrie Eschatae (littéralement « la plus éloignée », située probablement à proximité de Khodjent sur le Syr-Daria).

Après la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C., son empire fut divisé entre ses généraux. Le Sogd et la Bactrie devinrent des provinces de l'un des nouveaux États, l'Empire séleucide, englobant la plupart des terres de la partie asiatique de l'empire d'Alexandre. Antiochos, fils du fondateur de l'État² et de la fille de Spitamenes, devint vice-roi de l'est dont la capitale était située en Bactrie, avant de devenir le roi Antiochos I^{er}. Pendant son règne, le pouvoir des Séleucides dans la région se renforça, et de nouvelles colonies grecques furent établies, en particulier en Bactrie, dont l'économie était florissante.

Au milieu du III^e siècle av. J.-C., la Bactrie et la Parthie (au sud-est de la mer Caspienne) déclarèrent chacune leur indépendance. Diodote, le satrape de Bactrie, fonda ce que l'on connaît sous le nom de Royaume gréco-bactrien. Peu de temps après, la Parthie, de son côté, subit l'invasion des nomades du nord, les Parni, dont le chef, Arsac, fonda une nouvelle dynastie. En 208, l'empereur séleucide Antiochos III essaya de reconquérir les provinces rebelles. Il vainquit l'armée parthe et assiégea Bactres (l'actuelle Balkh), la capitale du Royaume gréco-bactrien, mais fut contraint de l'abandonner deux ans plus tard, reconnaissant l'indépendance de ces deux provinces.

Après cette victoire, la Parthie et la Gréco-Bactrie continuèrent leur

2. Séleucos I^{er} Nicator qui donna son nom à la dynastie des Séleucides.

expansion – la première surtout vers le sud-ouest, en Mésopotamie, et la deuxième vers le sud, en Inde. La Parthie atteignit, au nord, le fleuve Uzboy (l'ancien lit de l'Amou-Daria, qui se jette dans la mer Caspienne) et détacha de la Gréco-Bactrie les régions de Merv et d'Herat. La frontière septentrionale de la Gréco-Bactrie n'est pas très clairement connue – peut-être passait-elle le long de la vallée de l'Amou-Daria jusqu'à la Ferghana du Sud. Ses rois préféraient mener des guerres au sud, de l'autre côté de l'Hindu-Kush, où ils soumirent les vastes territoires de l'Inde du Nord. Les sources archéologiques prouvent qu'à l'époque, le Sogd et le Khwarezm, indépendants, prospéraient, mais les sources écrites n'en disent rien.

Au milieu du II^e siècle av. J.-C., ces régions subirent l'invasion de nomades venus du nord, conséquence de la fondation, vers la fin du III^e-début du II^e siècle, dans les steppes de la Mongolie, de l'un des premiers empires des steppes connus : l'État des Xiong-nu (les Huns). Cet empire, après avoir obligé la Chine des Han à lui payer un tribut très lourd, entama une expansion vers le sud-ouest, dans la région du « corridor du Gansu », l'unique voie terrestre reliant la Chine à l'Asie centrale. Cette région était habitée par un peuple nomade, les Yuezhi (ou Tokhars, peuple indo-européen).

En 176 av. J.-C., les Yuezhi furent battus par les Xiong-nu et se divisèrent en deux parties : les Petits Yuezhi qui migrèrent au nord-est du plateau tibétain, et les Grands Yuezhi qui, après avoir attaqué leurs voisins occidentaux, les Wusun (peuple aux origines inconnues), les contraignant à migrer au nord, vers la vallée d'Ili, ont continué à se déplacer vers l'ouest. En chemin, ils chassèrent les Sakas (ou Scythes orientaux) du Turkestan oriental et de la région du Syr-Daria, les obligeant à migrer vers le Pamir, l'Inde du Nord et les frontières orientales de la Parthie, où ils s'installèrent dans le bassin de la rivière Helمند, région qui prit le nom de Sakastène (ou Sogdiane, qui devint plus tard le Sistan). De son côté, le royaume parthe réussit à résister aux invasions des peuples nomades et devint, pendant le règne de Mithridate II (123-87), l'une des grandes puissances mondiales et l'adversaire le plus dangereux de l'Empire romain.

Durant ces bouleversements, les Sakas ruinèrent la Gréco-Bactrie, dont le dernier roi, Hélioclès, régna jusqu'en 141 av. J.-C. Les Yuezhi, qui suivaient de près les Sakas, occupèrent la Ferghana et, peu après, la Bactrie. Les terres des Yuezhi furent divisées alors en cinq principautés ; par la suite, l'un des princes, Héraios, les unifia en fondant la nouvelle

dynastie des Kouchans (d'après le nom de son clan), dont l'histoire est très difficile à reconstituer du fait de l'extrême rareté des sources. Sous le règne du roi Koujoula Kadfiz (30-78), les Kouchans conquièrent Kaboul et le Cachemire. Kanishka I^{er} (100-126 ou 120-146), le roi le plus célèbre des « Grands Kouchans », avait une capitale à Purushapura (l'actuelle Peshawar) et, peut-être, une autre en Bactrie. Les frontières septentrionales de son royaume suivaient celles de la Gréco-Bactrie. Le Khwarezm, la Ferghana et le Sogd abritaient des principautés indépendantes ou vassales des Kouchans.

L'apparition des Chinois. La route de la Soie :

II^e siècle av. J.-C.-III^e siècle apr. J.-C.

L'exode des Yuezhi du Gansu et du Turkestan oriental modifia considérablement le paysage de la région. Les nomades étaient désormais bien affaiblis et les Xiong-nu trop lointains pour être une menace permanente. C'est ainsi que les villes-États situées dans les oasis du bassin du Tarim prospérèrent ; on a pu en dénombrer trente, dont neuf particulièrement puissantes. À l'apogée de leur gloire, les Xiong-nu contrôlaient ces dernières et en percevaient l'impôt, mais vers la fin de II^e siècle av. J.-C., ils furent remplacés par les Chinois qui, après une période de troubles, y rétablirent leurs positions.

En 138 av. J.-C., afin de s'allier aux Yuezhi contre les Xiong-nu, l'empereur Wu-di (140-87) envoya un ambassadeur, Zhang Qian, en expédition. Celui-ci, capturé par les Xiong-nu au début de sa mission, resta leur prisonnier pendant dix ans. Après s'être évadé, il réussit à traverser les villes du Tarim et à atteindre les campements des Yuezhi en Bactrie. Ces derniers ne se souciaient plus de se venger d'ennemis devenus trop lointains pour être effrayants, mais la mission eut quand même un certain succès – ce voyage élargit considérablement l'écoumène chinois et montra à l'empereur les grands avantages du commerce avec les pays centrasiatiques. Lors de la deuxième ambassade de Zhang Qian, qui eut lieu en 116-115 av. J.-C., celui-ci parvint à établir de bonnes relations avec les Wusun et les tribus kanju, qui menaient une vie nomade dans les environs de l'Aral et dans le désert du Kyzylkoum.

Zhang Qian (?-103 av. J.-C.)

Le premier diplomate à apporter en Chine des informations sur l'Asie centrale naquit dans la ville de Hanzhong, province du Shaanxi. En 138 av. J.-C., il fut envoyé par l'empereur Wu-di à la recherche des Grands Yuezhi afin de les persuader de devenir les alliés de la Chine contre les Xiong-nu. C'était une mission très importante, mais avec des chances de succès très médiocres – on ne savait pas exactement où étaient les Yuezhi et, en tout cas, pour les trouver, il fallait traverser les terres des terribles Xiong-nu. L'ambassade, constituée d'une centaine de personnes, fut très vite capturée par l'ennemi, dans la ville de Longxi (province du Gansu). Le souverain des Xiong-nu donna à Zhang Qian, qui avait su lui plaire, une épouse, et l'installa au cœur même de son empire. Au bout de dix années, après avoir endormi les soupçons, Zhang Qian, avec sa femme, son fils et un Hun nommé Ganfu, compagnon fidèle depuis son départ de Chine, réussit à s'enfuir et à atteindre le lac Issiq-köl, campement du chef des Wusun, où il apprit que les Yuezhi s'étaient installés plus au sud. Il passa la Ferghana et trouva enfin ces derniers en Bactrie – baptisant celle-ci du nom de Daxia. Zhang Qian y passa une année, recueillant des informations sur la région et sur d'autres contrées, encore plus éloignées. Finalement, le roi des Yuezhi refusa l'alliance avec la Chine et, en 127 av. J.-C., Zhang Qian repartit pour la Chine via le Pamir et les oasis du sud du Taklamakan. Près du lac de Lob-Nor, il fut emprisonné par les Huns et passa encore une année en captivité. Profitant de querelles au sein de l'aristocratie hun, il parvint à s'enfuir. À son arrivée en Chine, il n'était plus accompagné que par Ganfu, qui, excellent tireur à l'arc, lui avait sauvé plusieurs fois la vie – sa femme et son fils étaient morts pendant leur deuxième captivité. Durant ce périple de 15 000 kilomètres et malgré toutes les péripéties, Zhang Qian était parvenu à conserver ses insignes d'ambassadeur. Il éveilla l'intérêt impérial à l'égard des États occidentaux, ce qui devait mener à la conquête chinoise de l'Asie centrale et de tout l'Occident.

En 123, Zhang Qian fut nommé général en chef et mena une grande expédition victorieuse contre les Huns. L'année suivante, son détachement fut battu ; il fut déchu de ses titres de noblesse, mais sauva sa tête grâce à ses connaissances exceptionnelles des pays occidentaux. En 116-115, il fut envoyé de nouveau en ambassade chez les Wusun.

Les informations ramenées par Zhang Qian influencèrent énormément la politique extérieure de la Chine, qui comprit qu'au-delà des déserts se trouvaient des pays riches et fertiles. Le commerce avec l'Occident devint d'ailleurs un des principaux revenus de la Chine, et la conquête de l'Asie centrale fut toujours une aspiration majeure des empereurs de l'Empire céleste. Zhang Qian fut un digne précurseur des joueurs du « Grand Jeu ».

Au début de notre ère, les Kanju, devenus souverains du Sogd, de la Ferghana et du Khwarezm, devinrent assez puissants pour repousser l'offensive des Wusun et conquérir les tribus sarmates qui peuplaient les steppes au nord-ouest de la mer d'Aral.

En 121 av. J.-C., l'armée du général Huo Qu-bing chassa les Xiong-nu du corridor du Gansu en les séparant de leurs alliés qiang, qui vivaient au nord du Tibet. En 121-119, les Xiong-nu subirent plusieurs graves défaites face aux Chinois et leurs alliés, et leur importance dans la région diminua.

L'apogée de la puissance chinoise fut atteinte lors de l'expédition de la Ferghana (appelée Dawan par les Chinois de l'époque). En 105 av. J.-C., l'empereur Wu-di y envoya l'armée du général Li Guang-li, célèbre pour ses victoires sur les Xiong-nu. La campagne avait pour objectif de soumettre cette région, très importante du point de vue du commerce, et surtout de capturer les fameux « chevaux célestes³ », beaucoup plus grands et plus forts que les chevaux des Chinois et des Xiong-nu. Wu-di espérait que les « chevaux célestes » lui conféreraient un avantage dans son combat difficile contre les nomades du Nord. Cette première expédition fut un fiasco ; et une nouvelle expédition fut organisée en 102. Les Chinois investirent la Ferghana, dont les habitants devinrent leurs vassaux et furent contraints de leur payer un lourd tribut en chevaux. Cependant, les lourdes pertes enregistrées par les Chinois leur firent sentir que l'expansion vers l'Occident avait atteint ses limites.

Le Gansu, colonisé et fortifié, devint l'avant-poste de l'État et du commerce chinois sur la route qu'on appellera plus tard la route de la Soie. Des caravanes chargées de soie chinoise cheminaient à travers l'Asie centrale, d'où les marchandises étaient transportées par des

3. Ces chevaux sont vraisemblablement les ancêtres de la race de chevaux turkmènes, Akhal-Tékés.

négociants sogdiens et parthes vers les portes du Levant et l'Europe. Ce fut la première ouverture réciproque entre l'Occident et l'Extrême-Orient. Elle fit naître en Europe la légende du royaume de la Soie, fabuleusement riche, qui d'ailleurs attira les voyageurs jusqu'à l'époque des Grandes Découvertes. La Chine, quant à elle, pouvait désormais s'approvisionner en pierres précieuses, fourrures et épices. C'est à cette époque que les Chinois purent découvrir le raisin, le haricot ou encore le safran. Mais, c'est peut-être aux villes et aux commerçants de l'Asie centrale que ce commerce profita le plus. Le prix de la soie à Rome était si élevé que, pour diminuer les sorties de capitaux vers la Parthie (avec laquelle l'Empire romain était toujours en guerre), l'empereur Tibère (14-37) fut obligé d'interdire aux Romains de porter des habits de soie. L'interdiction n'eut que peu d'effet, la soie étant devenue un symbole important de richesse et de haute position sociale.

Cette époque se caractérise par une concentration des pouvoirs sans précédent et qui ne sera plus jamais atteinte par la suite. Le monde civilisé était partagé entre quatre grandes puissances : l'Empire romain, la Parthie, l'État kouchan et l'empire des Han.

Afin de sécuriser son commerce, la Chine s'efforçait, souvent avec succès, de conserver un contrôle sur les villes du Tarim ; mais les déserts l'empêchaient d'y établir son pouvoir directement. En 60 av. J.-C., un poste de gouverneur-protecteur de l'Occident, représentant de l'empereur dans la région du Tarim, fut créé. Cette personne y exerçait l'autorité suprême, tout en maintenant les dynasties locales. Sa force reposait sur les colonies militaires installées dans les oasis, mais surtout sur les conflits permanents entre les villes, incapables de former une coalition contre la Chine. Les cités les plus puissantes étaient Shatche (l'actuelle Yarkand), Yutian (l'actuelle Hotan) et Loulan.

Le pouvoir des Chinois dans la région prit fin avec le déclin de la dynastie des Han antérieurs, au début du 1^{er} siècle apr. J.-C., et ne fut restauré que vers la fin de ce siècle par Ban Chao, un général des Han postérieurs. En 74, il prit les villes de Yarkand et de Koutcha. Les Kouchans, qui avaient soutenu Ban Chao contre Yarkand, tentèrent de l'attaquer en 90 en passant par le Pamir, mais ils furent battus. Vers 94, toutes les villes de la route de la Soie reconnurent la suzeraineté de la Chine.

Au début du II^e siècle, les Chinois perdirent à nouveau cette région, dont la partie septentrionale était dominée par les Xiong-nu, et Hotan dominée, elle, par les Kouchans. En 126, Ban Yong, le fils de Ban Chao,

vainquit les Xiong-nu, rétablissant partiellement l'influence chinoise, mais ce fut l'ultime succès chinois dans la région. Vers la fin du siècle, le déclin de l'empire devint irréversible. Lorsqu'en 220, la division de la Chine en trois royaumes inaugura une période d'affaiblissement, ses positions dans le bassin du Tarim avaient déjà été perdues depuis des décennies.

Après la chute de l'empire des Han, l'État kouchan établit son contrôle sur la partie sud-est du Turkestan oriental et remplaça la Chine en tant que protecteur du commerce international sur la route de la Soie. Durant cette période, la branche méridionale de cette route (passant au sud du désert de Taklamakan) devint plus importante que la branche septentrionale, toujours menacée par les Xian-bi, confédération nomade qui avait écrasé l'État des Xiong-nu en 155. Une partie de ces derniers chercha refuge en Chine, une autre se retira en direction du nord-est. Trois siècles plus tard, Attila allait les conduire vers les champs Catalauniques.

Attila (règne de 444 à 453)

Le peuple des <http://fr.wikipedia.org/wiki/Huns> avait, au II^e siècle, quitté les steppes mongoles pour s'établir, à des milliers de kilomètres de là, dans les plaines de Pannonie près du Danube (la Hongrie actuelle). Pendant le règne de Bleda (434-441), frère d'Attila, l'empire hun s'étendait jusqu'aux Alpes, au Rhin et à la Vistule. À la fin de 444 (ou au début de 445), Attila, aidé par ses vassaux germaniques, destitua son frère par un coup d'État – Bleda fut assassiné et remplacé par Attila.

Le règne d'Attila marqua l'apogée de la puissance des Huns, reposant sur la force armée et le tribut payé par Constantinople. Selon toute vraisemblance, Attila était certain de sa prédestination comme créateur d'un empire mondial (une légende dit qu'il aurait trouvé, dans des circonstances mystérieuses, l'épée de Mars, dieu de la guerre). C'est ainsi qu'il se fit appeler « *Europae Orbator* » (« empereur d'Europe ») et entreprit l'invasion de la province romaine de Pannonie-Savie (le reste de la Pannonie était déjà aux mains des Huns). L'empereur d'Occident fut contraint de le nommer « *magister militiae* » (« maître de la milice »), titre signifiant qu'Attila était son vassal gouvernant la Pannonie.

En 449, Honoria, co-impératrice d'Occident, fut contrainte par son frère cadet Valentinien III d'épouser Attila, afin de préserver l'unité impériale.

Envoyée à Constantinople en exil, elle fit parvenir sa bague à Attila, qui accepta le bijou comme « dot », avant de demander en sus la Gaule. Après le refus de l'empereur, Attila déclara la guerre à l'empire d'Occident. Au printemps de 451, à la tête d'une armée coalisée (plus germanique que hun d'ailleurs, ayant de ce fait perdu beaucoup des avantages de la cavalerie nomade sur les sédentaires), Attila entra en Gaule.

À Orléans, Attila se trouva face aux Wisigoths de Théodoric I^{er} et à l'armée coalisée de tous les peuples de la Gaule (plutôt barbares fédérés que Gaulois romanisés) menée par le patricien romain Aetius. La bataille décisive eut lieu, près de Troyes, dans des champs près du village de Maurica ou Mauriacus (en latin *Campus mauriacus*) ou, comme certains auteurs le pensent, aux « champs Catalauniques » près de Châlons-en-Champagne [OK ?]. Cette fois, Attila fut vaincu et son armée décimée. Il se retira vers le Rhin. Au printemps 452, il attaqua l'Italie, se dirigea vers Rome, mais dut finalement conclure la paix, parce que l'armée du nouvel empereur d'Orient, Marcien, franchit le Danube, menaçant le cœur même de l'empire hun.

Attila se retira alors en Pannonie, mais mourut subitement au printemps de 453 après un festin gigantesque, probablement empoisonné. Il reçut des funérailles royales, et fut enterré dans un triple cercueil, peut-être sous le lit du fleuve Tisza (dans la Hongrie actuelle), temporairement détourné pour l'occasion. Son fils Ellac lui succéda ; mais peu de temps après, il fut vaincu à Nedao par les Gépides et les Ostrogoths, tribus germaniques qui rejetaient sa souveraineté. L'empire hun se disloqua à la suite de cette défaite.

Attila est surtout connu dans l'historiographie et dans la tradition chrétienne occidentale comme le « fléau de Dieu », un des personnages les plus sinistres de l'histoire. Il devint aux yeux des Européens le symbole du souverain-guerrier nomade, se confondant dans l'imaginaire populaire avec les traits que l'on prêtera plus tard à Gengis Khan : sanguinaire, aimant la guerre et les pillages, et, par-dessus tout, cruel, rusé et exterminateur de la civilisation.

Or, cette vision est éloignée de la vérité : en effet, les Germains étaient largement majoritaires dans la coalition du *Campus mauriacus*, et on ne peut donc pas dire qu'Attila était réellement le souverain d'une armée de nomades venus de steppes sauvages. La cour d'Attila était d'ailleurs sans doute l'une des plus raffinées de son temps, et elle avait intégré beaucoup de traditions romaines.

Néanmoins, l'époque à laquelle vécut Attila, fatale pour l'empire

d'Occident et la civilisation antique –en effet, l'invasion des Huns n'a pas été la plus dangereuse qu'ait connue Rome, mais seulement une parmi tant d'autres –, sa confrontation avec le général Aetius, nommé « le dernier des Romains », ainsi que l'origine nomade des Huns ont frappé les historiens du Moyen Âge, qui ont fait d'Attila la figure typique du barbare nomade détruisant la civilisation.

Sous la domination des Kouchans, très favorables au bouddhisme, les marchands de l'Inde du Nord – à l'époque, le centre du bouddhisme ont joué un rôle primordial dans le commerce sur la route de la Soie. Progressivement, le bassin du Tarim devint l'un des principaux centres de diffusion de l'enseignement bouddhique vers la Chine et la Transoxiane. Une iconographie religieuse fut élaborée par les artisans indiens de Gandhara et de Mathura, avec une forte influence des sculpteurs grecs restés en Inde du Nord après l'époque de la Gréco-Bactrie. Diverses cultures de l'Eurasie tout entière se rencontraient dans ces oasis du Taklamakan. L'influence des Kouchans subsista dans la région pratiquement jusqu'au milieu du III^e siècle.

Les Sassanides et les Türks : III^e-VII^e siècle

À l'ouest de l'Asie centrale, le début du III^e siècle fut marqué par le retour de l'empire perse. En 224, Ardachir I^{er}, fondateur de la dynastie sassanide, chassa les Arsacides et fonda un nouvel empire, dont la capitale fut Ctésiphon, une ville située sur le Tigre. La religion officielle y était le zoroastrisme. À l'est, les frontières de cet empire allaient jusqu'à Sakastan ; Merv était une principauté vassale. Vers la fin du III^e siècle, les Sassanides occupèrent le Sogd et l'oasis de Boukhara, et installèrent un conglomérat de principautés semi-dépendantes dans les terres kouchanes de Bactrie. Pendant quelques décennies, le reste de l'État kouchan fit partie de l'Inde du Nord.

La Transoxiane, qui était, selon toute évidence, un territoire vassal des Sassanides, subit à la fin du IV^e siècle une invasion de nomades du Nord, les Kidarites (probablement des Huns s'étant jadis déplacés à l'ouest). Avant d'attaquer la Transoxiane, ils avaient démantelé l'État nomade des Kanju ; au début de V^e siècle, ils franchirent l'Hindu-Kush et conquièrent le Pendjab.

Les Kidarites restés en Transoxiane reconnurent assez vite la suzeraineté des Perses. Mais dès le milieu du ^v^e siècle, ils furent remplacés par les Hephtalites, nomades eux aussi. Les origines de ces derniers ne sont pas très claires ; peut-être s'agissait-il d'une confédération de tribus altaïques et iraniennes. Ils occupèrent le Tokharistan. Et, en 484, ils furent à l'origine de la défaite et de la mort du shah sassanide Peroz. Vers le début du ^{vi}^e siècle, ils conquièrent Sogd et les villes du Turkestan oriental, à l'exception de la région du Lob-Nor, où un royaume indépendant dont la population parlait une langue indienne perdura jusqu'au milieu du ^v^e siècle, avant d'être conquis par les Tuyuhuns, tribu proto-mongole liée aux Xiang-bi de la région du Kukunor (dans le nord-est du Tibet). Au sud, la puissance des Hephtalites s'étendait jusqu'à l'Inde du Nord, dont les dynasties locales étaient leurs vassaux.

Le commerce sur la route de la Soie était toujours très important, mais les commerçants indiens avaient été remplacés par les Sogdiens, qui avaient des colonies dans toutes les villes de la route jusqu'à la Chine du Nord. Pour un temps, les Sogdiens étaient devenus les maîtres du commerce international de la Chine jusqu'à Byzance, et leur langue constituait la *lingua franca* de toute l'Asie centrale.

Le milieu du ^{vi}^e siècle donna naissance à l'une des plus grandes puissances nomades, le khaganat türk. En 551, Bumïn, chef de dix (et plus tard, de douze) tribus post-xiong-nu, qui avaient pris le nom de Türks et qui nomadisaient entre l'Altaï et le fleuve Jaune, vainquit la confédération des Rurans (dont les Türks étaient vassaux), et se proclama « khagan », ce qui était le titre du khan des Rurans.

Durant les dernières décennies du ^{vi}^e siècle, les Türks conquièrent les terres de la Mandchourie, devinrent maîtres de la Chine du Nord et chassèrent les Hephtalites du Turkestan oriental. Pour la première fois, ils avaient réussi à unifier presque toute la Grande Steppe, de l'océan Pacifique jusqu'au Caucase et à la Crimée. À cette époque, les populations iraniennes avaient définitivement quitté les steppes, où elles avaient été remplacées par des tribus türks.

Arrivés en Sogd et en Bactrie, les Türks signèrent alors une alliance avec les Sassanides : le shah Chosroës épousa la fille du khagan Ichtemi, et les deux armées unies écrasèrent la puissance hephtalite, tuant leur roi en 563. Après la victoire décisive en 588-589, les alliés se partagèrent les terres de leurs ennemis : les Sassanides reçurent la Bactrie et le Tokharistan, les Türks le Khwarezm et le Sogd.

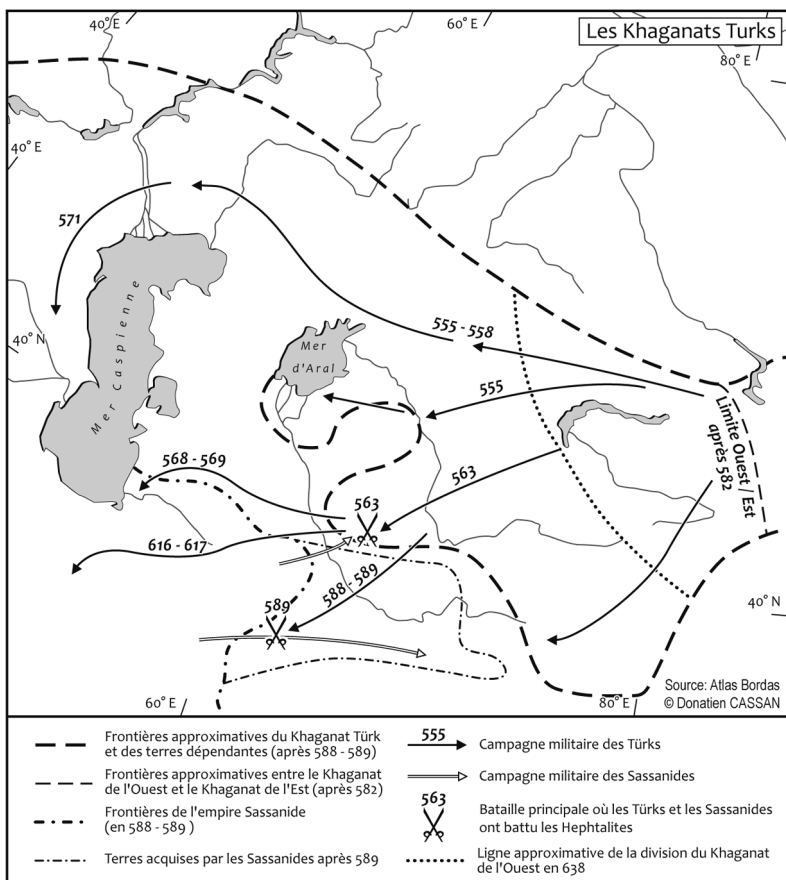
En 582, une guerre civile divisa le khaganat. Le khaganat de l'Est

profita du chaos qui régnait alors en Chine pour ravager ce pays. Dans les années 630, il fut à son tour affaibli par la résurrection des tribus oghuz, puis détruit par la dynastie Tang, qui inaugura la montée en puissance de la Chine.

À l'ouest, le yabghu-khagan (titre des chefs du khaganat de l'Ouest) Tong (618-630), après avoir renforcé ses positions dans le Sogd et dans le Tokharistan, conclut une alliance avec l'Empire byzantin contre les Sassanides, et son armée prit part à la campagne de l'empereur Héraclius dans le Caucase (627-628). Après l'assassinat de Tong, en 630, une époque de guerres civiles commença. En 634, les Türks perdirent des territoires à l'ouest du Syr-Daria, et en 638, le khaganat fut une nouvelle fois divisé en deux parties, avec le bassin de la rivière Ili comme frontière. En 657, les Türks furent battus dans la région de Semiretchye par les Chinois, et le dernier khagan mourut en captivité. Mais à l'est comme à l'ouest, les Türks étaient encore forts et attendaient une occasion pour se soulever.

Les Tang et les Arabes : VII^e-IX^e siècle

En 618, la dynastie Tang prit le pouvoir en Chine, laquelle, bien que fatiguée par des siècles de morcellement, retrouva très vite de nouvelles forces pour entamer une nouvelle expansion. Vers 650, toutes les villes du Tarim reconnurent sa suzeraineté. Le système inventé par les Han fut restauré presque sans changement : les villes conservaient une certaine autonomie ainsi que leurs dynasties, mais elles étaient administrées par un gouverneur-protecteur de l'Anxi (« Occident pacifié ») siégeant à Koutcha (ville située dans l'actuel Xinjiang). Le pouvoir de ce dernier s'appuyait sur quatre garnisons chinoises, à Koutcha, Kachgar, Hotan et Qarashahr. Dans la seconde moitié du VII^e siècle, le pouvoir des Chinois dans la région se heurta aux Tibétains. Depuis le début de ce siècle, les rois du sud du Tibet avaient, en effet, soumis la quasi-totalité des tribus du plateau et avaient atteint les frontières chinoises près du Gansu et au sud des villes du Tarim. En 660, avec leurs alliés, une partie des Türks occidentaux, ils attaquèrent Kachgar et, en 665, Hotan. En 670, ils lancèrent une offensive générale dans la région du Tarim et contraignirent les Chinois à évacuer leurs armées vers le Kukunor (Koutcha, le dernier bastion chinois, fut pris en 677). Cependant, à cause du manque de stabilité intérieure, les Tibétains ne purent conserver leur



Les khaganats türks

influence pendant très longtemps. En 692, les Chinois reprirent Koutcha et restaurèrent leur pouvoir, Kachgar gardant néanmoins son indépendance jusqu'en 728.

Mais un autre phénomène capital n'allait pas tarder à se produire. En effet, l'essor du califat arabe fut aussi inattendu qu'écrasant. Les tribus faibles et isolées des Bédouins de la péninsule Arabique furent unifiées rapidement en un puissant État grâce au charisme de Mahomet (570-632) et à la force de l'islam qu'il prêchait. Les Arabes montrèrent au monde la force du nomade devenu un *ghazi*, un guerrier de l'islam. Ces guerriers voulaient inviter tous les peuples du monde à embrasser l'islam, et le fait que même leurs généraux ne sussent pas grand-chose des pays lointains dans lesquels ils partaient en croisade, les rendait en fait presque invincibles, car ils ne pouvaient pas imaginer les difficultés réelles de leurs entreprises !

Vers 651, l'Empire sassanide fut conquis, les Arabes ayant atteint l'Amou-Daria et occupant Merv et Herat. À l'époque, le Sogd (Mavaran-nahr) était divisé en quelques principautés dont la plus forte était Samarcande ; de son côté, le Tokharistan rassemblait une vingtaine d'États avec une population irano-hephtalite mélangée à des Türks.

En 652, les Arabes prirent Bactres (Balkh) ; mais, par la suite, l'offensive fut stoppée par les troubles intérieurs du califat. Dès la fin des années 660, ils avaient commencé à effectuer des raids réguliers à travers l'Amou-Daria, percevant l'impôt à Boukhara, Samarcande, Termez et Khodjent.

Vers le début du VIII^e siècle, les Chinois rencontrèrent de nouveau des problèmes avec les khaganats restaurés des Türks. Au nord du Tarim existait un khaganat türghesh qui, en 708, avait battu l'armée chinoise près de Koutcha. En 711, les Türghesh furent décimés en Dzoungarie par le deuxième khaganat türk, restauré en 680 dans les steppes mongoles. En pourchassant les troupes türghesh en 712-713, l'armée des Türks traversa la région de Semiretchye et arriva dans le Sogd qu'elle essaya de défendre contre les Arabes, mais fut battue et contrainte de rentrer en Mongolie. Les Türghesh revinrent également et essayèrent de restaurer leur pouvoir dans la région d'Ili. En 742, le deuxième khaganat türk fut détruit par une guerre civile et, en 745, un nouveau khaganat fut fondé à sa place par une des tribus türks, les Ouïgours.

Dès le début du VIII^e siècle, les Arabes, aidés des Perses déjà islamisés, commencèrent la conquête systématique du Mavarranahr et du Khwarezm. Cette invasion fut menée par Qutayba ben Muslim, le

vice-roi de Khorasan. Vers 715, profitant du manque d'unité de ses ennemis, ce dernier atteignit la Ferghana, qu'il conquiert avec l'aide des Tibétains. Mais, après s'être révolté contre le nouveau calife, il fut tué la même année, et plusieurs de ses conquêtes furent perdues. La politique de taxation arabe dans la région provoqua des rébellions en 728-730 et en 736-737 (la dernière fut soutenue par les Türgesh et les Tibétains) dont l'ampleur fut si importante que les Arabes ne conservèrent que quelques villes, dont Samarcande. Cependant, en 737, les Türgesh furent battus, leur khagan assassiné et leur État démantelé.

Les Chinois profitèrent de l'affaiblissement des Türgesh pour reprendre leur expansion vers l'ouest. La Ferghana, face à la menace arabe, accepta alors le protectorat chinois. Et, en 747, les premières troupes chinoises arrivèrent dans la région à travers Kachgar et le Pamir.

Sur ces entrefaites, la situation des Arabes changea. En 747, débuta à Khorasan un mouvement contre la dynastie des califes umayyades et, en 749, ils furent remplacés par une nouvelle dynastie, celle des Abbasides. Le chef du mouvement, Abû Muslim, devenu vice-roi de Khorasan, décida de chasser les Chinois et envoya contre eux une armée sous le commandement de Ziyad ben Salih. En juillet 751, l'armée des Chinois de Gao Xian-zhi, renforcée par les forces alliées des Türks qarluqs et des Ferghanais, rencontra l'armée arabe près de la rivière Talas. Pendant la bataille, les Qarluqs trahirent les Chinois, provoquant ainsi leur défaite.

La bataille de Talas

La bataille de Talas est peut-être une des batailles les plus importantes de l'histoire de l'Asie centrale, mais les sources sont très laconiques. Un annaliste chinois nous informe que le prince d'un État shiguo (situé peut-être dans la région de Tachkent), dont le père était prisonnier des Chinois, diffusait parmi toutes les tribus de la région des rumeurs sur la cruauté de Gao Xian-zhi, gouverneur général des terres de l'extrême-occident de l'empire. Les tribus décidèrent alors de s'unir en secret avec les Arabes, contre les Chinois. Apprenant cela, Gao Xian-zhi rassembla 30 000 (d'après une autre source, 60 000) soldats chinois et tibétains pour faire face aux Arabes.

À l'époque, les régions à l'ouest du Pamir étaient disputées par les empires chinois et arabe. Presque toutes les tribus et principautés

reconnaissaient la souveraineté des Chinois, mais il s'agissait souvent d'une soumission plutôt formelle. Le gouverneur général ne disposait que d'un corps assez peu nombreux de soldats chinois, mais pouvait s'appuyer sur les forces alliées tibétaines ; sa stratégie principale était d'« anéantir les Barbares en utilisant les Barbares », une version chinoise de « *divida et impera* ». Gao Xian-zhi se devait donc de réagir très rapidement, l'apparition dans la région de la puissance arabe pouvant être très nuisible.

En juillet-août 751, les troupes chinoises traversèrent la frontière et rencontrèrent l'armée arabe à 300-400 km de là, près de la ville de Talas (la Taraz contemporaine, Djamboul à l'époque soviétique, au Kazakhstan). L'armée arabe du général Ziyad ben Salih se composait de 40 000 cavaliers du Khorasan et d'un nombre inconnu de troupes auxiliaires issues des tribus alliées. Outre l'infanterie chinoise et les troupes tibétaines, l'armée chinoise comptait dans ses rangs de nombreux détachements de cavaliers alliés, dont une partie importante était des Qarluqs.

La bataille dura cinq jours. Les Qarluqs jouèrent un rôle décisif : ils trahirent les Chinois et les attaquèrent de flanc. L'armée chinoise fut décimée et mise en fuite. Une chronique chinoise raconte que Gao Xian-zhi prit la fuite par un chemin très étroit, encombré de soldats et de bétails d'une tribu alliée ; un officier chinois dut galoper en avant, battant et même tuant à la massue hommes et animaux, pour laisser son général passer.

La défaite des Chinois ne fut cependant pas catastrophique sur le moyen terme. Les Arabes n'avaient pas assez de forces pour continuer l'offensive, et quelques années plus tard, Gao Xian-zhi réussit presque à restaurer l'influence chinoise en Ferghana. Mais la rébellion d'un général, An Lu-shan, qui déchira l'empire des Tang de 755 à 763, et la crise économique et politique qui s'ensuivit, mirent fin aux projets des Tang d'expansion vers l'ouest. La plupart des territoires occidentaux furent perdus.

Grâce au soutien des Arabes, les Qarluqs commencèrent alors à unifier les tribus de la vallée d'Ili, en y créant un nouvel État nomade assez influencé par l'islam (les Qarluqs se convertirent finalement au ^xe siècle). L'installation de l'islam à l'ouest du Pamir fut la conséquence la plus importante de la défaite des Chinois, cette région devenant une partie du monde islamique et non du monde chinois.

En outre, à l'issue de la bataille de Talas, les Arabes capturèrent des

artisans chinois, dont certains d'entre eux furent installés à Samarcande où ils commencèrent à fabriquer du papier, inventé en Chine au II^e siècle, jusque-là inconnu en Occident. Peu de temps après, la fabrication du papier se répandit dans le monde islamique ; pendant les Croisades, vers la fin du XI^e siècle, on commença à en fabriquer en Italie et, peu après, dans les autres pays européens. Ainsi la bataille de Talas, si éloignée de l'Europe, influença-t-elle énormément la culture occidentale.

Cette bataille devint le moment décisif de l'histoire centrasiatique. L'empire des Tang qui, quelques années plus tard, allait subir une crise et des rébellions, dut renoncer à ses projets occidentaux. À l'inverse, les Arabes étaient devenus les maîtres indiscutables de la région. La population, après l'étouffement de quelques révoltes (dont la plus sérieuse eut lieu en 774-780, touchant tout le Mavarannahr avec pour épiscentre Samarcande), fut convertie (pas toujours par la force) à l'islam, même si des vestiges des cultes indigènes subsistèrent pendant des siècles. L'islam devint alors une partie intégrante de la culture centrasiatique, et l'arabe la langue des lettrés et de l'État. L'Asie centrale était complètement entrée dans le monde islamique, bien que l'influence des Arabes ethniques dans la région fût de plus en plus faible. Par exemple, des membres de la famille des Barmakides, anciens prêtres du temple bouddhiste près de Balkh, devinrent secrétaires et vizirs des premiers califes abbassides. Au IX^e siècle, la famille des Tahirides, descendants d'un général iranien, occupait héréditairement le poste de gouverneur du Khorasan ; en 873, ils furent remplacés par un aventurier, Ya'qub ben Layth as-Saffar, qui créa un État presque indépendant, ne reconnaissant que formellement la suzeraineté du calife. Mais en 900, l'armée des Saffarides fut battue près de Balkh par l'armée des Samanides.

Des Samanides aux Khwarezmshahs : VIII^e-XIII^e siècle

Le fondateur de la dynastie samanide, Ismail Samani, était gouverneur de Boukhara et descendait d'une famille locale islamisée dont des représentants gouvernaient les villes de la région. Les Samanides avaient pris en main le commerce des esclaves turks, qui, depuis la première moitié du IX^e siècle, étaient utilisés comme gardes du calife, connus sous le nom

de *ghulam*. Les Samanides prirent des ghulams à leur service pour créer leur propre garde, laquelle devint la force principale de leur armée. Les ghulams étaient des soldats professionnels non liés aux élites locales – ils dépendaient complètement de leur maître. Ce qui n'empêchait pas, parfois, le chef des ghulams de détrôner son maître et de prendre le pouvoir. Le règne des Samanides fut marqué par l'essor d'une grande culture. La langue sogdienne fut remplacée par le persan, et des chefs-d'œuvre de la littérature persane, tels que les poèmes de Rudaki et de Ferdowsi, furent écrits sous le patronage du gouvernement samanide. Pour les Tadjiks, les Samanides furent la première et unique dynastie nationale authentiquement tadjik.

Cependant, la situation dans le bassin du Tarim restait fort compliquée. Les Chinois avaient évacué leurs forces en 756, à cause d'une rébellion qui avait éclaté au cœur de l'empire. Le nord du Tarim avait été de ce fait envahi par des Ouïgours. En 762, le khagan ouïgour fut converti par un Sogdien au manichéisme, une sorte de zoroastrisme tardif, qui devint la religion officielle de l'État. Cette période marqua le deuxième essor des Sogdiens dans la région. L'écriture sogdienne fut adoptée pour la langue ouïgoure (plus tard, elle sera aussi adoptée par les Mongols et les Mandchous). Cependant, le pouvoir des Ouïgours était contesté par les Tibétains, qui, en 787, s'étaient convertis au bouddhisme. De 780 à 790, les Tibétains prirent Hami, Hotan et Bishbaliq. Il s'ensuivit une guerre qui dura jusqu'en 822, quand les Ouïgours se trouvèrent très affaiblis par la révolte des Kirghiz, tribus türkes arrivées de Khakassie, en Mongolie du Nord. En 840, les Kirghiz prirent la capitale du khaganat et tuèrent le khagan, proclamant un nouveau khaganat kirghiz. Une grande partie des Ouïgours s'installa alors dans l'oasis de Tourfan et la région de Bishbaliq, en fondant un nouvel État sédentaire dont le roi avait pris le titre d'*idikut*. L'Empire tibétain, quant à lui, finit également par souffrir de crises intérieures et se désintégra vers 880.

Au nord du Tarim, les Qarluqs, dont la puissance fut renforcée par la chute des Ouïgours en 840, avaient fondé leur propre khaganat. Cet État, qui avait embrassé l'islam au début du ^xe siècle, est connu sous le nom d'État des Karakhanides. Il avait unifié les tribus türks de Semiretchye et était devenu une menace permanente à la frontière septentrionale des possessions samanides. L'islamisation des Karakhanides avait affaibli les Samanides – les ghazis préférant se battre contre les infidèles en Occident que contre un État musulman. En 976, les Karakhanides lancèrent une offensive générale ; en 992, Boukhara fut prise et pillée.

Et dans les années qui suivirent, les Karakhanides finirent par dominer tout le Mavarannahr. Grâce à eux, l'islam avait conquis de nouvelles terres dans le bassin du Tarim – notamment Khotan et Koutcha, au début du XI^e siècle.

En 977, un nouvel État türk fut fondé sur les frontières méridionales du domaine samanide. Son fondateur était un ghulam du commandant en chef de l'armée samanide, un Qarluq originaire du lac Issiq-köl. Son État, vassal formel des Samanides, fut baptisé d'après le nom de sa capitale, Ghazna, État des Ghaznévides. En 996, les Ghaznévides, sous couvert d'apporter de l'aide aux Samanides contre les Karakhanides, occupèrent Khorasan ; et, en 999, le dernier Samanide fut détrôné. En 1008, des Karakhanides essayèrent de franchir l'Amou-Daria, mais furent battus par le roi ghaznévide Mahmud, qui avait réussi à élargir son État dans toutes les directions. En 1017, Mahmud avait en effet conquis le Khwarezm, et ses incursions (17 au total) contre le Sind et le Pendjab lui avaient donné les moyens de mettre sur pied une énorme armée professionnelle.

Dans les steppes, les Karakhanides furent partiellement remplacés par des Türks oghuz qui avaient occupé les steppes au nord de la mer d'Aral jusqu'à la Volga, d'où ils avaient chassé les Kangars (Petchenègues). En 965, alliés à Sviatoslav de Kiev, ils attaquèrent Itil, la capitale des Khazars.

Les Khazars

Les Khazars sont, à l'origine, un peuple türk nomade, dont l'existence est attestée entre le VI^e et le XIII^e siècles. Initialement, les Khazars étaient des sujets de l'empire des <http://fr.wikipedia.org/wiki/Turq%C3%83%C2%BCtes> Türks occidentaux, gouvernés par des représentants de la branche cadette de la dynastie des khagans, les *yabghu-khagan*. Ils acquirent leur indépendance après la destruction de cet État, au milieu du VI^e siècle. Vers 650, ayant chassé du Nord-Caucase les Bulgares, autre peuple türk et ayant soumis les tribus nomades des Huns, les Khazars y fondèrent un État indépendant. Leur expansion les mit en contact avec les conquérants arabes au Caucase et avec l'Empire byzantin à l'ouest.

Pendant tout le VIII^e siècle, les Khazars menèrent des guerres acharnées contre les Arabes, en ravageant la Transcaucasie et la Perse septentrionale ; ils comptaient parmi les ennemis les plus dangereux du califat. Les Arabes

purent arrêter les razzias khazares en prenant Derbend, une ville au bord de la mer Caspienne qui contrôlait la route vers la Transcaucasie. Ils attaquèrent le pays khazar à plusieurs reprises, mais ne purent vaincre complètement leurs ennemis, ni s'implanter dans le Caucase du Nord. Derbend, la seule perte importante de l'État khazar pendant ces guerres, devint la frontière toujours menacée entre les deux empires.

Vers le début du IX^e siècle, les guerres avec les Arabes cessèrent et les Khazars entrèrent dans une période d'une certaine stabilité, abandonnant peu à peu leurs habitudes nomades. Leur capitale, initialement située dans le Caucase et donc menacée par les Arabes, fut transférée vers 750 à Itil (ou Atil), dans le delta de la Volga, où fut fondé le centre sédentaire de leur État semi-nomade. La domination khazare sur les différentes populations slaves, turks, iraniennes et finno-ougriennes du Caucase, dans l'actuelle Russie méridionale et l'Ukraine, atteignit son apogée au IX^e siècle, sa fortune étant liée à l'importance stratégique de son territoire pour le commerce de la route de la Soie. Les Khazars sont surtout connus pour avoir adopté le judaïsme comme religion officielle, sous le règne du *bek* Boulân en <http://fr.wikipedia.org/wiki/838738>, peut-être au contact de Juifs persécutés par les empereurs byzantins. Il est probable que cette conversion ne concerna que l'aristocratie khazare.

Les Byzantins respectaient l'empire khazar, un allié précieux contre les Vikings et les Arabes. L'empereur Constantin V épousa d'ailleurs une princesse khazare, dont le fils, Léon IV, fut surnommé Léon le Khazar.

Vers la fin du IX^e siècle, les Khazars furent affaiblis par une nouvelle vague d'invasions nomades turks, les Petchenègues, qui, en 889, franchirent la Volga et s'installèrent entre le Don et le Dniepr. En 965, le prince russe Sviatoslav I^{er} lança une guerre contre les Khazars. Il prit la forteresse de Sarkel et, peu de temps après (967), pilla Itil, leur capitale. La Khazarie exista en tant qu'État indépendant quelques décennies encore, jusqu'au début du XI^e siècle.

Les villes khazares étaient très développées. Les Khazars battaient monnaie et possédaient la technologie du papier, venue de Chine. Il s'agit sans doute de la première civilisation urbaine de la région de la Volga. Leur particularisme religieux et la méconnaissance de leur histoire leur valurent d'être l'objet d'un ensemble de légendes à caractère ésotérique et de conceptions très largement erronées sur leur civilisation⁴.

4. On trouvera plus de détails dans Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir (dir.), *op. cit.*

En 985, une partie des Oghuz, sous le commandement d'un général nommé Seldjouk, s'était détachée du khaganat et installée dans le delta du Syr-Daria, où ils embrassèrent l'islam. Ce peuple reçut le nom de « turkmène ».

Au début du XI^e siècle, des Turkmènes, appelés Seldjoukides d'après le nom de leur premier chef, commencèrent à accumuler leurs forces dans le Mavarannahr. En 1035, ils battirent l'armée ghaznévide et, en 1038, prirent Nishapur. En 1040, l'armée ghaznévide, sous le commandement du sultan Ma'sud, fut défaite lors de la bataille de Dandanaqan, près de Merv. Le vainqueur, Töghril Bek, chef des Seldjoukides, s'auto-proclama sultan de Khorasan sur le champ de bataille. En 1043, il prit Ray, en 1050, Ispahan, qui devint sa capitale. En 1055, il entra à Bagdad, où il épousa la fille du calife. La dynastie fondée par Töghril est connue sous le nom de Grands Seldjoukides. En 1071, ils battirent l'armée byzantine près de Manzikert, occupant l'Asie mineure et la Syrie.

La bataille de Manzikert

Le 1^{er} janvier 1068, l'impératrice de Byzance Eudoxie, veuve de Constantin X, épousa Romain Diogène (1032-1071), couronné sous le nom de Romain IV, administrateur compétent et soldat courageux. L'empire était alors menacé sur toutes ses frontières : par les Normands en Italie, par les Türks petchenègues et oghouz dans les Balkans, par les Türks seldjoukides en Orient.

Depuis 1048, les Seldjoukides multipliaient les incursions et les pillages dans les terres byzantines d'Arménie et du centre de l'Anatolie. En 1064, Ani, la capitale du royaume d'Arménie, passa sous le contrôle du sultan Alp Arslan (1029-1072), qui régnait depuis 1063. Une large brèche était donc ouverte sur la frontière orientale de l'empire, permettant aux nomades de multiplier leurs raids dans ces régions.

Entre 1068 et 1070, Romain IV tenta de mettre fin aux incursions incessantes des Seldjoukides, mais sans beaucoup de succès. Son incapacité à contrer la menace turque fragilisa d'ailleurs son pouvoir, menacé ouvertement par la famille Doukas. Néanmoins, en juin 1071, à la tête de son armée, Romain IV atteignit Theodosiopolis (Erzeroum). Alp Arslan, à cette nouvelle, leva immédiatement le siège de la ville fatimide d'Alep (depuis le règne de son père Töghril, le khalifat chiite des Fatimides d'Égypte et de Syrie était l'adversaire numéro un des Seldjoukides)

et se précipita avec sa garde personnelle à la rencontre des Byzantins, recrutant des soldats en chemin. Son vizir fit de même en Azerbaïdjan. Romain IV, pensant que l'armée ennemie était encore loin, décida de prendre les forteresses de Manzikert (Malazgirt actuelle, Turquie) et de Khliat (aujourd'hui Akhlat). L'empereur envoya vers Khliat une avant-garde composée de mercenaires « francs » et petchenègues sous les ordres de Roussel de Bailleul, un aventurier normand ; et se dirigea lui-même avec le reste d'armée vers Manzikert. La forteresse fut prise sans combats, et l'empereur envoya la partie la plus expérimentée de son armée (de 20 000 à 30 000 hommes) en renfort près de Khliat. Mais, pour une raison inconnue, ses troupes n'arrivèrent pas à Khliat, et c'est près de Manzikert que les Byzantins furent attaqués par Alp Arslan. Les Seldjoukides disposaient d'environ 30 000 archers à cheval, tandis que Romain IV était à la tête d'une armée plus hétérogène mais bien supérieure en nombre (environ 60 000 hommes).

La tactique traditionnelle des peuples de la steppe (harcèlements, fuites simulées afin de rompre la cohésion de l'ennemi et l'entraîner dans des embuscades) qu'utilisa Alp Arslan, la valeur des guerriers nomades, l'hétérogénéité de l'armée byzantine jouèrent chacun leur part dans le résultat de la bataille. Pendant trois jours, du 24 au 26 août, les Türks réussirent à séparer les quatre corps byzantins et à les écraser un à un. Cette bataille fut un coup fatal pour Romain IV. À son retour de captivité, il fut détrôné par son beau-fils Michel VII Doukas, qui lui creva les yeux et l'enferma dans un monastère, où il mourut quelques jours après.

L'empire byzantin perdit ainsi l'Anatolie et l'Arménie. Très vraisemblablement, ces pertes ne furent pas le résultat de cette seule bataille, au cours de laquelle les pertes byzantines furent considérables mais pas critiques, mais plutôt celui de la politique des prédécesseurs de Romain IV, ainsi que celui de la crise profonde de l'empire qui avait commencé bien avant lui. Mais pour la postérité, la bataille de Manzikert devint le symbole du début de la fin de l'Empire byzantin.

À l'est, les Seldjoukides menèrent des expéditions contre les Oghuz et les Qïpchaqs du Khwarezm et, en 1089, ils envahirent le Mavaran-nahr. En 1097 le sultan nomma son gulham gouverneur du Khwarezm. Il allait devenir le fondateur de la dynastie des Khwarezmshahs.

Au début du XII^e siècle, l'empire seldjoukide se trouva divisé en

deux parties, dont l'orientale (Mavarannahr, Khorasan, Mazandéran, Rey) était gouvernée par le *malik* (roi) Ahmad Sandjar, avec pour capitale Balkh, et, plus tard, Merv. En 1119, les Seldjoukides occidentaux (en Irak) reconnurent eux aussi Sandjar. Ce dernier prit Ghazna et reçut l'hommage du roi ghaznévide (en 1150, cette dynastie sera détrônée par des chefs montagnards, les Ghurides). Souvent, il prenait également en charge les affaires des Karakhanides, et même du Turkestan oriental. Les Khwarezmshahs, dont le domaine s'était élargi au delta du Syr-Daria et à la péninsule de Manguychlak, étaient aussi ses vassaux, bien que pas très dociles.

Cependant, en 1131, en Dzoungarie, un nouvel État naquit. Yelü Dashi, un prince de la dynastie Liao, fut couronné et prit le titre de *gurkhan*, « khan universel ». L'histoire est la suivante : la dynastie Liao, fondée par des Khitans, un peuple d'origine mongole, avait contrôlé la Chine du Nord de 907 à 1115 avant d'en être chassée par les Jürchens, un peuple toungouze, qui, à leur tour, fondèrent la dynastie Jin. Une partie des Khitans, qui conservait encore leur mode de vie nomade tandis que la plus grande partie d'entre eux était sinisée, quitta la Chine et migra vers l'ouest, y fondant un nouvel État, nommé par la tradition chinoise Xi Liao (Liao de l'Ouest) et connu en Occident sous le nom d'État des Kara Khitaïs. Des Kara Khitaïs s'installèrent dans la région de Semiretchye ; en 1137, ils battirent les Karakhanides près de Khodjent, et en 1141, ils décimèrent près de Samarcande l'armée de Sandjar. Ainsi, l'État des Kara Khitaïs contrôlait toutes les terres du Khwarezm à l'Altaï et du Lob-Nor à l'Amou-Daria avec pour centre la vallée de Chu. Mais, comme la plupart des autres puissances centrasiatiques d'origine nomade, ils laissaient souvent les dynasties locales régner, en tant que vassales. Les gurkhans étaient connus pour leur tolérance. Ils étaient bouddhistes, mais l'église nestorienne jouait également un rôle considérable dans leur empire.

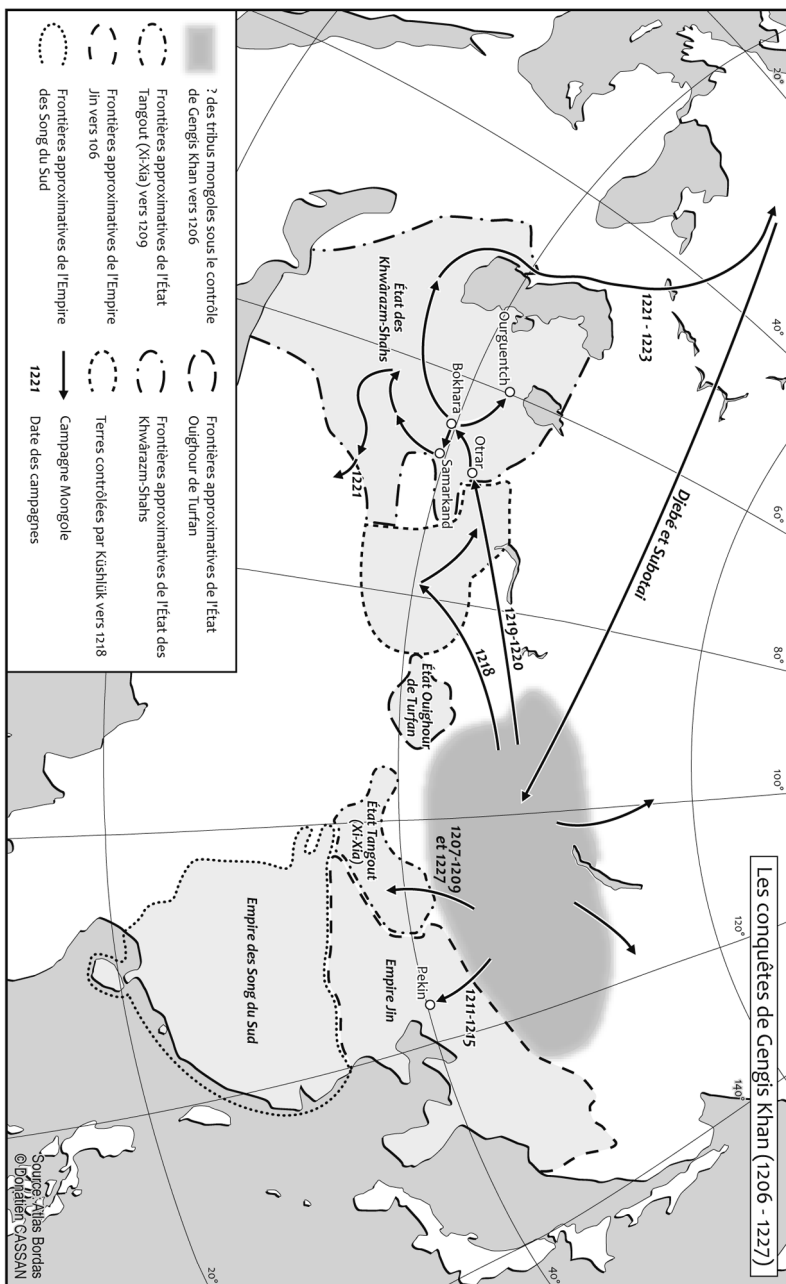
La victoire des Kara Khitaïs fut fatale à l'empire de Sandjar. Les Khwarezmshahs devenaient, en effet, de plus en plus indépendants. En 1153, l'armée seldjoukide fut battue par les Oghuz révoltés de Balkh, et Sandjar lui-même fut capturé. Il passa trois ans en captivité, pendant que les Oghuz ravageaient le Khorasan. Il réussit à s'enfuir, mais mourut avant de parvenir à restaurer son empire, plongé dans l'anarchie générale. Les Karakhanides, devenus des vassaux des Kara Khitaïs, se divisèrent bientôt en plusieurs principautés.

Les Khwarezmshahs réussirent à profiter de l'anarchie dans la

région. En 1187, ils prirent Nishapur ; en 1190, ils battirent près de Merv les Ghurides, qui essayaient de contrecarrer leurs projets. En 1194, le khwarezmshah Tékéch vainquit l'armée seljoukide près de Ray, tuant le sultan. En 1196, l'armée du calife fut également écrasée, et Tékéch devint le maître indiscutable de l'Iran de l'Est. La puissance du khwarezmshah était surtout fondée sur sa cavalerie qiptchaq. Après la mort de Tékéch, en 1199, Khorasan et Merv furent conquis par les Ghurides, mais son fils Muhammad réussit, avec l'aide des Kara Khitaïs et de leurs vassaux karakhanides, à vaincre l'ennemi et restaura son pouvoir vers 1206, avant de prendre Boukhara en 1207. En 1212, il saccagea Samarcande, qui s'était révoltée contre son pouvoir, et y installa sa capitale ; le Khwarezm, avec son ancienne capitale Ourguentch, mais aussi le Khorasan et le Mazanderan, restèrent sous le pouvoir absolu de Terkenkhatun, la mère de Muhammad, une Qïпчаq. En 1216, Muhammad détrôna le sultan ghuride et donna ses terres, à l'exception de l'Inde du Nord, à son fils Jalal ad-Din, un guerrier vaillant et un général talentueux. Vers 1217, l'Iran de l'Est et l'Azerbaïdjan furent également conquis. Mais l'État de Muhammad était très instable, comme la suite des événements allait rapidement le montrer.

Gengis Khan et les États gengiskhanides : XIII^e-XIV^e siècle

Les tribus nomades des steppes mongoles, parlant des langues mongoles et türkes assez proches les unes des autres, dépendaient plus ou moins, au milieu du XII^e siècle, de la dynastie jürchen des Jin. De niveaux culturels très différents, elles se querellaient constamment. Personne n'aurait pu imaginer leur grandeur future. Mais, vers la fin du XII^e siècle, un certain Temüjin (1155 ou 1162-1227), issu d'une famille noble mais très pauvre, réussit à rassembler les clans mongols proprement dits et commença à unifier les tribus voisines. En 1206, au congrès général (*quriltay*) des tribus, il fut proclamé grand khan sous le nom de Gengis Khan. En 1207-1209, il vainquit le Xi Xia, l'État d'un peuple d'origine tibétaine, les Tangouts, qui avait été fondé à la fin du X^e siècle, dont le centre se trouvait dans le Gansu et l'Ordos, et qui contrôlait une zone qui s'étendait jusqu'à Kukunor. En 1211, Gengis Khan entama une guerre contre les Jin et prit Pékin en 1215, dominant ainsi presque toute la Chine du Nord.



Les conquêtes de Gengis Khan (1206-1227)

Gengis Khan (1155 ou 1162-1227)

L'enfance de Temüjin est peu connue. On raconte qu'il naquit dans la région du Khentei sur la rivière Onon, en Mongolie. Il était le fils aîné d'Yesügei-baatar, un aristocrate influent. Selon les croyances mongoles, il naquit en tenant dans sa main un caillot de sang – signe infaillible de ses futurs exploits.

À l'âge de 9 ans, il fut fiancé à Borté, fille du puissant chef des Khongirats. Peu de temps après, son père mourut empoisonné lors d'un festin partagé avec les Tatars, ses ennemis jurés. Temüjin étant alors trop jeune, son clan ne se soumit pas à lui, et ses sujets le quittèrent avec leur bétail. Une source de l'époque nous raconte qu'Oélu, veuve de Yesügei, dut ramasser des tubercules sauvages pour nourrir ses enfants.

À 16 ans, il épousa finalement Borté. La pelisse de zibeline qu'il reçut en dot, Temüjin l'offrit à Wang-khan, puissant chef des Kereites et ami de son père, qui l'adopta. Peu de temps après, Borté fut enlevée par la tribu des Merkits, mais Temüjin, avec l'aide de Wang-khan et Djamoukha, son frère adoptif depuis l'enfance, réussit à écraser les Merkits et à libérer sa femme. Le butin récolté et sa générosité lui valurent alors popularité et influence.

Vers 1206, après des années d'intrigues et de batailles – pas toujours victorieuses, d'ailleurs –, Temüjin réunit sous son autorité toutes les tribus des steppes mongoles. Pendant ces guerres, il écrasa non seulement ses ennemis, comme les Tatars qu'il fit massacrer pour venger son père, mais aussi ses anciens alliés – Wang-khan et Djamoukha. En 1206, lors de la grande réunion des tribus mongoles, il fut proclamé grand khan des Mongols sous le nom de Gengis Khan (son nom signifie, peut-être, « océan », *tengis*).

Comme tous les souverains des empires nomades, il mena de nombreuses guerres contre ses voisins sédentaires, l'économie nomade ne permettant pas de produire assez de biens pour entretenir l'aristocratie et l'appareil d'État. L'armée de Gengis Khan, formée de guerriers nomades, cavaliers nés, fut encore renforcée par les mesures qu'il prit pour la discipliner. Les sédentaires, beaucoup plus nombreux et souvent plus développés du point de vue de la technique militaire (les Chinois connaissaient déjà la poudre !), ne purent résister à cette armée professionnelle et motivée.

En 1209, les Mongols écrasèrent l'État tangout Xi Xia, et en 1211, ils

entrèrent en guerre contre les Jin, la dynastie jürchen qui gouvernait la Chine du Nord. En 1215, l'armée de Gengis Khan prit Yanjing (l'actuel Pékin). Les Jürchens ne furent pas vaincus, mais perdirent cependant la plupart de leurs terres. Pendant la campagne de Chine, les Mongols apprirent à prendre des villes fortifiées, et l'armée fut renforcée par les catapultes chinoises, à l'époque les meilleures au monde.

Après avoir neutralisé les Jin, Gengis Khan entama son expansion vers l'Occident. En 1218, les armées mongoles conquièrent le Turkestan oriental et atteignirent la frontière de l'État gigantesque du Khwarezm afin de le soumettre, à son tour, en cinq ans seulement. Un corps expéditionnaire, dirigé par les généraux Djebé et Subötaï, franchit le Caucase, battit l'armée coalisée des principautés russes et des Coumans (Polovtsis) sur la rivière Kalka et retourna en Mongolie par les steppes du Kazakhstan.

La dernière campagne de Gengis Khan fut dirigée contre les Tangouts, vassaux infidèles. Gengis Khan mourut sous les murs de la capitale tangoute, saccagée et brûlée quelques jours après sa mort. Il est enterré en Mongolie, non loin de l'endroit où il est venu au monde, mais l'emplacement de son tombeau reste toujours un secret.

Gengis Khan laissa à ses descendants un empire et une armée bien organisés. Leurs conquêtes continuèrent jusqu'à la fin du XIII^e siècle, et ils gardèrent les terres conquises jusqu'au milieu du XIV^e siècle – longévité incroyable pour un État nomade.

Gengis Khan est devenu le patron céleste des Mongols, l'une des divinités des plus populaires et respectées. En Europe, en revanche, il est considéré comme le symbole de l'invasion nomade, catastrophique et ruineuse pour la civilisation, bien que cette confrontation et ces échanges entre l'Orient et l'Occident aient permis à la civilisation européenne de bénéficier des technologies chinoises du papier, de la poudre et de l'imprimerie.

Au XIII^e siècle, l'État des Kara Khitaïs était mal en point. Küchlük, un prince naïman qui s'était enfui après la défaite de sa tribu face à l'armée de Gengis Khan, avait été accueilli par le gurkhan, mais profita de l'hospitalité de ce dernier pour piller la trésorerie de l'État et prendre la tête de l'armée révoltée. En 1211, le gurkhan fut vaincu et Küchlük devint le seul maître de l'État. Le prince, qui était un chrétien nestorien

converti au bouddhisme, écrasa plusieurs rébellions musulmanes dans les villes du Tarim et interdit l'islam sur ses terres. En 1218, il fut battu et tué par les Mongols et sa tête fut exhibée dans toutes les villes du Turkestan oriental. C'est à cette époque que Gengis Khan reçut le serment de tous les chefs locaux et devint le voisin direct du Khwarezm.

En 1218, Inaltchik, gouverneur d'Otrar, massacra, probablement sur l'ordre du khwarezmshah Muhammad, 450 marchands musulmans d'une caravane envoyée par Gengis Khan, confisquant toutes leurs marchandises. L'ambassadeur mongol, qui était venu exiger l'extradition d'Inaltchik, fut également assassiné. La guerre était ainsi devenue inévitable. Muhammad disposait d'une armée bien plus nombreuse que celle des Mongols et de leurs alliés, mais il décida d'éviter une bataille rangée et d'attendre les Mongols derrière les murs de ses villes. Il connaissait bien les guerriers nomades – formidables en bataille rangée, mais impuissants contre des fortifications. Cependant, cette règle ne prévalut pas avec les Mongols, qui avaient avec eux des ingénieurs chinois et forçaient les captifs à se jeter contre les fortifications. La décision de Muhammad allait donc lui être fatale.

Gengis Khan divisa son armée et entama une ample offensive. Plusieurs villes capitulèrent, sachant que les Mongols étaient très cruels envers ceux qui osaient leur résister. Pendant l'année 1220, les Mongols prirent Boukhara, Otrar (la ville fut détruite et Inaltchik exécuté), Samarcande et les autres grandes villes du Khwarezm et de Khorasan. Ourgoultch fut prise quelques mois plus tard (irrités par la ténacité des défenseurs, les Mongols ouvrirent les digues de l'Amou-Daria détruisant ainsi complètement la cité). Muhammad, pourchassé, trouva la mort sur un îlot caspien en décembre 1220. Le corps mongol, conduit par les généraux Djébé et Subétei [**Subötaï plus haut**], ayant reçu l'ordre de le capturer, continua son incursion, traversa le Caucase, écrasa, en 1223, sur la rivière Kalka une armée de princes russes et de Coumans et retourna en Mongolie via les steppes au nord de la mer Caspienne. Terken-khatun fut capturée et envoyée en Mongolie, où elle mourra dans la misère pendant le règne d'Ögödei.

Jalal ad-Din, devenu khwarezmshah, essaya de continuer la résistance et même réussit à vaincre une importante armée mongole sous la direction de Chigi-Khutuktu, frère adoptif de Gengis Khan. Mais, peu après, ses alliés l'abandonnèrent et, vers la fin de 1221, le prince fut battu par Gengis Khan au bord de l'Indus, son armée fut massacrée, son harem capturé, tandis que lui-même réussit à traverser le fleuve et gagner

l'Inde. Là, il réunit quelques dizaines de ses soldats qui avaient échappé au massacre et avec lesquels il prit des armes aux Indiens. Après, en augmentant ses forces, il retourna au Khorasan, détrôna son frère et essaya de s'installer dans les terres à l'ouest de l'ancien État de son père, mais, étant plus guerrier qu'administrateur, il ne sut mettre en place un État stable, surtout face à la menace mongole. Pendant quelques années, ses armées ravagèrent les territoires situés entre la Mésopotamie et le Caucase, détruisirent la puissance du royaume de Géorgie en quelques razzias, menant en même temps des campagnes plus ou moins victorieuses contre les Mongols. Finalement, en 1230, Jalal ad-Din fut battu lors de deux batailles successives par l'armée de la coalition réunissant à la fois le sultan seldjoukide de Roum (Asie mineure), le sultan d'Égypte, le roi de Cilicie et les Mongols. Blessé, il s'enfuit vers les montagnes du Kurdistan où, en 1231, il fut tué par des brigands kurdes qui, très vraisemblablement, ne lui reconnurent même pas. C'est ainsi que finit l'État des khwarezmshahs.

Après la mort de Gengis Khan, l'empire fut divisé en quatre apagnes (*ulus*) pour ses fils : Djötkhi (décédé avant son père, mais ses fils ont reçu la part qui devait lui revenir), Djaghataï, Ögödeï et Tului. Cependant, Ögödeï, qui avait été élu grand khan, conservait le pouvoir suprême. Les régions sédentaires avaient leur propre administration. Ainsi, les villes de l'ancien État des khwarezmshahs étaient gouvernées par Mahmoud Yalavatch, un marchand originaire du Khwarezm, qui réussit assez rapidement à y effacer les stigmates de la guerre.

Cependant, les conquêtes continuaient, et les ulus devenaient de plus en plus indépendants, souvent même hostiles entre eux. Entre 1236 et 1242, une armée sous le commandement de Batu, fils de Djötkhi, conquiert les principautés russes, la vallée de la Volga et les steppes près de la mer Noire, écrasant les Polonais et les Hongrois. Sur ces terres fut fondé l'ulus des Djötkhides, « la Horde d'or » comme l'appelèrent les sources occidentales (en réalité, la partie occidentale de l'ulus était nommée Aq-Orda, « la Horde blanche », et la partie orientale Kök-Orda, « la Horde bleue »). Cet ulus contrôlait aussi la Sibérie de l'Ouest et le nord du Khwarezm. Sa capitale était Saraï sur la Volga.

En 1258, Hülegü, le fils de Tului, conquiert l'Iran et Bagdad. Le calife fut tué et, sur les ruines du califat, fut créé l'État des Ilkhans (signifiant les « descendants de Hülegü »). La frontière nord-ouest de l'ulus était l'Amou-Daria.

En 1279, Khubilaï, le frère de Hülegü, acheva la conquête de la

Chine. Il devint ainsi le fondateur de la dynastie Yuan, dont les empereurs conservèrent le titre de grands khans mongols, bien que la vassalité des ulus, parfois hostiles les uns envers les autres, fût plutôt formelle.

L'ulus des Djaghataïdes était sous une dépendance plus directe. Son centre était la ville d'Almaliq, au sud-est de la région de Semiretchye. Après 1264, l'ulus engloba aussi le Khwarezm et le Mavarannahr – l'ancien ulus d'Ögödeï. Les deux premiers successeurs de Gengis Khan appartenaient à cette branche de la famille, mais par la suite le pouvoir passa aux descendants de Tului (Mongke et de Khubilai), et les Ögödeïdes perdirent leur apanage.

Mais en 1266, un petit-fils d'Ögödeï, Qaïdu, général de talent, refusa de reconnaître la légitimité des Tuluides. Vers 1271, il conquiert l'ulus des Djaghataïdes (en conservant pour les khans de ce lignage une position particulièrement importante dans son État) ainsi que les villes du Turkestan oriental, et se proclama khan. Ses guerres contre les Yuan, souvent couronnées de succès, durèrent jusqu'en 1301, quand son armée fut décimée par l'empereur Timur, le petit-fils de Khubilai. Qaïdu mort, ses héritiers ne parvinrent pas à conserver son État. Il fut remplacé par l'ulus djaghataïde restauré, dont le centre, cependant, s'était déplacé vers le Mavarannahr. Comme les tribus nomades étaient appelées les Moghules, l'ulus reçut le nom de Moghulistan.

Dans toutes leurs possessions, les Mongols étaient une minorité absolue. C'est pourquoi, pendant les premières décennies du ^{xiv}^e siècle, les khans de la Horde d'or, de l'État des Ilkhans et, un peu plus tard, de l'ulus des Djaghataïdes, se convertirent à l'islam, tout en perpétuant la tolérance religieuse. Les Mongols en Chine, surtout l'aristocratie, embrassèrent le bouddhisme.

À l'époque, les Mongols étaient presque tous déjà assimilés par les Türks (la Horde d'or et l'ulus des Djaghataïdes) ou par les Perses (l'État des Ilkhans). Les ulus mongols commencèrent à s'affaiblir. La Horde blanche était entrée dans un processus de morcellement et de chaos politique, tandis que la Horde bleue, appelée désormais l'État des Ouzbeks (Ulus-i Özbek, d'après Özbek, le dernier khan vraiment puissant de la Horde d'or, qui a introduit l'islam), était devenue plus forte et presque indépendante.

L'ilkhan Abou Saïd mourut en 1335 sans laisser de successeur ; plongé dans une crise dynastique, son pays cessa d'exister après 1353. Dans le même temps, les khans djaghataïdes avaient perdu le pouvoir réel sur leurs terres, en devenant les fantoches des *amir* (chefs) des tribus

qui se disputaient toujours la prééminence. Ils durent quitter le Khwarezm et le Mavarannahr, mais leurs raids ravageaient périodiquement ces régions.

L'empire de Timur : seconde moitié du XIV^e-début du XV^e siècle

Les guerres des tribus türkisées dans le Mavarannahr contre les khans du Moghulistan et entre elles aboutirent à la naissance d'un nouvel empire. Timur Bek, nommé par ses ennemis Timur-i Lang, « Timur le Boiteux » ou « Le Boiteux de fer » (d'où « Tamerlan », son nom européen), était un jeune noble de la tribu des Barlas (qui contrôlèrent la région de Kesh et la vallée de Qashqa-Daria) dont la famille prétendait descendre de l'un des généraux de Gengis Khan. Vers 1370, après des années d'intrigues et de combats qui ne furent pas toujours heureux, il devint le maître de Samarcande et de tout le Mavarannahr. Au cours d'une campagne qui dura de 1372 à 1379, il conquiert le Khwarezm, en annihilant l'État des Sufis (créé en 1360 par Hussein, le chef d'une tribu mongole türkisée des Qongrats, qui avait pris le surnom de Sufi ; cet État reconnaissait formellement la souveraineté des Djötkhides). Ensuite, ses armées prirent possession de la Ferghana et de Kachgar (Tourfan et Hami étant contrôlés par la Chine), en cherchant toujours un combat décisif avec le khan djaghataïde. Le pouvoir du khan du Moghulistan était alors devenu inexistant.

C'est alors que Timur se heurta à un autre ulus gengiskhanide, la Horde bleue, devenue très puissante sous le commandement d'Urus Khan. Timur accueillit Toqtamich, un prince banni de la Horde bleue, et lui donna des troupes pour en conquérir le trône. Ce n'est qu'après la mort d'Urus Khan que le projet réussit. En 1378, Toqtamich devint khan de la Horde bleue et, en 1379, à Saraï, fut couronné khan de la Horde d'or unifiée. Il s'agissait là du dernier essor de l'ulus de Djötkhi, qui ne dura pas. En 1386, Toqtamich, ne voulant pas être une marionnette de Timur, envahit l'Azerbaïdjan, une ancienne terre de la Horde d'or. Courroucé, Timur, qui était en train de conquérir l'Iran, y envoya une armée qui battit Toqtamich près de Derbent. Mais l'année suivante, Toqtamich ravagea le Mavarannahr. Après avoir dévasté le Khwarezm, dont le gouverneur avait soutenu son ennemi, Timur défit Toqtamich

en 1391. En 1395, Toqtamich fut battu pour la dernière fois près de Terek, dans le Caucase du Nord. Timur brûla les villes principales de la Horde d'or dans la basse Volga et mit fin à la puissance de l'ulus de Djötkhi.

En 1381-1396, Timur avait conquis tout l'Iran et la Transcaucasie, en prenant Bagdad. En 1398-1399, il envahit et dévasta l'Inde, prit Delhi, retournant dans ses terres avec un butin fabuleux. En 1399-1404, il reprit une nouvelle fois Bagdad, saccagea Alep, Damas et la Géorgie. En 1402, il battit et captura le sultan Bayazid I^{er}, détruisant ainsi l'État turc ottoman. Timur mourut à Otrar en février 1405, alors qu'il se préparait à restaurer le pouvoir des gengiskhanides en Chine. C'était en effet là une idée centrale chez Timur. Il faut dire que l'idée de la légitimité gengiskhanide était très puissante en Asie centrale, et Timur, qui n'était pas issu de la « famille dorée », ne pouvait pas devenir khan, devant se contenter du titre d'émir à côté d'un khan fantoche du lignage d'Ögödei. Ayant épousé une princesse gengiskhanide, il reçut le titre de *gurgan*, « gendre impérial », pour renforcer la légitimité de son pouvoir.

Paradoxalement, Timur ne laissa pas à ses héritiers un État fort. Il n'avait jamais essayé de s'implanter sérieusement dans les terres conquises en dehors de l'Asie centrale, le but principal de ses guerres étant le butin qu'il utilisait pour embellir sa capitale, Samarcande, où des artisans captifs issus de toute l'Asie lui construisaient de beaux bâtiments inspirés par les mosquées et les mausolées des villes saccagées. Le musulman fervent (bien que très influencé par les traditions mongoles, souvent peu compatibles avec l'islam traditionnel) et le légitimiste gengiskhanide qu'était Timur ont asséné un coup mortel aux deux États gengiskhanides les plus puissants et ont défait l'Empire ottoman, l'État musulman le plus fort du Proche-Orient, l'obligeant à recommencer ses conquêtes depuis le début. En outre, Timur a ainsi prolongé pour un demi-siècle la survie de l'Empire byzantin.

Des États des Timurides et des ulus gengiskhanides : xv^e siècle

La nombreuse famille de Timur avait refusé de reconnaître le successeur nommé par Timur, et la guerre pour son héritage commença. Vers 1409, Shah Rukh, fils de Timur, qui contrôlait l'Iran et avait sa capitale à Herat,

conquit le Mavarannahr et y nomma gouverneur son fils Ulugh Bek, un astronome renommé. Après la mort de Shah Rukh en 1447, presque tout l'Iran, à l'exception de Khorasan, était contrôlé par la dynastie turkmène Qara Qoyunlu (« Ceux qui ont les moutons noirs »). Ulugh Bek essaya de perpétuer l'influence des Timurides dans la région, mais ses campagnes ne furent pas très heureuses (en 1435, les moghuls dughlats prirent Kachgar et, en 1445, la Ferghana). Cependant, il réussit à préserver pendant longtemps la paix et la stabilité économique dans son domaine. Pendant la guerre pour l'héritage de Shah Rukh, Ulugh Bek fut vaincu et tué par son propre fils en 1449. Le dernier Timuride qui gouverna toutes les terres de Mavarannahr et du Khorasan fut Abu-Saïd ; il régna de 1458 à 1469, date à laquelle il fut battu et tué en Azerbaïdjan par les Turkmènes Aq-Qoyunlu (« Ceux qui ont les moutons blancs », qui avaient remplacé les Qara Qoyunlu). Après sa mort, les terres des Timurides furent divisées en quelques khanats instables, souvent hostiles entre eux.

L'époque est surtout connue pour ses grands poètes, comme, par exemple, Jami et Nava'i qui créèrent la langue littéraire türk djaghataï (à l'époque, les Türks de Mavarannahr furent appelés Djaghataïs, distingués ainsi des Moghuls, les tribus mongoles türkisées des khanats djaghataïdes à l'est de Mavarannahr), et la répandirent chez les Türks d'Asie centrale.

Les voisins affaiblis ne purent profiter du déclin des Timurides. L'ulus djaghataïde avait été bouleversé, les khans ayant commencé à préférer la vie sédentaire et perdant ainsi le soutien de leurs vassaux nomades. De plus, ils durent subir les premiers coups de la confédération des quatre tribus de Mongols occidentaux, connus sous le nom d'Oïrats (Kalmouks), qui nomadisaient dans la vallée de Chu et qui, vers 1450, conquièrent la Dzoungarie. En 1457, les Oïrats saccagèrent de nombreuses villes sur le Syr-Daria.

Après 1487, l'ulus djaghataïde se trouvait divisé en trois parties inégales : occidentale, avec les khans sédentarisés, installés à Tachkent ; orientale, de Aqsu à Tourfan, où les khans conservaient leurs habitudes nomades et luttèrent toujours contre des Oïrats ; et la troisième sous le pouvoir des amirs dughlats, qui avait son centre à Yarkand, en Kachgarie, contrôlant le bassin du Tarim et les terres de Badakhshan au Ladakh et au nord du Cachemire.

Abu'l-Khayr Khan, élu en 1428 au *quriltay* des Ouzbeks et des Mangits (une horde nogaïe errant à l'est de Volga), réussit, pendant sa vie

pleine de combats, à conserver de l'influence dans la plupart des territoires de la Horde bleue. Mais, après sa mort en 1468, cette dernière fut partagée entre plusieurs khans des différentes branches gengiskhanides, et menacée par les Oïrats. De nombreux Ouzbeks nomades s'étaient enfuis dans les domaines des Djaghataïdes qui leur avaient offert des pâturages à l'ouest de Semiretchye. Ils reçurent le nom d'Ouzbeks-Kazakhs (en türk, on nommait Kazakhs ceux qui voulaient abandonner leur tribu pour mener la vie libre des vagabonds et brigands). Peu de temps après, les Ouzbeks-Kazakhs devinrent une puissance importante ; leurs chefs Janibek et Kirey, du lignage d'Urus Khan, revinrent à Dasht-i-Qïpchaq et furent proclamés khans, puis, plus tard, sultans. Quelques décennies après, le nom de leurs sujets nomades sera raccourci : ils deviendront les Kazakhs.

Les conquêtes ouzbeks : xvi^e siècle

Muhammad Shah-Bakht, un petit-fils de Abu'l-Khayr Khan, dont le pseudonyme littéraire était Shībani Khan (en l'honneur de son ancêtre djötkhīde Shīban, frère cadet de Batu), avait dû quitter ses steppes natales pour s'installer dans la région du Syr-Daria moyen sous la protection des Timurides, qui utilisaient dans leurs guerres intestines ses Ouzbeks, venus en grand nombre de Dasht-i-Qïpchaq. Vers 1500, il était devenu assez fort pour entreprendre ses propres conquêtes.

C'est ainsi qu'il prit les capitales timurides de Samarcande et Boukhara. Vers 1508, les armées de Shībani Khan conquièrent Tachkent, la Ferghana, le Khwarezm, Balkh et Herat, établissant leur contrôle sur tout le Khorasan jusqu'à Astrabad. Les Timurides, à l'exception de Zahir ad-Din Bâbur, chef de Kaboul, furent éliminés. Les Djaghataïdes de l'ouest furent chassés et les Dughlats, souverains de Kachgar, occupèrent une partie considérable des terres des Djaghataïdes nomades, qui ne conservèrent que Tourfan et Ili.

En 1509, au nord du Syr-Daria, Shībani Khan battit les sultans kazakhs qui avaient pris l'habitude de faire des incursions dans ses territoires. En 1510, le sultan Qasim, fils de Janibek, réussit néanmoins à le vaincre. Vers la fin de cette même année, une nouvelle menace apparut à l'ouest. Il s'agissait du nouvel État safavide. En 1501, Isma'il Safavi, chef de l'un des groupes turkmènes d'Azerbaïdjan et grand maître d'Ardabil, l'ordre sufi chiite, battit les Turkmènes Aq-Qoyunlu, s'installa

à Tabriz, fut intronisé shah et entama ses conquêtes en diffusant l'islam chiite.

Le 29 février 1510, l'armée safavide rencontra près de Merv l'armée de Shībani Khan, qui se pressait et n'avait pas attendu de renforts. Après cette bataille, au cours de laquelle Shībani Khan fut tué et son armée décimée, les Safavides, alliés à Bâbur, occupèrent des terres jusqu'au Syr-Daria. Mais en 1511, les garnisons safavides du Khwarezm furent égorgées par des Ouzbeks arrivés de Dasht-i-Qïpchaq. Ces Ouzbeks, dont les khans étaient de l'autre lignage shībanide, les Arabshahides, établirent à Khwarezm leur propre khanat.

En 1512, les successeurs de Shībani Khan battirent deux fois Bâbur et ses alliés safavides et reconquirent Mavarannahr et Samarcande. Bâbur fut obligé de s'enfuir à Kaboul. En 1526, ce dernier envahit l'Inde et fonda l'empire des Grands Moghols, un des États les plus puissants de l'histoire indienne.

Bâbur (1483-1530)

Zahīr ud-Dīn Muhammad reçut le surnom de Bâbur, qui voulait dire « le tigre » (il était très fort, pouvant courir en portant deux hommes sur ses épaules). Descendant de Timur par le fils de ce dernier, Miran Shah, et de Gengis Khan par sa mère, il naquit le 14 février 1483 dans la ville d'Andijan. Son père, Omar Sheikh Mirza, souverain de Ferghana, mourut en 1494, et Bâbur hérita du trône, bien qu'âgé seulement de 12 ans. Une tentative de coup d'État par ses oncles échoua, et, une fois son trône assuré, Bâbur pensa à accroître son territoire.

En 1497, il attaqua et prit Samarcande, sur laquelle il pensait avoir un droit héréditaire, mais il dut mater une révolte de l'aristocratie et reconquérir la Ferghana. Une partie de son armée l'abandonna et il perdit finalement Samarcande. Il reprit son royaume perdu, mais en fut de nouveau délogé en 1501 par son ennemi mortel, Shībani Khan, khan des Ouzbeks. Pendant trois ans, il tenta en vain de récupérer ses possessions perdues. Puis en 1504, rassemblant quelques troupes fidèles, il traversa l'Hindu-Kush, prit la ville forte de Kaboul et se retrouva alors à la tête d'un riche royaume. En 1505, il s'allia avec un autre prince timouride, Husayn Bayqarah, souverain de Herat, contre Shībani Khan. En 1506, Husayn mourut et Bâbur réussit à hériter de lui. Il passa une année à Herat, mais à cause d'une rébellion il dut revenir à Kaboul. Deux ans

plus tard, un complot de généraux le chassa de Kaboul, mais il réussit à reprendre la ville.

En 1510, Shībani Khan fut battu et tué par le shah d'Iran Isma'īl Safavi, et Bâbur décida d'en profiter pour reconquérir les possessions timourides au Mavarannahr. Nommé par le shah gouverneur du Mavarannahr, il dut en revanche reconnaître sa suzeraineté, adopter des coutumes chiïtes, en conservant toutefois l'indépendance de son domaine de Kaboul. Avec l'assistance de l'armée persane, Bâbur se dirigea vers Boukhara où on l'accueillit comme un souverain légitime, descendant du grand Timur. En octobre 1511, il entra dans Samarcande, dont la population sunnite fut révoltée par son chiïsme et ses conseillers persans. En effet, Bâbur perdit très vite sa popularité et, huit mois plus tard, fut chassé (une fois de plus !) de Samarcande par les Ouzbeks.

Il abandonna alors l'espoir de revenir à Samarcande et décida de se tourner vers l'Inde, en particulier vers le Pendjab qu'il considérait comme son héritage légitime par Tamerlan (Timur avait laissé au Pendjab son vassal Khizr Khan, fondateur de la dynastie Sayyid du sultanat de Delhi, détrônée plus tard par un Afghan, Ibrahim Lodī).

Pendant quelques années, Bâbur se consacra à la réforme de son armée, notamment en y intégrant des armes à feu. Cette prévoyance lui donnera un avantage décisif contre les Indiens qui, au début, se moquaient des soldats de Bâbur et de leurs armes bizarres. Il fit plusieurs incursions préliminaires contre le sultanat de Delhi, dont la plus importante fut le siège de Kandahar, qui dura trois ans. En 1521, invité par des nobles afghans révoltés contre Ibrahim, il rassembla 12 000 hommes et quelques pièces d'artillerie, puis marcha sur l'Inde, son armée grossissant au fur et à mesure de son avancée. De son côté, Ibrahim l'attendait avec ses 100 000 soldats et une centaine d'éléphants. Au cours d'une grande bataille qui eut lieu à Pânipat le 21 avril 1526, Ibrahim fut tué et son armée mise en déroute. Le fils de Bâbur, Humayun, prit Agra (où se trouvait la trésorerie du sultanat), et Bâbur en personne s'empara de Delhi. Mais un autre ennemi de taille l'attendait : Rana Sangha de Chittorgarh, chef de la confédération des Rajputs. Ce dernier savait que l'armée de Bâbur venait de subir des pertes considérables. Il rassembla donc 210 000 hommes. Bien moins nombreuse, l'armée de Bâbur était cependant animée par le fait qu'elle luttait contre des infidèles, des *kafir*. Bâbur prit alors même le titre de *ghazi*, guerrier de l'islam, titre adopté par Timur pendant ses batailles en Inde. À Kanwaha, le 10 mars 1527, il remporta une grande victoire sur les Rajputs grâce à la trahison d'une

partie de leur armée, tandis que son fils pacifiait la vallée du Gange. Une année plus tard, Rana Sangha mourut, peut-être empoisonné, et les princes rajputs cessèrent toute résistance, Bâbur leur ayant garanti le maintien de leurs possessions et la liberté de conscience. Le 6 mai 1529, lors de la bataille de Ghagra, Bâbur annihila l'armée de Mahmud, frère d'Ibrahim. Ce fut la fin de l'opposition en Inde du Nord.

Bâbur passa la fin de sa vie à organiser son nouvel empire, à entraîner l'armée et à embellir Âgrâ, sa nouvelle capitale. Fin lettré, il aimait la musique, composait des poèmes et dicta ses mémoires, le *Bâbur Nâmâ*, chronique de sa vie et de ses proches entre 1494 et 1529, probablement le premier texte autobiographique du monde islamique, écrit en turc djaghataï. Il mourut le 26 décembre 1530 et fut enterré à Kaboul. Humayun lui succéda. La dynastie de Bâbur, connue sous le nom de Grands Moghols, durera jusqu'au xix^e siècle et sera détrônée par les Anglais.

Après leurs victoires, les Ouzbeks shïbanikhanides (on les appelle souvent les Abulkhayrides) établirent quelques khanats indépendants : Samarcande, qui était considérée comme la capitale commune mais dont la primauté était purement formelle, Boukhara et Tachkent. Des raids au Khorasan continuèrent jusqu'en 1538, mais la seule acquisition permanente fut Balkh, qui devint un nouveau khanat.

Les Arabshahides du Khwarezm, hostiles aux Abulkhayrides, s'emparèrent de Merv et des tribus turkmènes des steppes de Üst-Yurt, à l'est de la mer Caspienne, ainsi que de Karakoum dans les années 1520. Le khanat des Arabshahides était une confédération d'apanages semi-indépendants de quatre clans, obéissant au khan, dont la capitale était à Vezir, puis plus tard à Ourgumentch.

Au Moghulistan, l'émir dughlat de Yarkand, Abu Bekr, avait été battu en 1514 par Sultan Sa'id Khan, frère cadet du khan djaghataïde de Tourfan, lequel avait trouvé un soutien auprès de la cour de Bâbur. Abu Bekr fut chassé de Kachgar et Yarkand jusqu'au Ladakh, et le sultan Sa'id établit son État en Kachgarie, après avoir reconnu formellement la suzeraineté de son frère à Tourfan. Sur ces entrefaites, les Djaghataïdes disputèrent les terres au nord du bassin du Tarim aux tribus türks des Kirghiz.

Sous le règne de Qasim, le khanat des Kazakhs atteignit à l'ouest le fleuve Yaïq (Oural) et même la Volga, prenant une partie du domaine

des Mangïts. Mais en 1521, après (ou juste avant) la mort du khan, les Kazakhs furent battus et les Mangïts devinrent à leur tour les maîtres de Dasht-i-Qïpchaq.

Peu de temps après, une guerre éclata entre les khanats abulkhayrides. Vers 1583, Ábdallah, khan de Balkh, détruisit les trois autres khanats (Boukhara, Samarcande et Tachkent) et se proclama khan suprême des Ouzbeks, fixant sa capitale à Boukhara. En 1584, il conquiert le Badakhshan en 1588 [quelle est la bonne date ?], Herat en 1593-1596 ; il prit ensuite le contrôle du Khwarezm, dont le khan dut s'enfuir en Iran. Durant ses campagnes victorieuses en Iran (1591-1598), trois khans djötkhides, venus de Haji-Tarkhan (Astrakhan) après la destruction de ce khanat par le tsar Ivan le Terrible en 1556, jouèrent un rôle non négligeable et prêtèrent allégeance à Ábdallah.

En 1598, Ábdallah mourut après une défaite face à l'armée kazakhe. Son fils commença par assassiner tous ses oncles et cousins, mais lui-même trouva vite la mort à son tour, tué par ses propres émirs. Vers 1599, une nouvelle dynastie arriva au pouvoir, les Ashtarkhanides (ou Janides). Toutes les conquêtes extérieures d'Ábdallah furent perdues ; et en 1598, les Arabshahides, aidés par les Perses, retournèrent au Khwarezm. Les Janides divisèrent le pays en deux khanats, Boukhara et Balkh, gouvernés par deux frères. Pendant tout le XVII^e siècle, les khanats des Janides et des Arabshahides menèrent des guerres entre eux, la fortune changeant souvent de camp. Mais ils se battirent aussi avec leurs voisins, en particulier les tribus turkmènes, l'Iran et les Mughols [Moghols ?]. Les deux khanats s'affaiblirent au cours du XVII^e siècle, et finalement, en 1657, les Janides perdirent Badakhshan.

L'apparition de la Russie dans les steppes et l'État des Oïrats : seconde moitié du XVI^e siècle-XVII^e siècle

La seconde moitié du XVI^e siècle vit de profonds bouleversements dans les steppes, avec l'émergence d'une nouvelle puissance à l'ouest. En 1552, les Russes conquièrent le khanat de Kazan, en 1556 celui d'Astrakhan. Peu de temps après, les Cosaques commencèrent à s'installer sur les bords du Yaïq. En 1581, ils prirent et dévastèrent la capitale de la Grande Horde des Mangïts, Saraïtchik. Une partie des Mangïts partit vers les steppes à l'ouest de la Volga, et ceux qui restèrent

devinrent tributaires de la Russie. Les khans kazakhs surent, de leur côté, tirer profit de l'affaiblissement des Mangïts, restaurant leur influence avec l'aide de Ábdallah. À Tumen', en Sibérie orientale, les Taibughides, beks locaux qui régnaient depuis 1497, furent détrônés en 1563 par Koutchoum, un Shībanide. Malgré ses tentatives d'instauration d'un État fort, en quelques campagnes, entre 1582 et 1598, Koutchoum fut vaincu par les Russes et son État cessa d'exister. Désormais, l'État russe était frontalier des terres kazakhes. Les Kazakhs commencèrent à mener des incursions contre les colons qui occupaient leurs pâturages. Pour les protéger, la Russie renforça ses frontières avec la steppe par une ligne de forteresses.

Au ^{xvii} siècle, les steppes virent l'avènement de la dernière grande puissance nomade, les Oïrats, qui, à la différence des autres nomades de l'Asie centrale de l'époque, étaient mongols et bouddhistes. Après la chute du khanat de Sibérie, quelques groupes d'Oïrats entamèrent une vie nomade au nord de Dasht-i-Qïpchaq, dans les bassins de l'Irtych et du Tobol. Au début du ^{xvii} siècle, ils se séparèrent de leurs frères restés en Dzoungarie et se déplacèrent vers l'ouest, où ils se firent connaître sous le nom de Kalmouks. Vers 1640, ils chassèrent les Mangïts et lancèrent des raids contre le Khwarezm, et même, en 1657-1658, contre l'Iran.

En 1635, les Oïrats de Dzoungarie s'unifièrent sous le pouvoir des khung-tayiji, parfois appelés la confédération des Dzoungars. Ils opérèrent des raids destructeurs et presque toujours victorieux contre les Kazakhs et contre la Ferghana. En 1642, Gouchi-khan, un khan oïrat de Kukunor, se rendit au Tibet pour défendre le cinquième dalaï-lama contre l'hostilité des aristocrates locaux. C'est ainsi que le dalaï-lama disposa pour la première fois d'un réel pouvoir politique au Tibet (avant, en tant que patriarche de l'école gelugpa, il n'était qu'un parmi d'autres leaders spirituels). L'influence des Oïrats (dont la piété bouddhique ne les empêcha pas de saccager consciencieusement Lhasa et ses alentours) est longtemps demeurée très puissante au Tibet.

En 1682, l'Oïrat Galdan-Bosoktu Khung-tayiji détruisit l'ulus djaghataïde. Le pouvoir dans les villes du bassin du Tarim fut alors pris par les *khoja*, chefs du Naqshbandi, ordre sufi qui reconnaissait la souveraineté des Dzoungars. Galdan-Bosoktu était sans doute sorti du même moule que Gengis Khan ou Timur, mais les temps avaient changé. En 1696, son armée fut battue dans les steppes au nord de Pékin par les forces alliées Mongoles et Mandchous – les descendants toungouzes des

Jürchens qui venaient de conquérir la Chine. Le rôle principal dans cette bataille fut joué par les canons modernes que les jésuites avaient fabriqués pour l'empereur de Chine. Les guerriers nomades, cavaliers professionnels qui étaient toujours plus forts que leurs adversaires sédentaires, furent impuissants devant le progrès technique. La destruction de l'État des Oïrats était maintenant inévitable.

Le XVIII^e siècle : le commencement de la fin

Au XVIII^e siècle, le déclin des khanats de Boukhara et de Khiva se poursuivit, tandis que l'influence des nomades (des Kazakhs à Boukhara, des Turkmènes au Khwarezm) se faisait encore sentir. Le khanat de Boukhara était devenu une sorte de conglomerat d'apanages. La population sédentaire quittait les zones régulièrement dévastées par les Kazakhs ; Samarcande était presque complètement abandonnée ; et, à Boukhara, seuls deux quartiers étaient encore habités.

L'Iran aussi était en crise, menacé par ses ennemis et déchiré par des rébellions internes. Un général talentueux, Nadir Shah Afshâr, parvint toutefois à repousser les Ottomans et à soumettre les Turkmènes ; il mit aussi Delhi à sac et les tribus afghanes sous son joug, tout en réprimant les révoltes. En 1732, il fut proclamé régent et détrôna les Safavides en 1736. Il fut alors couronné shah de la nouvelle dynastie, les Afsharides. En 1736-1737, son fils occupa Balkh, et en 1740, il se déplaça en personne dans le Mavarannahr. Le khan de Boukhara accepta alors de payer un tribut considérable et de devenir son vassal. De son côté, la ville de Khiva tomba en quelques jours dans les mains du shah, qui libéra les nombreux esclaves du khanat et nomma un khan de la famille des Ashtarkhanides. Mais, en réalité, les deux khanats étaient gouvernés par les chefs de deux tribus ouzbeks alliées (Manghïts [**Mangït plus haut**] à Boukhara et Qongrats à Khiva), souverains véritables à côté d'un khan au pouvoir symbolique.

En 1717, le khanat kazakh fut divisé en trois parties, les *zhuz* : Ouli (Aîné) Zhuz, Orta (Moyen) Zhuz et Kshi (Cadet) Zhuz, chacun étant gouverné par son propre khan. Les deux premiers zhuz subirent au début du XVIII^e siècle l'attaque des Dzoungars, impuissants contre les fusils mandchous mais encore invincibles dans les steppes. En 1723, les Dzoungars prirent Tachkent et saccagèrent la Ferghana. De nombreux Kazakhs furent tués, les autres fuirent à Mavarannahr. En 1726 et 1730,

les Kazakhs réussirent à vaincre leurs ennemis à deux reprises, mais les Oïrats continuèrent leurs incursions, surtout au nord. Au nord aussi, les Russes, qui avançaient toujours à l'intérieur des steppes, avaient construit, de 1715 à 1743, quelques lignes (*liniya* en russe) de fortifications pour se défendre contre les Kazakhs et contre les Oïrats, qui étaient pourtant, en théorie, leurs alliés (Aïouka, le khan kalmouk de la Volga, avait reçu des mains de l'empereur Pierre le Grand une charte lui octroyant les vastes pâturages occupés par son peuple dans les steppes le long de la basse Volga jusqu'à Yaïq, le gouvernement russe souhaitant utiliser les belliqueux Kalmouks contre les nomades musulmans, les Kazakhs et les Nogais). En 1715, la Russie envoya deux expéditions pour explorer les routes menant à l'Asie centrale et à l'Inde. La première expédition d'Astrakhan à Khiva, sous le commandement du prince Bekovitch-Tcherkasski, fut massacrée en 1717 par les Khiviens (du khan de Khiva) ; la seconde, celle du lieutenant-colonel Buchholtz, partie de Tobolsk, fut battue et chassée par les Dzungars en 1716.

Après la mort de Nadir Shah en 1747, le nouveau khan de Boukhara fut très vite assassiné par Muhammad Rahim Ataliq Manghît qui, en 1756, se proclama khan de la nouvelle dynastie, les Manghîts. Ainsi, pour la première fois depuis cinq siècles, un chef qui n'était pas gengiskhanide était devenu khan (bien qu'il préférât le titre d'émir). Cependant, avant son intronisation, Muhammad Rahim Ataliq Manghît épousa la fille du dernier khan gengiskhanide. Il réussit à soumettre les nombreuses tribus ouzbeks dont les chefs avaient déjà pris l'habitude de l'indépendance, et reconquit plusieurs terres perdues, à l'exception de Balkh, conquise par le fondateur du nouvel État afghan, Ahmad Shah Durrani. En 1788-1789, les Boukhariotes conquièrent Merv, alors indépendante de la Perse, et y installèrent une garnison. Merv devint ainsi une tête de pont pour les incursions contre la Perse.

Dans le même temps, un processus semblable se déroulait à Khiva. Après la mort de Nadir Shah, les chefs des Qongrats devinrent les maîtres de l'État. Après des décennies d'anarchie et d'incursions (les Turkmènes yomoudes avaient même pillé Khiva en 1770), les *inaq* (chefs) des Qongrats réussirent même à établir une certaine stabilité à Khiva vers le début du XIX^e siècle.

À l'est, l'État des Dzungars fut complètement détruit par la Chine, qui le conquiert en 1755 et massacra la majorité de la population dzoungare après une révolte en 1759. Vers 1760, les Mandchous chassèrent les *khodja* de Kachgarie, et le Turkestan oriental devint lui aussi chinois.

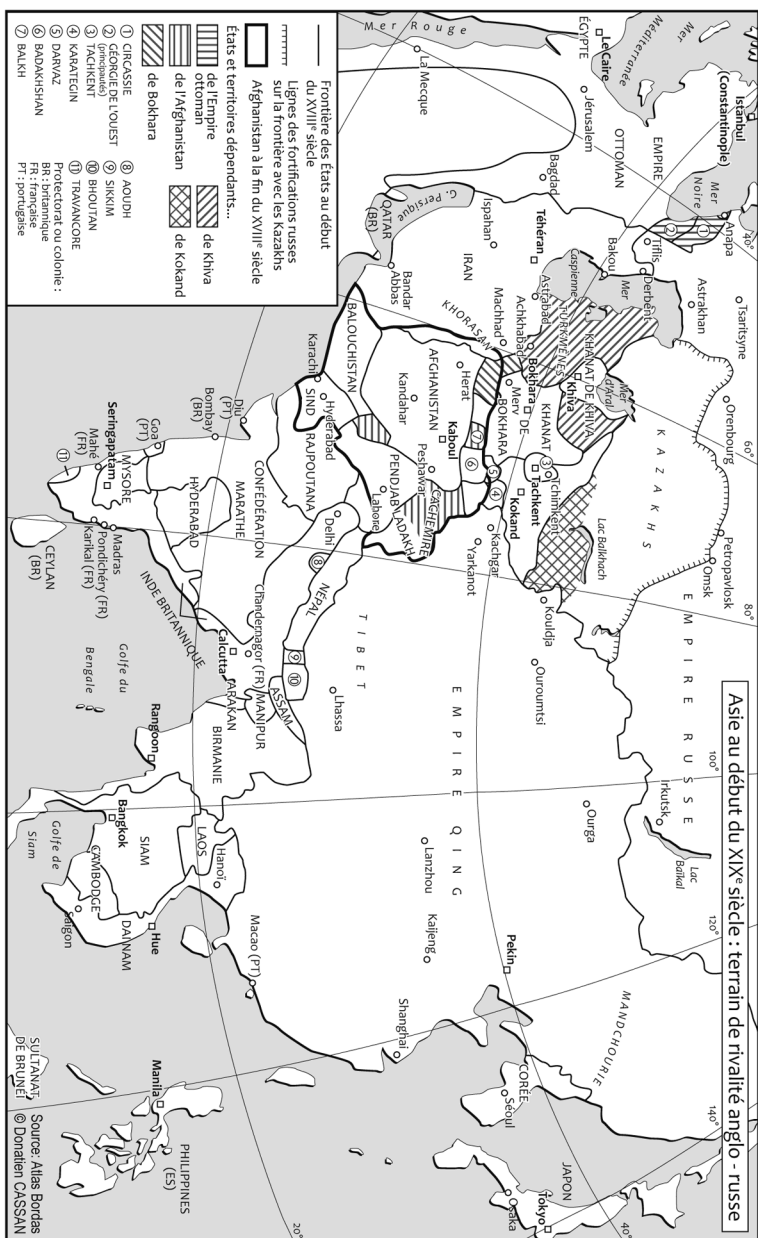
En 1771, la plupart des Kalmouks de la Volga, irrités par la colonisation de leurs pâturages par les Cosaques et les colons allemands invités par le gouvernement russe, ainsi que par la répression religieuse, décidèrent de quitter la Russie pour la Dzoungarie sous le commandement d'Oubachi-khan. La marche fut très pénible, seules 60 000 personnes (sur 160 000 parties des bords de la Volga) atteignirent la frontière chinoise. Ces Kalmouks s'installèrent dans les terres vides de Dzoungarie ; leurs descendants, assez nombreux dans le nord du Xinjiang, s'appellent aujourd'hui les Torgouts. Les Kalmouks restés en Russie (près de 20 000 familles) s'établirent dans les steppes entre la Volga et Manytch, et se divisèrent en quelques ulus administrés par le gouverneur d'Astrakhan.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, la Ferghana fut divisée en quelques principautés, dont la plus puissante était le Kokand, administré par les souverains de la tribu ouzbek Ming. Le bey de Kokand trouva raisonnable d'envoyer à Pékin une ambassade pour reconnaître la souveraineté toute formelle de la Chine. Pendant le règne de son fils, Narbouta Bey, la Ferghana fut unifiée sous le pouvoir de Kokand, jouissant d'une certaine stabilité économique et politique. Le fils de Narbouta se proclama khan et fonda la dynastie Ming.

Le XIX^e siècle : l'arrivée des empires

Vers le début du XIX^e siècle, les régions sédentaires du Turkestan occidental étaient divisées en trois khanats : Boukhara, Khiva et le Kokand. Boukhara contrôlait les vallées du Zeravchan et de la Qashqa-Daria, ainsi que le moyen Amou-Daria. Ses khans menaient des guerres contre Khiva (qui avait conquis Merv en 1823), mais surtout contre les tribus ouzbeks révoltées. L'émir Nasr'Ullah, qui en raison de sa cruauté envers ses ennemis fut surnommé « Émir le Boucher », dut effectuer des dizaines de campagnes pour écraser leur résistance. Les guerres contre les deux autres khanats furent moins heureuses : en 1843, l'armée de Nasr'Ullah fut battue par celle des Khiviens. Quelques territoires tributaires au sud de l'Amou-Daria furent annexés par l'émir afghan Dost Muhammad en 1849-1850.

Dans le Khwarezm, les chefs qongrats se proclamèrent khans de la dynastie qongrate en 1804. Ils guerroyaient principalement contre les tribus nomades et semi-nomades de la périphérie, surtout du littoral de la mer d'Aral. Au prix de quelques campagnes épuisantes, les Khiviens

L'Asie au début du XIX^e siècle : le terrain de la rivalité anglo-russe

parvinrent à dominer la tribu turkmène la plus puissante : les Tékés. Plusieurs tribus turkmènes s'établirent aux confins du khanat, constituant une partie importante de l'armée de Khiva. De plus, celle-ci devint le principal centre centrasiatique du commerce des esclaves, notamment des Perses capturés par les Turkmènes, et des Russes faits prisonniers au cours des raids kazakhs.

Le khanat de Kokand, de son côté, devenait de plus en plus fort. En 1805, il occupa Khodjent, et en 1809, Tachkent. Dans les années 1840, le khanat contrôlait les territoires allant du Syr-Daria à l'Issiq-köl, les Kazakhs du Zhuz aîné et les Kirghiz étant ses tributaires. Dans tous ces territoires, on construisit des forteresses entourées de colonies d'Ouzbeks et de Tadjiks venus de la Ferghana. Mais en 1842, une grande révolte, ou plutôt une guerre civile entre les sédentaires et les nomades, eut lieu dans la région de la Ferghana, révolte dont l'émir Nasr'Ullah profita pour prendre le Kokand et exécuter le khan. Trois mois plus tard, les Boukhariotes furent contraints de se retirer, mais le Kokand en resta très affaibli.

Pendant ce temps, dans les steppes kazakhes, se poursuivait l'offensive méthodique de la Russie. En 1824, le Zhuz cadet fut divisé en trois parties, chacune placée sous la direction d'un gengiskhanide nommé par les Russes et contrôlée par les troupes russes. Le Zhuz moyen fut scindé en plusieurs districts gouvernés également par des sultans désignés par les Russes. Bien entendu, les changements mis en place par les Russes ne furent pas acceptés facilement. Des révoltes marquèrent les années 1805-1816, 1815-1821 et 1836-1847. La dernière, dirigée par Sultan Kenesar ?, khan du Zhuz moyen, fut la plus grave, mais celui-ci dut finalement s'enfuir dans la région de Semiretchye où il fut abattu par les Kirghiz. Les Kazakhs opposés aux Russes pouvaient toujours, de leur côté, compter sur l'aide de Khiva et du Kokand, longtemps inaccessible aux forces russes – ainsi, durant l'hiver 1839-1840, le corps expéditionnaire russe dut revenir à Orenbourg, décimé par le froid. Néanmoins, l'avancée des Russes était inexorable. En 1847, ils construisirent une forteresse près du delta du Syr-Daria, et une autre dans la région de Semiretchye. Au lieu de créer une coalition anti-russe, les trois khanats menaient des guerres contre les nomades (en 1854, un khan de Khiva fut mis en déroute, puis tué par les Tékés) et se combattaient entre eux, ce qui finalement leur coûtera très cher !

En 1863, les Russes annexèrent le pays kirghiz de l'Issiq-köl. En juillet 1864, le général Tchernyaïev, commandant de la « ligne du

Kokand », fut battu près de Tchimkent par le khan du Kokand. Mais les Boukhariotes envahirent la région, et en septembre Tchimkent était russe. En mai 1865, l'armée du Kokand fut mise en déroute près de Tachkent, qui tomba au mois de juin et fut officiellement annexée en août 1866. En juin 1866, les Russes prirent Khodjent, réduisant l'État de Kokand à la vallée de la Ferghana. Quelques villes autour de Boukhara furent également annexées. Sur les terres conquises en 1847-1867, les Russes créèrent le gouvernorat général du Turkestan, dont le centre administratif était situé à Tachkent. Le général Kaufman en devint le premier gouverneur, avec des pouvoirs presque illimités.

En avril 1868, le khan de Boukhara proclama la guerre sainte contre les Russes. Le 2 mai, après une bataille victorieuse, Kaufman prit Samarcande, en faisant fusiller un grand nombre de ses habitants. En juin, Boukhara capitula. Les conditions de paix poussèrent le fils du khan à la révolte, qui, malgré le soutien de quelques tribus de Zeravchan, fut matée par l'armée russe. Le khanat conserva son statut officiel d'État indépendant (le khan, qui venait périodiquement en visite en Russie, était d'ailleurs accueilli à Saint-Pétersbourg avec le respect qui lui était dû), mais le contrôle russe fut renforcé.

Puis vint le tour de Khiva. En 1869, fut fondée la forteresse de Krasnovodsk au bord de la mer Caspienne. Au printemps 1873, les troupes russes lancèrent une offensive et Khiva tomba le 10 juin. Le khanat, formellement indépendant, ne jouit jamais des mêmes égards que Boukhara : sur tous les sujets, le khan devait demander l'accord du commandant du district de l'Amou-Daria. La structure intérieure des deux khanats demeura inchangée, à ceci près que l'esclavage fut aboli.

En 1875, une révolte antirusse éclata dans la Ferghana, mais fut vite étouffée par les troupes du général Skobelev. En 1876, le khanat de Kokand fut supprimé et annexé.

Krasnovodsk devint alors la base principale des expéditions contre les Turkmènes, dont les plus belliqueux étaient les Tékés. En 1879, ces derniers réussirent à vaincre les troupes du général Lomakine. Mais en janvier 1881, leur forteresse, Geok-Tepe, fut prise d'assaut par Skobelev à l'issue d'un siège de trois semaines ; près de 15 000 Tékés furent tués. Vers la fin de 1883, la Russie reçut la soumission des Turkmènes de Merv, annexée en 1884. La conquête russe s'acheva avec l'annexion du Pamir en 1895.

Dans le même temps, une grande révolte des musulmans chinois (Dounganes) eut lieu dans le Turkestan chinois. Commencée à l'ouest

de la Chine en 1862, elle se poursuivit en Dzoungarie l'année suivante, et la région fut divisée en quelques États indépendants. Après quelques combats, le pouvoir fut pris par Ya'qub Bek, chef des Türks taranchis, et par le commandant en chef de l'armée de Kokand, envoyé par son khan pour essayer de rétablir le pouvoir des *khoja* à Kachgar. En 1865, Kachgar fut investie, et en 1867, Ya'qub Bek devint le souverain de tout le bassin du Tarim. En 1870, il vainquit les Dounganes, s'empara d'Ürümqi et établit un État doté d'une administration régulière, Yetishar (« Sept villes »), qui signa des traités avec la Russie (1872) et l'Angleterre (1873). Mais en 1876, ses terres furent reconquises par l'armée chinoise du général Zuo Zongtang ; Ya'qub Bek fut tué en 1877, et son fils s'enfuit dans le Kokand. La révolte musulmane fut noyée dans le sang.

Le xx^e siècle : le triste sort des provinces

Le pouvoir russe modifia considérablement l'économie de l'Asie médiane. Le coton fut introduit massivement, de sorte qu'au début du xx^e siècle, l'Asie médiane produisait la moitié du coton consommé en Russie. Le deuxième changement concerna la construction du réseau de voies ferrées, reliant cette région au reste du pays. Des nombreux Russes, surtout des ouvriers, vinrent travailler sur ces chantiers. Les paysans russes colonisèrent les terres, en particulier les anciens pâturages des nomades. Tout ceci, ainsi que la hausse des impôts depuis le début de la Grande Guerre, augmentait la nervosité de la population.

Au début de 1916, les Turkmènes révoltés prirent Khiva, mais ils furent battus peu après. En juin 1916, Nicolas II donna l'ordre de mobiliser des indigènes du Turkestan et de Sibérie âgés de 19 à 31 ans pour construire des fortifications sur le front allemand. Rendu public pendant le mois de Ramadan, cet ordre fut interprété par les musulmans comme un outrage délibéré. La révolte éclata en même temps dans les oasis et la steppe kazakhes, avant de se propager dans la région de Semiretchye et de se transformer en une guerre totale des Kirghiz et des Kazakhs contre les Cosaques et les colons russes. Près de 2 000 colons furent tués par les insurgés, tandis que dans les campements nomades, les Cosaques égorgeaient parfois tous les hommes adultes. Matée vers la fin de l'année, la révolte continua de couvrir jusqu'à la révolution russe.

Depuis 1884, le Turkestan oriental était une province connue sous le nom de Xinjiang (« Nouvelle Frontière »). De 1911 jusqu'en 1944, ce

territoire fut gouverné par des commandants chinois presque indépendants du pouvoir central, tandis que le gouvernement au niveau local était souvent aux mains des chefs des tribus. En 1921, lors d'un congrès à Tachkent, les intellectuels turks de la région, très différents de par leurs origines, proposèrent le nom de Ouïgours (ethnonyme utilisé auparavant seulement pour désigner les habitants des oasis de Tourfan et de Hami) pour nommer la totalité des peuples et tribus locaux. L'idée ne déplut pas aux Russes, dont l'influence était très forte dans le Turkestan, et qui espéraient que la naissance d'un mouvement nationaliste au sein de ces peuples mènerait à la création d'une nouvelle république soviétique. Pour leur part, les Anglais menaient des activités semblables en Kachgarie. Le gouverneur Sheng Shi-cai (1933-1944), qui voulait obtenir une aide soviétique pour étouffer la rébellion qui avait gagné toute la région (1931-1934), accorda à l'Union soviétique des droits exceptionnels sur l'extraction des ressources naturelles et les exportations provenant de la région. Il se proclamait marxiste et devint même membre du Parti communiste soviétique. Cependant, en 1942, il préféra le Guomindang et le généralissime Jiang Jieshi et contraignit les Russes à quitter la région. Peu de temps après, il fut destitué par les nouveaux dirigeants de la Chine. En 1943-1944, une grande rébellion éclata dans la région d'Ili, et les insurgés proclamèrent la république du Turkestan oriental avec Kouldja comme capitale. Ils reçurent un soutien considérable de la part de l'Union soviétique, qui leur envoya des armes prises aux Allemands et des officiers qui, souvent, prenaient la tête des détachements d'insurgés. Mais, peu de temps après, l'URSS décida de soutenir les communistes chinois de Mao Zedong plutôt que les séparatistes ouïgours. En 1955, la république du Turkestan oriental fut abolie, ses leaders émigrèrent ou furent tués, et le Xinjiang devint une région autonome de la République populaire de Chine. À cette époque, le gouvernement chinois leur accorda le statut de peuple le plus nombreux de la région. À l'heure actuelle, la population chinoise est concentrée surtout dans les villes et en Dzoungarie, mais dans les régions rurales et le pays des éleveurs nomades, elle est assez peu nombreuse. Des mouvements indépendantistes de caractère local et souvent terroriste (comme l'Armée de libération du Turkestan oriental) existent toujours malgré un contrôle et une répression sévères du pouvoir central.

Le pouvoir soviétique fut établi à Tachkent le 14 novembre 1917. Mais le soviet de Tachkent était trop faible pour contrôler toute la région, et la soi-disant Autonomie de Kokand, fondée par des

musulmans de la Ferghana, cessa d'exister en janvier 1918, lorsque le Kokand fut pris par l'Armée rouge. Plus de 10 000 habitants furent massacrés, et les denrées alimentaires confisquées. La Ferghana répondit par une guérilla connue sous le nom de « mouvement des Basmatchis ».

L'armée du khanat de Boukhara, soutenue par la population, repoussa les détachements rouges en mars 1918 ; à Khiva, le chef des Yomoudes établit un pouvoir despotique et fit la chasse aux sympathisants de la révolution bolchevique. En juin 1918, la révolte des Turkmènes des steppes caspiennes fit tomber le pouvoir soviétique, et le Gouvernement transcasprien fut établi, soutenu par les troupes anglaises. Mais en 1919, les Anglais se retirèrent, et au début de 1920, les bolcheviks restaurèrent leur pouvoir dans toute la région transcaspienne.

En juillet 1919, le gouvernement autonome des Kazakhs, fondé en décembre 1917 et allié aux contre-révolutionnaires russes, reconnut le gouvernement soviétique et désarma ses troupes. Une offensive contre Khiva et Boukhara suivit ces événements. Le dernier khan qongrat signa son abdication ; en avril 1920, le khanat fut aboli et la République soviétique de Khiva proclamée. En août, une « révolte populaire », orchestrée par les bolcheviks, eut lieu à Tchardjoou (l'actuelle Çärjew, au Turkménistan), et le « comité révolutionnaire de Boukhara » appela l'Armée rouge à l'aide. La ville fut prise le 2 septembre 1920, et le 6 octobre, une république soviétique fut proclamée.

Le mouvement des Basmatchis se trouva renforcé en 1921 par l'arrivée d'Enver Pacha, un jeune Turc largement responsable du génocide arménien de 1915, qui espérait créer un nouvel État panturc en s'appuyant sur les Basmatchis. Après quelques succès, il fut tué par hasard par un soldat arménien, et le projet fut abandonné. Mais les Basmatchis continuèrent leur lutte jusqu'au début des années 1930, grâce aux nouveaux combattants qui fuyaient la collectivisation forcée.

Pendant les premières années du régime communiste, Moscou s'occupa activement du découpage administratif de la région, très compliqué, surtout dans les zones sédentaires où différentes ethnies se côtoyaient depuis des siècles. En 1924, naquirent les Républiques soviétiques socialistes turkmène (Turkménistan) et ouzbek (Ouzbékistan) ; en 1929, la République autonome tadjik (Tadjikistan) fut séparée de l'Ouzbékistan, en devenant République soviétique socialiste. En 1936, deux républiques autonomes de la République fédérative de Russie, le Kazakhstan et le Kirghizstan, reçurent le même statut. Le découpage dépendait souvent davantage d'intérêts économiques que de

considérations nationales ; ainsi, des villes tadjiks comme Samarcande et Boukhara étaient restées en Ouzbékistan. Un certain nombre de personnes furent forcées de changer leur « nationalité ». Ainsi, des milliers de Tadjiks durent se déclarer ouzbeks pour rendre le découpage plus plausible.

Les nouveaux États avaient besoin de langues littéraires, ce qui ne manqua pas de poser des problèmes. Jadis, à Boukhara et dans le Kokand, on écrivait en persan, et à Khiva en djaghataï, qui servait également de *lingua franca* à tous les Türks de l'Asie centrale. Mais dans l'esprit des idéologues communistes, cette langue était trop liée au mouvement panturc ; il fallait donc s'en débarrasser. Une nouvelle langue littéraire fut créée pour l'Ouzbékistan sur la base des dialectes locaux. Pour des raisons analogues, le traditionnel alphabet arabe fut remplacé par l'alphabet latin en 1929-1930, puis par le cyrillique en 1940-1941. La plupart des lettrés de la région furent exterminés en tant que « nationalistes ».

Les nomades se heurtèrent également à d'autres difficultés. La collectivisation et la sédentarisation forcées provoquèrent l'extermination presque complète du bétail et aboutirent à la grande famine de 1930-1932. Des rébellions spontanées éclatèrent partout, et près de 300 000 Kazakhs s'enfuirent en Chine. Environ 1,5 million de Kazakhs périrent à cause de la famine et des représailles.

La vie économique de la période soviétique fut marquée par une certaine industrialisation de la région. Par ailleurs, l'augmentation de la surface ensemencée de coton, culture qui a besoin de beaucoup d'eau, causa des problèmes écologiques graves, dont, entre autres, l'assèchement de l'Aral qui ne reçoit presque plus d'eau de l'Amou-Daria et du Syr-Daria.

Le **xxi^e** siècle : des espoirs encore à concrétiser

Après la chute de l'Union soviétique en 1991, les élites communistes locales se sont dépêchées de proclamer l'indépendance de leur État afin de conserver le pouvoir. La faiblesse des forces démocratiques a été la cause de l'établissement de régimes autocratiques comme au Kazakhstan ou purement et simplement despotiques comme en Ouzbékistan ou au Turkménistan, dont le leader, Nyýazov, a pris le titre de « père des Turkmènes ». Le Tadjikistan est traversé [est traversé par une guerre civile

qui a déjà fait » ou bien « a été traversé » ?] par une guerre civile qui a fait 50 000 morts et obligé plus de 800 000 Tadjiks à émigrer. L'économie de la plupart de ces pays est stagnante, sauf peut-être celle du Kazakhstan, qui se modernise assez vite.

Les pics du Pamir ont été rebaptisés en 1998. Le plus haut, qui, de 1932 à 1962, se nommait le pic Staline et, de 1962 à 1998, le pic du Communisme, est devenu le pic d'Ismail Samani ; le deuxième par l'altitude, autrefois appelé le pic Kaufman puis Lénine, se nomme désormais pic de l'Indépendance. Les temps changent, et l'Asie centrale change avec eux.

Dates repères

530 av. J.-C. – Cyrus II est tué au cours de la malheureuse campagne contre les Sakas.

522 av. J.-C. – Darius II soumet le Sogd, la Bactrie (une partie de l'Afghanistan actuel) et des terres de nomades.

331 av. J.-C. – Darius III, battu par Alexandre le Grand, est tué en exil par le satrape de Bactrie.

327 av. J.-C. – Le mariage entre Alexandre et Roxane marque la fin de la résistance dans la région. Début de l'hellénisation de l'Asie centrale.

323 av. J.-C. – Mort d'Alexandre. Le Sogd et la Bactrie deviennent des provinces de l'Empire séleucide.

208 av. J.-C. – Antiochos III reconnaît l'indépendance de la Parthie et de la Gréco-Bactrie.

Fin du III^e-début du II^e siècle av. J.-C. – Fondation de l'État des Xiong-nu.

176 av. J.-C. – les Yuezhi, battus par les Xiong-nu, entament leur migration vers l'ouest.

141 av. J.-C. – Le dernier roi de la Gréco-Bactrie est détrôné par les Yuezhi (Kouchans).

138-126 av. J.-C. – Ambassade de Zhang Qian.

121 av. J.-C. – Le général Huo Qu-bing chasse les Xiong-nu du Gansu.

105, 102 av. J.-C. – Expéditions chinoises dans la Ferghana (Dawan).
Établissement de la route de la Soie.

94 apr. J.-C. – Ban Chao restaure le pouvoir de la Chine dans les villes

- du Turkestan oriental dont le contrôle avait été perdu au début du 1^{er} siècle apr. J.-C.
- 100-126 (120-146) apr. J.-C.** – Règne de Kanichka I^{er}, apogée de la puissance des Kouchans.
- 155** – L'État des Xiong-nu est écrasé par les Xian-bi.
- 220** – L'empire des Han est divisé en trois royaumes. Les Chinois sont remplacés sur la route de la Soie par les Kouchans.
- 224** – Ardachir I^{er} fonde l'empire des Sassanides.
- Fin du IV^e siècle** – Invasion des Kidarites en Transoxiane.
- Début du VI^e siècle** – Apogée des Hephtalites en Asie centrale.
- 551** – Fondation du khaganat türk.
- 563** – L'armée unifiée des Sassanides et des Türks écrase les Hephtalites.
- 582** – Partition du khaganat türk en deux entités.
- 630** – Les Türks orientaux reconnaissent la souveraineté de la Chine
- 657** – Les Türks occidentaux sont battus par les Chinois.
- 618** – Fondation de la dynastie des Tang.
- 650** – Restauration du pouvoir chinois dans le bassin du Tarim.
- 670-692** – Les oasis du Turkestan oriental sont sous la domination des Tibétains.
- 570-632** – Mahomet, fondateur du califat arabe.
- 651** – L'empire des Sassanides est détruit par les Arabes.
- 680** – Fondation du deuxième khaganat türk.
- Fin du VIII^e siècle-737** – Khaganat türghesh.
- 745** – Après la destruction du deuxième khaganat (742), des Ouïgours établissent à sa place leur propre État.
- 747** – L'armée chinoise atteint la Ferghana.
- Juillet 751** – Bataille de Talas.
- 774-780** – Dernière révolte antimusulmane dans le Mavarannahr.
- 864** – Fondation de la dynastie des Samanides.
- 762** – Le khagan ouïgour embrasse le manichéisme.
- 787** – Le roi du Tibet se convertit au bouddhisme.
- 780-822** – Guerre entre les Ouïgours et les Tibétains pour le contrôle des oasis du Tarim.
- 840** – Le khaganat ouïgour est détruit par des Kirghiz ; peu de temps après, les Ouïgours établissent un royaume sédentaire à Tourfan.
- 840-1137** – Khaganat des Karlouks (l'État des Karakhanides).
- 880** – Désintégration de l'empire tibétain.
- Milieu du X^e siècle** – Les Karakhanides se convertissent à l'islam.
- 977-1150** – État des Ghaznevides.

- 985** – Une partie islamisée des Oghuz sous la direction de Seldjouk s'installe dans le delta du Syr-Daria.
- 999** – Le dernier Samanide est détrôné par les Karakhanides.
- 1040** – L'armée ghaznevide est vaincue lors de la bataille de Dandanaqan par Töghril Bek, fondateur de la dynastie des Grands Seldjoukides.
- 1071** – Töghril Bek écrase l'armée byzantine près de Manzikert et occupe l'Asie mineure.
- 1097** – Le fondateur de la dynastie des Khwarezmshahs est nommé gouverneur du Khwarezm.
- 1131** – Fondation de l'État du Xi Liao (État des Kara-Khitaïs).
- 1141** – Les Kara-Khitaïs déciment l'armée de Sandjar, le dernier des Grands Seldjoukides.
- 1150-1216** – État des Ghurides.
- 1187-1217** – Formation de l'empire des Khwarezmshahs.
- 1155 (1162)-1227** – Temüjin (Gengis Khan).
- 1206** – Temüjin est proclamé khagan des Mongols sous le nom de Gengis Khan.
- 1215** – Les Mongols soumettent la Chine du Nord.
- 1220-1223** – L'empire des Khwarezmshahs est détruit par Gengis Khan.
- 1221-1231** – Règne et guerres de Jalal ad-Din.
- 1237-1242** – Campagne européenne des Mongols sous le commandement de Batu et formation de l'ulus des Djötkhides.
- 1258** – L'Iran est conquis par Hulagu.
- 1266-1301** – L'État de Qaïdu. Guerres contre les autres États gengiskhanides.
- 1271** – Khubilai prend le titre d'empereur et fonde la dynastie Yuan.
- 1279** – La Chine est totalement occupée par des Mongols.
- 1336-1405** – Timur Bek (Tamerlan).
- 1370** – Timur devient maître de Samarcande.
- 1379** – Avec le soutien de Timur, Toqtamich devient khan de la Horde d'or.
- 1395** – Timur détruit l'armée de Toqtamich, écrase la Horde d'or et sacage ses principales villes.
- 1402** – Bataille d'Ankara ; Timur détruit l'armée du sultan ottoman Bayazid II.
- 1409-1449** – Ulugh Bek gouverne le Mavarannahr.
- 1428-1468** – Règne d'Abu'l-Khayr Khan, dernier khan de la Horde bleue.

- 1458-1469** – Règne d’Abu-Saïd, dernier Timuride, contrôle Mavaran-nahr et Khorasan.
- 1450** – Les Oïrats s’installent en Dzoungarie.
- 1500** – Début du règne de Shībani Khan.
- 1501** – Isma’īl Safavi devient shah d’Iran et fonde la dynastie des Safavides.
- 1510** – Shībani Khan est tué lors d’une bataille malheureuse contre des Safavides. Les Iraniens occupent toutes les terres jusqu’au Syr-Daria.
- 1511** – Le khanat des Arabshahides est fondé à Khwarezm.
- 1512** – Des Shībanikhanides reconquièrent Mavarannahr et Samarcande en les divisant en quatre khanats.
- 1521** – Les Mangīts battent les Kazakhs et deviennent souverains de Dasht-i-Qipchaq.
- 1526** – Bâbur envahit l’Inde et y fonde la dynastie des Grands Moghols.
- 1583** – Ábdallah se proclame khan suprême des Ouzbeks après avoir aboli les khanats de ses cousins.
- 1593-1596** – Ábdallah conquiert le Khwarezm.
- 1598** – Mort d’’Abdallah.
- 1598** – Les Arabshahides reviennent au Khwarezm.
- 1599** – Sur les ruines de l’État d’’Abdallah sont fondés les deux khanats des Janides (Ashtarkhanides), Boukhara et Balkh.
- 1603** – Khiva devient la capitale du Khwarezm.
- 1552** – La Russie conquiert Kazan.
- 1556** – Le khanat d’Astrakhan est détruit par les Russes.
- 1563** – Koutchoum fonde le khanat de Sibérie.
- 1581** – Les Cosaques installés sur les bords du Yaïq pillent Saraïtchik, la capitale de la Grande Horde des Mangīts.
- 1598** – L’État de Koutchoum est détruit par des Russes.
- Début du xvii^e siècle** – Une partie des Oïrats, les Kalmouks, se séparent de leurs compatriotes en se déplaçant vers la Volga.
- 1635** – Formation de la confédération des Dzoungars (Oïrats occidentaux).
- 1642** – Les Oïrats de Gouchi-khan occupent le Tibet et intronisent le V^e dalaï-lama.
- 1670-1697** – Règne du chef oïrat Galdan-Bosoktu Khung-tayiji.
- 1682** – L’ulus djaghataïde est anéanti par des Oïrats.
- 1696** – L’armée de Galdan-Bosoktu est décimée par les Mandchous au nord de Pékin.

- 1715-1743** – Les Russes construisent des lignes de fortifications (*liniya*) contre les Kazakhs et les Oïrats.
- 1716** – L'expédition russe de Buchholz est écrasée par des Dzungars.
- 1717** – Le détachement russe de Bekovitch-Tcherkasski est massacré par des Khiviens.
- 1717** – Le khanat kazakh se scinde en trois *zhuz*.
- 1726 et 1730** – Deux victoires importantes des Kazakhs sur les Oïrats.
- 1736** – Nadir Shah Afshâr détrône la dynastie safavide et se proclame shah d'Iran.
- 1740** – Khiva et Boukhara sont soumises par l'armée de Nadir Shah.
- 1756** – Muhammad Rahim Ataliq Manghit se proclame khan de Boukhara de la nouvelle dynastie manghite.
- 1755** – La Dzungarie est conquise par la Chine.
- 1759** – Révolte en Dzungarie ; la plupart des Oïrats sont massacrés.
- 1760** – Les Chinois occupent la Kachgarie ; le Turkestan oriental devient chinois.
- 1771** – La plupart des Kalmouks quittent la Russie pour la Chine.
- 1763-1798** – Règne de Narbouta Bey, chef de la tribu Ming, qui unifie la Ferghana sous le pouvoir de Kokand.
- 1804** – Des chefs qongrats se proclament khans de Boukhara.
- 1827-1860** – Règne de Nasr'Ullah, émir de Boukhara.
- 1847** – Les premières forteresses russes sont construites près du Syr-Daria et dans le Semiretchye.
- 1862** – Révolte musulmane dans l'ouest de la Chine.
- 1870** – Ya'qub Bek, le chef des rebelles, unifie sous son pouvoir tout le Turkestan oriental.
- 1871-1883** – Occupation de la région d'Ili par l'armée russe.
- 1877** – Mort de Ya'qub Bek et reconquête chinoise du Turkestan oriental.
- 1863** – Les Russes annexent les terres kirghizes adjacentes à l'Issiq-köl.
- 1866** – Kokand perd Tachkent et Khodjent, qui deviennent russes.
- 1867** – Les Russes fondent le gouvernement général du Turkestan, et le général Kaufman en devient le premier gouverneur général.
- 1868** – Après la défaite de la guerre sainte, le khanat de Boukhara devient vassal de la Russie.
- 1873** – Le khanat de Khiva, vaincu par les Russes, devient vassal de l'Empire russe.
- 1876** – Le khanat de Kokand est supprimé et annexé.
- 1881** – Prise de Geok-Tepe par Skobelev et victoire sur les Tékés.

1884 – Annexion de Merv.

1884 – La province chinoise du Xinjiang est fondée sur les terres du Turkestan oriental.

1895 – Rattachement du Pamir à la Russie.

1911-1944 – Indépendance *de facto* du Xinjiang gouverné par des généraux chinois.

1916 – Révolte antirusse en Asie médiane.

7 novembre 1917 – Révolution bolchevique à Saint-Petersbourg.

Fin novembre 1917 – Inauguration du gouvernement du Turkestan autonome à Kokand.

Décembre 1917-juillet 1919 – Autonomie des Kazakhs.

Janvier 1918 – Kokand est prise d'assaut par l'Armée rouge. Des répressions provoquent une longue guérilla des Basmatchis.

Mars 1918 – Les Bolcheviks sont chassés de Boukhara et de Khiva.

Juin 1918-début 1920 – Création du Gouvernement transcasprien.

Avril 1920 – Abolition du khanat de Khiva qui est remplacé par la République soviétique populaire de Khwarezm.

2 septembre 1920 – Boukhara est prise par l'Armée rouge.

6 octobre 1920 – Proclamation de la république soviétique populaire de Boukhara.

1924 – Fondation des Républiques soviétiques socialistes turkmène et ouzbek.

1929 – Fondation de la République soviétique socialiste tadjik.

1929-1930 – L'alphabet arabe est remplacé par le latin en Asie médiane.

1930-1932 – Famine dans les steppes kazakhes, causée par la collectivisation.

1931-1934 – La révolte au Xinjiang est réprimée par les Chinois avec l'aide soviétique.

1936 – Fondation des Républiques soviétiques socialistes kazakhe et kirghize.

1940-1941 – Introduction de l'alphabet cyrillique dans les républiques soviétiques de l'Asie médiane.

1944 – Proclamation de la république du Turkestan oriental.

1955 – Fondation de la région autonome ouïgoure du Xinjiang de la RPC.

2. LE TOURNOI DES OMBRES

Alexey Tereshchenko

Le Grand Jeu : pourquoi ?

Le phénomène de la « guerre froide » n'est pas une invention du ^{xx}e siècle. À toutes les époques, il y a eu des périodes où une région a été dominée par deux puissances rivales qui, chacune, menaient une activité subversive, cherchant à diminuer graduellement l'influence de l'adversaire, sans pour autant s'engager dans un conflit ouvert. Dès le ^{xiii}e siècle av. J.-C., on peut ainsi observer une sorte de « guerre froide » entre l'Égypte et l'Empire hittite, quand, après la bataille sanglante et indécise de Qadesh (1280 av. J.-C.), les deux États firent la paix entre eux et la respectèrent officiellement, tout en continuant leur lutte de manière détournée. Au cours des siècles suivants, cette situation se reproduisit à plusieurs reprises. La politique européenne, depuis François I^{er} jusqu'à la guerre de Sept Ans, fut structurée par l'antagonisme franco-habsbourgeois, une « guerre froide » qui, de temps à autre, devenait une « guerre chaude ». On observe un phénomène analogue de concurrence entre la France et l'Angleterre, qui se disputaient l'Inde, le Canada et la maîtrise des mers. La Russie, bien sûr, ne put échapper à cette règle : dès son entrée sur la scène politique européenne, au début du ^{xviii}e siècle, elle se trouva confrontée à la France, alliée à tous ses ennemis traditionnels : la Suède, la Pologne et la Turquie. La guerre ouverte éclata rarement entre les deux pays, mais les intrigues furent très nombreuses.

Au ^{xix}e siècle, la Grande-Bretagne prit la place de la France en tant

qu'adversaire de la Russie. Si la guerre ouverte entre les deux puissances n'éclata qu'une seule fois, en 1853-1856 (guerre de Crimée), tout le siècle fut empli d'hostilité et de méfiance, de provocations et d'espionnage. Cette lutte eut pour conséquence le déclenchement de plusieurs autres guerres dans une vaste région englobant le Caucase, l'Asie centrale et l'Extrême-Orient. Les protagonistes locaux de cette lutte, tant russes que britanniques, se trouvant loin de leurs gouvernements respectifs, devaient agir et prendre des décisions très rapidement. De ce fait, plusieurs personnages, désireux de s'illustrer, purent le faire, devenant, pour leurs compatriotes, des héros de roman.

Dans son célèbre roman *Kim*¹, Kipling employa l'expression de « Grand Jeu » pour caractériser cette rivalité anglo-russe qui s'exerçait, selon lui, sous la forme d'un duel d'espions tramant des intrigues géopolitiques. Il faut ajouter que ce n'est pas lui l'inventeur de l'expression, mais le capitaine Arthur Conolly, lui-même acteur et victime du Grand Jeu. Ce terme, beaucoup plus élégant que celui de « guerre froide », appartient au siècle où il est né. Il suggère une vision chevaleresque du conflit, où les deux parties respectent les règles du jeu – du moins, tel était le point de vue du capitaine Conolly. En réalité, les protagonistes ne se montrèrent pas toujours scrupuleux en recherchant des avantages pour leur pays ou pour eux-mêmes. Cependant, la vision romantique du Grand Jeu est toujours vivante. Karl Nesselrode, ministre des Affaires étrangères russe de 1814 à 1856, suggéra un autre terme : le « Tournoi des ombres ».

Le terrain du Jeu, une géométrie variable : le Caucase, l'Asie centrale, l'Extrême-Orient

Pendant la plus grande partie du XIX^e siècle, les Anglais furent obsédés par la crainte d'une invasion russe de l'Inde. Au début du siècle, cette dernière était loin d'être unifiée. La Compagnie britannique des Indes orientales contrôlait les parties les plus riches du sous-continent – le Bengale et une partie du Sud. Au nord-ouest se trouvait le puissant État sikh du Pendjab, où régnait Ranjit Singh, surnommé le « Lion de Lahore ». Le reste de l'Inde était fragmenté en petits États princiers,

1. Rudyard Kipling, *Kim*, *op. cit.*

indépendants, semi-indépendants ou dépendants de la Compagnie. Déchirées par des conflits intérieurs, les principautés finissaient toujours par tomber sous la dépendance britannique. Lorsqu'un État devenait vassal de la Compagnie, le prince, dépouillé de son pouvoir, commettait des imprudences qui n'aboutissaient que trop souvent à l'annexion de sa principauté. Ainsi, la Compagnie semblait condamnée à toujours avancer. Les Russes progressaient d'une façon semblable dans le Caucase et en Asie centrale, ce qui n'empêchait pas les Anglais d'accuser systématiquement les Russes de perfidie et de voir dans leurs mouvements un plan mûrement réfléchi. Les regards de la Russie et de l'Angleterre se croisaient sur les vastes terres d'Asie allant de Constantinople jusqu'en Chine. Jetons un œil sur ce terrain pour comprendre où est née leur rivalité.

Au ^{XIX}^e siècle, les conflits les plus connus, tant entre la Russie et l'Angleterre, qu'entre la Russie et l'Occident en général, furent toujours centrés sur ce qu'on appellera la « question de l'Orient », autrement dit le destin de l'Empire ottoman. Jadis puissant, cet Empire traversa, aux ^{XVIII}^e et ^{XIX}^e siècles, une série de crises. Après la campagne d'Égypte du général Bonaparte, on comprit qu'un seul État européen, si on le laissait agir, était en mesure de détacher des parties importantes de l'Empire ottoman, voire de le détruire. Or, comme ce dernier contrôlait des pays très riches et des points stratégiques très importants, une telle opération aurait gravement compromis l'équilibre européen, ce qui était inacceptable pour la plupart des puissances du continent, en particulier pour le royaume d'Angleterre dont la sécurité dépendait du maintien de cet équilibre. Quant à la Russie, elle voulait trouver des débouchés vers la Méditerranée et, pour cela, envisageait de prendre le contrôle des détroits du Bosphore et des Dardanelles (au ^{XIX}^e siècle, ce problème était si lancinant qu'on les appelait simplement « les Détroits »), à côté de Constantinople. Mais, pour l'opinion publique russe, il était plus important encore de protéger les frères chrétiens sous le joug des Ottomans, tels que les Grecs, les Slaves ou les Arméniens. En 1774, le sultan reconnut l'impératrice de Russie comme la protectrice suprême des chrétiens de l'Empire ottoman, ce qui détériora plus tard les relations russes avec la France, désireuse, elle aussi, de contrôler les chrétiens orientaux. De plus, depuis l'époque de Catherine II, la société russe rêvait de planter la croix sur le dôme de Sainte-Sophie à Constantinople. Pour les Britanniques, ces plans étaient inacceptables : maîtresse des Détroits, la Russie serait devenue invulnérable à toute attaque du côté méridional. Les

intérêts commerciaux anglais dans l'Empire ottoman n'étaient pas à sacrifier non plus. De plus, comme l'Angleterre craignait une attaque russe en Inde, tout mouvement des Russes vers le sud la rendait méfiante.

Or, entre la mer Noire et la mer Caspienne, l'avancée russe paraissait inexorable. À la suite des deux guerres russo-turques de 1768-1774 et 1787-1791, la Russie avait en effet mis la main sur la côte septentrionale de la mer Noire, y compris la péninsule de Crimée, qu'elle annexa en 1783. Plus à l'est, elle investit le Caucase, un territoire montagneux abritant un grand nombre de peuples ayant des langues et des religions différentes. Le Caucase, pendant presque toute son histoire, fut un champ de rivalités entre les grandes puissances, n'ayant été unifié sous un seul pouvoir que sous les Khazars et les Mongols – et, même annexés à ces empires, les peuples du Caucase conservèrent une indépendance de fait. Les Russes, venus dans le Caucase pour la première fois au ^x^e siècle pour combattre les Khazars, aspiraient maintenant à le contrôler, d'autant plus que ce territoire abritait également des peuples chrétiens tels que les Ossètes, les Géorgiens ou les Arméniens, qui cherchaient la protection de la Russie contre l'Empire ottoman et l'Iran. En 1774, l'Empire ottoman dut céder ses positions caucasiennes à la Russie et, en 1783, la Géorgie de l'Est reconnut le protectorat russe (en 1801, elle sera englobée dans l'Empire russe). Ayant pris pied dans le Caucase du Nord, les Russes commencèrent la colonisation intense de la région. De plus, c'est par le Caucase que passait la route vers l'Iran, pays riche, mais confronté depuis quelque temps aux mêmes problèmes que l'Empire ottoman. En 1723, après la campagne de Pierre le Grand contre l'Iran, la Russie obtint la cession des côtes ouest et sud de la mer Caspienne. Neuf ans plus tard, ces terres, considérées comme encombrantes par la Russie, furent rendues à l'Iran. Les Anglais, qui aspiraient, eux aussi, à contrôler l'Iran, voulaient de toute façon freiner le mouvement russe vers le sud. Dans ce contexte, un Caucase indépendant, représentant un obstacle naturel entre la Russie et l'Iran, était important pour les Anglais, qui ne voulaient pas d'influence russe en Iran.

Mais c'était encore plus loin que se trouvait le principal terrain du Grand Jeu : en Asie centrale. Si l'Iran était assez connu des Européens au début du ^{xix}^e siècle, ce n'était pas le cas des pays fabuleux de l'Asie centrale qui, séparant la Russie, l'Inde et la Chine, restaient difficiles d'accès, tant pour des raisons naturelles (le climat ou les grandes distances) qu'à cause de la méfiance des populations musulmanes, tant

persanes que turques, envers les « mécréants ». La situation intérieure dans ces États était également loin d'être stable. L'Afghanistan, sous le pouvoir nominal des khans de Kaboul, dont la zone d'influence s'étendait du Cachemire jusqu'au Sind, comprenait une multitude de chefs indépendants et semi-indépendants, qui, la plupart du temps, se faisaient la guerre entre eux. Les villes frontalières étaient menacées par les puissances voisines : l'Iran avait des prétentions sur Herat, Ranjit Singh sur Peshawar. Les khanats du Turkestan occidental (Khiva, Boukhara et Kokand) n'étaient pas non plus en paix entre eux. Les Turkmènes, sous contrôle nominal de Khiva, vivaient purement et simplement du pillage des caravanes et du commerce des esclaves. Quant au Turkestan oriental (Xinjiang), il était dominé par la Chine, mais cherchait toujours à s'en émanciper. Finalement, la steppe au sud des postes russes fut occupée par les Kazakhs et les Kirghiz nomades.

C'est au XIX^e siècle que de nombreux voyageurs et agents explorèrent l'Asie centrale, suivis par les armées russes et britanniques. Vers la fin du XIX^e siècle, ce fut le tour du Tibet, qui devint lui aussi un objet du Grand Jeu. En Extrême-Orient, la concurrence entre les deux puissances n'était pas moindre. Les Russes s'installèrent le long du fleuve Amour et commencèrent à naviguer dans l'océan Pacifique. Plus tard, ils cherchèrent à contrôler la Chine septentrionale. Les Anglais, qui, d'ailleurs, avaient leurs propres vues sur la Chine et ses richesses, se sentirent, dès la première moitié du siècle, tellement en péril que – aussi incroyable que cela puisse nous paraître – la colonie de la Nouvelle-Zélande fut fondée en partie pour se protéger de la « menace russe », les Anglais étant persuadés que la Russie était en mesure de dominer tout l'océan Pacifique depuis la péninsule de Kamtchatka. Plus tard, ils misèrent sur le Japon pour contrer l'expansion russe en Extrême-Orient.

Ainsi, le terrain du Grand Jeu était immense. Et beaucoup de peuples, tels les Iraniens, les Afghans, les Indiens, les Tibétains et bien d'autres, qui, peut-être, n'avaient aucune envie de « jouer » avec les Russes et les Britanniques, durent le faire.

Les aventuriers du Grand Jeu

Pendant longtemps, on soupçonna la Russie de nourrir un plan ambitieux de conquête des territoires asiatiques. Les Britanniques cherchaient à voir dans le chaos des actions russes une suite logique qui, tôt

ou tard, aurait mené les Russes en Inde. Ceux-ci, de leur côté, voyaient des espions anglais partout et étaient sûrs que les Britanniques allaient se lancer dans une invasion de l'Asie centrale, afin de la soustraire à l'influence russe. Il y a encore des historiens, tant du côté russe que britannique, qui, avec une rare persévérance, cherchent à démontrer toute l'agressivité et la perfidie calculatrice de l'Autre – un peu comme à l'époque de la guerre froide lorsqu'on persuadait les Européens que les Soviétiques allaient conquérir l'Europe, tandis que l'URSS se sentait menacée par l'agression américaine et « luttait pour la paix ». Pour nous qui savons que, finalement, la guerre entre les Russes et les Anglais en Inde ou en Asie centrale n'eut pas lieu, il est facile de critiquer ceux qui la prédisaient. En réalité, les deux adversaires ne manquaient ni de perfidie, ni d'agressivité, ni de volonté expansionniste. Mais leurs projets ne furent jamais cohérents, et les deux puissances n'eurent jamais vraiment envie de se faire la guerre. La Compagnie britannique des Indes orientales, qui administra l'Inde jusqu'en 1857, avait surtout des intérêts commerciaux. Quand elle s'emparait d'un nouvel État de l'Inde, c'était presque toujours pour stabiliser la situation : sans stabilité, il est difficile de faire des affaires. Les mêmes raisons étaient souvent valables pour la Russie quand il s'agissait des États du Caucase ou des khanats de l'Asie centrale.

Ceux qui jouèrent un rôle primordial dans l'accroissement de la tension furent les gens qui se trouvaient sur place. Au début, c'étaient des voyageurs. L'Asie centrale, c'était l'exotisme, donc quelque chose d'intéressant. Mais lorsque de nombreux voyageurs se mettaient à raconter les mêmes histoires, l'exotisme s'affadissait. Il fallait donc trouver autre chose. Dans ce contexte, les récits sur l'Asie centrale menacée par la Russie mariaient l'exotisme à l'actualité politique. Dans un chef-d'œuvre de Frederick Burnaby, *Khiva*², où l'auteur raconte un voyage à Khiva en passant par la Russie, le mélange de la description des mœurs exotiques, évidemment destinée aux dames européennes, et l'hystérie dans la narration des projets russes, est très bien effectué. Ensuite, ce furent les militaires. Un officier d'un petit poste frontalier pouvait se sentir oublié et inutile pour son pays. Mais la situation pouvait changer brusquement si sa position se trouvait menacée. Alors, il devenait le héros, le protecteur ! L'attention de ses supérieurs était attirée

2. Frederick Burnaby, *Khiva. Au galop vers les cités interdites d'Asie centrale 1875-1876*, traduit de l'anglais par Hephell, Paris, Phébus, 2001.

vers lui, il recevait des décorations et des promotions... Ainsi, il était dans l'intérêt de la plupart des militaires de provoquer des affrontements. Quand il s'agissait d'un adversaire plus faible, la victoire facile était une chose tellement tentante ! Et si l'adversaire était plus fort, on pouvait aspirer à une promotion plus importante encore... Tous les officiers russes rêvaient d'entreprendre l'invasion de l'Inde, et, de même, les officiers britanniques qui s'y trouvaient aspiraient à combattre les Russes. La plupart du temps, les deux gouvernements essayaient de calmer leurs officiers trop ambitieux. Bien sûr, le climat politique changeait assez souvent, mais les gens sur place furent toujours plus belliqueux que leurs supérieurs. Cette ambiance de frontière ressemblait fortement à celle, tellement mythifiée par les westerns, de l'Ouest américain au XIX^e siècle. Bien sûr, il faut nuancer cela : dans notre cas, il y avait deux grandes forces en présence, et non une seule, et le nombre des colons était peu important. Mais les aventuriers de toute origine et de toute espèce y avaient toute leur place.

La Russie et l'Angleterre au début du XIX^e siècle : des relations contrastées

Après la « découverte » de la Russie par les navigateurs anglais au XVI^e siècle, les deux pays gardèrent pendant longtemps des relations amicales. Pendant quelques siècles, les Anglais (bien qu'à la fin du XVI^e - début du XVII^e siècle, momentanément éclipsés par les Hollandais) demeurèrent les partenaires commerciaux principaux de la Russie. L'industrie et la navigation anglaises avaient besoin du bois et du chanvre russes et, quand, au XVIII^e siècle, la révolution industrielle prit son essor en Angleterre, les Anglais purent vendre des produits industriels à la Russie. Finalement, c'est à travers la Russie que les Anglais purent pénétrer en Asie centrale. Déjà, en 1558, le marchand anglais Jenkinson traversa la Russie et entra à Boukhara. En 1735, le gouvernement d'Anna Ioannovna, ayant un besoin urgent de l'or anglais pour payer les gardes impériaux – le salaire n'étant payé que très rarement à l'époque, l'opposition pouvait assez facilement faire un coup d'État en en promettant le versement –, signa même un traité permettant aux Anglais de commercer avec l'Iran à travers la Russie sans verser de droits de douane. Les relations commerciales furent complétées par une

collaboration au niveau diplomatique : il y avait en effet un ennemi commun, la France, qui, après la guerre de succession d'Espagne, songeait à retrouver sa position hégémonique en Europe. Dans l'équilibre européen, la France et ses alliés (l'Espagne, la Suède et la Turquie) étaient contrebalancés par l'entente Angleterre-Russie-Autriche. Et même quand la Russie et l'Angleterre se trouvèrent dans des camps opposés, pendant la guerre de Sept Ans, cela ne les empêcha pas de garder de bonnes relations. La grande victoire de la flotte russe sur les Turcs à Tcheshmé (actuelle Çeşme en Turquie), en 1770, fut due en grande partie aux talents de l'amiral anglais John Elphinstone. William Pitt l'Ancien déclara même que « les liens entre la Grande-Bretagne et l'Empire russe [avaient] été créés par la nature et [qu'ils étaient] indéfectibles ».

On peut dire que les premières tensions dans les relations anglo-russes sont apparues dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. À mesure que la France s'affaiblissait et que la Russie commençait à nourrir ses propres ambitions dans la navigation et l'industrie – deux domaines où la domination anglaise était incontestable –, les Russes commençaient à se demander si l'alliance anglaise était vraiment une si bonne chose. De leur côté, les Anglais, qui surent bien profiter, pour leurs intérêts commerciaux, de l'instabilité des gouvernements russes après Pierre le Grand, redoutaient la Russie de Catherine II, trop puissante et trop indépendante, voire imprévisible. Ainsi, en 1780, quand les Anglais voulurent couper toute possibilité de commerce extérieur à leurs colonies révoltées, la tsarine publia la « Déclaration de neutralité armée » dans laquelle elle proclamait la liberté du commerce. Cette déclaration, très vite soutenue par toutes les puissances maritimes européennes, empêcha un blocus des Treize colonies, et fut une pilule très dure à avaler pour les Anglais. Selon Semion Vorontsov, l'ambassadeur russe à Londres à la fin des années 1780, elle serait à l'origine de tous les malentendus entre l'Angleterre et la Russie. Les Anglais furent, de plus, alarmés par le « projet grec » de Catherine II, qui consistait à détruire l'Empire ottoman et à installer à sa place une nouvelle Byzance qui serait contrôlée par la Russie. Désormais plus attentive à la montée de la puissance russe, la diplomatie anglaise joua un rôle éminent dans le dénouement des guerres russo-turque de 1787-1791 et russo-suédoise de 1788-1790. C'est à cette époque, d'ailleurs, que fut envisagée pour la première fois une expédition en Inde. Le plan, élaboré par Ray de Saint-Génie, un Français, prévoyait de passer par Boukhara et le Cachemire, en déclarant comme but de l'expédition le rayonnement de l'islam. Ce

projet, présenté à Catherine II en 1791 par Karl Heinrich, duc de Nassau, fut tourné en ridicule par Potemkine, amant et ministre de la tsarine.

La Révolution française mit à nouveau les deux pays dans le même camp. Catherine II se montra soucieuse d'étouffer la jeune république qu'elle foudroyait dans ses discours et dans sa correspondance avec toute l'Europe éclairée. Mais, au lieu de combattre réellement la France révolutionnaire, « une nullité parfaite » selon Ivan Simoline, l'ambassadeur russe en France de l'époque, elle s'en servit pour détourner l'attention des autres pays européens et consolider sa mainmise sur la Pologne et la Turquie. Cette politique dura jusqu'à sa mort, en 1796.

Les débuts du Grand Jeu : de 1801 à 1829, premières escarmouches

Napoléon et Paul I^{er} : les premiers grands joueurs

Paul I^{er}, fils et successeur de Catherine II, n'ayant pas le sens pratique de sa mère, prit la lutte contre la Révolution française au sérieux. Au lieu d'envoyer de l'argent et de vociférer, comme faisait la défunte impératrice, il fit alliance avec l'Angleterre et l'Autriche, et envoya en Italie, puis en Suisse, une armée commandée par Souvorov, le général russe le plus renommé de l'époque. Les alliés habituels de la Russie, auxquels cette armée inspira de l'inquiétude, ne l'aidèrent presque pas. L'Angleterre intrigua contre la Russie et retint même dans les possessions britanniques un corps russe dont la flotte devait se porter au secours de Souvorov. Le tsar fut indigné par ce manque de loyauté de la part de ses alliés et décida de chercher un soutien doté d'un esprit plus chevaleresque. Ce fut le général Bonaparte qui sut conquérir le cœur de l'empereur, en envoyant à Saint-Petersbourg 6 800 prisonniers russes vêtus de nouveaux uniformes, avec des vivres et des munitions. Pour Paul I^{er}, qui détestait la Révolution, il s'agissait là d'un revirement incroyable. Mais, comme l'écrivit le tsar à Napoléon pour le remercier, en décembre 1800 : « Je ne vous écris point pour entrer en discussion sur les droits de l'homme ou du citoyen ; chaque pays se gouverne comme il l'entend. Partout où je vois à la tête d'un pays un homme qui sait gouverner et se battre, mon cœur se porte vers lui. »

En 1800, les négociations pour un traité de paix commencèrent,

mais Paul I^{er} et Napoléon, qui se considéraient déjà comme des alliés, formèrent un projet qui, bien qu'absolument chimérique, devait avoir une influence considérable sur l'histoire du siècle naissant. Il s'agissait ni plus ni moins de l'invasion de l'Inde par les troupes russes !

Napoléon, qui avait déjà eu affaire à la flotte britannique, savait qu'il était difficile d'affronter les Anglais sur les mers. Or, la Grande-Bretagne étant une île, son invasion était inimaginable sans la maîtrise de l'élément maritime. Comprenant cela, le Premier consul proposa à Paul I^{er} d'élaborer un projet d'attaque contre l'Inde. Comme l'Inde était la source principale des richesses de l'Angleterre, on pouvait, en l'envahissant, espérer la ruiner et, par ce moyen, la vaincre. Le projet fut vite mis sur pied. Le corps expéditionnaire devait comprendre 35 000 Français et autant de Russes. Astrabad (l'actuelle Gorgan en Iran) fut choisie comme base principale. C'est là que les armées alliées devaient se rejoindre. Les Russes devaient venir par la mer Caspienne depuis Astrakhan. Les Français devaient être transportés le long du Danube par les Autrichiens, puis traverser la mer Noire grâce à des bateaux russes, franchir la steppe entre la mer Noire et la mer Caspienne et, finalement, suivre le chemin emprunté par l'armée russe, en descendant par bateau vers Astrakhan pour, enfin, gagner Astrabad. C'est dans cette ville que devaient être rassemblés l'artillerie lourde, les chevaux, les fourgons, les vêtements et les chaussures – bref, tout ce qui était trop lourd pour être apporté par l'armée française. Une fois les Français arrivés, les forces alliées devaient se mettre en marche, en plusieurs groupes, la liaison devant être assurée par les Cosaques. On avait estimé que le trajet d'Astrabad jusqu'à l'Indus ne devait pas prendre plus de quarante-cinq jours et, en y ajoutant le temps jugé nécessaire à l'armée française pour atteindre Astrabad (soixante-quinze jours), cela faisait cent vingt jours de route. Pour être absolument sûrs, toutefois, les auteurs du projet tablèrent sur cinq mois. Ainsi, si la campagne commençait en mai 1801, en septembre les soldats seraient déjà sur les bords de l'Indus et pourraient entamer l'invasion. On croyait pouvoir rester en paix avec les peuples situés sur la route d'Astrabad à l'Inde en respectant les lois et les religions locales, en payant toutes les provisions au lieu de les réquisitionner et en expliquant que la seule raison de l'expédition était de libérer les Indiens du « joug despotique des Anglais ». L'expédition devait être accompagnée tant par des scientifiques que par des « artistes », capables de faire impression sur les peuples asiatiques. Ce projet, si beau sur le papier, n'en éveilla pas moins des doutes chez le

Premier consul. Dans une lettre de janvier 1801 à Paul I^{er}, il lui demanda, notamment, s'il était certain de pouvoir assurer le transport de l'armée française à travers la mer Noire. Il exprima également des doutes quant à la possibilité de parcourir les énormes distances qui séparaient Astrabad de l'Inde « dans des pays sauvages et privés de moyens ». Paul I^{er} assura Bonaparte que la flotte russe était parfaitement capable de transporter les troupes françaises à travers la mer Noire. En revanche, il était quasiment impossible de transporter, sur la mer Caspienne, une armée de 70 000 hommes, accompagnée du personnel nécessaire, et tout l'équipement qu'on avait prévu de concentrer à Astrabad, et ce, même si l'on avait trouvé tout ce qui était nécessaire. De même, la longueur de la route d'Astrabad à l'Inde était fortement sous-estimée – elle aurait dû prendre au moins quatre mois. Si l'on ajoute à cela le fait quasi certain que les Iraniens et les Afghans n'auraient pas été très bienveillants à l'égard d'une telle armada russo-française, on comprend combien ce projet était irréaliste !

Devant le scepticisme du général Bonaparte, Paul I^{er} organisa seul sa propre expédition en Inde. Un corps de 20 000 Cosaques du Don, commandés par le général Vassily Orlov, reçut l'ordre de chercher la route vers l'Inde en passant par Orenbourg, Khiva et Boukhara. Ainsi, une autre route fut choisie, mais elle devait, elle aussi, prendre quatre mois. L'argent pour l'expédition fut emprunté à la Trésorerie de l'Empire et ne devait être remboursé qu'après la conquête : on espérait mettre la main sur « tous les trésors de l'Inde ». Le but, selon Paul I^{er}, était de détruire les entreprises anglaises, de libérer les Indiens asservis et de substituer en Inde la puissance de la Russie à celle de l'Angleterre. Il fallait éviter les conflits avec tous ceux qui ne soutiendraient pas les Anglais. Néanmoins, Paul I^{er} voulait en outre que les Boukhariotes soient protégés de la Chine et les esclaves russes de Khiva libérés. Compte tenu de toutes ces extravagances diplomatiques, l'expédition était vouée à l'échec. Finalement, la campagne commença à la fin du mois de février 1801. Mais pendant la nuit du 11 (23) au 12 (24) mars, à la suite d'une conspiration, Paul I^{er} fut assassiné. Son fils et successeur, Alexandre I^{er}, ayant appris la nouvelle de la mort de son père, prit une feuille de papier et écrivit à la plume son premier ordre en tant que tsar : arrêter l'expédition d'Orlov. Le 25 mars, un mois après le départ, les Cosaques s'immobilisèrent. Déjà, au cours de ce mois, ils avaient subi toutes sortes de privations à cause du froid et du manque de ravitaillement. Orlov, comprenant bien le sentiment de ses soldats, s'exclama :

« Mes enfants, Dieu et le Tsar vous rendent à vos maisons familiales. » En mai 1801, Duroc, aide de camp de Napoléon, apporta à Saint-Pétersbourg un plan perfectionné de la campagne. Mais il était trop tard. L'idée fut abandonnée. Cependant, la méfiance britannique était maintenant éveillée.

La diplomatie au Moyen-Orient à l'époque napoléonienne.

La création de l'épouvantail russe

L'amitié entre l'Angleterre et la Russie, rétablie après la mort de Paul I^{er}, connut une nouvelle rupture en 1807, quand, après une campagne victorieuse, Napoléon I^{er} contraignit Alexandre I^{er} à accepter son alliance. En 1808, l'empereur français proposa de nouveau à Alexandre I^{er} un plan d'invasion de l'Inde. Bien que, dans sa réponse, Alexandre I^{er} ne se montrât pas moins enthousiaste que Napoléon, pendant leur rencontre à Erfurt, les deux empereurs ne prirent aucune décision relative à l'Inde. De ce fait, Napoléon I^{er} pensa organiser sa propre expédition en Inde, en passant par l'Iran.

Des relations diplomatiques permanentes entre l'Iran et la Grande-Bretagne n'avaient débuté qu'en 1801, les Anglais ayant négocié un traité d'alliance avec Fath Ali Shah pour se garantir contre une possible expédition française en Inde. Quand, en 1804, une guerre russo-iranienne éclata pour le contrôle du Caucase, les Iraniens demandèrent l'aide des Anglais. Mais ceux-ci, tout en envoyant discrètement quelques munitions, refusèrent de s'engager contre la Russie, prétextant que cette dernière n'était pas spécifiquement mentionnée dans le traité d'alliance. Déçus par les Britanniques, les Iraniens changèrent de camp et, en 1807, s'allièrent avec les Français contre les Anglais et les Russes. Mais, quelques mois plus tard, Napoléon I^{er} fit la paix avec Alexandre I^{er}, l'Iran se trouvant pour la deuxième fois privé de secours réel. Les Français, comme les Britanniques auparavant, étaient assez contents de voir la Russie occupée au sud et n'avaient aucune envie de rompre leurs relations avec elle. Cependant, comme l'alliance avec l'Iran restait en vigueur, les Français semblaient avoir ainsi, en principe, une route directe menant à l'Inde. De ce fait, les différents agents, tant du gouvernement anglais que de la Compagnie des Indes orientales, intensifièrent leurs actions afin de persuader les Iraniens de revenir à l'alliance anglaise. En 1808, une nouvelle alliance anglo-iranienne fut donc

conclue, aux termes de laquelle les Anglais s'engageaient à aider l'Iran contre tout envahisseur en lui fournissant des subsides et des munitions et en entraînant son armée. Le général russe Tormassov eut beau mettre en garde le shah contre la duplicité des Anglais et exagérer les victoires de Napoléon, l'esprit des Iraniens resta belliqueux.

Malgré la réconciliation avec l'Iran, la panique provoquée par les projets de Napoléon resta forte, et les Anglais commencèrent à envoyer des agents un peu partout en Asie. En 1808, un agent britannique âgé de 23 ans, Charles Metcalfe, conclut une alliance avec Ranjit Singh, le dirigeant du Pendjab, et avec les chefs du Sind. Mountstuart Elphinstone, gouverneur de Bombay, se rendit en personne à Peshawar, en Afghanistan, pour solliciter de l'aide en cas d'invasion française de l'Inde. Un traité d'alliance fut signé avec Kaboul, mais devint immédiatement caduc à cause du renversement du shah Shuja. Il n'en reste pas moins que cette mission permit une première reconnaissance, aucun représentant de la Grande-Bretagne n'ayant pénétré en Afghanistan avant cette date. Ainsi, l'influence anglaise dans les pays voisins de l'Inde fut renforcée. Si les missions officielles eurent leur rôle à jouer, l'exploration ultérieure et l'espionnage furent généralement conduits par des gens agissant pour leur propre compte et à leurs risques et périls. Ainsi, les gouvernements, même s'ils leur prêtaient assistance en sous-main, pouvaient toujours les désavouer en cas de problème. Ce sera d'ailleurs un des traits caractéristiques du Grand Jeu.

Les guerres russo-turque (1806-1812) et russo-iranienne (1804-1813) aboutirent à de nettes victoires de la Russie, bien que celle-ci, menant en même temps la guerre en Europe, ait imposé des conditions plutôt modérées. Grâce au traité de Bucarest, signé avec la Turquie, elle annexa la Bessarabie, faisant encore un pas en direction de Constantinople. La Turquie dut, en outre, reconnaître les acquisitions russes dans le Caucase, à l'exception des forteresses sur la mer Noire qui lui furent rendues. En 1813, le traité de Gulistan fut signé : l'Iran dut abandonner toute prétention sur la Géorgie et laisser la Russie en possession des khanats de l'est du Caucase (l'actuel Azerbaïdjan). Toutefois, les clauses du traité étant assez vagues, le shah pouvait espérer récupérer une partie de ces khanats.

Si le gouvernement anglais complimenta la Russie pour le dénouement heureux de ces deux guerres, les Anglais présents sur place n'en étaient pas pour autant amis avec les Russes. Certains, comme William Moorcroft, voyaient la menace russe partout, s'imaginant qu'il ne serait

pas difficile, pour la Russie, de s'emparer de l'Afghanistan ou de la Chine. John Macdonald Kinneir, un officier de l'Indian Army, bon connaisseur de l'Iran, analysa les possibilités d'une invasion de l'Inde, et, bien qu'il eût des doutes sur la réalité des intentions agressives de la Russie, il y vit un danger assez sérieux. Si, dans les décennies suivantes, d'autres apporteront des précisions, l'essentiel était déjà présent dans son œuvre. Il était évident pour lui qu'un envahisseur potentiel disposait de deux routes possibles pour atteindre l'Inde : soit en passant par Kaboul et la passe de Khyber, soit par Kandahar et le col du Bolan. Ces deux voies traversaient l'Afghanistan. Comme Paul I^{er} avant lui, et tant d'autres après lui, John Macdonald Kinneir sous-estima largement les difficultés d'une traversée du Turkestan et de l'Afghanistan. En Angleterre, la russophobie fut éveillée par le général Robert Wilson qui, montrant les progrès faits par la Russie durant les dernières décennies, y voyait la preuve d'une réalisation du soi-disant « testament de Pierre le Grand », selon lequel la Russie devrait contrôler le monde entier et blâmait l'Angleterre pour son manque de réactivité.

*Agents russes et britanniques en Asie centrale :
l'aventure et la gloire*

C'est à cette époque que les agents britanniques devinrent actifs en Asie centrale. Très souvent, il s'agissait de jeunes officiers, avides de nouvelles expériences et à la recherche de la gloire. Souvent, ils périssaient en route, mais ceux qui en revenaient vivants publiaient des livres où ils racontaient leurs aventures exceptionnelles. Ainsi, en 1810, le lieutenant Henry Pottinger et le capitaine Charles Christie se déguisèrent en marchands de chevaux pour traverser le Baloutchistan, puis, pour s'échapper des mains de bandits qui les avaient capturés, se transformèrent en pèlerins musulmans, Christie allant jusqu'à avoir des discussions théologiques avec les mollahs locaux. À la fin du voyage, Pottinger fut démasqué devant un khan, mais eut la vie sauve grâce au sens de l'humour de ce dernier. Souvent, les agents anglais étaient des médecins, comme William Moorcroft, qui accomplit peut-être le parcours le plus impressionnant de cette époque, en pénétrant au Cachemire, au Pendjab, au Tibet, allant même jusqu'à Boukhara. Sa méthode, plus tard qualifiée de « diplomatie du harem », consistait à guérir la femme malade de quelque seigneur, assurant ainsi amitié et confiance.

Le docteur anglais John McNeill acquit de la même manière une forte influence sur Fath Ali Shah, le souverain d'Iran. Même Arthur Conolly, qui n'avait que des connaissances rudimentaires en médecine, passait pour un savant médecin.

William Moorcroft (1767-1825)

Fils naturel né dans une famille paysanne du Lancashire, Moorcroft montre dès sa jeunesse une telle connaissance des animaux que les propriétaires fonciers locaux décident de lui payer des études de vétérinaire à Lyon. De retour en Angleterre, il fonde un « hôpital pour chevaux » à Londres et le premier collège vétérinaire de Grande-Bretagne. En 1808, on lui offre le poste de gérant du haras de la Compagnie anglaise des Indes orientales, avec un salaire annuel de 3 000 livres sterling – une somme considérable pour l'époque. Pour améliorer les conditions d'élevage, Moorcroft fait alors diverses expérimentations sur des chevaux de races différentes et il cultive de l'avoine pour la première fois en Inde. En 1811, il part vers l'ouest afin de chercher des chevaux. Au cours d'un deuxième voyage, en 1812, Moorcroft arrive au Tibet et traverse l'Himalaya. Finalement, en 1819, il embarque pour son troisième voyage, durant lequel il visite le Pendjab, le Ladakh et le Cachemire. Il est le premier Européen à traverser la passe de Khyber. Ses recherches l'amènent aux portes du pays des Turkmènes, où il espère enfin trouver les chevaux qu'il recherche, les ancêtres de la race akhal-téké, mais la mort l'empêche de réaliser son projet.

Russophobe consommé, Moorcroft commença par craindre que le drapeau russe n'envahisse les marchés de l'Asie centrale. Il finit par mettre en garde son gouvernement contre la soumission possible par les Russes de la Chine et de l'Afghanistan, en proposant une intervention armée contre le nouvel émir d'Afghanistan, Dost Muhammad. Au cours de ses voyages, il devint l'ami de plusieurs princes, profitant de son art de la médecine. Il fut même adopté dans une famille princière « plus ancienne que les Bourbons ». Désavoué officiellement, il gardait des liens étroits avec les services secrets anglais du Bengale. Il dut aussi se déguiser plusieurs fois pour échapper à une capture, tantôt en pèlerin hindou, tantôt en guerrier ouzbek. Infatigable, généreux, charmant et persuadé de l'importance de son activité pour son pays et de la menace de l'Autre, Moorcroft fut un véritable précurseur du Grand Jeu.

La plupart des officiers anglais en poste en Asie centrale et en Inde étaient convaincus que leur gouvernement se montrait trop mou face à la menace russe. Selon eux, il était relativement aisé pour la Russie de prendre pied dans les États apparemment faibles et désunis de l'Asie centrale et de menacer, ainsi, l'Inde. Il leur semblait donc nécessaire soit de conquérir ces États, soit de les fortifier contre les Russes, ou, au moins, de faire venir des marchandises britanniques pour rivaliser avec les produits russes, déjà assez répandus en Asie centrale. Quelques Anglais s'engagèrent physiquement contre les Russes. Ainsi, le capitaine Christie, comme le décrit un de ses amis, est « un gentleman aimable et galant comme personne », envoyé comme conseiller dans l'armée iranienne, fut une des premières victimes du Grand Jeu, tué dans une bataille en 1812.

Du côté russe, c'étaient surtout des marchands qui allaient en Asie centrale et, parfois, descendaient encore plus au sud. Trois routes commerciales principales traversaient l'Asie centrale : la première, la plus ancienne, suivait la Volga, la mer Caspienne et passait à travers les terres turkmènes jusqu'à Khiva, puis à Boukhara et Kokand ; la deuxième, partant d'Orenbourg, passait par Tachkent, Boukhara et Kokand ; la troisième allait de Semipalatinsk jusqu'à Tachkent à travers la steppe kazakhe. Mais les caravanes pouvaient aussi partir du Caucase. Ainsi, une caravane partie de Géorgie alla en 1808 jusqu'au Cachemire en quête de châles. Comme sur les marchés d'Asie centrale les musulmans payaient moins de taxes, les caravanes étaient souvent confiées à des musulmans citoyens de l'Empire russe, ou pouvant passer pour tels, comme Aga Mehdi, marchand juif et, probablement, agent russe, qui vint au Ladakh en 1821 muni d'un document qu'il affirmait être une lettre émanant du tsar pour Ranjit Singh, le maharajah du Pendjab. Les relations avec Boukhara restaient assez régulières, tandis que Khiva ne vit pas de marchands russes pendant un siècle. La fin du XVIII^e siècle fut le théâtre de multiples voyages d'officiers russes dans le Turkestan occidental et même oriental. Des ambassadeurs officiels venaient aussi de temps en temps. En 1796, une ambassade russe vint à Tachkent, à cette époque encore indépendante ; en 1813, à Kokand. Certaines fois, à la demande d'un souverain local, des ingénieurs étaient envoyés pour rechercher des minéraux utiles. C'est en 1819 que le capitaine Nikolai Mouraviov, un proche d'Alexei Ermolov, gouverneur du Caucase, entreprit un voyage audacieux pour renouer des contacts avec Khiva. Il fit le voyage avec une caravane

turkmène, lui-même déguisé en Turkmène. Quand il fut reconnu, ses compagnons de route le sauvèrent en disant qu'il était leur prisonnier. Finalement, son expédition réussit, et le khan de Khiva envoya des émissaires en Russie. Tout comme les jeunes officiers britanniques, Mouraviov était partisan d'une politique agressive. Dans le récit de son voyage, il proposa la conquête immédiate de Khiva. Cette idée était justifiée non seulement par le danger que représentaient les Anglais – les Russes commençant à entretenir à leur tour des soupçons sur leurs alliés –, mais également par le grand nombre d'esclaves russes détenus à Khiva – soldats, colons ou pêcheurs, enlevés et vendus par les nomades. Ses supérieurs, cependant, n'avaient aucune envie de mener une politique expansionniste en Asie centrale, se contentant de liens diplomatiques et commerciaux. Plus tard, quand le gouvernement changera d'opinion, on se souviendra vite des esclaves russes. Une autre mission, avec Alexandre Negri à sa tête, fut envoyée à Boukhara en 1820. Elle ne remporta pas de grands succès diplomatiques, mais un bon travail de reconnaissance fut mené. Les livres qu'écrivirent les membres de la mission furent pendant longtemps la source principale en Russie de toute information sur Boukhara. Negri racheta dix-neuf esclaves russes pour les libérer, ces gens ayant passé de dix à cinquante-cinq ans en captivité. Il estima à cent cinquante-huit le nombre d'esclaves russes restant à Boukhara. Dans les années 1820, commença à se répandre en Russie un courant de pensée selon lequel l'Asie centrale était nécessaire comme débouché pour l'industrie russe, puisque celle-ci n'était pas encore assez forte pour s'imposer en Europe. Dans cette optique, la « pacification » de la région devint encore plus nécessaire, les Khiviens et les Turkmènes rendant le commerce dangereux par leurs incursions.

Pour compléter cette vue d'ensemble, il faut mentionner les Occidentaux qui se rendirent en Asie comme mercenaires, tels les Français Claude-Auguste Court et Jean-François Allard, devenus généraux de Ranjit Singh, l'Américain Josiah Harlan qui devint un espion agissant pour trois maîtres en même temps et gouverneur d'une province du Pendjab, ou encore le Hongrois Sándor Csoma de Körös qui, poussé par la curiosité, vint au Tibet pour retrouver les racines de la langue hongroise et rédigea le premier dictionnaire de la langue tibétaine.

Ainsi, peu à peu, l'Asie centrale s'ouvrait aux Européens et la compétition entre la Grande-Bretagne et la Russie, qui devait marquer tout le XIX^e siècle, prenait forme.

Les intrigues en Iran et en Turquie dans les années 1820 et la révolte grecque

Malgré leurs conflits d'intérêts, la Russie et l'Angleterre restèrent alliées pendant longtemps. Bien que, peu à peu, la russophobie progressât en Grande-Bretagne comme dans ses colonies, les relations entre les deux pays restèrent amicales. Cela n'empêchait pas les diplomates et les agents anglais et russes d'intriguer les uns contre les autres. La Grande-Bretagne cherchait à établir une alliance entre la Turquie et l'Iran, les Russes s'efforçant bien sûr de les brouiller. Les Iraniens nourrissaient des sentiments revanchards qui recevaient l'appui de khanats musulmans rattachés à l'Empire russe. Comme ces khanats étaient liés par un traité défensif avec l'Angleterre, ils espéraient recevoir son aide en cas de guerre.

L'Empire ottoman, quant à lui, ne voulait pas abandonner sa sphère d'influence dans le Caucase. Par ailleurs, les Grecs se révoltèrent contre la domination turque et demandèrent la protection de la Russie orthodoxe, de même que les Serbes, les Valaques et les Moldaves. Les monarques russes, membres de la Sainte-Alliance, ne pouvaient pas approuver la révolte des Grecs contre le sultan, leur « seigneur légitime ». Pourtant, Semion Mazarovitchet Alexandre Griboïedov, des diplomates russes en Iran, contribuèrent au dénouement de la guerre turco-iranienne de 1821-1823, ce qui compliqua la position de la Turquie. Ce fut d'ailleurs probablement l'échec de la politique anglaise d'entente turco-iranienne qui causa le suicide du vicomte Robert Stewart de Castlereagh en 1822, le ministre britannique des Affaires étrangères. Lorsqu'ayant rétabli la paix avec l'Iran, la Turquie s'apprêta à écraser la révolte grecque avec l'aide de son puissant vassal, l'Égypte, la question grecque s'imposa de nouveau et, à partir de 1826, la Russie et la Grande-Bretagne, bientôt ralliées par la France, entamèrent des négociations en vue de trouver un accord de paix. En 1827, la flotte turque fut détruite lors de la bataille de Navarine. Les Grecs choisirent comme président Ioannis Capo d'Istria, l'ancien ministre russe des Affaires étrangères. Mais la Russie, qui avait une autre guerre en cours, ne se hâta pas d'en commencer une contre la Turquie.

*Les guerres russo-iranienne et russo-turque. Le massacre
de la mission russe à Téhéran*

En 1826, l'armée d'Abbas Mirza, l'héritier du trône iranien, franchit la frontière russe. Ainsi commença la guerre russo-iranienne, qui débuta par des échecs russes, aboutissant au limogeage d'Ermolov, le gouverneur du Caucase. Les Iraniens comptaient sur l'aide de la Grande-Bretagne. Mais leur allié trompa encore une fois leurs espérances, en précisant que le traité était purement défensif et que les Iraniens, qui s'étaient comportés en agresseurs, n'avaient aucun droit à l'aide britannique. Le nouveau gouverneur, Ivan Paskevitch, infligea quelques défaites à l'armée iranienne. Il améliora aussi ses relations avec les seigneurs locaux, en leur montrant plus de respect que son prédécesseur Ermolov. L'un de ses proches, Alexandre Griboïedov, joua d'ailleurs un rôle éminent dans les pourparlers avec ces chefs et, en parant à la politique de temporisation des Iraniens qui voulaient attendre le début d'une guerre russo-turque, devint l'artisan principal du traité de Turkmentchaï, aux termes duquel la Russie annexait quelques terres peuplées par des Arméniens et s'emparait de plusieurs privilèges politiques et économiques en Iran. Il semblait alors que l'influence britannique dans ce pays pouvait être supplantée par celle de la Russie.

La Russie était dorénavant libre de déclarer la guerre à l'Empire ottoman, ce qu'elle fit en avril 1828. Mais, à ce stade, la Grande-Bretagne était devenue manifestement hostile. La propagande russophobe était désormais prise au sérieux. Et c'est précisément à ce moment-là que parut *Sur les intentions de la Russie*, livre écrit par le colonel George de Lacy Evans, qui prédisait de nouveau une campagne russe contre l'Inde, soupesant ses chances de réussite. L'animateur de la campagne antirusse fut Lord Edward Ellenborough, le ministre assurant le contrôle de la Compagnie des Indes orientales. Il imposa une politique plus agressive à Calcutta, l'emportant sur plusieurs personnages hautement placés comme Charles Metcalfe. Ainsi, pour la première fois, la russophobie reçut un appui officiel.

Tandis que les Russes avançaient dans le Caucase et surtout vers Constantinople, l'Angleterre commençait à se préparer à la guerre. C'est à ce moment-là qu'une crise diplomatique éclata à Téhéran. Le 30 janvier 1829, l'ambassade russe fut saccagée et Griboïedov, alors ministre plénipotentiaire russe en Iran, fut massacré : très probablement, un coup

de maître signé John McNeill, un diplomate anglais en Iran. Les Anglais s'efforcèrent, bien sûr, de faire croire que le massacre avait été spontané, provoqué par Griboïedov lui-même, mais il est évident aujourd'hui qu'il avait été fomenté, et McNeill, l'homme d'Ellenborough, en était le seul capable. Ainsi, les Anglais se débarrassaient du diplomate russe le plus habile et, en même temps, mettaient la Russie et l'Iran à deux doigts d'une nouvelle guerre. Mais le gouvernement russe, soucieux d'éviter d'avoir à combattre sur deux fronts, se contenta des excuses présentées par les Iraniens.

Alexandre Sergueïevitch Griboïedov (1794-1829)

Issu d'une famille de la petite noblesse, Griboïedov est surtout connu comme écrivain, auteur du drame *Gore ot ouma*³, une des œuvres majeures de la littérature russe classique – dont presque tout le texte est devenu proverbial. Mais, il fut aussi musicien et compositeur. Il parlait neuf langues. En 1817, Griboïedov entre au ministère des Affaires étrangères et, en 1818, il devient secrétaire de la mission russe en Iran. En 1819, conformément au traité de Gulistan, il réussit à faire sortir d'Iran une centaine de soldats russes, captifs ou déserteurs qui acceptent de rentrer en Russie. En 1821, Griboïedov joue un rôle considérable dans le dénouement de la guerre turco-iranienne de 1821-1823 et est décoré de l'ordre iranien du Lion et du Soleil. En 1822, il est nommé secrétaire diplomatique d'Ermolov, le gouverneur-général du Caucase. C'est pendant cette mission, qui l'occupe peu, qu'il écrit ses chefs-d'œuvre et, probablement, entretient des relations avec les Décembristes, un mouvement libéral qui tentera un coup d'État (manqué) en 1825. Griboïedov, acquitté, retourne au Caucase où, après le remplacement d'Ermolov par son cousin Paskevitch, il devient une sorte d'« éminence grise » du commandement militaire russe au Caucase. Il dirige les pourparlers avec les chefs locaux en prônant la préservation de leur autorité et de leurs coutumes. En 1828, il conclut le traité de Turkmentchaï, qui permet aux Russes d'acquérir une position très avantageuse en Iran. La même année, il est nommé ministre plénipotentiaire de Russie en Iran. En route, il est retenu au Caucase par une maladie et aussi par son

3. Deux traductions françaises de ce texte existent : *Le Malheur d'avoir trop d'esprit*, traduit du russe par Georges Daniel (Paris, L'Arche, 1989) et *Du malheur d'avoir de l'esprit*, traduit du russe par André Markowicz (Arles, Actes Sud, 2007).

mariage. Pendant sa maladie, il conçoit le projet d'une Compagnie russo-transcaucasienne qui devait être organisée comme la Compagnie des Indes orientales. Le 30 janvier 1829, il est massacré avec la mission russe à Téhéran. Selon toute probabilité, son meurtre fut organisé par le docteur McNeill, diplomate anglais en Iran, avec la complicité de hauts dignitaires iraniens. De toute façon, ce fut McNeill qui rédigea une histoire officielle de sa mort (soi-disant « récit du témoin perse, traduit par le docteur McNeill »), dans laquelle il présenta Griboïedov comme un fonctionnaire stupide, brutal, injuste et ne sachant rien des coutumes et de la culture iraniennes. Alexandre Pouchkine, au cours de son voyage au Caucase, retrouvera le cercueil de Griboïedov, son ami proche.

Peu après, une offensive russe dans les Balkans déboucha sur la prise d'Adrinople, et la guerre russo-turque prit fin. Les conditions imposées par les Russes furent beaucoup plus douces qu'on n'aurait pu le supposer après une telle défaite turque. Les seules acquisitions importantes furent Anapa et Poti, des forteresses sur la mer Noire. En outre, le sultan céda à la Russie la Circassie, c'est-à-dire le pays des Tcherkesses, mais, comme ces territoires ne lui avaient jamais appartenu, il fallait encore les conquérir. Ce traité, tout modéré qu'il fût, ne manqua pas de provoquer les protestations de la Grande-Bretagne, qui accusa la Russie de « transgresser l'équilibre européen ». Les Anglais étaient dorénavant sur leurs gardes. Le Grand Jeu entraînait dans une nouvelle phase.

La deuxième phase du Grand Jeu : de 1829 à 1858, les enchères montent

La Russie sortit renforcée de ces deux guerres contre l'Iran et la Turquie. L'Iran était maintenant un quasi-protectorat du tsar, et la Turquie, affaiblie, dut demander l'aide russe pour se défendre du pacha rebelle d'Égypte. À la suite de l'intervention russe de 1833, le traité d'Hünkâr Iskelesi fut signé, avec une convention militaire secrète, selon laquelle la Turquie s'engageait à laisser la flotte militaire russe passer par les Détroits et, en cas de conflit, de les fermer aux navires des pays hostiles à l'Empire russe.

L'Angleterre fut bouleversée par ce traité, les russophobes voyant l'ennemi principal de l'Angleterre tout près de Constantinople et l'imaginant déjà sur les rives de l'Indus. On se souvint des avertissements de Wilson, Macdonald et Lacy Evans, et une série de nouveaux écrits parurent, consacrés à la menace d'une invasion russe de l'Inde. Parmi ces auteurs, Arthur Conolly qui, en 1829, traversa la Russie et l'Afghanistan et, passant par Herat, Kandahar, Quetta et le col du Bolan, gagna l'Inde. De son voyage, il tira la conclusion que la clé de la sécurité de l'Inde était l'Afghanistan, qu'il fallait donc unifier sous l'autorité d'un seul chef capable de résister aux Russes. Ce point de vue allait gagner plusieurs partisans dans les années suivantes, les uns voyant à la tête de l'Afghanistan l'émir de Kaboul, Dost Muhammad, les autres, comme Conolly lui-même, le khan de Herat.

Les Russes, pour leur part, commençaient à soupçonner les Anglais d'avoir des projets secrets concernant le Turkestan. S'il était évident, même pour les pessimistes, que l'Angleterre ne pouvait pas projeter de coloniser le Caucase, et devait se contenter de mener là-bas des activités antirusses, certains commençaient à craindre que l'Empire britannique n'ait l'intention d'absorber l'Afghanistan et de transformer les khanats du Turkestan en protectorats anglais. Tout ceci justifiait une politique plus agressive en Asie centrale.

Une autre raison en était l'importance qu'il y avait à maintenir le prestige de chacun des deux pays en Asie. Ici aussi, les Russes, comme les Britanniques, se sentaient menacés. Et, bien sûr, pour sauvegarder l'honneur de la Russie, on ne pouvait pas permettre aux Khiviens de garder des esclaves russes.

Les agents britanniques dans le Caucase dans les années 1830 : Urquhart et la Circassie

Après ses deux victoires face à la Turquie et à l'Iran, la Russie se sentait bien établie dans le sud du Caucase. En revanche, au nord, la résistance continuait : le Daghestan à l'est et les Adyguéens (appelés Circassiens à l'époque) à l'ouest étaient loin d'être pacifiés. Et si le Daghestan restait relativement peu accessible, il était facile pour les Anglais d'atteindre la Circassie. En réalité, sur la côte est de la mer Noire, la Russie ne contrôlait que trois ports, cédés par la Turquie en 1829 (Anapa, Soudjouk-Kalé et Poti), le reste du territoire étant semi-indépendant.

Tout commerce ne passant pas par ces ports était considéré par les Russes comme de la contrebande. Bien sûr, le commerce turc resta important, y compris celui des jeunes Circassiennes vendues pour les harems turcs. Mais, considérant ce commerce comme illicite, les Russes avaient là un beau prétexte pour saisir les bateaux turcs. Le commerce anglais souffrit beaucoup des restrictions russes, ce qui ne manqua pas d'alimenter la propagande russophobe et les sympathies anglaises pour un peuple qui luttait pour sa liberté. De plus, après le traité d'Hünkâr Iskelesi, les Britanniques eurent peur que la Turquie ne devienne un protectorat russe, avec toutes les conséquences que cela pouvait avoir pour le commerce et une aggravation de la menace qui pesait sur l'Inde. L'âme de ce mouvement fut David Urquhart. Aristocrate anglais, proche ami du roi Guillaume IV, du sultan turc et de Lord Ponsonby, ambassadeur britannique à Constantinople, Urquhart fut le pilier de la turcophilie et de la russo-phobie en Grande-Bretagne. En 1834, violant le blocus russe de la ligne côtière, il visita le Caucase, où il enflamma les Adyguéens contre la Russie. Les trouvant désunis, il fit tout pour les rassembler afin qu'ils puissent s'opposer aux Russes, et écrivit, en 1835, la déclaration circassienne d'indépendance qui s'adressait notamment à la Turquie, à l'Iran et à l'Angleterre, les exhortant à aider la Circassie contre les Russes. Devenu premier secrétaire de l'ambassade britannique à Constantinople, Urquhart la transforma en état-major de l'activité antirusse dans le Caucase. En 1836, il envoya le navire *Vixen* avec une cargaison de sel (le gouvernement russe monopolisait la vente du sel dans le Caucase), d'armes et de munitions en Circassie, pour tester l'efficacité du blocus russe et, en cas de saisie du navire, provoquer un conflit majeur entre les deux pays. Il réussit : le navire fut saisi, ce qui provoqua une forte tension entre la Russie et l'Angleterre. Mais, comme la Russie ne cédait pas, Henry John Palmerston, le chef de la diplomatie britannique, plutôt que de risquer une guerre, désavoua l'expédition, accepta la confiscation du *Vixen* et destitua Urquhart. Celui-ci, privé de l'appui de ses amis, le roi venant de mourir, écrivit une série de pamphlets où il expliquait que Palmerston était un agent russe. Une grande partie de l'opinion publique restait derrière Urquhart. McNeill, de son côté, écrivit un livre où il prophétisait une conquête de l'Iran et de la Turquie par la Russie si la Grande-Bretagne ne modifiait pas sa politique. Plusieurs Anglais, animés par Urquhart, allèrent dans le Caucase porter des munitions aux Adyguéens et les incitèrent à la lutte. Cependant, le gouvernement anglais se dissocia complètement de ces tentatives, se contentant de

reconnaître l'indépendance de la Circassie en 1837. Il faut bien comprendre que, selon le droit international en vigueur, le droit de conquête restait parmi les plus importants à l'époque : en reconnaissant l'indépendance de la Circassie, les Anglais ne déniaient pourtant pas aux Russes le droit de la conquérir.

Ainsi, vers la fin des années 1830, Nicolas I^{er} était sûr de pouvoir terminer rapidement la guerre du Caucase. En 1839, au cours d'une audience accordée à Fiodor Tornaou, un officier russe qui avait passé deux ans en captivité dans le Caucase, l'empereur demanda : « Est-ce que vous pensez que trois ans suffiraient pour venir à bout des Circassiens ? » Répondant qu'il était « peu probable que trente ans suffisent », Tornaou fut disgracié. Pourtant, il était proche de la vérité : il fallut plus de vingt ans pour soumettre le Caucase.

*Le Grand Jeu en Asie centrale dans les années 1830 :
un inextricable nœud d'intrigues. Burnes et Vitkevitch*

Au cours de la décennie 1830, l'Angleterre et la Russie luttèrent toujours et encore pour asseoir leur influence en Iran. Ivan Simonitch, un ressortissant serbe qui y représenta la Russie, était confronté à McNeill, devenu ministre plénipotentiaire anglais en Iran. Les deux ambassadeurs bombardèrent leurs gouvernements respectifs de lettres dans lesquelles ils décrivaient les plans perfides de l'ennemi. Et à l'est de l'Iran, l'exploration continuait. Les Russes avançaient peu à peu dans le Turkestan, en construisant une série de forts. En 1834, fut bâti Novo-Alexandrovsk, un fort sur la côte de la mer Caspienne, proche de Khiva. Comme la traite des esclaves russes se poursuivait, Vassili Perovski, le gouverneur d'Orenbourg, proposa une expédition contre Khiva. En attendant, il retint en otages à Orenbourg, en 1836, plus de 500 marchands khiviens, pour obliger le khan à relâcher les esclaves russes. Cette tactique se solda par un succès limité : une centaine d'esclaves russes furent relâchés.

Les Anglais ne restèrent pas non plus inactifs. Pour explorer le cours de l'Indus, un moyen ingénieux fut inventé par Ellenborough. Ranjit Singh ayant offert au roi d'Angleterre quelques magnifiques châles du Cachemire, les Anglais décidèrent de lui faire cadeau de cinq énormes chevaux gris pommelés d'Angleterre et d'un carrosse. Comme il était dangereux de les transporter par voie terrestre, Ellenborough

décida de les envoyer via l'Indus, en joignant à l'expédition une mission de reconnaissance. Malgré les objections de Metcalfe, qui appelait cela « une ruse indigne » et redoutait une réaction négative de la part de la Russie, l'expédition fut menée en 1831 sous le commandement du lieutenant Alexander Burnes, le petit-neveu du grand poète écossais. « Sind est maintenant perdu », dirent les Indiens qui virent passer le bateau, en comprenant bien le vrai but de l'expédition anglaise, mais ils ne purent rien faire pour la freiner : Burnes distribuait savamment tantôt les pots-de-vin, tantôt les menaces – il s'agissait quand même d'un cadeau au puissant Ranjit Singh, et personne ne voulait risquer de s'attirer le courroux du maharajah ! Après avoir accompli son voyage, Burnes se porta volontaire pour une nouvelle expédition, cette fois au Turkestan, afin de collecter des informations sur les agissements des Russes en Asie centrale. Accompagné de Mohan Lal, un Indien au service des Anglais, Burnes traversa l'Afghanistan et fut reçu à Kaboul par Dost Muhammad, qui l'invita même à devenir son chef militaire. En 1832, Burnes arriva à Boukhara, puis rentra par Merv et l'Iran. À son retour, il devint « the Bokhara Burnes », un héros de la frontière indienne. Un autre agent important à Kaboul fut Charles Masson, archéologue, qui fut, en 1834, démasqué comme étant un ancien déserteur et qui, pour obtenir son pardon, dut accepter de devenir un agent secret britannique. Il faut dire qu'à cette époque, les archéologues commençaient à arriver en Inde et même en Afghanistan. De même, les explorateurs professionnels et les aventuriers se firent de plus en plus nombreux, bien que la sécurité ne se fût nullement améliorée. Ainsi, le lieutenant Wyburd, qui essayait d'atteindre Boukhara déguisé en musulman, fut démasqué et dut choisir entre une véritable adhésion à l'islam et la mort. Il choisit la mort, en véritable héros de l'époque victorienne. Un autre, un missionnaire catholique d'origine juive, Joseph Wolff, qui cherchait en Asie centrale les tribus perdues d'Israël, n'échappa à la mort à Boukhara que grâce à une lettre du shah d'Iran.

Charles Masson (1800-1853)

James Lewis, fils d'un marchand d'huile, naît dans les environs de Londres et reçoit une bonne éducation, maîtrisant parfaitement le français, le latin et le grec. À l'âge de 21 ans, à la suite d'un conflit avec son père, il s'engage dans l'armée des Indes, désertant ses rangs quelques années

plus tard. Comme ce crime est passible de la peine de mort, il prend le pseudonyme de Charles Masson et prétend être un Américain, né au Kentucky. En 1827, il traverse l'Inde pour se rendre en Afghanistan, mû par le désir de s'éloigner de l'administration anglaise, mais aussi par passion pour l'archéologie. Plusieurs fois frappé et détroussé par des pillards, il traverse néanmoins tout le pays et, en 1829, arrive à Lahore, où il est hébergé par Jean-François Allard, ancien officier napoléonien devenu chef de cavalerie de Ranjit Singh. Après avoir effectué plusieurs voyages à Sind et à Tabriz, il s'établit en Afghanistan, où il réunit une collection de 80 000 pièces de monnaie antiques et où il réalise la première esquisse des bouddhas géants de Bamiyan. Ses travaux archéologiques lui valurent l'amitié d'Akbar Khan, le fils de Dost Muhammad, qui prenait beaucoup d'intérêt à étudier les antiquités de son pays natal. En 1834, Masson est démasqué par Josiah Harlan, un mercenaire américain au service de Dost Muhammad. Le pardon royal lui est accordé, mais en échange il doit accepter de devenir espion à Kaboul. Dans le même temps, il continue ses recherches, devenant un expert en archéologie et numismatique afghanes. Comme Burnes, il est opposé au renversement de Dost Muhammad, mais ne peut en rien influencer la décision du haut commandement. Masson est hostile à Burnes, le critiquant pour ses aventures avec des femmes afghanes et, en général, pour sa façon de mener sa diplomatie. En 1842, il publie un livre où il critique avec véhémence la politique anglaise. Le livre sort en même temps que le public apprend le désastre afghan, mais il est blâmé lui-même en tant qu'ancien déserteur osant dénigrer son propre pays.

Du côté russe, les agents de Perovski, le gouverneur d'Orenbourg, eurent plus de chance. Le premier fut le baron Piotr Ivanovitch Demezou (Pierre Desmaisons), natif de Chambéry, citoyen russe, qui vint à Boukhara en 1833, déguisé en mollah tatar, et y passa six mois. Plus tard, Demezou devint professeur de persan et de turc à Saint-Petersbourg. En 1835, il fut suivi par l'enseigne Ivan Viktorovitch (Yan) Vitkevitch, un jeune Polonais exilé en Oural pour ses sentiments révolutionnaires, et qui effectua son voyage déguisé en Kazakh. Arrivé à Boukhara, Vitkevitch quitta son déguisement et se promena dans la ville en uniforme d'officier. L'année suivante, il effectua un deuxième voyage à Boukhara, y retournant en compagnie de l'ambassadeur de

Dost Muhammad, l'émir de l'Afghanistan, qui cherchait à faire des ouvertures aux Russes.

En effet, la situation politique n'était pas facile pour Dost Muhammad. Son pays, en plein morcellement féodal, était menacé des deux côtés en même temps : à l'est, les Sikhs, appuyés par les Anglais, qui avaient des prétentions sur Peshawar ; à l'ouest, les Iraniens, soutenus par les Russes, qui revendiquaient Herat. Face à cette situation, Dost Muhammad décida de jouer, lui aussi, en s'appuyant sur les Russes pour contrebalancer les Anglais. Perovski, espérant obtenir une aide afghane contre Khiva, proposa d'envoyer en Afghanistan Vitkevitch avec des munitions et quelques officiers et armuriers, déguisés en voyageurs paisibles. Cependant, pour aider Dost Muhammad, il fallait avoir un point de contact avec lui. On ne pouvait pas correspondre à travers Khiva ou Boukhara, mais on pouvait utiliser l'Iran. Or, c'est précisément à ce moment-là que les Iraniens entrèrent en guerre contre Herat. La principauté d'Herat, à l'ouest de l'Afghanistan, était en état de guerre presque permanent avec l'Iran. Une nouvelle guerre éclata lorsque le khan de Herat envahit le territoire iranien, en faisant 12 000 esclaves. Cette fois-ci, les Iraniens décidèrent d'en finir avec Herat. De plus, pour les Iraniens, la ville de Herat était un centre commercial majeur, qui aurait pu procurer d'importants revenus. Mais, pour les Anglais, Herat était une porte sur l'Inde qu'il fallait à tout prix protéger contre les Russes ou leurs alliés. Mohan Lal réussit à obtenir la paix en 1832, mais ce succès de la diplomatie anglaise devait être de courte durée. Burnes proposa de renforcer l'Afghanistan, en l'unifiant sous le pouvoir de Dost Muhammad, pour contrebalancer l'influence des Iraniens et des Russes. Une opinion contraire fut exprimée par Claude Wade, agent britannique au Pendjab, qui voulait remettre Shah Shuja, réfugié en Inde britannique, sur le trône iranien. C'est donc en 1837 que Burnes retourna en Afghanistan pour tenter de faire entrer ce pays dans la sphère d'influence de l'Angleterre. Il y rencontra Dost Muhammad, qui était très déçu par les Britanniques qui ne voulaient pas l'aider contre Ranjit Singh. De plus, quelques officiers anglais, avec la complaisance du gouvernement de l'Inde, prêtèrent main-forte, en 1834, à Shah Shuja dans sa tentative pour renverser l'émir d'Afghanistan, aventure qui se solda par un échec. Burnes, de son côté, cherchait toujours un rapprochement avec Dost Muhammad, et même essayait de dissuader les chefs de Kandahar et de Herat de se détacher de Kaboul, tandis que le gouvernement de l'Inde, sous l'influence de Wade, songeait à sanctionner Dost

Muhammad. C'est à ce moment-là, en décembre 1837, que Vitkevitch, déguisé en marchand khivien, arriva à Kaboul. Le premier Britannique à rencontrer Vitkevitch fut, curieusement, Henry Rawlinson, jeune officier à l'époque et l'un des futurs dirigeants de la politique britannique en Asie. Quand Rawlinson essaya de parler avec lui, Vitkevitch feignit de ne comprendre ni le français ni le persan (langues qu'il maîtrisait parfaitement), et expliqua à Rawlinson, en turkmène, qu'il allait chez le shah. En réalité, il n'allait que passer par le camp du shah ; il se dirigeait, en fait, vers l'Afghanistan, d'abord à Kandahar, puis à Kaboul, où il rencontra Burnes. Officiellement, la mission de Vitkevitch, comme celle de Burnes, était d'ordre commercial. Les deux jeunes hommes sympathisèrent, passèrent Noël ensemble et regrettèrent que l'amitié entre eux fût impossible. Au début, l'émir de Kaboul ne voulut pas recevoir l'envoyé russe, espérant toujours une aide anglaise pour récupérer Peshawar. Burnes avait dans l'idée de lui promettre la ville une fois que Ranjit Singh, qui était vieux et malade, aurait disparu, son empire ne devant pas survivre à sa mort. Cependant, George Eden Auckland, le gouverneur de l'Inde, n'était pas favorable à cette idée, et, dans une lettre sévère, il expliqua à Dost Muhammad qu'il fallait cesser de convoiter Peshawar. L'émir de Kaboul se tourna alors vers Vitkevitch. Burnes partit, en avril 1838, sa mission se soldant par un fiasco complet. Quant à Vitkevitch, il conclut un accord avec Dost Muhammad et les chefs de Kandahar, en promettant le retour de Herat et de Peshawar dans le giron de la famille de l'émir. Palmerston, le chef de la diplomatie britannique, protesta tellement fort contre la mission de Vitkevitch que Nesselrode, le ministre russe des Affaires étrangères, finit par le désavouer, en le traitant d'aventurier. L'agent russe se serait suicidé, en brûlant tous ses papiers, presque tout de suite après le retour de sa mission victorieuse à Kaboul. On ne sait toujours pas s'il se suicida à cause de la réaction de Nesselrode ou à cause de sa mélancolie naturelle – certains soupçonnèrent les Anglais de l'avoir assassiné, d'autres suspectèrent le gouvernement du tsar. Quoi qu'il en soit, les effets de sa mission furent d'une grande importance pour le Grand Jeu.

Mohan Lal (1812-1877)

Fils d'un brahmane du Cachemire, qui avait accompagné Mount Stuart Elphinstone à Peshawar en 1808, Mohan Lal est lié à la Compagnie

des Indes orientales depuis son enfance. Il fait partie des six premiers garçons indiens à recevoir une éducation anglaise. Maîtrisant parfaitement l'anglais, l'hindi et le persan, il est choisi par Alexander Burnes pour l'accompagner dans son voyage à Kaboul en 1832. À partir de ce moment, il devient un ami fidèle et une aide précieuse pour Burnes, en accomplissant des prodiges de diplomatie et d'espionnage qui apporteront à ce dernier gloire et renommée : à l'époque, elles n'étaient pas destinées aux indigènes ! Sur la route du retour, il sert de négociateur entre Iraniens et Heratis. En 1837, il accompagne Burnes dans sa mission en Afghanistan où, en soudoyant les messagers de Vitkevitch, il intercepte ses lettres à Simonitch. C'est durant cette mission qu'il recrute comme espion un neveu de Dost Muhammad, qui lui montrera le talon d'Achille de la forteresse de Ghazni. En Afghanistan, il tisse un immense réseau d'espionnage et est au courant de la révolte qui allait commencer après la première guerre d'Afghanistan. Ses avertissements ne parviennent toutefois pas à convaincre Burnes que le danger est imminent. Ainsi, non seulement il assiste au massacre de son ami, mais lui-même n'y échappe de justesse que grâce à la protection d'un haut personnage afghan. Sous sa protection, Mohan Lal mène des intrigues contre Akbar Khan, le chef de la révolte, et informe le commandement britannique de ce qui se passe à Kaboul en lui envoyant des lettres sur des chiffons de papier cachés dans les fusils des messagers. Il est arrêté par Akbar Khan et torturé. Néanmoins, il poursuit son action et finit par organiser la libération des otages britanniques. Étant indien, la plupart de ses succès furent attribués à ses compagnons anglais, tandis que lui-même fut accusé, jusqu'en 1852, d'avoir gaspillé de l'argent pour corrompre les chefs afghans et la libération des otages. Toujours victime de problèmes financiers, il est arrêté plus tard à cause de ses dettes. Après avoir survécu à la révolte des cipayes à Delhi en 1857, il poursuit son service jusqu'à sa mort en 1877.

Le siège de Herat. Les débuts de la première guerre anglo-afghane

Intrigue à Herat et échec des Iraniens. Où les Anglais décident de détrôner Dost Muhammad et se lancent dans la (catastrophique) première guerre d'Afghanistan

En novembre 1837, tandis qu'à Kaboul Burnes et Vitkevitch rivalisaient d'habileté, Mohammed Shah, le maître de l'Iran, commença le siège de Herat. Un bataillon de déserteurs russes prenait part au siège, ce qui devait bien sûr augmenter la force de l'armée. Après avoir pris Herat, Mohammed Shah pensait s'emparer de Kandahar et peut-être même de Ghazni. Dost Muhammad, l'Afghan, serait alors devenu un vassal de l'Iran, en échange de quoi il aurait pu espérer remettre la main sur Peshawar grâce à l'aide russo-iranienne. Mais les Heratis trouvèrent un allié inespéré. Eldred Pottinger, un jeune lieutenant britannique, déguisé en ermite musulman, vint en mission de reconnaissance aux portes de Herat et offrit ses services au khan pour défendre la ville. Il devint vite le véritable chef des assiégés, tout en poursuivant en même temps ses efforts pour réconcilier les deux parties. Ainsi, le chef de la défense de Herat se rendait au camp iranien, où il prenait le thé avec un renégat russe qui commandait le siège ! Deux ambassadeurs vinrent compléter cette scène déjà surréaliste : d'abord McNeill, l'Anglais, puis Simonitch, le Russe. Simonitch sembla dans un premier temps l'emporter sur son rival. En juin 1838, McNeill rompit toute relation avec les Iraniens et abandonna le camp. Pottinger, qui n'avait plus aucun espoir, continuait d'exhorter toutefois les habitants de Herat à ne pas se rendre, en répandant des rumeurs sur une aide anglaise. Et l'aide vint – indirectement ! Deux bateaux de guerre anglais apparurent alors du côté de Bushire, et le colonel Charles Stoddart, qui était resté au camp iranien après le départ de McNeill, menaça le shah de guerre. Les Iraniens durent finalement lever le siège et retirer leurs troupes.

Pour Ivan Simonitch, c'était un fiasco personnel. Faisant écho aux protestations britanniques, Nesselrode accusa Simonitch d'avoir dépassé ses instructions et le rappela d'Iran. Pour les Anglais, ce siège eut aussi des conséquences très graves. Ils s'alarmaient déjà de la mission de Vitkevitch et maintenant, après le siège de Herat, la menace russe semblait devenir tellement sérieuse que le gouverneur général de l'Inde, Earl

Auckland, choisit de répondre avec fermeté. En mai 1838, il prit la décision de détrôner Dost Muhammad en Afghanistan et de le remplacer par Shah Shuja, afin d'installer sur le trône de Kaboul un chef bienveillant envers les intérêts anglais. Cette décision, qui allait coûter tellement cher à la Grande-Bretagne, fut prise sous l'influence de Wade et de Sir William Hay Macnaghten, le secrétaire d'Auckland. Ils allèrent jusqu'à se débarrasser des rapports de Burnes qui étaient favorables à Dost Muhammad. Burnes, après avoir protesté, se rallia à la position de ses supérieurs. McNeill proposa de faire plutôt la guerre à l'Iran. Plusieurs dignitaires britanniques importants s'opposèrent à l'esprit belliqueux du gouverneur, mais Palmerston soutint Auckland dans sa décision. Il expliqua ses motivations dans une lettre écrite en 1840 : « Tôt ou tard, le cosaque et le cipaye vont se rencontrer en Asie centrale ; [...] et ce n'est pas en restant chez nous que nous éviterons la rencontre. » La première campagne d'Afghanistan commença en décembre 1838, avec Macnaghten comme chef diplomatique de l'expédition. L'armée unifiée des Anglais et du Shah Shuja comptait environ 21 000 soldats et était accompagnée d'à peu près 38 000 *camps followers*, comme on appelait en Inde ceux qui suivaient une armée et se chargeaient de ses besoins. Le col du Bolan fut passé sans incident, comme, d'ailleurs, Quetta et Kandahar. La forteresse imprenable de Ghazni fut capturée grâce à un espion soudoyé par Mohan Lal. Après cet épisode, Kaboul se rendit. Le 7 août 1839, l'armée britannique entra dans la capitale afghane et Shah Shujafut rétabli sur son trône après trente ans d'exil. La joie régnait parmi les Anglais, certes, mais s'y mêlait aussi de l'inquiétude. En effet, une armée russe de 5 000 soldats marchait sur Khiva.

La campagne russe contre Khiva et l'improbable libération des esclaves russes

On observe, dans le Grand Jeu, une règle selon laquelle chaque action d'un joueur amène une réaction de son adversaire. La mission de Burnes à Boukhara et à Kaboul provoqua celles de Vitkevitch et une attaque sur Herat. Alarmés par ces actions, les Anglais s'engagèrent dans la guerre anglo-afghane. Les Russes, en voulant riposter, s'embarquèrent dans une campagne contre Khiva. Finalement, si les Anglais et les Russes réussirent à sortir de ce cercle vicieux, ce ne fut que grâce à deux désastres militaires qui se produisirent parallèlement.

Pour marcher sur Khiva – ce que les Russes voulaient faire depuis longtemps –, on choisit l'hiver, afin d'éviter la chaleur et de pouvoir se procurer de l'eau à partir de la neige. Au début, la campagne russe fut déguisée en « expédition scientifique ». Mais le masque tomba vite et, le 26 novembre 1839, Perovski publia un texte insistant sur le besoin d'asseoir une influence russe en Asie centrale et de se protéger contre les Britanniques. Macnaghten proposa d'envoyer un corps expéditionnaire au Turkestan pour faire face aux Russes, et missionna un officier pour proposer une alliance au khan de Khiva. Mais son ardeur fut refroidie par Auckland, qui n'avait aucune envie de gâter encore les relations anglo-russes. Sur ces entrefaites, l'expédition russe se solda par un échec total : l'armée, décimée par le froid, par le scorbut et autres maladies, dut battre en retraite avant même de combattre l'ennemi. Plus de la moitié de l'armée de Perovski mourut en route.

Les Britanniques étaient au courant de tous les détails de l'expédition grâce à une mission évangélique anglaise établie à Orenbourg depuis quelques années, dont l'un des objectifs était précisément l'espionnage de tous les préparatifs militaires russes. En 1839, la mission fut expulsée. Cependant, avant d'apprendre la débâcle russe, les Anglais avaient décidé de leur côté de tenter d'obtenir la liberté des esclaves russes, enlevant ainsi à la Russie tout prétexte pour envahir Khiva. Le capitaine James Abbott fut envoyé à Khiva dans ce but. Le moment était bien choisi : le khan sentait la menace. De plus, ce dernier souhaitait relancer le commerce russo-khivien et faire libérer ses cinq cents compatriotes retenus en otage par Perovski. Cependant, Abbott dut repartir de Khiva sans avoir rien obtenu, et un nouvel agent britannique, le lieutenant Richmond Shakespear, le suivit. Finalement, en août 1840, le khan ordonna de libérer les esclaves russes et de ne plus capturer de Russes à l'avenir. Quatre cent seize esclaves russes détenus à Khiva furent relâchés. Ils reçurent une pièce d'or et un sac de farine chacun, et un chameau pour deux. Sur ce point, les sources russes et anglaises s'accordent. Pourtant, il y a un désaccord sur le point de savoir qui obtint la liberté des esclaves. Si les historiens anglais prêtent cet acte glorieux à Shakespear, les Russes, en accusant celui-ci d'être un imposteur, soutiennent que les pourparlers furent menés par le cornette Muhammad Sharif Aïtov, fait prisonnier par les Khiviens peu de temps auparavant. Dans l'état actuel des connaissances, il ne paraît pas possible de dire qui a raison dans cette affaire ; seule une étude plus détaillée des sources pourrait un jour apporter un argument décisif. Mais quoi qu'il en soit,

les prisonniers russes obtinrent leur liberté, et Perovski, de son côté, libéra les marchands khiviens, ce qui entraîna une normalisation des relations entre la Russie et Khiva. Il faut dire également que les anciens esclaves firent bien des révélations, en démasquant notamment un riche marchand russe, Mikhaïl Zaïtchikov, qui prenait part à la traite des esclaves. Pendant l'été, il embauchait des paysans pour travailler dans ses champs, en leur versant des acomptes et en leur promettant beaucoup d'argent. Puis, au moment où les travaux étaient finis, il les livrait aux Kazakhs, qui les vendaient à Khiva. Zaïtchikov, ainsi, était dispensé de payer des salaires et participait aux profits de ses amis nomades.

*Suite et fin de la première guerre anglo-afghane :
un désastre sans pareil dans l'histoire coloniale britannique*

En 1839, les Anglais se sentaient comme chez eux en Afghanistan. Plusieurs épouses vinrent rejoindre leurs maris. Cependant, en 1840, il semblait déjà évident que le Shah Shuja n'avait aucune chance de survivre sans l'aide britannique. Même la reddition de Dost Muhammad ne facilita pas les choses. Les abus de pouvoir du Shah Shuja et des officiers britanniques, notamment les libertés qu'ils prenaient avec les femmes afghanes, accrurent la haine populaire à l'égard des étrangers et du fantoche qui était sur le trône. La crise véritable fut cependant provoquée par Auckland qui, voulant faire des économies, coupa les subsides aux tribus afghanes. Ne voyant plus aucun avantage à la présence étrangère, les Afghans entrèrent en révolte. Dans un pays désuni comme l'Afghanistan, la révolte fut chaotique, mais ceci ne la rendit pas moins redoutable. Le 4 novembre, une foule massacra Burnes, qui habitait dans une maison particulière, tandis que Macnaghten ne sut pas organiser sa délivrance. Assez vite, les chefs afghans se rangèrent du côté des révoltés, commandés par Akbar Khan, fils de Dost Muhammad, et entamèrent une véritable guérilla. Les Afghans se sentaient à l'aise dans leurs montagnes natales, où les envahisseurs avaient du mal à utiliser leur cavalerie et leur artillerie. Quant aux fusils, les *jazail* afghans, ils avaient une portée supérieure aux mousquets anglais. L'incompétence manifeste du commandement militaire britannique joua aussi son rôle. Finalement, en janvier 1842, les Anglais furent contraints de quitter Kaboul, en abandonnant le Shah Shuja à son sort et en laissant en otages plusieurs des leurs. Tandis qu'une centaine d'otages

survécurent, le reste de l'armée fut massacré. Un seul survivant réussit à atteindre la base britannique de Jalalabad pour raconter le désastre ! La garnison de Ghazni fut également capturée, tandis qu'à Kandahar les Anglais tenaient toujours.

L'Afghanistan

L'Afghanistan au ^{xix}^e siècle n'était pas du tout un État unifié, les émirs de Kaboul étant plutôt « premiers parmi les égaux ». Séparées par des chaînes de montagnes, plusieurs vallées gardaient une indépendance relative. En 1803-1809, la tentative de Shah Shuja, l'émir de Kaboul, pour imposer son pouvoir aboutit à sa chute et à son exil. Ainsi, si la suzeraineté nominale de l'émir s'étendait jusqu'à l'océan Indien, en réalité même les chefs des villes voisines le suivaient seulement s'il respectait leurs propres intérêts. Les efforts centralisateurs de Kaboul aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles ne changèrent pas la situation, et même de nos jours, le président ne peut régner en Afghanistan qu'en laissant toute latitude aux chefs locaux.

Herat gardait encore plus d'indépendance que les autres villes dans les années 1830, parce que les chefs de la plupart des villes appartenaient au clan Barakzaï, le clan de Dost Muhammad, tandis que le chef d'Herat était du clan Saddozai, hostile à Dost Muhammad.

Nouveau gouverneur général de l'Inde, Lord Ellenborough, découragé par les défaites anglaises, ordonna, en avril 1842, la retraite des deux armées anglaises qui étaient restées en Afghanistan – l'une au sud du pays, l'autre à l'est. Cependant, sous le poids de l'opinion publique qui ne pouvait se résigner à perdre la face et à abandonner les otages, il modifia son ordre en laissant entendre qu'on pouvait se retirer du pays en passant par Kaboul. Ce que firent les deux armées anglaises, qui entrèrent dans Kaboul en septembre, écrasant l'adversaire. Tout fut dévasté et pillé par « l'Armée du châtiment ». À Kaboul, on exécuta de nombreux Afghans, en majorité des innocents : en effet, ceux qui avaient fait la guerre aux Britanniques s'étaient enfuis à leur approche. Pour laisser un témoignage de leur puissance, les Britanniques brûlèrent le grand bazar de Kaboul. Après avoir accompli ces actes de vengeance, l'armée britannique rentra en Inde. Ellenborough se vanta d'avoir sauvé

l'honneur et la gloire de l'Angleterre. Mais, en réalité, le prestige anglais en Asie s'était bien affaibli. Et la première conséquence ne tarda pas à se manifester.

En 1838, pour contrer les projets russes au Turkestan, McNeill envoya à Boukhara le colonel Charles Stoddart. Si Burnes, à Boukhara, avait montré une humilité un peu excessive, Stoddart, au contraire, se sentant avant tout un officier britannique, refusa de se plier aux usages orientaux. Ses cadeaux n'étaient pas impressionnants et il n'avait pas de lettre de la reine d'Angleterre. Nasr'Ullah, l'émir colérique de Boukhara, le mit dans une fosse à rats, d'où l'Anglais sortit seulement en se convertissant à l'islam, ce qui lui valut plus tard le mépris de ses compatriotes. En 1840, Arthur Conolly tenta de délivrer son camarade, mais fut également saisi par le shah et mis en prison. C'est à ce moment-là que Conolly inventa le terme de « Grand Jeu ». Pour lui, il ne s'agissait pas tellement d'une question de rivalité entre l'Angleterre et la Russie, mais plutôt d'un enjeu d'avancée de la civilisation. Même l'administration russe dans les pays d'Asie centrale était perçue en fin de compte comme positive, parce qu'elle était chrétienne. Ainsi, la mission russe de Konstantin Bouteniov, en 1841, obtint un adoucissement temporaire des conditions d'incarcération des Anglais, mais ne réussit pas à obtenir leur libération. Cependant, c'est Stoddart lui-même qui refusa l'aide russe, ne voulant pas recevoir l'assistance de l'ennemi.

En 1842, après la déconfiture anglaise en Afghanistan, l'émir jugea que les Anglais ne pouvaient plus le menacer, et décapita ses prisonniers. Ainsi moururent deux héros du Grand Jeu, tous les deux idéalistes. Trois mois après leur mort, la terrible nouvelle n'était pas encore parvenue en Inde, et Ellenborough envoya une lettre à Boukhara, dans laquelle il demandait à l'émir d'épargner « les deux voyageurs », refusant toujours de reconnaître qu'ils étaient des agents du gouvernement. Le journal de Conolly fut acheté par un esclave russe, qui le donna en 1858 au général Nicolai Ignatiev, alors en mission à Boukhara. Ignatiev le rendit aux Anglais et, en 1862, vingt ans après l'exécution de Conolly, ce journal parvint à sa sœur.

La détente des années 1840 profite aux Anglais et aux Russes

En 1841, les conventions de Londres établirent le contrôle international des Détroits. Ainsi, même aux yeux des russophobes, la Turquie

n'était plus menacée de devenir un protectorat russe et les relations anglo-russes connurent une période de détente. Cependant, à partir de 1840, l'insurrection dans l'est du Caucase prit de l'ampleur, menée par l'imam Chamil, qui réunit sous son pouvoir théocratique le Daghestan et la Tchétchénie. Il se montra plus dangereux pour les Russes que les Circassiens. Les Tchétchènes, exaspérés par les exactions de l'armée russe, se convertirent à un islam militant et commencèrent une guerre partisane, très semblable à la guerre menée par les Afghans contre les Anglais. Pour prolonger la liste des analogies, non seulement ils se débrouillaient mieux dans leurs montagnes que les Russes, mais les montagnards avaient des armes à canon rayé, supérieures aux fusils à canon lisse de leurs ennemis. La Russie envoyait dans le Caucase régiment après régiment, mais ne parvenait pas à maîtriser son adversaire.

En Asie centrale, la Russie se garda d'échafauder de nouveaux projets belliqueux, en privilégiant la diplomatie. En 1841, deux nouvelles missions furent envoyées dans les khanats : à Khiva, sous la direction du capitaine Nikiforov, et à Boukhara, sous celle du colonel Bouteniov. Les deux missions échouèrent. Maintenant que les bonnes relations entre le Royaume-Uni et la Russie étaient rétablies, les Russes servirent de médiateurs dans les négociations anglo-iraniennes, et la paix fut signée en 1841. Puis, en 1842, les Anglais et les Russes agirent de concert pour réconcilier le shah d'Iran avec le khan de Khiva. Le lieutenant-colonel Danilevski et l'agent anglais William Taylor Thomson coopérèrent pour aider l'ambassadeur iranien à obtenir la libération des esclaves iraniens à Khiva. Danilevski apporta plusieurs cadeaux pour le khan, notamment une calèche qui le ravit. Comme ce dernier mourut très peu de temps après, les Khiviens décidèrent que c'était une punition d'Allah pour avoir choisi un tel moyen de transport, et murèrent la calèche dans un hangar. Finalement, un traité d'amitié et de commerce fut signé. Les Khiviens, cependant, le transgressaient quand cela les arrangeait et, quand une nouvelle mission revint à Khiva, en 1858, ils prétendirent ne pas se souvenir du traité.

En 1843, Dost Muhammad fut libéré et reprit possession de son trône à Kaboul. Il mena une politique neutre jusqu'à la fin de son règne, en se gardant de se brouiller à nouveau avec les Anglais, mais sans pour autant être leur allié. Néanmoins, sans le vouloir, durant les vingt ans qui suivirent, il réalisa le projet de Burnes et Conolly : il réunifia une grande partie de l'Afghanistan sous son pouvoir, en gagnant le contrôle de Balkh, de Badakhshan et de Herat ; l'État restauré devint une barrière

naturelle aux frontières de l'Inde. En 1843, Ellenborough, toujours soucieux de restaurer le prestige de l'Angleterre, envahit et conquiert le Sind. Lord Mountstuart Elphinstone, vétéran du Grand Jeu, remarqua avec sarcasme que c'était là la manière de faire d'un bagarreur qui, s'étant fait battre dans la rue, va frapper sa femme pour prendre sa revanche. Ainsi s'accomplit la prédiction des vieillards du Sind : douze ans après l'expédition de Burnes, leur pays fut effectivement annexé par les Britanniques. Puis vint le tour du Pendjab où, après la mort de Ranjit Singh, le chaos régnait : les années 1845-1849 furent celles de la conquête définitive du pays par les Anglais. Les Russes, de leur côté, avançaient dans les terres kazakhes, en édifiant une ligne de forteresses à proximité des trois khanats. Une flotte russe naviguait dans la mer d'Aral. Les khans de Khiva, Boukhara et Kokand envoyèrent des émissaires au tsar. Mais si les relations avec Boukhara étaient assez bonnes, Khiva et Kokand manifestaient de l'hostilité face à l'avance russe.

Plus loin à l'est, les Anglais forcèrent l'empereur de Chine à ouvrir son immense pays à leur commerce. En 1842, à la suite de la guerre de l'Opium, Henry Pottinger, un des héros du Grand Jeu, signa le premier traité inégal anglo-chinois. Les autres puissances européennes suivirent l'exemple anglais, et, en 1851, la Russie conclut à son tour avec la Chine le traité de Kouldja (Ili), établissant le premier consulat russe en Chine. En 1853, les Russes capturèrent Ak-Metchet' (rebaptisée Fort Perovski, aujourd'hui Kzyl-Orda), une forteresse sur la frontière du Kokand. Ainsi, les frontières des deux puissances rivales se rapprochaient de plus en plus, et la méfiance réciproque n'en devenait que plus forte. Le marchand Pitchouguine, qui faisait du commerce en Asie centrale, était préoccupé par l'omniprésence des marchandises britanniques et, dans son livre, suggérait une conquête de Khiva et Boukhara avant que les Anglais ne s'en chargent. Néanmoins, la détente dura jusqu'en 1853, date à laquelle éclata la guerre de Crimée.

La guerre de Crimée : la fin du système de Nicolas I^{er}

Nicolas I^{er} attira sur lui, vers le début des années 1850, toute la haine de l'opinion publique européenne. Son légitimisme fanatique qui s'exprima dans la persécution des Polonais et des Hongrois révoltés, son maintien du servage en Russie, tout lui valut l'hostilité de l'Europe. De plus, Nicolas I^{er} calcula bien mal la nouvelle donne politique. Il pensait

avoir le soutien de la Grande-Bretagne, avec laquelle il voulait partager l'Empire ottoman. Mais les Britanniques, jouissant de toutes sortes de privilèges dans l'Empire ottoman, n'avaient aucune envie de partager le pays, encore moins avec les Russes. Pourtant, ce fut une querelle religieuse qui opposa la Russie et la France, en devenant un *casus belli* : à savoir qui détiendrait les clés des Lieux saints en Terre Sainte. L'alliance anglo-française était prête à faire la guerre, alors que Nicolas I^{er} n'imaginait pas qu'ils pussent en venir à un conflit armé. Et quand, en 1853, la flotte ottomane fut détruite par les Russes à Sinope et qu'une armée envahit la Moldavie et la Valachie, les Britanniques et les Français, ralliés plus tard par la Sardaigne, entrèrent en guerre contre la Russie.

Pendant cette guerre, des agents anglais, aidés par les Français et les Ottomans, ainsi que par des émigrés polonais et hongrois dans l'Empire ottoman, entrèrent en contact avec les Caucasiens, leur envoyant des armes et des munitions. En 1854, Chamil, l'imam des Tchétchènes, en accord avec le sultan, mena une attaque contre la Géorgie. Il écrivit même une lettre à la reine Victoria. Il y avait des projets de débarquement anglais dans le Caucase ainsi que ceux d'une attaque contre les forts russes en Asie centrale. John Augustus Longworth, un agent britannique qui connaissait bien le Caucase, passa un été en Circassie. Un autre agent, Thomson, sous le nom de Muhammad Bek, incita les Turkmènes à la révolte en 1854. Finalement, ces plans ne furent pas réalisés : le souvenir de l'Afghanistan était encore trop cuisant pour que les Anglais se mêlassent des affaires des États musulmans. Les Russes, de leur côté, échaufaudèrent plusieurs plans de campagne contre l'Inde. Un de ces projets, celui de Platon Tchikhatchiov, se servait toujours d'Astrabad comme base principale. De là, l'armée russe devait se diriger vers Herat, puis Kandahar et, en passant par le col du Bolan, arriver sur les rives de l'Indus. Pour gagner le concours des Iraniens, on leur donnerait Herat ; pour se concilier les Afghans, on leur restituerait Peshawar ; enfin, on obtiendrait l'appui des Sikhs en rétablissant la liberté du Pendjab. Un autre plan, celui du général Alexandre Duhamel, d'origine française, ambassadeur russe à Téhéran, proposait une attaque par la passe de Khyber, en passant par Kaboul. Les deux plans se basaient sur des notes de voyageurs et d'agents anglais qui exagéraient encore la facilité d'envahir l'Inde, ainsi que sur l'hypothèse selon laquelle la Russie pouvait organiser une alliance des Iraniens, des Afghans et des Sikhs. Les projets ne furent jamais mis à exécution.

Finalement, ce fut justement en Crimée que l'issue de la guerre se décida. La situation russe fut rendue précaire par la faute d'un

commandement incompétent et par la faiblesse des communications. Cependant, les Russes obtinrent des succès relatifs dans le Caucase et en Asie mineure. Après une victoire russe écrasante sur l'armée ottomane, en 1854, un observateur anglais remarqua : « Dans cette bataille, l'Empire ottoman perdit beaucoup, mais l'Angleterre davantage. » Toutefois, la Russie fut vaincue. Après la prise de Sébastopol, Alexandre II, fils et successeur de Nicolas I^{er}, mort en 1855, dut entamer des pourparlers. Finalement, en 1856, le traité de Paris fut signé. Les Britanniques voulaient obtenir l'abandon de la Circassie par les Russes, mais l'intervention de Napoléon III permit d'obtenir des conditions de paix plus favorables à la Russie. Les conditions restaient néanmoins assez dures : les Russes ne pouvaient plus avoir de forteresses ni de flotte militaire sur la mer Noire. La Russie, naguère si puissante, comprit que le système de Nicolas I^{er} ne marchait plus. Cette défaite provoqua une série de réformes : la libération des serfs, des réformes militaires et judiciaires, la construction d'un immense réseau de chemins de fer. La politique russe fut également modifiée : les Russes devinrent très précautionneux, prenant soin d'éviter d'éveiller ouvertement l'hostilité des Britanniques. Pour l'Angleterre, il s'était agi d'une sorte de « guerre sainte ». Ils s'étaient battus contre un ennemi redoutable et détesté. L'enthousiasme diminua au fur et à mesure que les atrocités de la guerre furent connues. Cependant, ce n'est pas un hasard si la décoration principale de l'armée britannique, la *Victoria Cross*, fut ouvree à partir d'un canon de bronze pris à Sébastopol.

La guerre anglo-iranienne. La révolte des cipayes

Les Iraniens, après avoir longtemps hésité, décidèrent finalement d'attaquer Herat de nouveau en octobre 1856 et prirent la ville après un bref siège. Les Britanniques, qui ne pouvaient pas permettre aux Iraniens de conserver « la porte de l'Inde », entamèrent aussitôt une nouvelle guerre, en envoyant leur flotte bombarder le côté méridional du pays. En décembre 1856, ils prirent Bushire. Le fait est que, selon les témoignages, les soldats n'en voulaient pas aux Iraniens – pour eux, c'était toujours les Russes qu'on attaquait. Après une campagne éclair britannique, l'Iran dut abandonner toute prétention sur Herat. La Russie, soucieuse de préserver ses bonnes relations avec l'Iran et n'ayant évidemment aucun espoir d'être payée par un pays en banqueroute, fit un geste généreux en renonçant au reste de la dette que l'Iran devait lui verser aux termes de la paix de

Turkmentchaï, conclue presque trente ans auparavant ! Les Anglais, de leur côté, envoyèrent des subsides à Dost Muhammad, désireux de s'embarquer dans une expédition contre les Iraniens.

L'année suivante vit la révolte des cipayes contre les Anglais, conflit que ceux-ci appellent toujours « la mutinerie indienne » et les Indiens « la première guerre d'indépendance ». Il s'est agi d'une révolte de soldats indiens, jusque-là les défenseurs les plus fidèles de la puissance anglaise en Inde. Les raisons profondes en étaient nombreuses. L'ancienne camaraderie de l'armée avait disparu ; les Britanniques devenaient de plus en plus racistes, se sentant investi d'un rôle de « civilisateurs ». Des prétextes en tout genre furent utilisés pour annexer de nouvelles terres. Les missionnaires accrurent leur activité. De plus, après la guerre d'Afghanistan, les Indiens virent que leurs maîtres n'étaient pas invincibles. Mais le soulèvement de mai 1857 fut provoqué par l'apparition de nouvelles cartouches qu'on devait déchirer avec les dents et qui étaient lubrifiées avec de la graisse de porc (inacceptable pour les musulmans) ou de vache (inacceptable pour les Hindous). La révolte fut formidable, bien que très désorganisée, et marquée par des violences inouïes, tant du côté des cipayes que de celui des Britanniques. Heureusement pour ces derniers, Dost Muhammad se garda bien de se mêler de la guerre, bien qu'avec son aide les révoltés auraient pu espérer vaincre. Finalement, au printemps 1858, l'insurrection fut écrasée. La Compagnie des Indes orientales abolie, l'Inde devint une possession directe de la Couronne britannique, et les gouverneurs généraux furent remplacés par des vice-rois. La grande révolte fut pour les Anglais ce que la guerre de Crimée avait été pour les Russes. Elle les poussa à réformer leur administration en Inde pour éviter à l'avenir de pareils affronts. Mais elle renforça la crainte d'une pénétration russe en Inde. Pour les Russes, elle fut un signe manifeste de la faiblesse des Anglais, démontrant encore une fois où se trouvait le talon d'Achille du Royaume-Uni. Un nouveau round du Grand Jeu allait commencer.

1858-1885 : l'apogée du Grand Jeu

La fin de la résistance dans le Caucase et les avancées de la Russie

La Russie tira les leçons de sa déconfiture en Crimée. Désormais, les dirigeants russes étaient doublement prudents dans leur politique extérieure. N'ayant presque plus d'influence sur les affaires

européennes, la Russie concentra ses efforts sur le Caucase et l'Asie centrale. En 1859, Alexandre Baryatinsky, gouverneur général du Caucase, reçut la capitulation de Chamil, mettant ainsi fin à la résistance organisée dans l'est du Caucase. Restait la Circassie, où les révoltés étaient soutenus par les Ottomans et les enthousiastes européens animés par Urquhart ; en 1857-1859, un détachement, dirigé par Théophile Lapinski et ravitaillé par les Anglais, mena ainsi des combats dans le Caucase occidental. Mais le gouvernement britannique refusa de soutenir ouvertement ces actions contre la Russie, et rien n'empêcha la Russie de venir à bout de la résistance en Circassie. En 1862-1864, la plupart des Circassiens durent abandonner leur pays et émigrer dans les terres de l'Empire ottoman : en Asie mineure, en Syrie et dans les Balkans. Là-bas, ils rencontrèrent une autre vague d'immigration : les Algériens qui fuyaient la conquête française en Algérie. « J'avoue », remarqua dans ses Mémoires amèrement Tornaou, qui, ayant été prisonnier des Circassiens, éprouvait une forte sympathie pour eux, « qu'à cette époque-là, je ne pouvais pas imaginer que cette question brûlante allait se résoudre d'une manière tellement bénigne, avec une moitié des montagnards exterminée et une autre bannie du Caucase ! » Désormais, le Caucase de l'Ouest était pacifié, et les soulèvements à l'est, s'ils eurent lieu, ne furent jamais assez importants pour menacer le pouvoir russe.

*Les missions russes en Asie centrale et en Chine :
du Grand Jeu « exemplaire »*

En 1858, trois missions furent envoyées par les Russes en Asie centrale. La première, « scientifique » comme tellement d'autres projets russes, avec Nicolaï Khanykov à sa tête, alla en Iran et en Afghanistan. Khanykov se rendit à Khorasan et Herat, fit une visite au shah d'Iran, mais l'entrée en Afghanistan lui fut refusée par Dost Muhammad, qui ne se souvenait que trop bien des conséquences de l'accueil qu'il avait fait à Vitkevitch. La deuxième mission eut pour destination Kachgar, la capitale du Turkestan oriental, pays à forte majorité turque musulmane sous une domination chinoise assez théorique. À la suite d'une révolte contre les Chinois en 1857, Gustav Gasford, le gouverneur général de la Sibérie occidentale, pensa intervenir dans le conflit. Mais Saint-Pétersbourg n'aimait pas les aventures et, au lieu d'intervenir militairement, Gasford envoya à Kachgar Tchokan Valikhanov, un noble Kazakh ayant

reçu une éducation russe, qui organisa une caravane de marchands de Boukhara et Kokand. Grâce à son apparence asiatique et à sa bonne connaissance des coutumes, Valikhanov ne fut pas démasqué et évita ainsi de subir le sort d'Adolf Schlagintweit, un géographe allemand et agent anglais venu à Kachgar peu de temps avant lui et qui finit décapité en 1857. Les six mois que Valikhanov passa à Kachgar lui permirent non seulement de vendre ses marchandises avec un grand profit, mais aussi de rassembler une grande quantité d'informations scientifiques, économiques et politiques. La troisième mission, la plus importante, fut confiée au jeune comte Nicolaï Ignatiev, destiné à jouer un rôle très important dans la politique russe au ^{xix}^e siècle. Il apporta des cadeaux très précieux pour le khan, y compris un orgue. Comme celui-ci était trop encombrant, il dut prendre la route de la mer d'Aral et de l'Amou-Daria. Ignatiev utilisait la même ruse que Burnes, quand celui-ci explora en 1832 le cours de l'Indus. Mais le khan refusa de laisser les Russes passer par l'Amou-Daria. De même, le maître de Khiva ne montra aucune envie de faire des concessions à ses voisins septentrionaux. Ignatiev eut plus de succès à Boukhara, où le vieil émir Nasr'Ullah, qui faisait la guerre au Kokand, se montra disposé à un accord. Il proposa son aide pour garantir la navigation marchande sur l'Amou-Daria. Il consentit même à libérer les prisonniers russes et à leur permettre de partir avec Ignatiev. Mais la plupart des Russes de Boukhara étaient là depuis longtemps et n'avaient nulle envie de s'en aller, plusieurs ayant abjuré le christianisme et entamé une nouvelle vie. Parmi ceux qui furent envoyés à l'ambassadeur, il y avait même des enfants et des petits-enfants de prisonniers, qui ne parlaient plus le russe. Finalement, Ignatiev n'emmena avec lui que onze Russes (dont huit soldats du khan), l'un étant accompagné de sa femme boukhariote. Un Polonais catholique partit aussi avec lui. Ignatiev rentra avec la certitude que les accords diplomatiques avec les khanats ne valaient rien et que le seul moyen de s'assurer la maîtrise de l'Asie centrale était de s'imposer grâce à la force militaire.

Outre ces missions, une expédition russe fut envoyée en Chine, sous le commandement du comte Euphémie Poutiatine qui, en 1855, déjà, avait signé le premier traité russo-japonais. Il faut dire que les Russes commençaient à s'imaginer une Chine organisée et contrôlée par les Britanniques et tournée contre la Russie. Cette peur, aggravée par une attaque de la flotte anglo-française contre Petropavlovsk-Kamtchatski pendant la guerre de Crimée, accéléra la colonisation russe de

l'Extrême-Orient. L'Angleterre et la France, se voyant refuser des privilèges par le gouvernement chinois, bombardèrent la Chine. Poutiatine, en jouant le rôle de médiateur dans le conflit, signa également un traité séparé selon lequel la Russie récupérait toutes les terres au nord du fleuve Amour. Quand la Chine ne voulut pas ratifier ces accords, l'Angleterre et la France envoyèrent, en 1860, une nouvelle force armée, qui assiégea Pékin. Cette fois, lorsque les négociations furent entamées, Ignatiev était là. Étant donné que, pour faire parvenir une dépêche à Saint-Petersbourg et obtenir une réponse, il fallait attendre six mois, il avait toute liberté d'action. En jouant un double jeu virtuose, trompant, bluffant, menaçant, il réussit non seulement à faire accepter par les Chinois la plupart des conditions imposées par les alliés, mais aussi à obtenir la cession définitive à la Russie de toutes les terres au nord de l'Amour, et l'ouverture de consulats russes à Ourga et à Kachgar. Le consul à Ourga, Iakov Chichmariov, resta à son poste pendant cinquante ans (1861-1911), jetant les bases d'une domination russe en Mongolie. Le consulat à Kachgar, cependant, ne fut pas ouvert avant 1882. Les nouvelles acquisitions russes furent tout de suite occupées par la flotte sous le commandement de Likhatchiov, qui construisit une base navale à Possiet, une baie sur la côte, et, passant un accord avec un prince local, envisagea de construire une autre base sur l'île de Tsushima, très bien située du point de vue stratégique. Il expliqua sa décision par la nécessité de devancer les Anglais qui auraient voulu s'emparer de l'île eux-mêmes. À la suite de protestations anglaises, Alexandre Gortchakov, le ministre des Affaires étrangères, ordonna d'abandonner Tsushima. Cet incident, vu comme insignifiant à l'époque, priva la Russie d'une base qui lui aurait été très utile lors de l'affrontement avec le Japon, quarante-cinq ans plus tard.

Les affrontements sur la politique à suivre en Asie

Le temps où des voyageurs seuls, à leurs risques et périls, allaient découvrir des pays lointains, était passé. Les frontières des deux empires se rapprochaient de plus en plus et la méfiance mutuelle ne diminuait pas. Maintenant, il fallait choisir la politique à suivre. En Grande-Bretagne comme en Russie, les « faucons » s'opposaient aux « colombes ». Parmi les Britanniques, les deux opinions opposées furent, à l'époque, incarnées par deux membres importants du Conseil de l'Inde. Le

courant agressif (« *Forward Policy* ») était représenté par Sir Henry Rawlinson, officier qui se fit remarquer par sa vaillance et son endurance, ambassadeur, publiciste et chercheur de renom, qui parvint à déchiffrer l'écriture cunéiforme persane. Il était obsédé par la crainte d'une invasion russe. Outre les deux routes possibles d'invasion qui avaient déjà été envisagées, il mit les Britanniques en garde contre une attaque à travers le Badakhshan. Si les Russes arrivaient par le nord, les princes de l'Inde septentrionale pourraient trahir leurs maîtres. Selon Rawlinson, il fallait à tout prix garder Herat indépendante de toute influence russe, et contrôler l'Afghanistan plus étroitement en annexant Kandahar et en entretenant une mission à Kaboul. Ambassadeur en Iran en 1859, il proposa de donner Herat aux Iraniens, en garantissant leurs droits par une force armée. Le second point de vue, qualifié par ses adversaires de « *masterly inactivity* » (« inactivité habile »), était représenté par Sir John Lawrence qui, en 1863, devint vice-roi des Indes. Pour lui, la recette du succès consistait à assurer une bonne administration à l'Inde et la non-ingérence dans les affaires afghanes. Celui des deux pays qui poursuivrait un élargissement territorial, allait devenir plus vulnérable, surtout s'il s'étendait du côté afghan. Il écrivit ainsi dans un memorandum : « Un Afghan peut souffrir la pauvreté et l'insécurité, mais il ne va pas tolérer une domination étrangère. Que l'on avance en ami ou en ennemi, il n'y aura guère de différence. » Ainsi, selon lui, il fallait reconnaître l'influence de la Russie au nord, de la mer Caspienne jusqu'à la frontière chinoise, et garantir la neutralité de l'Afghanistan. La politique de Lawrence en tant que vice-roi exaspérait la plupart des officiers britanniques en Inde, désireux de combattre les Russes et regardant avec horreur leur avance en Asie centrale.

Comme chez les Britanniques en Inde, c'était surtout dans les petites forteresses frontalières que l'on trouvait des Russes avides de faire la guerre aux Anglais. La plupart des chefs militaires russes en Asie centrale voulaient toujours « aller de l'avant ». Dans le haut commandement, le parti des « faucons » comprenait Ignatiev, devenu chef du département asiatique du ministère des Affaires étrangères, et Baryatinsky, le gouverneur général du Caucase, qui voyait le Caucase comme une base puissante d'où les armées du tsar pouvaient « descendre comme une avalanche sur la Turquie, la Perse et la route de l'Inde ». Gortchakov, quant à lui, était toujours opposé à tout ce qui pouvait brouiller la Russie avec l'Angleterre. Mais il ne pouvait pas toujours maîtriser la situation, car l'arbitre suprême était le tsar, disposé à pardonner

une imprudence commise par un officier si elle était couronnée de succès et avançait la frontière russe encore de quelques verstes⁴. Ainsi, quand les circonstances obligeaient Gortchakov à écrire une note pour expliquer une nouvelle avancée de l'armée russe, chaque fois il déclarait que, cette fois-ci, la Russie allait s'arrêter, après avoir un peu arrondi le tracé de ses frontières. Mais l'avance russe, vingt années durant, ne s'arrêta pas, ce qui, évidemment, nourrissait la méfiance des Britanniques. Les Russes partisans d'une politique agressive trouvèrent un allié inattendu en la personne d'Otto von Bismarck, chancelier de la Prusse, qui parlait beaucoup de la « mission civilisatrice » de la Russie en Asie centrale. Comprenant que la Russie pouvait entraver ses projets d'unification de l'Allemagne, il voulait l'occuper quelque part. Dans le même temps, la Russie tiendrait ainsi en échec les Anglais. En Russie, Nicolai Danilevski, le porte-parole des slavophiles, dénonça la position de Bismarck, expliquant que c'était le Caucase et les Balkans que les Russes devaient « civiliser ». Dans son livre *La Russie et l'Europe*, publié en 1861, il exposa les problèmes de la politique extérieure de la Russie par une hostilité innée de tout ce qui est européen envers la Russie, et prôna la création d'un bloc militaire ressemblant d'une manière surprenante au pacte de Varsovie, créé presque un siècle plus tard. Mais, à l'époque, la Russie n'était ni assez forte ni assez déterminée pour réaliser le projet de Danilevski, et une grande partie de la société accueillait avec bienveillance une avancée russe en Asie centrale. Pour certains, une politique active en Asie centrale n'était que le prélude à une campagne contre l'Inde britannique. Selon eux, il serait facile d'y monter une nouvelle grande révolte contre les Britanniques, en se servant de l'Iran et de l'Afghanistan. « L'Inde est malade, écrivit le colonel Mikhaïl Terentiev dans *La Russie et l'Angleterre en Asie centrale*, elle attend le médecin du Nord. »

L'exploration de l'Asie centrale : la fabuleuse aventure

Cette période vit un nombre croissant de voyageurs s'aventurer en Asie centrale – parmi eux, des Allemands, des Français, des Autrichiens et des Hongrois. La Russie envoya un grand nombre d'expéditions scientifiques, ce qui, bien sûr, sous-entendait aussi une mission de

4. La verste est une unité de mesure autrefois utilisée en Russie et correspondant environ à 1 067 mètres.

reconnaissance. Les années 1850-1880 virent une succession d'explorateurs russes brillants (Vassili Radloff, Piotr Semenov-Tian-Chan'ski, Nicolaï Prjevalski, Piotr Kozlov).

Nicolaï Mikhaïlovitch Prjevalski (1839-1888)

D'origine polonaise, Prjevalski naît dans une famille de la petite noblesse à Smolensk. À l'âge de 16 ans, il s'engage dans l'armée russe qui combat l'ennemi à Sébastopol, mais quand il y arrive, la guerre est déjà finie ! En 1860, il passe le concours de l'Académie de l'état-major général et est bientôt envoyé, à sa propre demande, explorer le cours du fleuve Amour. En 1870-1873, il explore la Mongolie ; en 1876-1878, le Turkestan oriental, où il rencontre Ya'qub Bek. En 1879-1880, il visite Dunhuang et pénètre au Tibet ; en 1883-1885, il explore le sud de la Mongolie, le nord du Tibet et les sources du fleuve Jaune. Il ne réussit pas à entrer à Lhassa, ce qui était pourtant son rêve. Prjevalski explore plus de terres en Asie centrale qu'aucun autre Européen avant lui et devient extrêmement populaire tant en Russie qu'à l'étranger. Il découvre plusieurs espèces de plantes et d'animaux inconnues auparavant, dont les plus célèbres sont le rhododendron de Prjevalski et surtout le cheval de Prjevalski, *Equus przewalskii*, le cheval mongol sauvage très proche des chevaux des peintures rupestres. Il fait aussi plusieurs observations militaires et politiques. En véritable « grand joueur », il tente de compromettre les Anglais aux yeux des Tibétains, en leur montrant les cartes anglaises du Tibet. Sa faiblesse principale fut l'ignorance des langues locales, l'obligeant à toujours recourir à un traducteur. Il méprisait les peuples asiatiques, surtout les Chinois, et préconisait le recours à la force et la conquête de la Chine occidentale, suivie d'une colonisation par les Cosaques. Dans ses expéditions, il était toujours accompagné de jeunes hommes dont un, Piotr Kozlov, deviendra par la suite un grand explorateur lui-même. Prjevalski mourut en Asie centrale en 1888.

Un des voyageurs et journalistes les plus connus en Europe fut l'orientaliste hongrois Arminius Vambéry, qui traversa l'Asie centrale avec des caravanes, et la mer Caspienne à bord d'une barque pirate. Le gouvernement de l'Inde s'opposait aux voyages de Britanniques dans les zones dangereuses : ils pouvaient finir comme Stoddart et Conolly ;

et si on ne pouvait pas venger leur mort, cela compromettrait le prestige anglais. Mais certains individus étaient difficiles à arrêter, comme Robert Barkley Shaw ou George W. Hayward, qui se rendirent à Kachgar en 1868. Soucieux de promouvoir le commerce anglais et craignant une invasion russe du Xinjiang, leurs rapports n'impressionnèrent guère Lawrence, mais furent utilisés quand le gouvernement indien passa à l'offensive. Hayward fut finalement tué en cherchant une route pour le Pamir. Ney Elias, un explorateur et agent anglais qui commença par une exploration du cours du Huang-he en 1868, fit, quatre ans plus tard, un voyage à travers la Mongolie et la Sibérie.

En Inde, dans les années 1860, fut créée une école unique d'explorateurs indiens. Appelés « *pundit* », comme les lettrés traditionnels (littéralement *pundit* signifie « spécialiste en cinq sciences »), ils recevaient une bonne éducation géographique et apprenaient à marcher en gardant toujours le même rythme, et à calculer ainsi la distance parcourue. Souvent, ils voyageaient déguisés en pèlerins bouddhistes, ce qui leur permettait de calculer le nombre de pas effectués à l'aide d'un rosaire et de conserver les résultats de leurs observations dans un cylindre à prières. Dans leurs vêtements étaient cachés les instruments nécessaires pour déterminer leurs coordonnées géographiques. Ainsi masqués, les *pundits* contribuèrent largement à l'exploration et, bien sûr, à l'espionnage qui, dans ces circonstances, en était inséparable. Ils explorèrent le cours du Brahmapoutre (Tsang-Po) et de l'Amou-Daria et comblèrent les vides sur les frontières de l'Inde et de l'Afghanistan. Sarat Chandra Das, le plus célèbre des *pundits*, réussit même à deux reprises, en 1879 et en 1882, à pénétrer au Tibet, fermé aux étrangers, et à s'entretenir avec les hauts dignitaires du pays. Sarat Chandra Das fut un des fondateurs de la tibétologie mondiale, en écrivant plusieurs ouvrages de référence et en créant le dictionnaire tibéto-anglais qui, aujourd'hui encore, n'a pas perdu de son importance. Quand la narration de son voyage fut publiée, la nouvelle arriva au Tibet qu'il était en fait un espion britannique. Un haut dignitaire, qui lui avait accordé l'hospitalité, fut exécuté et ses serviteurs mutilés.

Sherlock Holmes

L'un des plus grands joueurs du « Grand Jeu » ne serait autre que...
Sherlock Holmes. Alors que tout le monde l'avait cru mort assassiné par

le sinistre professeur Moriarty (qui réserve encore quelques surprises) dans les chutes de Reichenbach, Sherlock Holmes passa deux ans au Tibet... avant de réapparaître. C'est d'ailleurs ce qu'il explique dans *La Maison vide*⁵ : « J'ai voyagé pendant deux ans au Tibet, et je me suis occupé à visiter Lhassa où j'ai passé quelques jours en compagnie du Lama en chef. Vous avez peut-être entendu parler dans les journaux des remarquables explorations d'un Norvégien du nom de Sigerson, mais je suis sûr qu'il ne vous est jamais venu à l'esprit que vous receviez ainsi des nouvelles de votre ami. » Et c'est tout.

Dans *Le Mandala de Sherlock Holmes*⁶, Jamyang Norbu imagine et relate les aventures de Sigerson/Sherlock Holmes au Tibet durant ces deux années, où, accompagné de Huree Chunder Mookerjee, personnage de *Kim* inventé par Kipling (un Bengali au service des Anglais), il sauve la vie du dalaï-lama et déjoue les projets impérialistes de la Chine au Tibet après avoir fait attaquer la légation chinoise à Lhassa par une foule hystérique, et découvert la pierre sacrée « chintamani » dans le temple de glace de Shambala. Du pur Grand Jeu... joué avec maestria par Sherlock Holmes, qui est donc l'un des premiers Anglais à avoir vu le Potala de Lhassa, le 17 mai 1892, et sans doute le premier à s'être entretenu avec le dalaï-lama. Tout ceci est pure imagination, bien sûr !

Du Grand Jeu, Huree dit ceci : « Le Grand Jeu... Ciel ! Pouvait-on imaginer expression plus fâcheuse et plus déplaisante pour décrire les activités diplomatiques capitales du service cartographique, ce département important quoique peu connu du gouvernement de l'Inde, que j'ai eu l'honneur de servir, dans la mesure de mes modestes capacités, au cours des vingt-cinq dernières années. Cette appellation était le fait d'un certain M. Rudyard Kipling, ancien collaborateur de l'Allahaoud Pionner, qui, avec la désinvolture des journalistes, est parvenu, d'un trait de plume, à ravalier les activités de première importance de notre département au rang [...] d'un match de cricket ! » Notons enfin que vers la fin du livre, Sherlock Holmes, hébété, apprend qu'il est la réincarnation du grand lama tibétain Gangsar Trulku, ancien abbé du monastère du Garuda blanc,

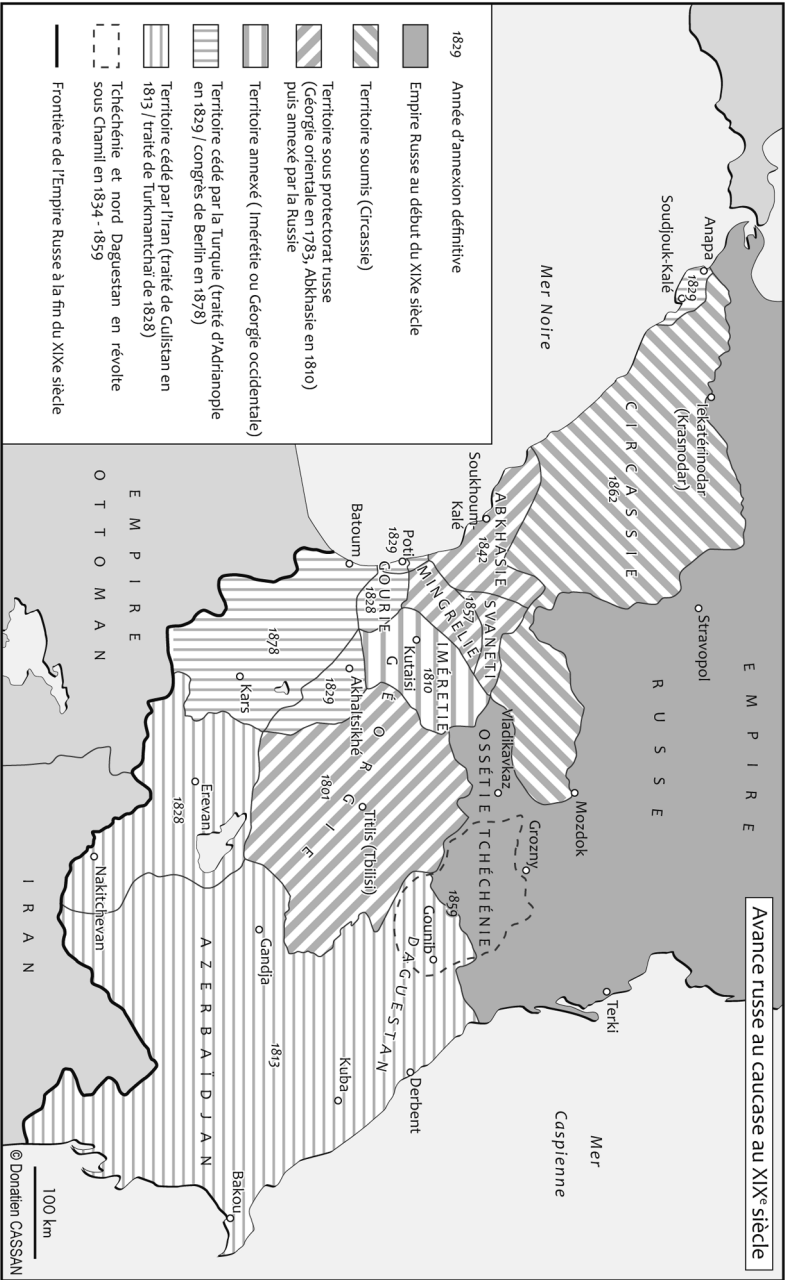
5. Arthur Conan Doyle, *Le Dernier Problème*. *La Maison vide*, traduit de l'anglais par Bernard Tourville, Paris, Flammarion, coll. « GF Étonnants classiques », 2007.

6. Jamyang Norbu, *Le Mandala de Sherlock Holmes*, traduit de l'anglais (indien) par Marielle Morin, Arles, Philippe Picquier, 2004.

réincarnation qui explique beaucoup de ses traits de caractère... et donne une nouvelle dimension au Grand Jeu. Jusqu'à ce que la Chine communiste envahisse le Tibet en octobre 1950 !

Le rôle des relations russo-américaines dans le Grand Jeu

Presque tout le XIX^e siècle fut marqué par une sorte d'entente implicite entre les États-Unis d'Amérique et l'Empire russe. Cette amitié entre deux États organisés d'une façon tellement différente commença dès la « Déclaration de neutralité armée » de Catherine II, celle, justement, qui avait brouillé les relations anglo-russes pour la première fois. Deux États immenses se sentant à la périphérie de l'Europe et souvent confrontés aux mêmes problèmes (l'expansion territoriale, aux dépens de la Chine pour la Russie, aux dépens du Mexique pour les États-Unis, ou, plus tard, la lutte contre l'esclavage) qui éprouvaient une sympathie réciproque, laquelle se trouvait encore renforcée par leur méfiance commune à l'égard des Anglais. L'exploration russe de la Californie fut mal vue par les Américains, mais elle ne fut jamais importante, se limitant à un fort qui s'appelait Rossiya (la Russie). En 1841, d'ailleurs, le fort (rebaptisé Fort Ross) fut cédé aux Américains. Ainsi, quand les Russes, dans les années 1850, voulurent prendre pied en Extrême-Orient, l'Amérique devint pour eux un centre d'approvisionnement, la communication avec la Russie européenne étant toujours difficile. C'est à San Francisco que commença la construction de la flotte russe d'Extrême-Orient. Les Russes ne durent pas attendre longtemps avant de rendre, à leur tour, un service aux États-Unis. Quand, pendant la guerre civile, le Royaume-Uni et la France appuyèrent les États du Sud, la Russie envoya en 1863 deux escadres à New York et à San Francisco pour montrer sa solidarité avec le Nord. Les buts de guerre rapprochèrent les deux pays : le servage en Russie et l'esclavage aux États-Unis furent abolis presque en même temps. En 1867, craignant que l'Alaska ne tombe entre les mains des Britanniques, le gouvernement russe vendit sa colonie aux États-Unis pour 7,2 millions de dollars (11 millions de roubles), à la veille de la découverte de l'or dans cette région. Cette entente cordiale entre les deux pays continua jusqu'à la fin du XIX^e siècle, quand les intérêts américains et russes commencèrent à diverger en Extrême-Orient.



L'avancée russe en Asie centrale au XIX^e siècle

*La conquête des khanats du Turkestan par l'Empire russe :
la Russie poursuit son avance*

La guerre civile aux États-Unis influença les affaires russes en provoquant une flambée du prix du coton : les États du Sud, qui, avant la guerre, étaient les fournisseurs principaux de coton sur le marché européen, furent isolés par la flotte nord-américaine. Or, il y avait du coton en Asie centrale, bien que sa qualité fût inférieure à celle du coton américain. Pour la Russie, il devint urgent de s'assurer un approvisionnement en coton. Cette raison contribua au lancement de la grande offensive russe au Turkestan. En 1862, la forteresse de Pichpek (aujourd'hui Bichkek, capitale du Kirghizstan) fut occupée. Officiellement, il s'agissait de réunir deux lignes de forteresses, de Sibérie et d'Orenbourg, pour se défendre des incursions kazakhes et kirghizes inspirées par Kokand. Mais quand le colonel Mikhaïl Tchernyaïev, malgré les ordres reçus, prit Tchimkent en 1864, en s'avançant bien au-delà des buts déclarés de Gortchakov, il fut décoré. Ayant bien compris la leçon, Tchernyaïev prit Tachkent en 1865, une ville de 100 000 habitants, pomme de discorde entre Kokand et Boukhara. Quand il reçut l'ordre de ne pas avancer, sachant bien de quoi il s'agissait, il ne décacheta même pas la lettre. Tchernyaïev gagna en popularité dans la ville en exemptant ses habitants d'impôt pendant un an. Plus tard, à cause du manque de ressources (comme toujours, il était presque impossible de se procurer de l'argent auprès du gouvernement russe), il dut emprunter aux usuriers locaux et pratiquer l'emprunt forcé sur ses propres officiers. Gortchakov proclama que l'occupation de Tachkent était temporaire. Mais quand, l'année suivante, la région du Turkestan fut créée, il ne fut plus question d'abandonner Tachkent.

L'émir de Boukhara ne voulut pas reconnaître les nouvelles acquisitions russes, et en 1866 les Russes s'emparèrent de quelques forteresses boukhariotes, à la suite de quoi l'émir déclara la guerre sainte. C'est en 1867 que le général Konstantin Kaufman devint gouverneur du Turkestan. Conservant ce poste pendant de nombreuses années, il devint l'artisan principal de la puissance russe en Asie centrale. Toujours très indépendant, il n'hésita pas à mener quelquefois sa propre politique, beaucoup plus agressive, bien sûr, que celle de Saint-Pétersbourg. Il commença par signer un traité avec Kokand qui ouvrit le khanat au commerce russe. Il estima que les Russes n'avaient pas assez de forces

pour se défendre des Boukhariotes et décida d'attaquer. Samarcande fut prise et, en 1868, Boukhara dut accepter un traité selon lequel l'émir était astreint à payer une lourde indemnité de guerre, à céder Samarcande, à abolir l'esclavage et à ouvrir le pays aux marchands russes. Tandis que la Russie faisait la guerre à Boukhara, la situation changea dans le Turkestan oriental. Dans les années 1860, les musulmans révoltés chassèrent les Chinois de leur pays. En 1867, le pouvoir à Kachgar fut saisi par un guerrier tadjik Ya'qub Bek, un ancien combattant d'Ak-Metchet', hostile aux Russes. Il ferma le pays aux marchands russes et commença à fortifier les frontières. En 1871, les Russes occupèrent la vallée fertile de Kouldja (Ili), qui n'était pas encore entre les mains de Ya'qub Bek. Le commandant de l'armée russe proclama l'annexion de ce territoire, le gouvernement soulignant que l'occupation n'était que temporaire et promettant de le restituer aux Chinois aussitôt qu'ils pourraient en reprendre le contrôle. Ces derniers ne crurent pas au désintéressement russe, et les relations entre la Chine et la Russie se détériorèrent. Mais les relations avec la Grande-Bretagne devinrent encore plus difficiles : les Anglais craignaient que la Russie n'occupât le Turkestan oriental et ne l'utilisât pour monter une invasion de l'Inde. En 1872, le baron Alexandre Kaulbars conduisit une ambassade russe à Kachgar, qui fut suivie, en 1873, par une énorme mission britannique avec Sir Douglas Forsyth à sa tête, apportant quelques milliers de fusils en cadeau. Les deux ambassades conclurent des traités commerciaux avec Yakub Khan [**Yakub Bek ?**], qui était très content de jouer les Britanniques contre les Russes, garantissant ainsi sa propre sécurité. Cependant, si les Anglais s'empressèrent de reconnaître l'indépendance de Yakub Khan, les Russes furent plus réservés, et eurent ainsi une position moins favorable à Kachgar.

Désormais, le seul khanat à défier encore le pouvoir russe était Khiva. Tirant profit de la campagne désastreuse de Perovski, les Russes décidèrent d'encercler Khiva pour faciliter l'approche du khanat. En 1869, sur la côte orientale de la mer Caspienne fut fondée la forteresse de Krasnovodsk qui devait servir de tête de pont pour l'expédition prévue. C'est en 1873 qu'une campagne fut menée contre Khiva, partant de trois endroits différents en même temps. Cette campagne rendit célèbre Mikhaïl Skobelev, surnommé le « général blanc » par les Russes, parce qu'il portait toujours un uniforme impeccablement blanc et chevauchait un étalon blanc. Il fit lui-même une sortie de reconnaissance, déguisé en Turkmène. Le khan dut abandonner une grande partie de

son territoire, exempter les marchands russes de toute taxe et abolir l'esclavage, en affranchissant quelques milliers d'Iraniens. Un nouveau fort russe, Petro-Alexandrovsk, fut bâti à côté de Khiva, sur l'autre rive de l'Amou-Daria. Ainsi, Khiva, comme Boukhara peu avant, fut réduit à un protectorat russe. L'année 1873 vit aussi une expédition contre les Turkmènes yomoudes, marquée par une rare cruauté. En 1875, le coup final fut porté à Kokand. Les habitants de Kokand ayant chassé le khan allié de la Russie et ayant déclaré une guerre sainte contre les infidèles, l'armée russe s'empara du khanat. En 1876, le nom de Kokand cessa d'exister : le territoire, incorporé dans l'Empire russe, fut désormais appelé « la région de Ferghana ».

Les Russes se rapprochaient dangereusement de l'Inde.

*Montée de la tension. La guerre russo-turque et le jingoïsme :
le rôle des opinions publiques*

Les gouvernements russe et anglais étaient maintenant soucieux de conserver de bonnes relations. Ainsi, le gouvernement de l'Inde ne voulut pas écouter l'ambassade du khan de Khiva en 1872 et ne vendit pas d'armes à Ya'qub Bek (bien qu'une grande quantité d'armes fût vendue par des particuliers). De même, le gouvernement russe refusa d'accueillir les ambassades qu'envoyèrent des potentats indiens désireux de trouver un appui contre les Anglais. Mais les particuliers furent beaucoup moins réservés ! Chaque avancée des Russes était suivie d'un flot d'articles russophobes et d'une explosion d'indignation non seulement contre la Russie, mais aussi contre le gouvernement britannique qui la « ménageait trop », les protestations officielles de la part de la Grande-Bretagne ne pouvant pas changer grand-chose. À la fin des années 1860, naquit l'idée d'un Afghanistan comme État tampon séparant les possessions de deux empires.

En même temps, les liens de l'Inde avec la Grande-Bretagne se resserraient. En 1869, le canal de Suez fut ouvert, raccourcissant considérablement la distance que devaient parcourir les navires. Cinq ans plus tard, 40 % des actions furent achetées par le gouvernement anglais, qui s'assura ainsi le contrôle du canal. En 1870, un câble télégraphique sous-marin relia la colonie à la métropole. Les gestes symboliques jouèrent aussi un rôle important : ainsi, en 1874, le nouveau gouvernement de Benjamin Disraeli, pour montrer le lien indissoluble de l'Inde avec

l'Angleterre, proclama la reine Victoria impératrice des Indes. Le gouvernement adopta de nouveau une politique plus agressive. En 1875, la ville de Quetta, à côté du col du Bolan, fut annexée. Lord Edward Robert Lytton, le protégé de Disraeli et nouveau vice-roi des Indes, proposa, en cas de guerre avec la Russie, de « répandre une mer de feu » sur les Russes en Asie centrale.

La politique à l'égard de l'Afghanistan changea également. Après la mort de Dost Muhammad, en 1863, une guerre civile éclata en Afghanistan, qui dura cinq ans, se soldant par une victoire de Sher Ali Khan, le successeur désigné de l'ancien émir. Son adversaire, Abdurrahman Khan, se réfugia à Boukhara, d'où il fut transféré à Samarcande, restant ainsi sous le contrôle direct des Russes. Sher Ali Khan visita Lord Richard Southwell Bourke Mayo, vice-roi des Indes, en 1869, et établit des rapports amicaux avec les Britanniques, malgré leur refus de signer un traité d'alliance défensive et de lui fixer un subside annuel. Mais en 1873, quand, effrayé par la campagne de Khiva, il chercha une garantie anglaise contre une possible attaque russe, le gouvernement de Gladstone refusa. En 1873, pour calmer les Anglais, Gortchakov affirma l'absence de quelconques prétentions de la Russie sur l'Afghanistan et reconnut les régions de Wakhan et de Badakhshan comme faisant partie de cet État. Ainsi, l'Afghanistan acquit une bande étroite de territoire, qui séparait l'Inde du Turkestan. Mais sa frontière septentrionale restait toujours imprécise à cause des différends non réglés entre l'Afghanistan et Boukhara. Néanmoins, l'activité du gouvernement Disraeli inquiétait les Russes ; Kaufman, d'ailleurs, entama alors une correspondance avec Sher Ali Khan. Cela ne manqua pas d'inquiéter les Anglais, et le cercle vicieux, classique dans le Grand Jeu, recommença, malgré le souhait exprimé par Lytton et approuvé par Kaufman, d'établir un lien direct entre le vice-roi des Indes et le gouverneur du Turkestan. Lord Lytton proposa de garantir la sécurité de l'Afghanistan, mais il exigeait une condition impossible pour les Russes : accepter le stationnement de missions britanniques à Kaboul, à Herat et dans les autres villes afghanes. Sher Ali Khan répondit qu'il ne pouvait pas garantir la sécurité de ces missions ; d'ailleurs, s'il acceptait cette condition, les Russes seraient en droit de demander la même chose. Lord Lytton lui répondit que l'Afghanistan n'était qu'un pot de terre entre deux chaudières de fer, mais n'entreprit pour l'instant aucune action contre lui.

C'est à cette époque-là que l'Anglais Frederick Burnaby visita Khiva, et le colonel russe Nikolaï Grodekov, Herat et l'Afghanistan –

tous deux se considérant en mission de reconnaissance dans la zone d'influence de l'adversaire potentiel. Mais soudain la tension monta encore d'un cran à cause de la guerre russo-turque.

Au début des années 1870, rien n'augurait d'une nouvelle guerre russo-turque. Les relations entre les deux pays étaient très bonnes et la Russie n'était absolument pas prête à une nouvelle guerre à grande échelle – l'argent manquait et l'armée n'était pas assez efficace à cause d'une réforme militaire qui était en train de s'opérer. Mais en 1875 commença dans les Balkans une révolte contre les Turcs, et l'opinion publique russe se mobilisa pour une guerre en faveur des « frères slaves ». La Grande-Bretagne de Disraeli devenait, cependant, turcophile, jusqu'à ce que le massacre de 12 000 Bulgares par les Turcs soit révélé au monde par un journaliste américain, Januarius Macgahan. En 1877, la guerre éclata. Mais les Turcs se défendirent bien, et ce fut seulement en 1878 que les Russes vainquirent la résistance turque et avancèrent vers Constantinople. L'opinion publique en Grande-Bretagne était alors fort remontée contre la Russie, jusqu'à vouloir faire la guerre si les Russes essayaient de prendre Constantinople. Cette attitude, qui reçut le nom de jingoïsme (du mot « *jingo*⁷ » apparaissant dans une chanson populaire antirusse chantée dans les cafés de Londres), était partagée par la plupart des Anglais. Les préparatifs de guerre commencèrent. Même au Cap, les Anglais installèrent de gros canons pour protéger l'Afrique du Sud d'une attaque possible de la flotte russe. Quand les Russes arrivèrent aux portes de la capitale turque, ils trouvèrent la flotte anglaise dans les Dardanelles. Le traité de San Stefano, signé entre la Russie et la Turquie, n'était pas acceptable pour les Britanniques, qui se préparèrent alors à la guerre. Un détachement de troupes indiennes fut envoyé à Malte, un autre fut mis en état d'alerte dans l'Inde du Nord pour menacer le Turkestan. Kaufman était en train de rassembler une armée en Asie centrale, soi-disant pour attaquer l'Inde – bien qu'il eût fallu être paranoïaque pour croire sérieusement que les Russes pouvaient préparer une invasion de l'Inde –, et une mission russe du général Nikolaï Stoliétov fut envoyée à Kaboul. Mais au congrès de Berlin, le tsar accepta de modérer les conditions imposées aux Turcs, et la guerre anglo-russe fut évitée. La Russie ne gagna pas grand-chose à cette guerre, si ce n'était la conscience triomphante des slavophiles russes, contents d'avoir contribué à la libération des Slaves et des chrétiens des Balkans. Les Britanniques reçurent plus

7. Voir « MacDermott Song », p. XXX.

d'avantages : le sultan, en récompense de leur aide, leur céda Chypre. Ce fut la dernière guerre russo-turque avant la Première Guerre mondiale, bien qu'il restât encore une région que les Russes déclaraient vouloir libérer du joug turc ou, tout du moins, rendre autonome : les vastes territoires de l'Empire ottoman habités depuis plus de deux millénaires par les Arméniens. Bien sûr, dans le climat politique du Grand Jeu, c'était impensable. Pour longtemps, l'Arménie devint un enjeu dans la lutte diplomatique de la Russie et de la Grande-Bretagne, où chaque pays poursuivait ses propres buts. Ainsi, le Grand Jeu ne permit pas aux Arméniens de se libérer et cela fut une cause indirecte du génocide arménien de 1915, lorsque les Turcs ne massacrèrent pas moins d'un million et demi d'Arméniens. David Lloyd George, plus tard, reconnut la faute des Anglais, qui avait mené à un tel résultat. Pourtant, il faut éviter d'imputer la faute aux seuls Anglais : plus tard, dans les années 1890, quand la Grande-Bretagne voulut faire quelque chose pour les Arméniens, ce fut la Russie qui s'opposa à elle – pour les mêmes raisons stratégiques...

La deuxième guerre anglo-afghane : les Anglais s'empêchent de nouveau... mais s'en tirent un peu mieux

La mission de Stoliétov, envoyée avant le congrès de Berlin, arriva à Kaboul, malgré Sher Ali Khan qui essaya de décourager les Russes en disant qu'il ne pouvait pas garantir leur sécurité en Afghanistan. Elle fut rappelée presque aussitôt, à la suite des accords conclus entre la Grande-Bretagne et la Russie. Mais un traité d'assistance mutuelle fut signé, et Stoliétov laissa derrière lui quelques officiers de sa mission. Lord Lytton, exaspéré par ces nouvelles, écrivit que Sher Ali Khan était un « sauvage atteint par la folie » et décida de lui faire la guerre. Une mission fut envoyée, que l'émir retint sur la frontière. En novembre 1878, la deuxième guerre anglo-afghane commença. Tandis que les Anglais progressaient vers Kaboul, Sher Ali Khan demanda de l'aide à Kaufman. Celui-ci mit tout en œuvre pour convaincre le gouvernement d'aider l'émir d'Afghanistan, mais ni le tsar ni les ministres ne pouvaient envisager de s'engager contre la Grande-Bretagne. Kaufman dut écrire à Sher Ali, en lui disant qu'il était impossible d'envoyer des soldats au milieu de l'hiver, et en lui conseillant de faire la paix avec les Anglais. Alors, Sher Ali Khan décida d'aller en personne

à Saint-Pétersbourg pour demander l'aide du tsar. Mais l'entrée de la Russie lui fut refusée, et il mourut près de la frontière, abandonné de tous. Son fils et successeur, Yakub Khan, se hâta de faire la paix avec les Britanniques, en leur cédant la passe de Khyber, en leur assurant le contrôle de la politique extérieure du pays ainsi qu'en leur donnant la permission de faire stationner des missions à Kaboul et dans les autres villes du pays. En échange, il reçut des garanties de protection contre les Russes et les Iraniens, et des subsides annuels. En mai 1879, le traité de Gandamak fut signé. Le commandant Pierre Louis Napoléon Cavaignari devint ambassadeur à Kaboul. Il est curieux de noter que Yakub Khan et son commandant en chef vinrent aux négociations habillés en uniformes militaires russes, défiant ainsi les Britanniques.

La facilité avec laquelle le résultat souhaité fut obtenu et les Russes déconfits, produisit une euphorie parmi les Britanniques. Le seul à comprendre comment tout cela se terminerait fut l'ancien vice-roi Sir John Lawrence, qui, en entendant parler de l'ambassade de Cavaignari, déclara : « Ils seront tous tués. » Il eut raison. En septembre, une armée afghane arriva de Herat et demanda à être payée par l'émir, qui n'avait pas payé ses soldats depuis plusieurs mois. L'émir ayant refusé, les soldats afghans, furieux de voir des étrangers à Kaboul, décidèrent de leur demander cet argent. Quand Cavaignari refusa lui aussi, ils massacrèrent toute la mission. Yakub Khan ne put ou ne voulut pas sauver les Anglais. Les troupes anglaises occupèrent alors de nouveau le pays et entrèrent à Kaboul. Au début, Lytton se proposa même de brûler complètement Kaboul. Mais le général Frederick Roberts se contenta d'envoyer l'émir et sa famille en exil en Inde, et d'exécuter plus de deux cents Afghans, les pendant et même les brûlant vifs, parfois sur des preuves très douteuses, comme cela avait été le cas trente-sept ans auparavant. Cela ne manqua pas d'accroître le ressentiment envers les Anglais. Les tribus du nord se révoltèrent et attaquèrent. Roberts, en choisissant une bonne stratégie, sut tenir sa position. Mais, compte tenu de la haine générale contre les Anglais en Afghanistan, on ne savait plus quoi entreprendre. Il était évident qu'une occupation durable du pays ne pouvait pas être envisagée. Les Anglais décidèrent alors de diviser le pays afin que les Russes ne puissent en prendre le contrôle. C'est à ce moment-là que Kaufman soutint un nouveau prétendant au trône, Abdurrahman Khan, le petit-fils de Dost Muhammad, qui habitait depuis douze ans à Samarcande. En février 1880, Abdurrahman Khan traversa la frontière et entra en Afghanistan, avec quelques armes et de

l'argent russe. Les Britanniques, plutôt que de s'opposer à ce protégé russe, choisirent une tactique simple et géniale : ils le reconnurent émir d'Afghanistan et évacuèrent l'armée, en ne laissant qu'un agent musulman à Kaboul. Abdurrahman Khan accepta de soumettre sa politique extérieure au contrôle britannique, mais ne fit aucune autre concession. Ainsi se termina la deuxième guerre anglo-afghane qui ne fut guère plus glorieuse que la première, bien que moins coûteuse en vies humaines.

Le cabinet de Disraeli fut renversé, et le nouveau Premier ministre, William Ewart Gladstone, adopta une politique plus pacifique, comprenant bien que les actions agressives provoquaient les Russes inutilement. Le nouvel émir instaura un régime fort en Afghanistan, régnant sur le pays d'une main de fer et exterminant les opposants. En même temps, il apprit bien les leçons données à ses prédécesseurs et évita de se mêler des rapports anglo-russes. Cette politique fut profitable à tout le monde.

Les relations russo-chinoises. La question d'Ili

Le pouvoir de Ya'qub Bek à Kachgar semblait établi pour longtemps, et les Anglais conseillaient même aux Chinois de reconnaître son indépendance. Mais, en 1877, les Chinois parvinrent à restaurer leur contrôle sur Kachgar. Maintenant que le Turkestan oriental était revenu sous contrôle chinois, les Russes se trouvèrent devant l'obligation de remplir leur promesse et de rendre la vallée d'Ili qu'ils occupaient depuis six ans. Mais, si le tsar considérait qu'il s'agissait d'une dette d'honneur et qu'il fallait rendre Ili, plusieurs ministres préféraient faire la guerre à la Chine plutôt que de restituer un territoire qu'ils considéraient déjà comme faisant partie de la Russie. Les militaires russes s'indignèrent de la « perfidie » et de l'« insolence » des Chinois, vu que, sans une neutralité russe bienveillante, ils n'auraient pas pu venir à bout des révoltés musulmans. Il est vrai que la plupart des habitants d'Ili préféraient le pouvoir russe à celui des Chinois, car la répression de la révolte musulmane dans le Turkestan oriental avait été marquée par une extrême cruauté. La première ambassade chinoise en Russie, dirigée par le marquis Chung [**prénom + dates de naissance et de mort ?**], conclut en 1879 l'accord de Livadie, selon lequel les Russes renaient une partie importante d'Ili, recevaient des avantages commerciaux et cinq millions de roubles de dédommagement pour les coûts de l'occupation d'Ili. L'accord provoqua un tel

mécontentement en Chine que l'ambassadeur faillit être décapité et des préparatifs de guerre commencèrent.

La Grande-Bretagne, qui avait peur d'une victoire russe sur la Chine, parvint à persuader les Chinois de reprendre les négociations, avec une médiation britannique. Le nouvel ambassadeur, le marquis Zeng Ji-ze, sut voir les faiblesses de la Russie qui venait de sortir d'une guerre pénible. Finalement, en 1881, le traité de Saint-Petersbourg fut conclu, selon lequel la Russie ne conservait qu'une petite bande de territoire où purent habiter les Kirghiz qui préféraient la suzeraineté russe à celle de la Chine. Il est vrai que le montant des dédommagements s'élevait maintenant à neuf millions de roubles, mais le succès du diplomate pékinois n'en était pas moins évident. Plus de 100 000 habitants d'Ili émigrèrent en Russie.

Cet accord porta atteinte au commerce britannique dans le Turkestan oriental. Les Chinois, obligés d'octroyer des privilèges aux marchandises russes, élevèrent les tarifs pour l'Inde. Le consul russe à Kachgar, Nikolai Petrovski, compliqua encore les choses. Homme très versé en archéologie et en langues orientales, il fit maintes découvertes scientifiques, mais envers la population locale il se montra presque toujours brutal et intriguait beaucoup, à tel point que les habitants de Kachgar finirent par avoir peur de lui. Les officiels chinois, intimidés par Petrovski, craignaient une annexion de Kachgar par la Russie et lui obéissaient. Un agent d'Elias Ney expliqua à ce dernier que les gens de Kachgar n'accepteraient jamais un consul britannique, pour ne pas avoir un autre Petrovski. Les musulmans de Kachgar appelèrent ce dernier « le nouveau Gengis Khan ». Bien que les relations russo-chinoises fussent maintenant bonnes, les militaires russes consacrèrent beaucoup de temps à étudier le potentiel militaire de la Chine et à élaborer des projets de guerre. Dans le *Recueil des matériels géographiques, topographiques et statistiques sur l'Asie*, qui fut publié par l'état-major à partir de 1883 et qui n'était pas destiné au grand public, les premiers numéros étaient remplis de considérations militaires sur la Chine.

*La soumission des Turkmènes, la crise de 1885 :
les Russes avancent toujours*

La soumission de Khiva assura aux Russes le contrôle d'une partie très importante de l'Asie centrale. Cependant, entre la Russie, l'Iran et

l'Afghanistan, il restait encore un peuple indépendant : les Turkmènes, dont les plus belliqueux étaient les Tékés de l'oasis Geok-Tépé. Ils brouillaient toujours les frontières méridionales de la Russie, en coupant la route entre Krasnovodsk et Tachkent. En 1879, les Russes lancèrent une attaque contre la principale forteresse turkmène, Geok-Tépé. Mais la tentative se solda par un échec : les Turkmènes étaient des adversaires beaucoup plus redoutables que les armées des khanats rencontrées par les Russes auparavant. De plus, Geok-Tépé avait été fortifiée avec l'aide du capitaine Butler, envoyé par Lord Lytton, mais qui s'était fait passer pour un simple voyageur. L'approvisionnement de l'armée fut aussi très difficile. L'Iran s'inquiétait beaucoup des mouvements russes si près de sa frontière. Mais l'ambassadeur russe à Téhéran, Ivan Zinoviev, réussit à calmer le shah et à obtenir l'autorisation d'acheter de la nourriture pour l'armée en Iran. Au cours de la deuxième expédition, en 1881, le général Skobelev réussit finalement à s'emparer de la forteresse, ce qui se solda par un bain de sang. Skobelev expliqua lui-même sa cruauté par la nécessité de pacifier les Turkmènes une bonne fois pour toutes. Les Russes respectèrent, néanmoins, l'adversaire digne qu'avaient été les Turkmènes. « Ce serait une bonne affaire que de former quelques centaines de cavaliers de ces braves gaillards de Tékés et de les mener contre Vienne », disait Skobelev. La campagne fut observée de près par deux Anglais : le journaliste Edmund O'Donovan et le colonel Charles Stewart, qui était tellement bien déguisé en marchand arménien que même O'Donovan ne comprit pas qu'il était son compatriote.

La seule ville turkmène indépendante restait Merv. À mi-chemin entre Geok-Tépé et Herat, elle devint un tel sujet de préoccupation pour les Britanniques qu'un observateur caustique parla de la « nervosité » (*mervousness*) de la société anglaise. Encore une fois, les autorités russes déclarèrent qu'elles ne souhaitaient pas aller plus loin et n'avaient aucune raison ni volonté de prendre Merv. Alexandre II l'assura solennellement. Mais en 1881, il périt, assassiné par les révolutionnaires. Et sous son successeur, Alexandre III, les Russes avancèrent de nouveau. En 1884, sans coup férir, Merv reconnut la suzeraineté du tsar blanc. Désormais, les Britanniques s'attendaient à une attaque russe sur Herat. Et certains généraux russes auraient voulu la mener à bien, chose qui n'était pas acceptable pour le gouvernement, qui, bien sûr, voulait toujours aller plus loin... mais sans rompre avec la Grande-Bretagne. En 1885, un petit pas en avant fut fait : les Russes occupèrent l'oasis de Pendjeh, en battant les Afghans. Au moment crucial, le câble

télégraphique qui allait à Londres fut coupé par un agent russe à Machhad. Les Anglais, bien que dirigés par le cabinet libéral de Gladstone, ne pouvaient plus tolérer l'avancée russe, et les deux pays en arrivèrent au seuil de la guerre. La presse britannique pronostiquait une invasion russe de l'Inde de cinq côtés simultanément ; les diplomates préparaient les ultimatums ; le Parlement britannique vota un crédit de guerre de 11 millions de livres ; les flottes se préparaient à la guerre. Même les plus optimistes, qui disaient que la guerre russo-anglaise n'allait peut-être pas éclater maintenant, pensaient aussi que, tôt ou tard, elle était inévitable. Néanmoins, ni la Russie ni la Grande-Bretagne n'avaient vraiment envie de se battre. De plus, Abdurrahman Khan montra une réserve et une clairvoyance extraordinaire, refusant une guerre avec les Russes. Finalement, la frontière septentrionale de l'Afghanistan fut tracée, l'Amou-Daria devenant la limite de l'influence russe. Le traité de 1873 fut plus ou moins respecté.

Ainsi, la guerre avait été évitée de justesse. Les russophobes étaient sûrs que la Russie allait encore avancer rapidement. Mais, cette fois, ils eurent tort. La Russie n'a envahi l'Afghanistan qu'en 1979.

La fin du Grand Jeu. 1885-1907

Les Russes en Inde et les Indiens en Russie

Des années de propagande russophobe en Inde eurent pour conséquence que les Indiens mécontents des Anglais songèrent à faire appel aux Russes pour leur libération. Dans les années 1860-1870, les maharadjahs du Cachemire et de l'Indore écrivirent au tsar en lui demandant de leur venir en aide. La réaction fut la même que celle des Anglais ayant reçu un ambassadeur du khan de Khiva : les Russes répondirent qu'ils ne cherchaient pas la guerre. Cependant, Vérechtchaguine, le célèbre peintre qui peignit une série de tableaux consacrés à l'Inde et une autre au Turkestan, écrivait à ses amis que tout Russe voyageant en Inde était regardé avec beaucoup de méfiance. On ne sait pas grand-chose sur les agents russes en Inde, mais il est probable que la célèbre médium Elena Blavatski fût un agent du service secret. Or, la « Société théosophique » fondée par la prophétesse en 1875, jouissait d'une immense popularité en Inde, ralliant à elle de nombreux Indiens et

même des Anglais. Le culte qu'elle créa, d'ailleurs, fut lié au nationalisme indien.

Au milieu de la crise de 1885, Duleep Singh, l'ancien maharadjah du Pendjab dépossédé par les Britanniques et devenu favori de la reine Victoria, partit pour l'Inde, mais fut retenu comme suspect. De rage, il proposa ses services au gouvernement russe. Avec l'aide de Mikhaïl Katkov, éditeur du journal *Moskovskié Védomosti*, il réussit à aller en Russie. Il promit de soulever le Pendjab contre les Anglais et, après la victoire, de payer un large tribut à l'Empire russe. Mais le tsar Alexandre III, bien qu'intéressé par sa proposition, ne l'accepta pas et Duleep Singh rentra en Grande-Bretagne.

Conflits au Pamir et en Inde du Nord, démarcation de la frontière afghane : le Grand Jeu fonctionne à plein

Désormais, les frontières de l'influence russe étaient bien tracées à l'ouest de l'Asie centrale. Mais plus à l'est, le Pamir restait encore un territoire assez mal connu. Difficile d'accès, sa véritable exploration ne commença qu'en 1838, avec l'expédition du lieutenant John Wood. En 1886, celle du colonel William Lockhart constata que les cols du Pamir étaient trop difficiles pour que les Russes puissent y passer pour envahir l'Inde. Cependant, il n'excluait pas la possibilité d'une diversion russe en cas de guerre, pendant les mois d'été. Le général Charles Metcalfe MacGregor écrivit un livre secret *Defense of India*, où il proposait un plan d'action contre la Russie. Au Pamir, ce plan consistait à inciter les Chinois et les Afghans à avancer leurs frontières, afin de créer une barrière infranchissable pour la Russie. Cependant, plusieurs principautés du Pamir étaient tributaires de Bokhara ou Kokand, ce qui donnait du poids aux prétentions russes dans la région. En 1889, deux expéditions se rencontrèrent dans le Pamir, celle du Russe Bronislav Grombtchevski et celle de l'Anglais Francis Younghusband. En 1891, Younghusband, qui essayait de convaincre les Chinois et les Afghans d'avancer leurs frontières pour occuper tout le Pamir, fut expulsé par une expédition militaire russe sous le commandement du colonel Mikhaïl Ionov, laquelle s'installa au Pamir. Nikolaï Giers, le ministre russe des Affaires étrangères, justifia la méfiance russe par le livre de MacGregor, que les Russes avaient pu se procurer. Ce livre était tellement secret que même l'ambassadeur anglais à Saint-Pétersbourg n'en avait jamais entendu parler.

Quand, la même année, le prince de Kunduz (Hunza) voulut entrer dans l'Empire russe, une expédition militaire anglaise l'écrasa. Les journaux anglophobes russes incitèrent le gouvernement à la guerre. Mais, finalement, une solution plus pacifique fut choisie.

Au début des années 1890, les Chinois proposèrent un Pamir neutre. Mais peu à peu, il devint clair que le pays allait être délimité. C'est alors qu'une sorte de Grand Jeu à quatre commença : non seulement les Anglais et les Russes, mais aussi les Chinois et les Afghans intriguaient, menaçaient la population locale, enlevaient les inscriptions et les bornes frontières de leurs rivaux et parfois s'engageaient dans les combats locaux.

Finalement, en 1895 une commission russo-anglaise fut formée pour la démarcation des frontières. Malgré les divergences d'opinions en ce qui concernait cette frontière, les relations entre les deux délégations furent très cordiales. Les représentants afghans signèrent l'accord au nom de leur gouvernement. La démarcation ne fut pas reconnue par la Chine, qui, néanmoins, l'accepta de fait. Bien que plusieurs voix s'élevassent en Grande-Bretagne contre ce qui était perçu comme une concession faite à la Russie, l'accord fut ratifié en 1896. Désormais, le centre du Grand Jeu se déplaça plus loin à l'est, dans les terres chinoises.

L'influence russe dans le Turkestan oriental

Les Anglais espéraient aussi créer une armée dans le Turkestan oriental sous le contrôle d'officiers britanniques, afin de l'utiliser contre les Russes. Mais l'influence russe à Kachgar fut inébranlable pendant plus de vingt ans. Comme les Anglais avaient reconnu le pouvoir de Ya'qub Bek dans le Turkestan oriental, les Chinois leur refusèrent un consulat. Après 1882, Petrovski, le consul russe à Kachgar, contrôlait tellement bien la situation qu'on le surnomma « le roi de Kachgarie ». Le Turkestan oriental fut inondé de marchandises russes, payées en roubles-or. Sous la direction de Petrovski, Kachgar devint le centre des activités russes. Petrovski rédigea, en russe et en persan, une instruction remarquable pour les agents indigènes envoyés en mission de reconnaissance. Dans cette instruction, se trouvait une liste exhaustive de renseignements concernant le mode de vie, la composition ethnique, la religion, les lois, ainsi qu'un ensemble de questions relatives à l'économie et au commerce. On y trouvait aussi une série d'informations sur

l'administration, la personne du prince régnant, ses relations extérieures, son armée – le tout en 70 rubriques. Une attention spéciale était accordée aux renseignements concernant les Anglais : s'ils résidaient au pays, quelle était leur fonction, s'ils entretenaient des relations avec le prince, si le peuple était bien ou mal disposé à leur égard.

En 1890, Younghusband emmena avec lui à Kachgar George Macartney, demi-Anglais et demi-Mandchou qui, après avoir rempli des fonctions de traducteur, devint un agent britannique permanent sur place. Petrovski et Macartney, tous les deux hospitaliers envers les voyageurs et les explorateurs, furent rivaux non seulement en politique et en économie, mais également dans leur chasse aux objets archéologiques (manuscrits, livres, poterie et monnaie). Néanmoins, pendant quelque temps, ils gardèrent des relations normales, avant de se brouiller. Petrovski cessa alors toute communication avec son rival, en le qualifiant d'« espion anglais » (parmi les *gentlemen*, il n'y avait pas de pire insulte que celle d'« espion »). Ce ne fut qu'en 1909, une année après la mort de Petrovski, que Macartney reçut le rang de consul britannique à Kachgar.

L'expansion ferroviaire et les relations russo-chinoises

En 1880 commença la construction de la voie ferrée transcaspienne. En 1885, elle atteignit Merv (seulement une année après son annexion) et, en 1888, Boukhara et Samarcande. En 1900, la voie ferrée atteignit Kouchka, dans l'oasis de Pendjeh, et en 1906 un chemin de fer relia Orenbourg à Tachkent. La voie ferrée changea beaucoup le style de vie des populations, accélérant le développement économique de la région et, surtout, modifia la situation stratégique de cette dernière – ce qui attira, bien évidemment, l'attention des Anglais. Dorénavant, une armée russe pouvait arriver à la frontière indienne beaucoup plus vite que l'armée anglaise elle-même ! Déjà en 1882, les Anglais avaient exprimé la crainte que les Russes pouvaient s'emparer d'Herat et relier rapidement cette ville à la Russie en utilisant une voie ferrée. Les Britanniques décidèrent alors de bâtir un réseau de voies ferrées allant vers la frontière septentrionale de l'Inde. En 1888, Lord George Nathaniel Curzon traversa le Turkestan par le chemin de fer transcaspien, et publia ses observations détaillées.

Une autre voie ferrée, beaucoup plus connue, fut construite à la limite des deux siècles en Russie. Il s'agit du Transsibérien, reliant la

Russie d'Europe à l'Extrême-Orient et accroissant largement l'influence russe dans la région. Sa construction débuta à Vladivostok en 1891. Parmi les hauts fonctionnaires russes, on trouvait un nombre toujours croissant de partisans de l'expansion russe en Chine, en Corée et au Tibet, et de la création de ce qu'on appelait « *Jeltorossiya* » (la « Russie jaune », par analogie avec la « Grande Russie » – la Russie –, la « Petite Russie » – l'Ukraine – et la « Russie blanche » – la Biélorussie). Les champions de cette idée à la cour du tsar comprenaient le prince Esper Ukh-tomski, passionné d'Orient, et Jamcharan (Piotr) Badmaïev, diplomate et pharmacien, extrêmement populaire à Saint-Pétersbourg grâce à sa connaissance de la médecine tibétaine. Badmaïev proposait d'avancer en Mongolie, au Tibet et au Turkestan oriental, avec une annexion ultérieure, et, pour mieux contrôler la Chine de l'Ouest, de construire un embranchement ferroviaire allant jusqu'à Lanzhou. Il fut décidé d'utiliser comme agents d'influence russe les Bouriates et les Kalmouks, deux peuples bouddhistes mongols habitant la Russie. De fait, malgré le prosélytisme croissant des prêtres orthodoxes, les bouddhistes se sentaient assez bien en Russie et pouvaient avec confiance dessiner le projet d'une fédération bouddhique sous l'égide russe.

Un épisode qui se produisit pendant l'hiver 1892-1893 à Pékin montre d'ailleurs bien l'ascendant de la Russie sur l'Extrême-Orient à l'époque. Des représentants des insurgés vietnamiens se présentèrent à l'ambassade russe en implorant l'aide diplomatique du tsar pour obtenir une évacuation des troupes françaises de leur pays, en échange d'une somme d'argent.

Mais la Russie se trouva, en Extrême-Orient, un nouveau rival : le Japon. Cet État était aussi un centre d'attraction pour les bouddhistes et les Asiatiques. Pourtant, ce fut précisément la victoire japonaise dans la guerre contre la Chine en 1895 qui donna une nouvelle occasion à la Russie d'affirmer son influence. D'abord, les Japonais voulurent obtenir Qingdao et la péninsule de Liaodong avec Port-Arthur – des bases navales situées sur la côte chinoise. Mais la Russie, de concert avec la France et l'Allemagne, fit pression sur le Japon, qui dut renoncer à ses objectifs expansionnistes en Chine et se contenter de l'île de Taïwan et d'une contribution, vite payée par les banques françaises, à la garantie de l'**emprunt** russe. En échange, la Russie obtint le droit de construire le chemin de fer de Mandchourie qui devait rester en sa possession pendant quatre-vingts ans. Désormais, c'était au tour de la Russie d'avoir des vues sur les bases de Qingdao et de Port-Arthur. Mais, en 1897, ce

furent les Allemands qui prirent Qingdao. S'attendant à la prise de Port-Arthur par les Anglais, les Russes voulurent les devancer et débarquèrent dans la ville. En 1898, la Russie obtint en bail la péninsule de Liaodong avec une base navale à Port-Arthur. La Grande-Bretagne ne protesta pas, se contentant de contrebalancer la Russie en prenant en bail la ville de Weihai, à l'est du Shandong. En 1899 suivit l'accord entre les deux puissances, selon lequel la Russie obtenait un droit exclusif de construction de chemins de fer dans le Nord de la Chine, et la Grande-Bretagne dans la vallée du Yangzi. Les Russes commencèrent la construction du chemin de fer transmandchourien, qui devait faire partie du Transsibérien – à travers la Mandchourie, la route de Saint-Pétersbourg à Vladivostok était beaucoup plus courte et, de plus, on pouvait à présent construire un embranchement jusqu'à Port-Arthur.

En 1899, la Chine connut la grande révolte des *Yihetuan* (« Boxeurs »), dirigée contre les Européens et les chrétiens chinois. Des massacres eurent lieu, et le quartier des ambassades à Pékin fut assiégé. Cela provoqua une vive réaction de la part des grandes puissances : en 1900, une force alliée composée de huit nations (Grande-Bretagne, France, Allemagne, Japon, Russie, États-Unis, Autriche-Hongrie et Italie) débarqua en Chine pour écraser la révolte. Comme les travailleurs russes du Transmandchourien avaient subi des attaques et qu'une grande partie du chemin de fer avait été détruite, les Russes profitèrent de ce prétexte pour envahir la Mandchourie. Pour le Japon, la présence russe en Mandchourie signifiait non seulement une atteinte aux intérêts commerciaux de la jeune puissance, mais aussi une sorte d'épée de Damoclès : le Transsibérien achevé, la Russie serait en mesure de transporter à une vitesse éclair ses immenses armées contre elle. De plus, les Russes ne permettraient manifestement pas aux Japonais d'annexer la Corée. En cherchant une garantie contre un tel affrontement, le Japon conclut en 1902 une alliance avec la Grande-Bretagne. Le moment était bien choisi : après quelques années de calme, la russophobie montait de nouveau en Angleterre, cette fois-ci à cause du Tibet.

Le Tibet entre dans le Grand Jeu : Younghusband à Lhassa

Depuis longtemps, les Britanniques songeaient à pénétrer au Tibet, fermé aux étrangers depuis la fin du XVIII^e siècle. En 1885, ils obtinrent la permission chinoise d'y envoyer une ambassade, mais les Tibétains

leur refusèrent l'entrée. En 1888, les Anglais avancèrent jusqu'au Sikkim, une principauté coincée entre le Népal, le Bhoutan et le Tibet, et y détruisirent une armée tibétaine qui prétendait le contrôler. En 1889, une expédition française visita le Tibet avec Henri duc d'Orléans à sa tête, qui proclama l'alliance franco-russe et invita les Tibétains à faire alliance « avec les deux nations les plus puissantes du monde ». C'est à cette époque que commença l'épopée d'Agvan Dorjiev, un Bouriate, pendant longtemps soupçonné d'être un agent du gouvernement russe. Cependant, lui-même se sentait avant tout bouddhiste et bouriate. Après avoir reçu une éducation bouddhique à Ourga et au Tibet, il devint le conseiller principal du dalaï-lama en ce qui concerne les relations extérieures. Sous l'influence de Dorjiev, les Tibétains décidèrent de demander l'appui des Russes, ennemis des Anglais et tolérants envers les bouddhistes. En 1898, Dorjiev partit en ambassade pour rencontrer le tsar blanc. Grâce à la protection d'Ukhtomski, il put obtenir une audience auprès du tsar. En 1900 et 1901, il retourna encore deux fois à Saint-Petersbourg. Les entrevues du tsar avec le « ministre plénipotentiaire du Tibet » furent célébrées par les journaux russes, contre la volonté de Dorjiev qui ne souhaitait pas donner de publicité aux négociations russo-tibétaines. Ces dernières se soldèrent par l'ouverture d'un consulat russe sur les frontières du Tibet, dans la province du Sichuan. Mais la méfiance britannique fut pleinement éveillée.

Agvan Dorjiev (1854-1938)

Issu d'une famille bouriate dévote, Agvan Dorjiev fait ses études dans un monastère local, puis à Ourga. À l'âge de 19 ans, il part pour le Tibet. Après quelques années, il réussit à surmonter la méfiance des Tibétains envers un Bouriate et obtient l'autorisation de prolonger ses études au monastère de Drepung. À partir de 1895, il devient le conseiller politique principal du Dalaï Lama XIII. Quand les Britanniques menacent le Tibet, il lui propose de rechercher l'appui de la Russie. En 1898, il se met en route pour aller en Russie. Il obtient une audience du tsar, mais ne réussit pas à obtenir autre chose que des assurances d'amitié et des cadeaux. De même, il ne peut réussir à conclure un traité lors de ses deux autres visites au tsar. Pour aller en Russie, il lui a fallu traverser au moins trois fois l'Inde où il réussit à échapper aux Anglais qui avaient mis sa tête à prix, pour 10 000 roupies. Une fois, c'est Sarat Chandra Das qui le sauve.

Il voyage aussi en Europe, rencontrant plusieurs personnalités s'intéressant au bouddhisme, comme, par exemple, Georges Clemenceau, que Dorjiev décrit dans ses mémoires comme « un homme possédant une sagesse parfaite ». Ses efforts, cependant, produisent un effet contraire à celui recherché : ils donnent aux Anglais un prétexte pour intervenir au Tibet. En 1904, quand les forces de Younghusband pénètrent à Lhassa, Dorjiev prend la fuite avec le dalaï-lama. En 1905, il revoit le tsar, recherchant sa protection contre les Anglais. Parmi ses autres activités, il contribue à la construction d'un temple bouddhique à Saint-Petersbourg, une affaire très compliquée du fait de l'hostilité du clergé orthodoxe. En 1912, il tente d'unifier le Tibet et la Mongolie, et en 1913, de créer un Tibet indépendant sous la protection anglo-russe, mais il échoue. Après la Révolution d'octobre, il reconnaît le pouvoir des Bolcheviks, en espérant une tolérance religieuse de leur part et en songeant à unifier les Bouriates et les Mongols en un seul État. Pendant la famine de 1920, il sauve de nombreux Kalmouks, en obtenant pour eux de l'aide en Bouriatie. Les Britanniques l'empêchent de rentrer au Tibet et il reste en URSS. En 1937, il est condamné pour « trahison » et « activité contre-révolutionnaire ». Il meurt en prison en 1938.

Ayant eu vent de ces négociations russo-tibétaines, le vice-roi des Indes, Lord Curzon, envoya alors plusieurs missives au dalaï-lama, mais elles ne furent même pas ouvertes (plus tard, on soupçonna que son message ne les avait même pas apportées à Lhassa). Persuadé que la Chine et la Russie avaient signé quelque accord secret livrant le Tibet à cette dernière, Lord Curzon décida de tenter une intervention militaire. Le prétexte fut vite trouvé : les Tibétains arrêtaient en 1904 deux Sikkimais, des espions anglais. Cela mit le feu au poudre et Younghusband prit la tête d'une expédition vers le Tibet. Les Tibétains refusèrent de le laisser entrer. Afin de justifier l'invasion, les agents britanniques prétendirent qu'un détachement de Cosaques s'approchait de la frontière du Tibet.

Bronislav Ludvigovitch Grombtchevski (Grabczewski) (1855-1926)

Fils d'un Polonais exilé en Sibérie, Grombtchevski fait ses études à l'Institut des mines de Saint-Petersbourg ; mais avant de les terminer, il

commence son service militaire et prend part aux opérations en Asie centrale dans les années 1870. En 1885, il commence sa carrière d'explorateur en allant en Kachgarie. Après de nouvelles explorations, en 1886, il décide d'approfondir son éducation en matière d'astronomie et de géodésique, ce qu'il fait à Saint-Petersbourg. En 1888, il entame l'exploration du Pamir, ce qui lui vaut une médaille d'or de la Société géographique impériale russe. En 1889, Grombtchevski rencontre dans le Pamir l'expédition anglaise de Francis Younghusband. Il a l'imprudence de se fier à Younghusband. Il lui donne même la carte qu'il avait confectionnée, carte que Younghusband mettra à profit lors de ses pourparlers avec les Chinois et les Afghans sur la démarcation de la frontière. Les deux explorateurs maintiennent une sorte d'amitié, tout en continuant leur duel. Ils se rencontrent encore plusieurs fois au Pamir ou en Kachgarie. Grombtchevski explore aussi le Wakhan et le Tibet du nord-ouest. Plus tard, il devient général et gouverneur d'Astrakhan. En raison de ses opinions libérales, il doit démissionner en 1905. En 1908, il est témoin du conflit franco-marocain en tant que représentant de la Croix-Rouge russe. La Révolution russe le laisse sans argent. En 1925, pauvre et malade, il contacte Younghusband en lui envoyant le livre consacré à ses explorations. Une correspondance commence entre les deux hommes, en persan, et Younghusband fait traduire le livre de son ancien adversaire en anglais. En 1926, le vieil explorateur s'éteint à Varsovie.

En décembre 1903, une première bataille avec les Tibétains eut lieu, faisant plus de 600 morts du côté tibétain et 12 blessés parmi les Anglais. Puis d'autres massacres suivirent, et en août 1904, Younghusband entra dans Lhassa, dans ce monde jusqu'alors interdit aux Européens. Le monde entier applaudit l'expédition, tandis que le dalaï-lama, accompagné de Dorjiev, s'échappait vers la Mongolie. Peu à peu, cependant, on comprit combien les prétextes de l'invasion étaient insignifiants : on ne trouva aucune trace d'une quelconque activité russe au Tibet. C'est d'ailleurs justement en 1904 que fut réalisée la première mission russe au Tibet, dirigée par deux Kalmouks : l'officier Naran Oulanov et le lama Dambo Oulianov. Younghusband finalement outrepassa ses pouvoirs en concluant un traité extrêmement avantageux avec le Tibet. Non seulement le pays devait s'ouvrir au commerce britannique et payer une lourde indemnité de guerre, mais une partie du

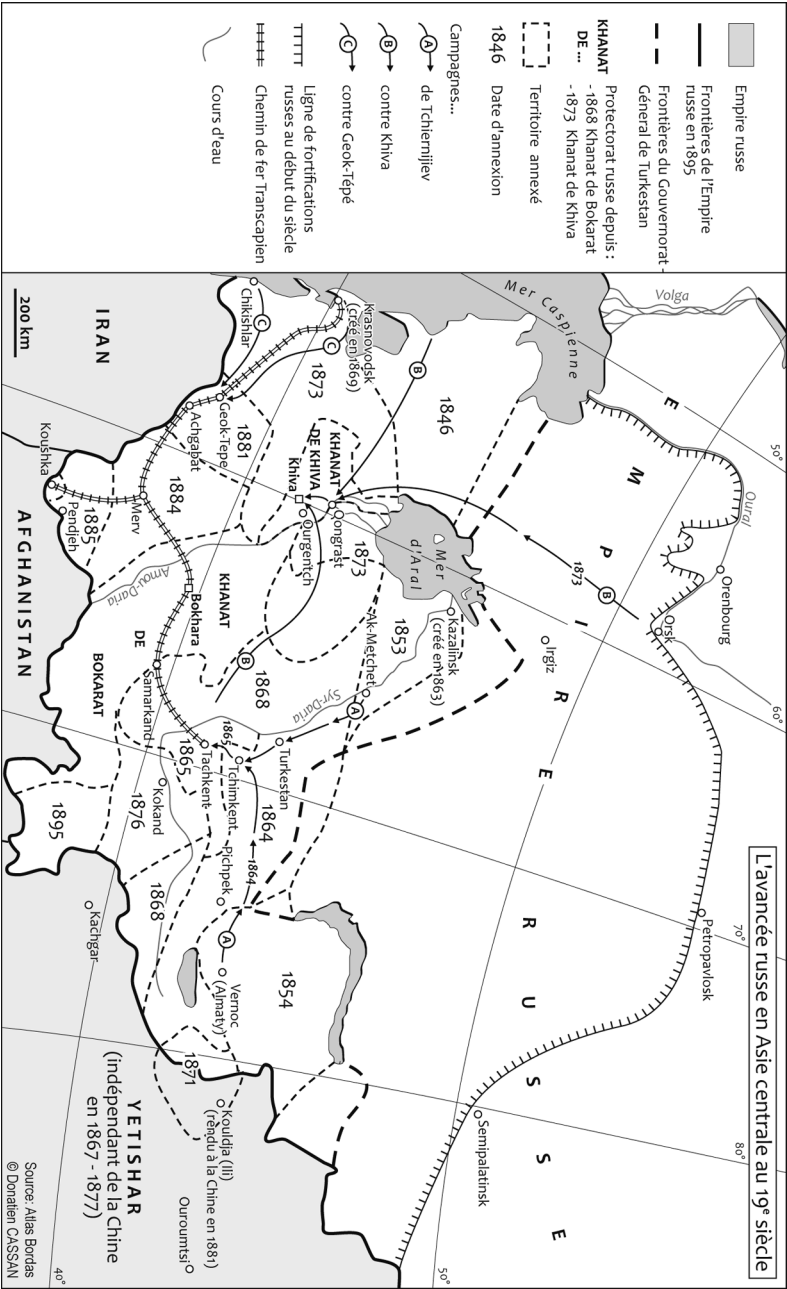
territoire tibétain devait être occupée pendant soixante-quinze ans. Le Tibet devait subordonner sa politique extérieure aux Britanniques en garantissant le droit d'accès à Lhassa à un agent anglais. Mais ces différentes clauses furent soudainement abrogées par le gouvernement britannique lui-même. L'idée d'un agent anglais à Lhassa fut abandonnée. L'indemnité fut diminuée, et tout de suite payée par les Chinois désireux de raffermir leur mainmise sur le pays. La raison en était que les Anglais cherchaient maintenant un rapprochement avec la Russie.

Sir Francis Edward Younghusband (1863-1942)

Fils d'un officier britannique et neveu d'un autre grand explorateur (Robert Shaw), Francis Younghusband naît en Inde en 1863. Après avoir terminé avec mention ses études au collège militaire, il est promu au rang de lieutenant. En 1886-1887, il traverse la Chine et le Turkestan oriental ; plus tard, il explore le Pamir, qu'il essaye de partager entre l'Afghanistan et la Chine. Après ce voyage, il devient le plus jeune membre de toute l'histoire de la Société géographique royale. Durant sa première rencontre avec Grombtchevski en 1889, il lui suggère un itinéraire extrêmement dangereux, et Grombtchevski échappe par miracle à la mort, alors que sa compagnie de Cosaques est décimée. Cependant, c'est Younghusband lui-même qui déplore le manque de *gentlemen* parmi les officiers russes des frontières. En 1891, il est expulsé du Pamir par le colonel Ionov, ce qui provoque un conflit diplomatique anglo-russe. Dans les années 1890, sous l'influence de Léon Tolstoï, il retourne aux réflexions éthiques et religieuses. Mais cela n'entrave pas ses activités d'agent impérial : en 1896, en Afrique du Sud, alors journaliste pour le *Times*, il contribue au raid de Jameson, une provocation célèbre contre la république du Transvaal. En 1903, il conduit une expédition au Tibet, et en 1904 prend Lhassa, contraignant le dalaï-lama à conclure un traité avec la Grande-Bretagne. Au terme de cette campagne, il est fait lord. Après une série de travaux théoriques sur la géographie, qui lui valent le titre de président de la Société géographique royale, il se consacre à l'écriture de livres mystiques et à la mise en place d'un dialogue interreligieux. En 1936, il organise à Londres le premier Congrès mondial des croyances.

La guerre russo-japonaise et le rapprochement russo-britannique

En février 1904, les Japonais attaquèrent Port-Arthur, déclenchant ainsi la guerre avec la Russie. Au début, le monde entier était persuadé que le Japon n'avait aucune chance face à la Russie. Cependant, les Japonais, grâce à une plus grande motivation et à un meilleur commandement, prirent Port-Arthur après un siège de cinq mois et remportèrent encore une victoire contre les Russes à Moukden, en Mandchourie. La Grande-Bretagne soutenait d'ailleurs les Japonais diplomatiquement et militairement. La France, alliée de la Grande-Bretagne depuis 1904, ne fit rien pour aider les Russes. Les États-Unis, eux aussi, sympathisaient avec les Japonais – la domination russe en Extrême-Orient leur fermant les portes du commerce dans la région. Pour sauver la situation, la Russie décida d'envoyer sa flotte de la mer Baltique en Extrême-Orient. Comme on redoutait une attaque japonaise en mer du Nord, l'escadre russe détruisit quelques barques de pêche anglaises, en les prenant pour des torpilleurs japonais, ce qui provoqua une nouvelle crise diplomatique anglo-russe ! Finalement, la flotte arriva juste à temps pour être battue par les Japonais à Tsushima. N'espérant plus rien et confrontés à la montée du mouvement révolutionnaire sur leur propre terre, les Russes acceptèrent une médiation américaine. En 1905, le traité de Portsmouth fut conclu, selon lequel la Russie devait céder au Japon la moitié méridionale de l'île de Sakhaline et le bail sur Port-Arthur, évacuer la Mandchourie et reconnaître le protectorat japonais sur la Corée. Pour un contemporain, il est difficile d'imaginer le retentissement de la victoire japonaise. Pour la première fois, des Asiatiques battaient des Européens avec leurs propres armes. Cette victoire donna espoir et courage aux Chinois, Indiens, Vietnamiens et autres Indonésiens. Le prestige de l'homme blanc invincible fut définitivement perdu. Les Européens, habitués à mépriser la « race jaune », le ressentirent. Les journaux des colonies anglaises qui, au début, souhaitaient la victoire de leurs « petits alliés », parlant des Russes avec haine et des Japonais avec une sympathie condescendante, se remplirent d'articles racistes dès les premières victoires japonaises et commencèrent à rappeler que Nicolas II était pieux, qu'il avait eu une gouvernante anglaise, que les Russes étaient courageux et, après tout, des « frères blancs »... Ce fut un tournant dans l'opinion publique. Il faut dire que déjà, dans les années 1890, les hommes d'État britanniques commençaient à envisager un rapprochement avec



1907 : le partage de l'Asie en zones d'influence

la Russie. Après presque un siècle de Grand Jeu, ce fut très difficile, les deux pays étant habitués à se voir en ennemis. Cependant, la montée en puissance de l'Allemagne inquiétait les Anglais finalement davantage que la menace hypothétique russe sur l'Inde. Les Allemands, avec leur armée et leur flotte, devenaient beaucoup plus dangereux. Le problème des Détroits n'était plus tellement important : les Allemands, petit à petit, supplantaient les Anglais en Turquie, et désormais ces derniers commençaient à envisager son partage. Le rapprochement entre la Russie et la Grande-Bretagne fut facilité par l'entente anglo-française de 1904. La France et l'Angleterre, qui avaient aussi connu de nombreux différends coloniaux, s'étaient alliées contre l'Allemagne. Et à partir de 1905, les pourparlers commencèrent entre l'Angleterre et la Russie. Plusieurs journalistes, des deux côtés, s'ingénierent à trouver des raisons à la nécessité d'une alliance anglo-russe. Un journaliste russe, Michel Notovitch, trouva une belle analogie pour démontrer l'absurdité d'une guerre anglo-russe : la lutte de l'éléphant et de la baleine.

La convention de 1907 et ses conséquences

On exagère souvent la portée des accords de 1907 concernant les zones d'influence. Il faut comprendre que si ce fut un accord définitif, il avait été préparé par de nombreuses négociations les années précédentes. La frontière de l'Afghanistan avait été délimitée en 1873 et 1885, la Russie ayant reconnu le protectorat anglais dans le pays. La frontière du Pamir avait déjà été tracée en 1895. Les zones d'influence en Chine avaient été délimitées en 1899. Les questions à discuter concernaient surtout l'Iran et le Tibet. L'Iran fut divisé en trois parties : le nord devenait une zone d'influence russe, le sud-est devait être contrôlé par les Anglais et le centre restait une zone de libre concurrence entre les deux pays. Anglais et Russes se gardaient bien d'une ingérence dans les affaires du Tibet, avec quelques exceptions pour l'Angleterre, prévues par le traité de 1904. La Russie s'engageait à ne pas y envoyer d'expéditions.

Le traité fut signé et la Russie forma, avec la France et l'Angleterre, une « Entente cordiale ». L'accord provoqua une vague de mécontentement dans les deux pays. En Russie, un grand nombre de militaires souhaitaient une alliance avec l'Allemagne, considérant l'Angleterre comme un ennemi éternel. En Grande-Bretagne, plusieurs personnalités furent indignées par la collaboration avec la tyrannie tsariste, et les

militaires disaient, comme Lord Curzon, que « tous les efforts d'un siècle [étaient] sacrifiés et [qu'on obtenait] rien en échange ». Les Russes et les Anglais ne semblaient pas tous tout à fait disposés à se faire confiance après un siècle de méfiance.

Un changement majeur s'opéra alors en Chine. En 1911, la dynastie Qing fut renversée et la république proclamée. Une anarchie complète régna dans le pays et les Européens purent encore mieux s'installer dans leurs zones d'influence. La Mongolie et le Tibet devinrent indépendants de fait, le Tibet expulsant l'armée chinoise qui y était venue en 1907. En 1912, Dorjiev signa avec les khans de Mongolie un document réunissant la Mongolie et le Tibet, mais les Anglais qui avaient peur de la domination russe et les Russes qui ne voulaient pas énerver les Anglais, déclarèrent ce traité nul.

La tentative du diplomate et tibétologue américain William Woodville Rockhill, qui, ambassadeur à Saint-Petersbourg, proposa une expédition scientifique anglo-russe au Tibet, se solda d'ailleurs ensuite par un échec. Rockhill pensait en effet qu'un accord anglo-russe pouvait protéger le Tibet de la Chine. Mais les Anglais n'acceptèrent pas cette proposition, ne voulant pas inviter les Russes au Tibet. De même, une méfiance réciproque régna pendant la révolution constitutionnelle en Iran en 1905-1911, les troupes russes jouant un rôle majeur dans les événements.

Mais malgré tous leurs désaccords, les deux puissances restèrent alliées. C'est d'ailleurs en alliées qu'elles entrèrent dans la Grande Guerre. Une guerre qui allait mettre un terme à l'hégémonie anglaise et précipiter l'écroulement de l'Empire russe.

Portée et bilan du Grand Jeu : hier et demain

Exploration, frontières, conscience

Les voyageurs, anglais et russes, qui s'élançaient au cœur de l'Eurasie, se disaient qu'ils servaient leur pays. Il devait être très agréable de se rassasier d'expériences et d'aventures nouvelles en sentant qu'on remplissait son devoir. Certes, on pouvait y laisser sa vie, mais on pouvait aussi y trouver la gloire. Moorcroft, Burnes, Pottinger, Mouraviov, Przhevalski, la plupart furent convaincus que leur pays devait adopter une

politique plus agressive. Les explorateurs du XIX^e siècle étaient célèbres et populaires comme personne. Et c'était une gloire bien méritée : pour arriver à leur but, ils surmontaient maints obstacles et faisaient preuve de courage, d'ingéniosité et d'une présence d'esprit incroyables. Pour réussir, il fallait parfois être en même temps soldat, diplomate, géographe et linguiste. Les gouvernements encourageaient d'ailleurs l'intérêt pour l'Orient. Ainsi fut favorisé le développement de l'orientalisme.

Le Grand Jeu accéléra l'exploration du Turkestan, de l'Inde du Nord, du Tibet et de l'Iran. Il précipita aussi la colonisation. De nombreux Russes s'installèrent en Asie centrale. L'Angleterre et la Russie avançaient de plus en plus vite de peur qu'on les devance. La même force accéléra la construction de chemins de fer au Turkestan et en Inde. Dans les colonies anglaises et russes, le mode de vie traditionnel fut bouleversé par l'arrivée du chemin de fer et des industries. Des changements encore plus grands allaient s'effectuer au XX^e siècle, se soldant parfois par des catastrophes comme le dessèchement de la mer Aral. Cependant, il est possible que le Grand Jeu ait protégé l'indépendance de l'Iran et de l'Afghanistan, coincés entre les deux puissances. On pourrait aussi dire la même chose à propos de la Chine, en précisant cependant que, dans ce cas, il s'agissait d'une rivalité entre plusieurs pays européens. Plusieurs frontières dans la région furent tracées par le Grand Jeu. Celles de l'Afghanistan, qui souvent ne correspondent à aucune réalité ethnique ou naturelle, le furent bien par le Grand Jeu : les Britanniques et les Russes, tout en le privant de plusieurs territoires, lui en conservèrent cependant assez pour qu'il puisse exister et remplir son rôle d'État tampon entre leurs possessions. Le Grand Jeu laissa aussi des traces dans les consciences, en devenant en quelque sorte un précurseur de la guerre froide du XX^e siècle, où les États-Unis prirent la place de l'Angleterre.

La continuation du Grand Jeu aux XX^e-XIX^e siècles...

En 1907, il semblait que le Grand Jeu avait pris fin. Cependant, après 1917, il allait resurgir, sur de nouvelles bases. D'abord, pendant la guerre civile russe, la Russie fut envahie par des interventionnistes dont plusieurs étaient anglais, venus pour restaurer l'ordre et asseoir leurs zones d'influence. Des expéditions anglaises furent envoyées au Caucase et en Asie centrale ; les Japonais occupèrent une partie de l'Extrême-Orient, mais ils ne purent pas vaincre les Bolcheviks. Puis la

Russie, transformée par Lénine et ses camarades en centre d'une révolution permanente, devint de nouveau l'ennemie jurée de la Grande-Bretagne impérialiste. Et les bases jetées par les agents de la vieille Russie n'étaient pas à dédaigner... Les Bolcheviks réussirent à récupérer presque tout le territoire de l'Empire russe – à l'exception de la Pologne, de la Finlande et des pays baltes –, en écrasant toute résistance avec une main de fer. Ensuite, ils commencèrent à rassembler les zones d'influence impériales. En Iran, les Soviétiques créèrent la république soviétique de Guilan. Vite étouffée, elle détériora pour longtemps les relations entre l'Iran et l'URSS. De même, une tentative de soviétisation de l'Afghanistan fut entreprise. La Mongolie, dont l'indépendance à l'égard de la Chine fut garantie par l'URSS, devint le « deuxième État socialiste du monde », bien que son indépendance ne fût définitivement reconnue par les autres pays qu'en 1945. En 1924, une ambassade fut envoyée au Tibet : on pensa utiliser les bouddhistes pour déclencher une révolution en Inde !

La Seconde Guerre mondiale provoqua un renouvellement du Grand Jeu en Iran. Ce pays, coincé entre l'Inde britannique et l'URSS, servit de point de liaison entre les Alliés. Pour garantir cela (le shah étant plutôt favorable aux nazis), il fut occupé par les Soviétiques au nord et par les Anglais au sud, mais plusieurs agents allemands agissaient là-bas, déguisés en mollahs et appelant les Iraniens à la guerre sainte. C'est d'ailleurs à Téhéran que la première rencontre entre Churchill, Roosevelt et Staline eut lieu en 1943. En 1945, l'URSS prit sa revanche sur le Japon, en annexant le sud de Sakhaline, les îles Kouriles et Port-Arthur, plus tard cédé aux communistes chinois. Après la guerre, Staline choqua les Alliés en demandant pour l'URSS les Détroits. Or, non seulement la Turquie était neutre, mais les Bolcheviks étaient venus au pouvoir en dénonçant les desseins agressifs de la Russie sur les Détroits. Au Turkestan oriental, les Soviétiques gardèrent une influence très forte parmi les Turcs ouïgours jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, quand, au lieu d'appuyer une révolution ouïgoure de libération nationale, ils cédèrent leurs positions à la Chine. La Mandchourie, dans les années 1930 contrôlée par les Japonais, passa, après 1945, également sous contrôle soviétique et devint une base pour la conquête communiste de la Chine. En 1947, l'Inde devint indépendante. Le pays hérita de la logique impériale de l'Angleterre. Un conflit éclata en 1950 avec la Chine, provoqué par son occupation du Tibet, laquelle mit fin à l'indépendance provisoire de ce dernier. L'invasion soviétique de

l'Afghanistan eut également beaucoup de points en commun avec les invasions britanniques du XIX^e siècle.

En 1991, cinq nouveaux États apparurent en Asie centrale. Ce sont les anciennes républiques soviétiques : le Kazakhstan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Turkménistan et le Kirghizistan. Pour elles, il s'agit aujourd'hui de construire leurs États. Elles subissent toujours l'ascendant des grandes puissances – des États-Unis, de la Chine, de la Russie et de l'Inde. Ainsi, dans ce sens, on peut dire que le Grand Jeu dure toujours...

3. LA FIN DE LA GUERRE FROIDE ET LE RENOUVEAU DU GRAND JEU : INCOMPRÉHENSIONS ET CONFRONTATIONS RUSSO-AMÉRICAINES

Jacques Sapir

La région traditionnelle des affrontements entre la Russie, puissance terrestre, et les puissances maritimes que furent et sont la Grande-Bretagne et les États-Unis n'a pas réellement cessé d'être troublée durant le ^{xx}e siècle, puis les premières années du siècle suivant. On peut parler d'une continuité du Grand Jeu au-delà des changements pourtant majeurs que sont, d'une part, l'effacement de l'Empire britannique comme puissance majeure et, d'autre part, la fin de l'Union soviétique. Que l'Asie centrale, et plus particulièrement l'Afghanistan et ses franges, reste une zone de conflits et d'affrontements impliquant la Russie montre que le Grand Jeu échappe aux catégories idéologiques.

On prête à Metternich l'aphorisme suivant : « Les nations n'ont pas d'amis permanents. Elles ont des intérêts permanents. » Nulle part plus que dans l'Asie centrale, cette zone où la steppe touche aux plus grandes montagnes, ceci n'a été vérifié.

Non que le Grand Jeu n'ait changé de forme, que les acteurs ne se soient déplacés ni modifiés ou que ses enjeux n'aient évolué. Le retrait des forces soviétiques d'Afghanistan du temps de la Perestroïka, mettant fin à une aventure militaire et politique qui ne contribua pas peu à la fin de l'URSS, a changé la donne. L'effondrement du régime pro-soviétique, qui a pourtant survécu près de trois ans après son départ de Kaboul, l'incapacité de l'Alliance du Nord à constituer une base suffisamment solide ont créé un « trou noir » géostratégique en Afghanistan. Les Talibans s'y sont engouffrés, sous le regard complaisant si ce n'est complice, des États-Unis. Que l'on se souvienne de la réaction de

Madeleine Albright, alors secrétaire d'État (ministre des Affaires étrangères des États-Unis), quand les Talibans sont entrés dans Kaboul : « C'est un pas positif. » On peut penser qu'elle en a conçu quelques remords après le 11 septembre 2001. Elle y avait gagné, avant même que le havre offert à Oussama Ben Laden par le mollah Omar ne montre toutes ses implications, le surnom de « Madeleine (she is not) All (that) Bright » au sein de la communauté des analystes stratégiques américains.

Ce trou noir géostratégique a modifié les alliances et conduit à des rapprochements dont les conséquences se sont fait sentir au-delà de la zone. Ainsi, les étroites relations entre la Russie et l'Iran, mais aussi entre ce dernier et la Chine ne sauraient se comprendre en faisant abstraction des enjeux de l'Asie centrale et de la crainte que la talibanisation de l'Afghanistan a engendrée.

Que la présence d'un ennemi commun, le fanatisme islamiste d'Al-Qaïda, n'ait pu réussir à unir Russes et Américains et à faire de la stabilisation de l'Afghanistan une réelle cause commune, témoigne de la virulence de la logique du Grand Jeu tout autant que des erreurs qui furent commises dans certaines capitales, et en particulier à Washington.

C'est qu'il flotte sur ce « Grand Jeu » contemporain une bien autre odeur que du temps de Kipling et de l'empire des Indes. Le pétrole et le gaz d'Asie centrale, objets des convoitises les plus multiples, se profilent aussi derrière certaines complaisances comme certaines alliances.

La crise russe des années 1990, la politique américaine et la renaissance du Grand Jeu

Il y a peu de doute que le Grand Jeu a été réactivé par la politique américaine dès 1992-1993. Au moment où l'on aurait pu croire que la fin de la guerre froide signifiait la possibilité de construire un monde réellement pacifié, une série d'erreurs et d'incompréhensions vont relancer le Grand Jeu.

La combinaison des intérêts économiques et géopolitiques a pu confiner à la confusion. Les gouvernants américains ont voulu poursuivre des objectifs qui n'étaient probablement pas compatibles, comme la stabilisation d'un pouvoir pro-occidental en Russie et

l'affaiblissement de cette dernière. Si la présence d'un pouvoir « libéral » en Russie était une garantie contre tout retour vers une nouvelle Union soviétique, l'affaiblissement de la Russie dans le Caucase comme en Asie centrale en constituait une seconde garantie. Mais, les politiques induites par ces objectifs étaient contradictoires. Pour avoir ne serait-ce qu'une chance de durer, le pouvoir « libéral » russe devait apparaître comme défendant les intérêts du pays, et non ceux d'une puissance étrangère. Il ne pouvait donc accepter sans broncher les empiètements manifestes des Américains dans ce qui était considéré comme la zone d'intérêt légitime de la Russie.

En même temps, la politique de ce pouvoir libéral a conduit à une grave crise systémique [**précision nécessaire**], qui a connu son dénouement avec la crise financière de 1998¹. Cette crise a empêché la Russie d'exercer normalement son influence économique et sociale sur son environnement. La fin de l'URSS, voulue essentiellement par Boris Eltsine et les dirigeants ukrainiens et biélorusses en 1991 pour satisfaire des ambitions personnelles, a pris par surprise les responsables d'Asie centrale. Contrairement aux affirmations répandues en Occident, l'URSS n'était pas contestée en Asie centrale. Les républiques fédérées y avaient trop besoin de l'ensemble fédéral. L'Empire n'éclata pas depuis sa périphérie, mais depuis son « centre », qui considéra un jour que la structure fédérale était devenue un fardeau trop lourd².

Les conséquences de la fin de l'URSS

La disparition de l'URSS fut ainsi un coup très dur porté aux quatre républiques les plus méridionales : l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Kirghizistan et le Turkménistan. Non seulement ces États furent confrontés à la disparition des subventions, mais, avec l'indépendance, ils durent faire face au départ de nombreux techniciens russes, biélorusses ou ukrainiens qui constituaient l'encadrement de leurs économies. La disparition de la zone rouble en 1993 fut aussi un choc économique extrêmement difficile à supporter. Ces pays, de plus, étaient confrontés à une crise écologique majeure autour de la mer d'Aral. La culture extensive

1. Jacques Sapir, *Le Krach russe*, Paris, La Découverte, coll. « **Sur le vif** », 1998.

2. Voir Jacques Sapir, *Feu le système soviétique. Permanences politiques, mirages économiques, enjeux stratégiques*, Paris, La Découverte, coll. « **Cahiers libres** », 1992.

du coton avait provoqué une large contamination des nappes phréatiques par les engrais.

L'Asie centrale, à l'exception du Kazakhstan, eut à subir, de plein fouet, le choc du « mal-développement » combiné au sous-développement. On pouvait donc s'attendre à des troubles sociaux répétés, comme les émeutes provoquées par la hausse des prix à Tachkent en janvier 1991 avaient pu l'annoncer. De plus, ces pays, pour l'essentiel, avaient conservé sous l'apparence du soviétisme un système politique de type clanique. Les difficultés économiques n'ont fait qu'aiguiser les tensions entre les classes ou ethnies dominantes et les exclus du système. Les troubles sociaux ont rapidement pris la forme d'affrontements sur des bases régionales ou ethniques. Les massacres des Mezkeths [AR1] en Ouzbékistan en 1990 en avaient donné un aperçu. Les guerres civiles au Tadjikistan (1992-1997) et en Ouzbékistan [quelle chronologie pourrions-nous mettre pour dater cette guerre civile ? Cela me semble en effet bien de préciser] ont confirmé les sombres pronostics que l'on pouvait formuler en 1992.

Il a résulté de tout cela une déstabilisation des régions limitrophes, ouvrant des possibilités aux visées étrangères, mais créant aussi les représentations légitimant ces visées. La Turquie, par exemple, exerçait une attraction considérable sur le Caucase et sur des franges de l'Asie centrale, non pas tant au nom du panturquisme qu'en tant qu'exemple de modernisation réussie. Le caractère laïc du pays, ses liens avec la CEE, puis l'Union européenne, furent incontestablement ses meilleurs arguments. La destruction de l'Irak en tant que puissance régionale en 1991, lors de l'opération *Desert Storm* à la suite de l'occupation irakienne du Koweït, avait créé un vide politique qui ne pouvait que renforcer la tendance de la Turquie à agir non pas tant comme un médiateur vers l'Occident que comme un protecteur dans le cadre d'une hégémonie régionale. Deux événements allaient peser lourd dans l'évolution de la perception de la politique d'Ankara dans la région. En premier lieu, la répression extrêmement brutale du mouvement kurde. Largement éclipsée en Europe par les nouvelles en provenance d'Irak en 1991, elle avait cependant donné une image très négative de la Turquie dans une région très sensible aux problèmes des minorités nationales. Ensuite, l'envoi du chef d'état-major des forces armées turques, le général Doğan [OK ?] Güre ? [date de naissance ?] à Bakou, le 14 octobre 1991, a certainement été un pas de clerc. Même si, comme il est probable, ce fut pour tenir des propos modérateurs, l'image d'un chef militaire en un

pays sensible au panturquisme a eu des effets désastreux. D'autant plus que cette visite survenait quatre jours après la décision du parlement de l'Azerbaïdjan de constituer une armée nationale.

Le 28 octobre 1991, l'invitation d'une délégation iranienne de haut niveau [c'est-à-dire ?] en Arménie fut un bon exemple des conséquences négatives de ce voyage. Loin de calmer le jeu, ce voyage du général Do ?an Güre ? a marqué le début d'une exacerbation et d'une internalisation du conflit en Azerbaïdjan. Le 5 novembre 1991, les autorités de Bakou cessèrent de faire fonctionner le pipeline ravitaillant l'Arménie en pétrole. L'appel à des observateurs internationaux ne réussit pas à désamorcer le conflit. Les opérations militaires qui débutèrent au Haut-Karabagh en février 1992 et qui se sont poursuivies pendant près de deux ans, ont montré la fragilité de la zone après le retrait soviétique. La guerre civile qui éclata à la même époque en Géorgie allait dans le même sens.

L'Iran était, à l'évidence, la seconde puissance régionale, directement intéressée au devenir des républiques nouvellement indépendantes. La disparition de l'Irak en tant qu'acteur de premier plan à la suite de la guerre de 1991 lui conférait une puissance accrue. La politique de Téhéran dans la région était cependant moins dictée par un internationalisme religieux que par des considérations de sécurité. L'Iran ne souhaitait visiblement pas que la Turquie devienne une puissance hégémonique régionale, même si elle acceptait probablement son rôle de médiateur vers l'Occident. En même temps, l'Iran était, depuis les années 1970, intéressé aux [aux ou par ?] développements de la recherche pétrolière en Asie centrale. Les craintes iraniennes devant la montée en puissance de l'influence turque, et américaine, dans la région laissaient présager une possible alliance avec la Russie.

De fait, les responsables iraniens firent de leur mieux pour aider au maintien d'une influence russe résiduelle en Asie centrale. Dès 1993-1994, on pouvait voir se mettre en place des tendances que l'on va retrouver aujourd'hui à une échelle bien plus grande.

Si la Russie s'avérait donc incapable de stabiliser l'Asie centrale et le Caucase, il devenait urgent et nécessaire qu'une présence américaine s'y affirme. Ce raisonnement semblait parfaitement logique. Cependant, cette présence ne pouvait que réveiller le ressentiment des élites russes, qui considérait que les États-Unis attisaient souvent un conflit afin de mieux justifier leur présence régionale. Les liens entre l'armée turque et Washington, mais aussi le rôle du lobby arménien aux

États-Unis ne furent pas étrangers à la méfiance qui s'instaura progressivement entre Moscou et Washington quant à l'interprétation des événements dans cette région.

Les ambiguïtés de la politique américaine

Cette situation n'a pas été améliorée par l'imbrication, dans la politique américaine, de ce qui relevait de la politique publique et de ce qui traduisait la pression d'intérêts privés. La question de l'Afghanistan est ici emblématique.

Le pays apparaît comme idéalement placé si l'on veut offrir aux hydrocarbures de l'Asie centrale un débouché vers l'océan Indien. Des oléoducs et gazoducs traversant l'Afghanistan seraient une alternative évidente au réseau construit du temps de l'URSS et qui continue de fonctionner aujourd'hui. Ce réseau fait de la Russie la plaque tournante des exportations, donnant au pays un poids considérable.

Pour contourner ce réseau, trois options sont possibles. Les tracés dans le Caucase, vers la Turquie, sont les plus évidents, même s'ils coûtent cher et ne présentent qu'une rentabilité médiocre. Les projets traversant l'Iran sont économiquement plus rentables, mais posent le problème des relations américano-iraniennes. Un détour par l'Afghanistan permet d'éviter d'affronter le problème iranien, tout en offrant au Pakistan – un allié important que l'on a laissé acquérir l'arme nucléaire – une part du gâteau via les royalties de transport.

La politique américaine vis-à-vis des pays du Caucase, de l'Iran et de l'Afghanistan a ainsi été rapidement l'otage des calculs des compagnies pétrolières. Pourtant, la question de la stabilité géopolitique de cette zone allait au-delà de simples avantages économiques.

La perte de la dimension politique de la géopolitique a eu des conséquences importantes sur la cohérence de la politique américaine. Celle-ci a réactivé un « Grand Jeu » que l'on aurait pu croire révolu. [pas clair. Supprimer ?]

Si l'on se reporte en effet avant le 11 septembre 2001, on voit les traces multiformes de l'[OK ?] « offensive » américaine, menaçant directement l'unité de la Russie. Le développement de l'influence wahhabite en Tchétchénie et sur son pourtour a été perçu par les élites russes comme la preuve la plus manifeste de la volonté américaine de déstabiliser leur pays. Après tout, ce sont bien les services américains qui ont

nourri, durant la guerre d'Afghanistan, l'extrémisme islamiste comme une arme contre l'URSS. Jusqu'en 2000, les liens entre les États-Unis et le régime des Talibans ont été notoires. Les pressions exercées par le Département d'État américain pour la mise en œuvre de projets pétroliers via la Géorgie et la Turquie, alors même que les compagnies pétrolières américaines les trouvaient d'une rentabilité douteuse, ont accrédité l'idée d'une guerre économique menée contre la Russie. Enfin, les liens parfois étroits entre des proches de l'administration Clinton et les milieux les plus corrompus de l'entourage eltsinien³ ont fini par persuader, à tort ou à raison, de nombreux Russes que la catastrophe économique subie par leur pays avait été voulue par Washington. Désamorcer cette politique est donc devenu légitimement une priorité russe. Enfin, la politique américaine dans les Balkans, et en particulier son soutien à l'Armée de libération du Kosovo (UÇK) albanaise, avait contribué à isoler la Russie lors de l'intervention de l'Otan au Kosovo au printemps 1999.

Dans les années 1990, les ambiguïtés américaines étaient ainsi déjà porteuses de déséquilibres géopolitiques. Dans le contexte marqué par le spectaculaire redressement de la Russie à la suite de la crise de 1998, elles devenaient un facteur de crise évident. Pourtant, une opportunité, certes dramatique, s'ouvrit en 2001. À la suite des attentats contre les tours du World Trade Center se créa, à l'échelle internationale, un climat qui aurait pu conduire à un effacement de la logique du Grand Jeu au profit d'une coopération raisonnée entre ses acteurs.

Les occasions manquées de l'immédiat post-11 Septembre

Pourtant, on aurait pu penser qu'une convergence d'intérêts entre la Russie et les États-Unis aurait pu mettre fin à ce nouveau « Grand Jeu » avant qu'il ne s'enracine et ne prenne une tournure inquiétante. [supprimer ? déjà dit] Il faut ici souligner l'opportunisme pragmatique dont Vladimir Poutine a fait preuve au moment de l'attentat du World Trade Center, le 11 septembre 2001.

L'objectif du président russe était d'amener les autorités américaines à démanteler leur politique d'instrumentalisation de l'islamisme.

3. Voir Jacques Sapir, *Les Économistes contre la démocratie. Pouvoir, mondialisation et démocratie*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel Économie », 2002, chap. I.

Le renforcement de la présence américaine en Asie centrale devenait alors tolérable, dans la mesure où elle avait pour effet de détruire ce qu'elle **[la présence américaine ou la Russie ?]** avait construit auparavant. D'ailleurs, dans les opérations contre les Talibans, les États-Unis ont largement été redevables aux forces de l'Alliance du Nord de feu Massoud, forces qu'un analyste militaire américain décrivait, en novembre 2001 lors du symposium annuel de l'American Association for the Advancement of Slavic Studies, comme « une armée russe déguisée » (« *a Russian Army in disguise* »).

Les tentatives américaines pour acheter la loyauté de certains chefs de guerre afghans n'ont pas été très fructueuses. Lors des opérations de Tora-Bora, ces derniers sont allés négocier directement avec Al-Qaïda, moyennant une prime supplémentaire et le libre passage pour plus de 800 combattants. Le mollah Omar a, quant à lui, déjoué toutes les tentatives américaines pour le capturer. Bref, la technologie la plus sophistiquée et les valises de billets ne remplacent pas la connaissance anthropologique et politique du terrain, deux choses que les Russes maîtrisent assez bien en Afghanistan.

On mesure, en 2008, à travers la lente dégradation de la situation en Afghanistan, à quel point la situation actuelle est ancrée dans des erreurs qui ont été commises dès 2001 et 2002.

[peut-être manque-t-il une transition avec le paragraphe précédent] En s'affichant comme le premier dirigeant à rejoindre la coalition anti-terroriste, Vladimir Poutine pouvait aussi raisonnablement espérer sortir la Russie de son isolement et en profiter pour nouer des liens étroits avec les pays européens. De fait, si l'on a beaucoup parlé du rapprochement russo-américain, les relations économiques de la Russie restent concentrées sur l'Europe, qui est, de très loin, son premier partenaire commercial et financier. Le choix par les autorités russes d'Airbus **plutôt que de Boeing pour le renouvellement des appareils d'Aérofлот est, à cet égard, tout à fait significatif**. La Russie a d'ailleurs obtenu, en premier lieu, de l'UE la reconnaissance de son statut d'économie de marché, préalable à un accroissement des investissements directs et au démantèlement de certaines barrières douanières discriminatoires.

Enfin, le discours propre à cette coalition anti-terroriste permettait aux Russes, pour la première fois, de trouver un terrain d'entente avec, à la fois, l'Inde et la Chine. Ces deux pays, essentiels pour la politique russe, impliquaient jusqu'en 2001 des politiques contradictoires. Les

menées séparatistes des groupes islamistes au Xinjiang ont persuadé Pékin d'abandonner son soutien au Pakistan, ouvrant la voix à un nouveau dialogue avec l'Inde. Moscou n'était donc alors plus sommé de choisir entre l'un ou l'autre de ces deux indispensables partenaires.

Cependant, tout cela n'a pas conduit [OK ?] la politique américaine à abandonner son unilatéralisme. Le conflit politique à propos de l'invasion américaine de l'Irak en témoigne.

La politique américaine peut ainsi se résumer en un refus de la main tendue par les Russes dans cette région si critique pour la stabilité de la masse continentale euro-asiatique. Si un retour au Grand Jeu semblait pouvoir encore être évité en 2002, dès l'été 2003 il était devenu évident qu'il n'en serait rien. La Russie a été rejetée comme possible partenaire d'une stabilisation de l'Afghanistan, et la politique américaine est devenue de plus en plus visible et, du point de vue des Russes, de plus en plus agressive, dans le Caucase et en Asie centrale. En réponse, la présence russe s'est elle aussi renforcée, et la création avec la Chine et les pays d'Asie centrale de l'Organisation de coopération de Shanghai (OCS) a constitué un tournant majeur.

*Une réponse aux errements de la politique américaine :
la naissance de l'Organisation de coopération de Shanghai*

Cette organisation, formellement constituée en 2001 mais héritière d'un groupe de coopération qui s'était constitué entre plusieurs des États impliqués dès 1996, a représenté une innovation majeure⁴. Non seulement elle est la première organisation de sécurité post-guerre froide, mais elle représente la première tentative d'organisation de sécurité collective qui soit résolument eurasiatique. Souvent décriée dans la presse occidentale comme un « club des dictatures » ou considérée comme un simple appendice des bonnes relations sino-russes, elle constitue pourtant une institution dont la montée en puissance est indiscutable.

L'origine de l'OCS provient donc d'une première initiative concrétisée en avril 1996 et réunissant la Russie, la Chine, le Tadjikistan, le Kazakhstan et le Kirghizistan. Ces cinq pays signèrent alors un Traité

4. S. L. Yom, « Power Politics in Central Asia : The Future of the Shanghai Cooperation Organisation », *Harvard Asia Quarterly*, vol. 6, n° 4, 2004, p. 48-54.

sur l'approfondissement de la confiance dans le domaine militaire et dans l'établissement des frontières. L'initiative était une réponse aux incertitudes issues de la désintégration de l'URSS en Asie centrale, où les frontières des nouveaux États n'étaient en fait que des découpages administratifs datant de l'ex-Union soviétique. L'implication de la Chine dans le processus, à la demande de la Russie, était significative.

Les deux pays menaient en effet, de leur côté, des négociations visant à la définition des frontières afin d'éviter les sources de conflits, comme on en avait connu un en 1969 sur l'Amour et l'Oussouri. Le processus avait sa propre logique. Il aurait parfaitement pu être mené de manière indépendante. Mais les responsables russes de l'époque et leurs homologues chinois ont décidé de l'inclure dans une logique plus vaste.

Cependant, compte tenu de la faiblesse économique et politique de la Russie à l'époque, les responsables américains décidèrent d'ignorer ce signal d'alarme. Ils eurent tort, comme la suite le démontra.

Les cinq pays signataires se réunirent à plusieurs reprises, et l'on commença à parler de « Club de Shanghai ». En 2001, ils accueillirent en leur sein l'Ouzbékistan lors d'un sommet se tenant à Shanghai. Il fut alors décidé d'institutionnaliser les relations et l'OCS fut créée le 15 juin 2001. Cette date est importante, car elle se situe dans la période qui précède les attentats contre le World Trade Center, mais qui suit le processus de reconstruction de la Russie et en particulier l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine, élu président en 2000.

La création de l'OCS fait aussi suite à une dégradation de la situation en Asie centrale, à la suite de la radicalisation du régime taliban à Kaboul. Les exactions des Talibans contre les populations persophones et chiïtes en Afghanistan avaient conduit l'Iran et l'Afghanistan au bord du conflit en 2000. La Russie, quoi qu'encre bien faible économiquement, et engagée dans la deuxième guerre de Tchétchénie depuis 1999, avait signifié son soutien à l'Iran sur ce point et avait renforcé sensiblement son aide militaire à l'Alliance du Nord du commandant Massoud. Les anciens ennemis de la guerre d'Afghanistan étaient ainsi devenus des alliés face à la menace que les talibans faisaient peser sur l'ensemble de la région.

L'Organisation de coopération de Shanghai s'est dotée d'un secrétariat (à Beijing), et a vu sa structure se développer de manière régulière depuis 2001 : non seulement au niveau de la coopération militaire, avec des exercices communs entre les forces des six pays membres, mais aussi

avec une volonté de développer l'inter-opérabilité entre les forces russes et chinoises, l'OCS comptant dans ses réunions des pays observateurs et des pays invités.

Structure de l'OCS en 2008

Membres fondateurs	Pays observateurs	Pays et organisations invités
Fédération de Russie République populaire de Chine Ouzbékistan Kazakhstan Kirghizistan Tadjikistan	Inde Pakistan Iran Mongolie	Afghanistan Asean CEI

La présence, parmi les observateurs, de l'Inde, de l'Iran et du Pakistan est très significative. L'OCS est devenue un forum que l'on ne peut négliger. **La volonté de pays comme l'Inde et l'Iran d'adhérer à terme à l'OCS est d'ailleurs à noter. [OK ?]**

Face à la résurgence du Grand Jeu dans le contexte de l'après-guerre froide, on constate qu'un certain nombre d'acteurs locaux – et non des moindres – ont décidé de mettre en place une structure de coopération et de concertation. Cette structure accueille deux des joueurs traditionnels du Grand Jeu, soit la Russie et la Chine, mais en exclut tout acteur occidental, qu'il s'agisse de la Grande-Bretagne ou des États-Unis. Il y a là un changement majeur dans la dynamique de la géopolitique du Grand Jeu qui, assurément, avait toujours vu un affrontement « Orient-Occident », mais n'avait jamais vu une coopération se mettre en place au sein des acteurs « orientaux ». Que la Russie ait choisi de faire cause commune avec ceux-ci est aussi un élément très significatif. Cela témoigne de l'échec de la politique américaine des années 1990, et de ses conséquences contre-productives, y compris du point de vue américain. Cela montre aussi à quel point la compréhension de la position russe est aujourd'hui essentielle pour appréhender le nouveau Grand Jeu.

La vision russe à travers le regard d'un acteur du nouveau Grand Jeu

Si l'on veut comprendre la lecture que les autorités russes ont faite de la politique américaine en Asie centrale et au Moyen-Orient, il convient de prendre très au sérieux l'ouvrage d'Evgueni Primakov sur la situation internationale⁵. Primakov, ancien responsable des services secrets russes, ancien Premier ministre (1998-1999), est certainement l'un des meilleurs spécialistes de ces régions. Rappelons aussi que les premières fonctions officielles de Primakov furent d'être le chef du bureau de l'agence de presse russe TASS au Liban dans les années 1950. Il était donc aux premières loges pour voir la main américaine remplacer progressivement la main britannique dans la région, que ce soit en Iran (avec le renversement de Mossadegh) ou en Irak.

Les ambiguïtés de la guerre « antiterroriste »

Dans son ouvrage, Primakov se penche sur la « guerre antiterroriste » menée par les États-Unis depuis le 11 septembre 2001. Il n'en conteste nullement la nécessité. Les responsables russes sont bien convaincus qu'il convient de mener contre le terrorisme une lutte sans faiblesse. Mais il rappelle cette évidence, trop souvent oubliée, qu'il ne suffit pas de s'attaquer aux symptômes et qu'il faut prendre le mal à la racine. Si le terrorisme est, en partie, lié à une image d'oppression véhiculée par un pays aspirant au statut de dominant, alors ce dernier, quelles que soient ses raisons légitimes de riposter aux attaques dont il a été la victime, ne peut mener seul ou prioritairement une telle lutte.

Le rôle des Nations unies et la construction d'un consensus international visant à la fois à isoler les organisations terroristes et à porter remède aux causes du terrorisme sont les seules alternatives crédibles aux poseurs de bombes. L'ONU n'est certes pas une organisation au-dessus de tout reproche. Il n'en reste pas moins qu'elle est la seule qui puisse donner à une action militaire la légitimité qui lui permettra de ne pas s'avérer, en fin de compte, contre-productive.

Dans ce contexte, Primakov analyse en parallèle la politique de

5. Evgueni Maximovitch Primakov, *Le Monde après le 11 Septembre et l'invasion de l'Irak*, Yekaterinbourg, Pirogov, mai 2003.

Vladimir Poutine vis-à-vis des États-Unis, dont il montre qu'elle était pour la Russie une prise de risques calculés, et la politique de George W. Bush. Il faut lire Primakov pour comprendre toute la naïveté de ceux qui ont vu, dans la réaction rapide du président Poutine aux attentats du 11 Septembre, l'amorce d'une « grande alliance » russo-américaine appelée à dominer le monde. Le choix du président russe n'était pas simple.

D'un côté, les États-Unis démantelaient unilatéralement un certain nombre d'accords qui avaient garanti la stabilité durant la guerre froide, et en particulier le traité ABM. De l'autre, ils menaient une politique que l'on peut pour le moins qualifier de complaisante vis-à-vis du régime des talibans en Afghanistan, en dépit des informations qui permettaient de prouver que ce pays était devenu une des bases arrière du terrorisme islamiste et de la déstabilisation de l'Asie centrale. Vladimir Poutine a immédiatement compris que le choc, symbolique et émotionnel, du 11 septembre pouvait amener les États-Unis à réviser leur politique. Son soutien immédiat à la réaction américaine visait à les convaincre de s'engager dans une démarche multinationale de lutte contre le terrorisme et ses racines. [coup proposée car déjà explicité]

En favorisant l'implantation de forces militaires américaines en Asie centrale, Vladimir Poutine a cherché à créer les conditions d'une action conjuguée et coordonnée pour stabiliser cette partie du monde, en soulignant la communauté d'intérêts entre les différents acteurs, y compris la Chine et l'Europe, sur ce point. Il devient aujourd'hui clair que l'action du président russe était guidée par deux objectifs de court terme : conduire les responsables américains à rompre avec la mouvance islamiste fanatique qu'ils avaient flattée trop longtemps, et canaliser leur légitime réaction armée dans un cadre multinational. À long terme, il espérait indiscutablement qu'une prise de conscience par Washington des racines mêmes du phénomène terroriste serait la base d'une relance de l'action internationale dans laquelle la Russie trouverait sa place.

Le risque politique pris à l'époque par le président russe n'a pas été clairement perçu, ni à Washington ni dans les capitales européennes. En ce début d'automne 2001, Vladimir Poutine ne pouvait encore s'enorgueillir du bilan économique qui en fera un des dirigeants les plus populaires que la Russie ait jamais connus. Ni son autorité ni sa légitimité ne pouvaient se comparer à ce qu'elles furent par la suite.

Dans ces conditions, accepter d'introduire les États-Unis en Asie

centrale, c'est-à-dire, d'une certaine manière, délibérément sacrifier les intérêts traditionnels de la Russie dans le Grand Jeu, relevait de l'acte de foi politique. On sait aujourd'hui que les réticences et les résistances furent rudes et nombreuses en Russie, non seulement dans l'institution militaire, mais aussi au sein même de l'appareil diplomatique.

L'inadéquation de la réponse américaine

La réponse de George W. Bush à cette main tendue fut plus que décevante. Incontestablement, loin de comprendre l'importance d'une action multilatérale coordonnée, insérée dans la légitimité des résolutions onusiennes, le président américain s'est engagé dans une voie inquiétante, celle d'un aventurisme militaire qui correspondait à un interventionnisme dicté par la combinaison du fond isolationniste que l'on trouve toujours aux États-Unis, et d'un fondamentalisme religieux qui avait peu à envier aux forces qu'il entendait combattre⁶.

Primakov est très critique vis-à-vis du président américain et, plus généralement, vis-à-vis de la politique de ceux que l'on appelle les néo-conservateurs. Cependant, il convient de ne pas se tromper quant à la nature des critiques que Primakov peut formuler, et avec lui certainement une large part de l'élite politique russe.

Primakov considère fondamentalement que la réponse au terrorisme formulée par les États-Unis est inadéquate à la fois quant au fond et quant à la forme. Elle est par là profondément dangereuse pour les équilibres mondiaux.

Cette inadéquation provient d'un mélange de visions simplificatrices du monde, et en particulier du monde arabe, et d'intérêts particuliers, comme ceux liés au pétrole. On pourrait interpréter les critiques de Primakov en disant qu'il ne conteste pas aux États-Unis le droit de s'affirmer comme les héritiers et successeurs de l'Empire britannique dans le Grand Jeu, mais qu'il leur reproche leur ignorance des règles de ce dernier.

Cela conduit inéluctablement à une surenchère dans l'action militaire, sans que pour autant des solutions politiques crédibles aient été ne serait-ce qu'esquissées. L'analyse des opérations militaires menées en Afghanistan et en Irak, l'un des points les plus intéressants du livre, est

6. Voir Jacques Sapir et Maurice Godelier, « Les États-Unis ou le chaos », *Libération*, 24 mars 2003.

pour Primakov la confirmation de sa théorie. Non seulement la politique américaine est moins efficace qu'elle ne le prétend dans le démantèlement des réseaux et des organisations, mais elle s'avère incapable de créer les conditions de stabilité locale ou régionale qui stériliseraient la gangrène terroriste. On voit aujourd'hui, cinq années après la publication de cet ouvrage, à quel point Primakov était prescient et/ou bien informé. La dégradation de la situation militaire et politique en Afghanistan que l'on constate depuis le début de 2007, est le produit de l'ignorance américaine et surtout de son incapacité à élaborer la doctrine de guerre adéquate aux nouvelles conditions sur le terrain⁷.

Cette dérive de la politique américaine soulève alors une autre question, celle d'un conflit généralisé entre une superpuissance et les pays qui n'acceptent pas, et n'accepteront pas, l'hégémonie américaine. Le débat entre le monde « unipolaire » ou « multipolaire » ne relève pas de la sémantique des relations internationales. Il renvoie à un débat de fond sur l'existence ou non d'une harmonie spontanée des intérêts et sur la manière de gérer les divergences quand elles se manifestent. Le discours de la globalisation est alors une cible facile de par les simplifications qu'il charrie. Le développement du commerce international n'a jamais éteint les divergences d'intérêts. Pour de nombreux pays, la puissance américaine, quand bien même elle serait réellement bienveillante et non point instrumentalisée au profit d'intérêts particuliers, représente une menace directe quant à leur sécurité. Le plus grave étant ici que les concepts utilisés par les décideurs américains ne leur permettent même pas de percevoir l'existence de ce problème. On pourrait ici interpréter le texte de Primakov à la lumière de concepts de la science politique comme celui de « code opérationnel » **[il faudrait une note pour expliquer ce concept]**, tel qu'il fut développé par un spécialiste américain de l'Union soviétique, Nathan Leites, il y a plus de cinquante ans pour tenter de comprendre la politique soviétique, ou encore celui des « cartes cognitives » **[idem]**. En employant ce vocabulaire, on peut soutenir que la thèse de Primakov est que l'équipe dirigeante actuelle aux États-Unis ne possède pas les cartes cognitives pour faire face au monde post-guerre froide et que son code opérationnel, par la survalorisation de la dimension militaire, et particulièrement technico-militaire, lui interdit de percevoir

7. Cela a été analysé dans Jacques Sapir, *Le Nouveau XXI^e siècle. Du siècle « américain » au retour des nations*, Paris, Seuil, coll. « Économie humaine », 2008.

la nature sociopolitique du problème à résoudre tout en l'enchaînant à une logique de la surenchère.

La guerre d'Irak et ses conséquences

Cette surenchère, Primakov en analyse les mécanismes, les mensonges et les faux-semblants dans les pages où il raconte ses différentes rencontres avec des officiels en charge du suivi des missions d'inspection en Irak. Il montre comment les États-Unis ont délibérément choisi une tactique vis-à-vis de Bagdad pour maximiser le risque d'incidents. Il montre aussi qu'en dépit de l'instrumentalisation des missions d'inspection, ces dernières ont été efficaces. La décision d'attaquer l'Irak a été prise par les dirigeants américains pour des raisons qui étaient étrangères aux manquements du gouvernement de Saddam Hussein quant aux conditions du cessez-le-feu de 1991. Le retour des inspecteurs en Irak après l'automne 2002 a montré qu'une action dans le cadre de l'ONU pouvait parfaitement aboutir et donner des résultats concrets et positifs. Cela ne rend que plus exemplaire le dérapage américain, dont Primakov reconstitue la chronologie dans une analyse précise des différentes phases de la crise diplomatique que l'on a alors connue. Envoyé par Vladimir Poutine à Bagdad, Primakov a rencontré Saddam Hussein le 22 février 2003. Le récit de cette visite est des plus importants, car il éclaire parfaitement la politique russe.

Le message dont Primakov était chargé était clair. Si Saddam Hussein acceptait de quitter le pouvoir, retirant aux Américains leur ultime argument publiquement défendable pour justifier leur intervention, alors la Russie appuierait de manière décisive l'Irak. Saddam n'accéda pas à la demande de Poutine, et le ton employé par Primakov laisse entendre qu'il ne croyait guère aux chances de sa mission, avant tout parce qu'il pensait et imaginait que Saddam Hussein pensait aussi que les États-Unis ne renonceraient jamais à leur projet d'agression.

On peut ici d'ailleurs se demander quelle garantie crédible la Russie aurait pu donner au gouvernement irakien si Saddam Hussein avait accepté la proposition de Vladimir Poutine. Fors la menace d'engager l'arme nucléaire, on voit mal ce qui, en l'occurrence, aurait pu arrêter Washington. Et, dans le récit de Primakov, rien n'indique que les dirigeants russes aient été prêts à aller jusqu'à ce point.

Il ressort cependant de tout cela que l'attitude russe vis-à-vis de

l'Irak ne fut nullement guidée par une quelconque sympathie particulière pour Saddam Hussein. Le gouvernement russe – et cette analyse correspond à ce que Primakov indiquait dans la première version de son ouvrage – a vu dans cette crise la manifestation d'un tournant dans la politique américaine qui constituait une menace grave et profonde pour la stabilité et l'équilibre des relations internationales. Les arguments qui invoquent les liens passés, la dette irakienne vis-à-vis de l'URSS et aujourd'hui de la Russie, voire les intérêts des compagnies pétrolières, sans être infondés sont, de toute évidence, secondaires.

La recomposition des relations internationales issues de l'affrontement entre les pays que l'on a désignés comme le « camp de la paix » et les États-Unis n'est donc pas conjoncturelle. Primakov montre que cet affrontement a très largement transcendé les oppositions traditionnelles. L'opposition de l'Allemagne, de la Belgique et de la France aux États-Unis, au sein même de l'Otan, lui semble un moment particulièrement significatif. Il montre que, derrière l'affrontement diplomatique, on constate l'émergence d'une identité stratégique de l'Europe autour du couple franco-allemand et que la politique russe en a été profondément modifiée⁸. Une époque s'achève ; la guerre de 2003 a certainement été l'amorce du monde post-guerre froide. Son déroulement laisse craindre que les États-Unis ne s'attaquent désormais à d'autres pays, l'Iran étant avec la Syrie la plus probable des cibles. Primakov indique alors clairement que les enjeux autour de l'Iran ne seront pas de même nature qu'autour de l'Irak. Si, à propos de ce dernier pays, la Russie était confrontée à une sorte de test, avec l'Iran des intérêts géopolitiques bien plus importants seraient mis en cause. La réaction russe pourrait être bien plus brutale et profonde que celle qu'on a pu constater dans le cas irakien.

La vision d'Evgueni Primakov donne un éclairage sur ce que l'on peut interpréter comme un des éléments fondateurs du Grand Jeu contemporain : le pessimisme stratégique poutinien.

Le pessimisme stratégique poutinien

Le changement le plus important dans les représentations stratégiques des élites russes depuis 1990 est constitué par ce que l'on peut qualifier de « pessimisme stratégique », lequel s'est cristallisé dans le

8. Voir à ce sujet « L'Union européenne entre dans le Grand Jeu », p. XXX.

courant de l'année 2002. Cette vision des rapports entre les nations constitue une rupture nette par rapport à l'optimisme stratégique qui avait caractérisé les représentations soviétiques puis russes sous Gorbatchev et Eltsine.

À cette époque, l'idée d'un monde pacifié, où les puissances étaient obligées de par la nature de leurs intérêts respectifs de se plier aux règles du multilatéralisme, l'emportait. Cette perception explique les risques pris dans le cadre de la Perestroïka puis de la Transition. Un affaiblissement de la Russie était possible s'il devait être le prix à payer pour sa modernisation ultérieure, dans la mesure où nul ne menaçait le pays. Or, les élites dirigeantes russes considèrent désormais que le monde n'est pas et ne peut être pacifié. La question de la vie et de la mort des nations est toujours posée. L'existence même de la Russie est en jeu, tant dans sa capacité à retrouver ses moyens économiques que dans celle à mettre un terme à des politiques visant à la démembrer. Ceci modifie radicalement le contexte des décisions politiques tant internes qu'externes.

Ce pessimisme a émergé de manière progressive entre 1999 et 2002. Les principaux événements qui lui ont donné naissance sont l'intervention de l'Otan au Kosovo (dont on continue de sous-estimer l'impact psychologique sur les élites russes), la multiplication des crises financières internationales et l'incapacité des organisations internationales à les gérer, enfin la prégnance aux États-Unis de l'idéologie néoconservatrice et son articulation avec un fondamentalisme religieux chrétien, en miroir avec les fondamentalismes religieux musulman et juif.

Le discours américain sur l'Irak (mais aussi sur l'Iran), l'instrumentalisation des nouveaux entrants dans l'UE dans le cadre de cette politique (la « nouvelle Europe »), la montée en puissance des éléments du dispositif militaire américain visant à une hégémonie planétaire (en particulier, le système de « bouclier antimissiles »), sont les éléments qui ont cristallisé ce pessimisme stratégique en « doctrine » chez Vladimir Poutine et ses conseillers. Le déclenchement de la guerre en Irak en 2003 et l'incohérence de ce conflit par rapport à la stratégie antiterroriste affichée ont confirmé cette analyse.

La nature des relations avec les pays occidentaux en a été directement modifiée. L'idée qu'un consensus global, correspondant à des intérêts communs et partagés, soit possible a été abandonnée comme fondement de la représentation des relations internationales. Ceci n'interdit nullement aux responsables russes de prétendre défendre une telle idée (par exemple, à travers le discours sur le terrorisme

international). Mais, désormais, il s'agit d'un thème propagandiste, visant à renforcer les positions russes et à mettre le discours des partenaires en porte-à-faux, et non d'un élément structurant de la pensée stratégique.

L'irruption de Gazprom dans le Grand Jeu

Si l'Asie centrale et les anciens territoires du Grand Jeu du XIX^e siècle sont perçus par les responsables américains du point de vue des enjeux pétroliers, pour les autorités russes, la question gazière est essentielle. Pour comprendre cette dimension particulière du Grand Jeu contemporain, il faut revenir un instant sur la stratégie de contrôle des ressources en gaz que mène Gazprom.

Le géant gazier russe est incontestablement un instrument important dans les mains du pouvoir. Mais il n'est pas que cela. L'existence d'une stratégie autonome, définie par les intérêts propres de la société, est aussi indubitable. Ce qui fait à la fois la complexité et l'efficacité de la stratégie russe dans le domaine de l'énergie réside justement dans cette combinaison entre des intérêts d'État et ceux de grandes sociétés qui, certes, le servent et en dépendent, mais qui savent aussi faire valoir leurs logiques industrielles pour éviter une instrumentalisation trop étroite.

La présence de Gazprom parmi les acteurs de ce Grand Jeu peut étonner : même si la société est contrôlée par l'État russe, on est en présence d'un acteur de droit privé. C'est oublier qu'au XVIII^e comme au XIX^e siècle on a connu, du côté britannique en particulier, des acteurs de droit privé auxquels la puissance publique a délégué une partie de la stratégie étatique.

Cette délégation n'était pas une instrumentalisation pure et simple. La Compagnie des Indes avait aussi ses propres intérêts. On va retrouver une articulation similaire dans le cas de Gazprom, délégué plus qu'instrument du pouvoir russe, et qui a une stratégie industrielle qui ne peut se résumer à la simple mise en œuvre de la politique gouvernementale.

La question des réserves gazières⁹

Gazprom contrôle près de 60 % des réserves russes et de 17 % à

9. Voir, à la fin de ce chapitre, p. XXX, l'encadré et la carte consacrés à l'Asie centrale et l'énergie.

20 % des réserves mondiales prouvées de gaz naturel. Selon les données de Gazprom datant de 2003, ses réserves (en comptabilisant celles de ses filiales détenues à 100 %) atteignent 25,9 trillions de m³, auxquelles il faut ajouter les 2,9 trillions [OK ?] de m³ des sociétés dans lesquelles Gazprom possède des participations importantes¹⁰. Rien qu'avec ses réserves prouvées, Gazprom peut continuer l'extraction pendant près de 30 ans. Dans un monde où les disponibilités en gaz vont dépasser celles en pétrole, mais où on peut transformer le premier en le second, on comprend l'importance stratégique des réserves que Gazprom contrôle.

Or, ces ressources sont fortement concentrées, à la fois en termes de nombre de gisements et en termes d'implantations géographiques. Ainsi, dix gisements cumulent près de 90 % des réserves. La plupart de ces derniers se situent au nord de la Sibérie occidentale, les deux provinces de Yamal et de Nadym-Pour-Taz totalisant 81 % des réserves de Gazprom.

Malgré une stratégie de diversification de la base de ses ressources, la situation de Gazprom ne changera pas d'une manière radicale dans l'immédiat. Les nouveaux grands gisements qui seront mis en exploitation vers 2010 se trouvent dans ces deux régions. La stratégie de Gazprom prévoit que les volumes du nouveau grand gisement de Zapoliarnoé[AR2], mis en exploitation en 2001, vont augmenter prochainement jusqu'au niveau programmé de 100 milliards de m³ par an. À côté, d'autres gisements « satellites », situés au nord de la Sibérie occidentale, seront mis en exploitation. Enfin, le développement du gisement Youjno-Rousskoé[AR3] permettra d'alimenter le gazoduc nord-européen sous la mer Baltique. Rappelons que les réserves de ce gisement sont évaluées à 800-1 000 milliards de m³.

À moyen terme, la géographie de l'accès à la ressource gazière devrait cependant évoluer de manière sensible. C'est dans ce contexte que l'Asie centrale devient un enjeu important pour Gazprom, ce qui conduit cette compagnie à prendre position comme l'un des principaux « joueurs » du Grand Jeu contemporain.

10. Il s'agit des estimations de Gazprom citées par les consultants du cabinet de conseil Financial Bridge (<http://www.superbroker.ru>). Il convient de les nuancer, puisque la compagnie américaine DeGolyer & MacNaughton qui audite les réserves de Gazprom depuis 1997, donne des chiffres plus modestes : 18,5 trillions de m³ de gaz, auxquels il faut ajouter 685,2 millions de tonnes pétrole et de condensat de gaz (à la date du 31 décembre 2003).

Évolution de la production de gaz naturel en Russie en milliards de m³

	Total	Russie d'Europe	Oural et Sibérie occidentale	Sibérie orientale et Extrême-Orient
1995	587,5	60,4	515	3,2
2005	665-670	92-93	562-565	12-13
2015	725-773	117-125	580-615	28-33
2025	830-900	140-200	645-650	45-53

Source : Ju. V. Sinjak et A. P. Kulikov, « Dva podhoda k ocenke perspektivnyh cen na neft'i gaz i potencial'noj prirodnoj renty v Rossii », *Problemy Prognozirovaniia*, n° 5/2005, p. 96-118.

En effet, Gazprom s'intéresse également au développement des gisements de Sibérie orientale (gisements de Kovykta) et de l'île[AR4] de Sakhaline (gisement de Sakhaline-2 en particulier). Selon les estimations actuelles, le champ de Kovykta est le plus grand champ de condensat de gaz en Russie et contiendrait 2 130 milliards de m³ avec une capacité d'extraction annuelle avoisinant les 30 milliards de m³. Notons que ces estimations sont considérées par certains observateurs comme très conservatrices[AR5]¹¹. Quant aux réserves du gisement gazier de Sakhaline-2, elles sont estimées à 500 milliards de m³¹², étant donné qu'il ne s'agit que de l'un des neuf segments qui concentrent les gisements de gaz et de pétrole dans l'offshore de l'île[AR6] de Sakhaline¹³.

Par ailleurs, le développement des champs offshore en mer de Barents – notamment le gisement de Chtokman (3 200 milliards de m³), qui sera développé en étroite collaboration avec le groupe français Total –, va aussi considérablement modifier la géographie de l'accès à la ressource. Le ministère des Ressources naturelles russe estime que 20 % des

11. Rosbiznessconsulting, « Gazprom burit skvajiny okolo Kovykty » (« Gazprom fait du forage de puits près du gisement de Kovykta »), <http://www.afin.ru/news/newstext.asp?id=6300>

12. PACC, société de consulting, « Gazprom raskryl karty » (« Gazprom montre ses cartes »), <http://oil.pacc.ru/news/print/20050414135548.html>

13. Gazprom ne participe pas pour l'heure à ces projets, mais s'y intéresse très activement.

hydrocarbures russes proviendront des gisements offshore vers 2020¹⁴. La stratégie du développement approuvée par le directoire de Gazprom en novembre 2003 prévoit que la société devra extraire 170 milliards de m³ de gaz et 20 millions de tonnes de pétrole chaque année vers 2030¹⁵.

Il est indubitable que le déplacement de l'extraction du gaz vers des régions peu accessibles signifie la fin de l'ère du gaz « bon marché ». Les nouveaux gisements sont éloignés des infrastructures existantes, nécessitent des solutions techniques complexes ainsi que des dépenses supplémentaires pour préserver l'écosystème fragile de ces régions¹⁶. Cette évolution se traduira sans doute par une hausse importante des coûts de production qui, en moyenne, devraient plus que doubler entre 2005 et 2025 (voir le tableau ci-dessous).

Coût de production pour 1 000 m³ en dollars

	Moyenne du total de la production	Russie d'Europe	Oural et Sibérie occidentale	Sibérie orientale et Extrême-Orient
2005	32	44	28	58
2015	50-55	55-60	40-45	45-50
2025	70-75	80-85	60-65	55-60

Source : Ju. V. Sinjak et A. P. Kulikov, article cité.

Gazprom n'a pas l'intention de limiter ses activités de production et d'extraction à la Russie et s'intéresse activement à des projets à l'étranger. Les liens historiques avec les anciennes républiques soviétiques ont aussi une grande importance dans les choix géopolitiques de Gazprom.

14. Il s'agit du programme de la *Stratégie de l'exploitation des ressources offshore* élaboré par le ministère des Ressources naturelles. Cité par A. Stcheglov dans « Dochli do shel'fa » (« On arrive à la côte »), <http://www.gazeta.ru>, le 6 mars 2006.

15. Voir l'interview du PDG de Gazprom, A. Miller, sur le site officiel de Gazprom, <http://www.gazprom.ru>, le 19 octobre 2004.

16. Voir la stratégie de Gazprom sur <http://www.gazprom.ru>

Le renforcement en Asie centrale

Gazprom est tout d'abord impliqué dans plusieurs projets en Asie centrale (Kazakhstan, Ouzbékistan, Turkménistan et Tadjikistan), où il a enregistré récemment plusieurs succès spectaculaires. La stratégie du gazier vise ici à « minimiser les besoins en investissements pour la société et optimiser les flux de gaz dans le cadre du système gazier unifié russe qui a été créé en tenant compte des ressources de l'Asie centrale¹⁷ ». Par ailleurs, la démarche est directement liée à la politique de l'État russe, en particulier dans la mise en place de la « zone d'intégration eurasiatique ». Ainsi, l'accord signé avec le Turkménistan fin 2005 assure à Gazprom un accès exclusif aux ressources gazières de ce pays pour une période de 30 ans¹⁸. Les volumes exportés devraient être portés d'abord à 60-70 milliards de m³, puis à 70-80 milliards à partir de 2009¹⁹. **Le contrat entre l'Ukraine et le Turkménistan ayant expiré en 2006, le gaz turkmène devrait être contrôlé, du moins en grande partie, par Gazprom²⁰. [OK ?]**

En 2005 également, la société publique kazakhe Kazmounaïgaz et Gazprom ont signé un accord qui prévoit une augmentation du transit de gaz de Turkménistan et d'Ouzbékistan de 47 à 55 milliards de m³²¹. Cet accord quinquennal prendra effet en 2006. Par ailleurs, Gazprom avait obtenu en 2002 des conditions favorables pour acheter du gaz ouzbek et en transporter par le territoire de ce pays²², et vient d'y renforcer sa présence en signant un accord sur l'exploitation des gisements ouzbeks pour 25 ans à partir de 2006²³. Ainsi, le gazier russe a quasiment verrouillé l'accès aux ressources énergétiques de l'Asie centrale.

17. *Ibid.*

18. Il faut nuancer cette affirmation, puisque le Turkménistan a récemment annoncé son intention d'exporter du gaz en Chine.

19. Pourtant, Gazprom devra d'abord augmenter le débit du gazoduc Asie centrale - Centre.

20. V. Aglamichian, « Gazprom a été lâché », *Izvestia*, 28 septembre 2005.

21. « La Russie et le Kazakhstan ont signé un accord sur le transit du gaz », <http://www.centrasia.ru>

22. Le rapprochement de l'Ouzbékistan avec la Russie, concrétisé par le départ récent des bases américaines installées à la suite du 11 Septembre, laisse envisager des conditions de négociation favorables à Gazprom.

23. Il s'agit d'un accord du type PSA (Production Sharing Agreement) concernant plusieurs gisements (Ourga, Kouanych et d'autres) et d'un accord sur la prospection de gisements potentiels. Les investissements prévus sont de l'ordre de 5 mil-

La coopération avec l'Iran, partenaire important et imprévisible

Une entreprise qui travaille sur le marché des hydrocarbures ne peut pas ne pas s'intéresser à l'Iran, un acteur majeur dans les années à venir. Ce pays possède des réserves prouvées de 28 trillions de m³ de gaz, ce qui le place en deuxième position après la Russie. L'extraction de gaz en Iran croît de 10 % chaque année et s'approche à l'heure actuelle de 150 milliards de m³. Pour l'instant, presque tout le gaz extrait est consommé à l'intérieur du pays : plus de 100 milliards de m³ sont vendus aux consommateurs (dont près de 40 milliards aux centrales électriques) et 40 milliards de m³ sont utilisés pour maintenir le débit des puits pétroliers²⁴.

Tous les hydrocarbures iraniens sont gérés par le monopole public de la Compagnie nationale pétrolière de l'Iran, qui extrait le gaz et le transfère à la Compagnie nationale gazière de l'Iran. Cette dernière s'occupe ensuite de tout le reste : préparation au transport, transport, transformation et distribution du gaz.

L'Iran deviendra sans aucun doute un des plus grands exportateurs de gaz naturel du monde dans les années à venir, mais il manque pour l'heure de capacités pour exporter. Il existe le projet d'un gazoduc Iran-Pakistan-Inde, 7 000 kilomètres de long, qui devrait servir à transporter le gaz des gisements iraniens de Pars-Sud vers l'Asie du Sud. Cependant, l'état actuel de ce projet reste peu éclairci.

En 2000, Gazprom et l'Iran ont signé à Téhéran un accord stratégique portant sur la coopération dans l'industrie gazière. C'est dans ce cadre que Gazprom s'est engagé dans le développement du gisement de Pars-Sud. Le contrat prévoyait la participation au développement de deux sites de ce gigantesque champ (phases 2 et 3). Le gazier russe, détenant 30 % des parts du projet, y a travaillé avec Total (40 %) et le Malaisien Petronas (30 %). Gazprom a effectué des travaux pour 1 milliard de dollars (finalisés en juillet 2004), mais refusé de développer la coopération après la décision iranienne de ne pas laisser les tiers exporter du gaz²⁵. Notons que Gazprom n'a encore pas été payé pour les travaux

liards de dollars américains. P. Kanayev, « Gazprom prichiol v Ouzbékistan » (« Gazprom est venu en Ouzbékistan »), <http://www.gazeta.ru>, le 25 janvier 2006.

24. « Gazprom i Iran nachli obshhii yazyk » (« Gazprom et l'Iran ont trouvé un langage commun »), <http://www.neftegaz.ru>

25. Communiqué de presse de Gazprom, <http://www.gazprom.ru>, le 15/11/2004.

réalisés et compte récupérer 5,5 millions de tonnes de condensat de gaz pour couvrir les dépenses engagées²⁶. Cette pratique de troc semble être relativement courante chez les Iraniens.

Dans le même cadre, Gazprom a entamé, en 2002, des négociations actives avec le gouvernement iranien pour participer à la construction du gazoduc Iran-Pakistan-Inde. Cependant, ces négociations ont rapidement été bloquées puisque, selon les sources russes, l'Iran ne parvenait pas à faire une proposition technico-commerciale en arguant de la pression constante des États-Unis²⁷.

Jusqu'à aujourd'hui, l'Iran a toujours publiquement exprimé son souhait de voir Gazprom participer à la construction de ce gazoduc, mais les partenaires ne sont jamais allés au-delà des déclarations. En même temps, Gazprom a réussi à signer un mémorandum de compréhension avec le Pakistan et négocie activement avec l'Inde à ce sujet. L'intérêt de ce projet pour Gazprom est évident : il crée des débouchés pour l'Iran en Asie du Sud (où la demande augmente très rapidement) et réduit sa volonté de construire des gazoducs vers l'Europe en contournant la Russie (quelques projets de ce type existent, suggérés notamment par l'Ukraine). Une des dernières tentatives pour faire aboutir le projet Iran-Pakistan-Inde date de la fin de 2005 lorsque le ministre de l'Industrie et de l'Énergie, Viktor Khristenko, a déclaré à la Conférence des producteurs et des consommateurs asiatiques de produits pétroliers et gaziers que la « participation de la Russie pourrait aider à passer du stade de la planification potentielle à un stade plus pratique²⁸ ». Cependant, les autorités iraniennes n'ont alors pas réagi.

La situation pourrait cependant se débloquer dans les années qui viennent. La décision de l'Organisation de coopération de Shanghai de se doter d'un département économique, et la volonté de l'Iran d'adhérer à l'OCS pourraient, dans un proche avenir, conduire à une gestion coordonnée de la question énergétique en Asie centrale.

26. Appel de note vide. Quelle est la référence ?

27. « Gazprom nadavil na Iran » (« Gazprom presse l'Iran »), <http://www.rosbusinessconsulting.ru>, le 13 avril 2006.

28. Propos de Viktor Khristenko rapportés par l'agence de presse RIA-Novosti, le 18 décembre 2005.

Où l'on reparle du Caucase... et de l'amitié russo-arménienne

La situation semble avoir changé depuis que la Russie a conclu, en avril 2006, un accord avec l'Arménie sur la coopération dans l'industrie gazière. En échange du prix fixé à 110 dollars pour 1 000 m³, Gazprom a reçu 90 % d'actions dans ArmRosGazprom, qui possède les gazoducs du pays ainsi que le statut de sous-traitant principal dans la construction de la deuxième branche du gazoduc Iran-Arménie.

Cela complique sensiblement l'accès de l'Iran au marché européen. Il est vrai que le gazoduc irano-arménien peut difficilement, en l'état, être considéré comme un moyen sérieux de transport de gaz iranien en Europe, mais il peut jeter des bases technologiques et politiques permettant de construire un vrai canal pour acheminer le gaz de l'Iran vers les pays européens.

Il est ainsi symptomatique que l'accord entre Gazprom et l'Arménie, conclu le 6 avril 2006, ait été suivi de la demande d'un rendez-vous par l'ambassadeur d'Iran à Moscou avec le PDG de Gazprom. La réunion a eu lieu cinq jours plus tard, c'est-à-dire le 11 avril. Le communiqué de Gazprom annonçait brièvement que les parties avaient discuté de la commercialisation du gaz iranien dans les pays tiers ainsi que de la participation de Gazprom dans des projets d'exportation englobant toute la chaîne de valeur, de l'extraction jusqu'à la distribution. L'ambassadeur iranien lui-même a qualifié la coopération de son pays avec Gazprom de « certainement prometteuse pour la réalisation du projet du gazoduc Iran-Pakistan-Inde et pour le développement d'un ou deux gisements de Pars-Sud²⁹ ».

Selon plusieurs experts russes, le regain d'intérêt pour ce projet est commun. Gazprom avait déclaré la veille de la réunion avec l'ambassadeur iranien qu'il allait retarder de 10 à 12 ans le développement de ses gisements stratégiques de la péninsule de Yamal. Ceci est très curieux, étant donné que la base des ressources de Gazprom devient de plus en plus mince, et on voit mal comment le gazier russe compte remplir les engagements qui découlent de son activisme sur le marché international ainsi que de la croissance continue de la demande intérieure. Il n'est pas exclu que Gazprom savait que ses chances de participer au développement des gisements iraniens augmenteraient significativement après la signature de l'accord avec l'Arménie. « L'Iran songe très sérieusement au

29. Communiqué de presse de Gazprom, <http://www.gazprom.com>, le 12 avril 2006.

marché européen, et maintenant, il sera obligé de devenir plus souple à l'égard de Gazprom », affirme ainsi l'analyste de Razvitié Business System, S. Serguïenko³⁰. [prénom ?]

D'autres rencontres entre les représentants de Gazprom et ceux de l'Iran ont suivi en mai 2006 aboutissant à la déclaration de la volonté de créer une joint-venture russo-iranienne pour mettre en œuvre des projets dans le domaine de l'exploration et du développement des gisements iraniens ainsi que du transport, de la transformation et de la vente du gaz³¹.

La dimension iranienne du Grand Jeu

Pourtant, même à ce stade, l'aboutissement des projets en question est très loin d'être certain. D'une part, l'Iran a la réputation (y compris auprès des Russes) d'être un partenaire parfaitement imprévisible. On peut donc toujours s'attendre à des retournements de situation. D'autre part, le problème réside également dans l'impact de possibles sanctions frappant l'Iran à la suite de la politique nucléaire de ce pays. On peut cependant douter des sanctions internationales globales auxquelles de nombreux pays, et en particulier la Russie, la France et la Chine, sont opposés.

Quoi qu'il en soit, il est difficile d'imaginer que les sanctions de la communauté internationale toucheraient au secteur iranien des hydrocarbures dans le contexte de prix du pétrole très élevé. Quant à la Russie, elle semble fermement décidée à ne pas laisser l'Iran être l'objet de sanctions majeures à l'ONU, malgré les pressions américaines. La crise actuelle pourrait donc créer des conditions favorables à Gazprom dans ce pays.

Les alliés improbables : l'Iran et la Russie face à la politique américaine dans le Grand Jeu

Le rôle de l'Iran dans la politique étrangère russe est considérable et ne doit pas être sous-estimé. Ce rôle est ancien ; on peut dater l'identification

30. « Gazprom nadavil na Iran » (« Gazprom presse l'Iran »), <http://www.rosbusinessconsulting.ru>, le 13 avril 2006.

31. Déclaration commune du PDG de Gazprom, A. Miller, et du vice-ministre du Pétrole iranien, N. Khosseinian, citée dans « Gazprom i Iran sozhdadout sov-mestnoé predpriyatié » (« Gazprom et l'Iran vont créer une joint-venture »), <http://www.neftegaz.ru>, le 25 mai 2006.

de l'Iran comme « partenaire stratégique » de la Russie à 1993-1994. Cependant, ce rôle s'est considérablement accru à partir de 1998-1999, à la fois pour des raisons économiques et stratégiques.

L'importance de l'Iran pour la Russie doit donc être prise en compte dans l'évolution possible du « dossier nucléaire » iranien.

Les relations entre l'Iran et l'Union soviétique ont toujours été marquées par des ambiguïtés importantes. Si l'Iran, depuis le renversement de Mossadegh et jusqu'à la chute du Shah, s'était clairement placé dans l'orbite américaine, les relations avec l'URSS n'étaient pas inexistantes. Le gouvernement iranien avait négocié avec Moscou des accords pétroliers, des entreprises russes de génie civil (dépendant du ministère des Constructions) étaient présentes et, ce qui est surprenant et moins connu, l'URSS livrait des armes à l'Iran pro-américain (des véhicules de transport BTR-60 et des véhicules de combat BMP-1).

Les intérêts politiques

Après la révolution islamique, les relations entre les deux pays ont connu une certaine confusion, en raison de l'opposition de Khomeyni à la présence soviétique en Afghanistan et, bien sûr, à la suite de la guerre irano-irakienne. Cependant, c'est le régime islamique qui a livré à l'URSS l'électronique des chasseurs F-14 ainsi que deux missiles Phoenix, et cela dans les dix-huit premiers mois de son arrivée au pouvoir.

Dès avant la fin de l'URSS, vers 1989-1990, les relations entre les deux pays s'étaient stabilisées et évoluaient positivement.

Les relations russo-iraniennes ont changé de nature à partir de 1992. L'explosion de l'URSS confrontait Moscou au problème du contrôle de l'Asie centrale. Les États-Unis poussaient fortement la Turquie (et, dans une moindre mesure, Israël) à investir le terrain. Dans le contexte créé par la guerre de 1991 contre l'Irak, le gouvernement iranien a analysé cette politique comme relevant d'une stratégie d'encerclement à son égard. Il a rapidement envoyé des signes au nouveau pouvoir à Moscou de sa disponibilité à coopérer avec la Russie pour limiter les influences étrangères en Asie centrale. On peut dater de la fin de 1993 l'existence d'un accord, au moins implicite, entre les deux pays.

Dans la période 1993-1999, les autorités iraniennes ont mené une politique pro-russe en Asie centrale et dans le Caucase, dont les principaux éléments ont été les suivants :

- opposition à l'influence de la Turquie et pression sur les gouvernements ouzbek et kirghiz pour qu'ils renvoient les délégations techniques israéliennes ;

- soutien à l'Arménie contre l'Azerbaïdjan sur la question du Nagorno-Karabagh, et soutien à la position russe sur la question de la mer Caspienne ;

- soutien aux efforts russes pour limiter l'impact de la propagande islamiste sunnite en Asie centrale, et forte pression sur les milieux religieux musulmans pour qu'ils coopèrent soit directement avec la Russie soit avec des autorités locales ayant le soutien de la Russie.

L'appui apporté par les États-Unis au régime des talibans a conforté l'alliance stratégique russo-iranienne (dont E. Primakov, en Russie, est un des principaux promoteurs). Les deux pays ont été sur le point d'intervenir conjointement contre le régime de Kaboul en 1998-2000 quand des chefs de guerre talibans ont massacré une délégation iranienne et commis des exactions contre des populations d'origine perse et d'obédience chiite dans l'ouest de l'Afghanistan.

En 2000, des avions réputés tadjiks ont bombardé des positions des talibans dans l'ouest de l'Afghanistan ; il est aujourd'hui établi que ces appareils étaient russes et avaient opéré depuis des bases iraniennes.

On voit bien, alors, les éléments qui ont poussé et les dirigeants russes et les dirigeants iraniens à se rapprocher et à chercher à institutionnaliser un accord. L'OCS, à partir de 2001, a permis à l'Iran d'obtenir cette institutionnalisation de par son statut de pays observateur.

Les intérêts économiques

La crise économique que connaît la Russie à partir de 1992 introduit un nouvel élément dans les relations entre les deux pays. Les liens économiques existaient déjà avant 1992, mais ils n'avaient pas, pour l'URSS, une signification importante. Pour l'Iran, ils représentaient une ouverture bienvenue dans les années 1980. On assiste donc à un changement important dans les années 1990.

L'Iran devient, en effet, un client important pour l'industrie russe, que ce soit dans le domaine des armements (l'Iran est le troisième client de la Russie derrière la Chine et l'Inde, et sa part dans les exportations russes se situe entre 10 et 15 %) ou dans celui de l'industrie nucléaire.

Le rôle des exportations pour ces industries est particulièrement important dans la période 1994-1999 quand les commandes internes s'effondrent et ne permettent plus la survie du potentiel industriel. Dans ce contexte, même si l'Iran n'est pas le principal partenaire commercial de la Russie pour les armements (les parts de la Chine et de l'Inde dans les exportations d'armement étant considérablement plus élevées), ce pays constitue indiscutablement un débouché intéressant. Il en va de même dans le nucléaire, où les contrats iraniens arrivent à point nommé. Il faut cependant noter que, depuis 2001-2002, le marché chinois est devenu le principal débouché extérieur de l'industrie nucléaire russe.

L'Iran a développé une coopération spécifique avec la Russie dans le domaine des hydrocarbures en raison de l'embargo américain et des contraintes politiques qui entravent ses exportations. Dans plusieurs cas, des sociétés russes ont livré à des pays tiers (en Amérique latine et en Asie) du pétrole iranien. La société d'État iranienne paye en livrant directement à la Russie du pétrole et du gaz.

Les accords sur l'exploitation des champs pétroliers ont surtout permis de compenser les effets de l'embargo américain. Ils ont permis que se constituent de bonnes relations entre les sociétés russes et leurs homologues iraniennes.

La dimension économique des relations entre la Russie et l'Iran n'est donc pas négligeable. Cependant, elle n'est plus aussi importante. Aujourd'hui, si les relations économiques entre les deux pays assurent une marge confortable aux industriels russes et leur procurent des possibilités de diversification, elles sont sensiblement moins significatives que celles avec les deux principaux partenaires dans les domaines de l'armement et du nucléaire : la Chine et l'Inde.

Les ennemis de nos ennemis sont nos amis...

La dimension stratégique des relations russo-iraniennes s'est, en revanche, considérablement renforcée après l'intervention américaine en Irak. Cet événement a consolidé les convergences stratégiques déjà existantes entre les deux pays et a créé une nouvelle base à une coopération politique étendue.

L'Iran analyse la politique américaine actuelle au Moyen-Orient comme fondamentalement dirigée contre tout pays continuant de

développer une politique souveraine. Le problème principal de l'Iran est celui de sa sécurité et de sa sanctuarisation. En même temps, les dirigeants religieux iraniens considèrent que l'intervention américaine a produit une radicalisation de l'intégrisme sunnite dont les chiïtes sont désormais les premières victimes en Irak. Le départ des forces américaines d'Irak constitue un second objectif important des milieux dirigeants iraniens, dans la mesure où ils considèrent qu'ils auraient les moyens, compte tenu de leurs liens avec l'ayatollah Sistani, de consolider politiquement un Irak chiïte.

L'intervention américaine en Irak a provoqué un changement profond de la représentation stratégique des élites russes. Ces dernières considèrent aujourd'hui les États-Unis comme un pays « imprévisible » et potentiellement dangereux. Dans ce contexte, après avoir essayé de contrôler l'activisme américain par une stratégie d'association à la suite des attentats du 11 Septembre, les dirigeants russes se sont ralliés à l'idée d'une stratégie d'expulsion des intérêts américains hors de l'Asie centrale et de réaffirmation de la présence stratégique russe au Moyen-Orient.

Globalement, les spécialistes russes du Moyen-Orient considèrent les communautés chiïtes comme des facteurs de stabilisation à l'intérieur du monde musulman.

De ce fait, la convergence de leurs intérêts a conduit à un renforcement de la coopération stratégique entre l'Iran et la Russie.

Du point de vue russe, il existe cependant des limites à cette coopération. En effet, la Russie ne souhaite pas voir émerger une nouvelle puissance nucléaire, mais elle craint encore plus un contrôle américain sur l'Iran ou une déstabilisation du régime iranien à la suite d'actions militaires. La Russie cherchera avec ses partenaires une solution garantissant à l'Iran sa sécurité et permettant de répondre aux craintes légitimes quant au programme nucléaire militaire iranien. Cependant, en cas d'échec de cette tentative, la Russie s'accommoderait du développement de ce programme plutôt que de permettre une attaque sur l'Iran. La Russie, par ailleurs, souhaiterait utiliser la crise actuelle pour intégrer l'Iran dans le « groupe de Shanghai », ce qui donnerait une cohérence aux alliances extérieures de la Russie mais aussi pourrait créer un cadre de stabilisation et de contrôle de la politique étrangère iranienne.

Le Grand Jeu continue donc. Faute d'un accord qui serait l'équivalent actuel de la Convention anglo-russe de 1907 et qui, en toute logique, devrait concerner à la fois l'Otan (en raison de l'implication de

cette organisation en Afghanistan) et l'OCS, on ne voit pas ce qui pourrait aujourd'hui y mettre fin.

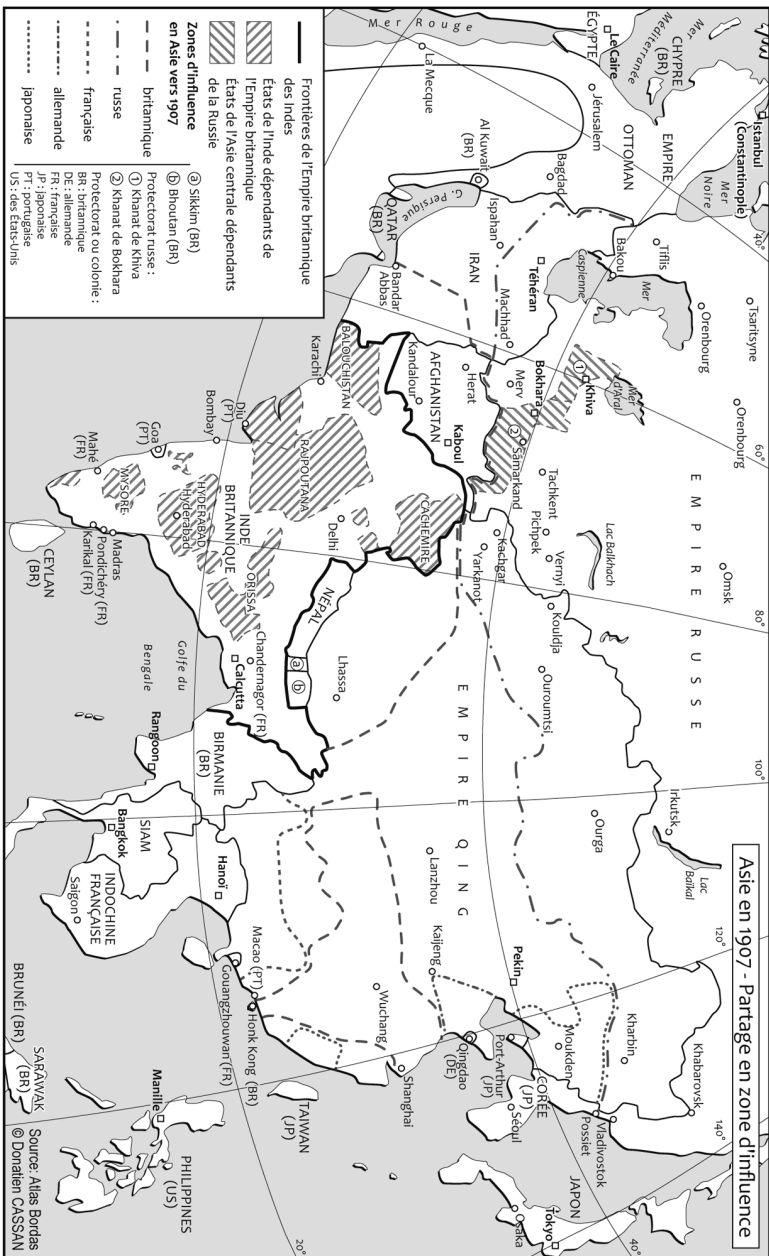
Non que les raisons objectives d'arriver à une coopération de la plupart des acteurs ne soient bien réelles – la stabilité géopolitique de la région est à l'évidence un bien collectif –, mais le jeu pervers des représentations mystifiées de « l'autre » fonctionne à nouveau tel qu'il a opéré au XIX^e siècle. Pour les dirigeants américains, il ne saurait y avoir de stabilité hors du projet de « grand Moyen-Orient », qui constituait l'une des raisons de leur action en Irak. Toute autre solution est perçue comme une menace potentielle pour les intérêts américains et ceux de leurs alliés. Pour les dirigeants russes et chinois, la présence américaine en Afghanistan et en Iran est une source de déstabilisation régionale. À Moscou comme à Beijing, on est prompt à voir la main américaine quand surviennent des troubles que les conditions locales pourraient aussi aisément expliquer.

D'autres puissances se trouvent aujourd'hui impliquées dans ce Grand Jeu contemporain. L'Inde, devenue une puissance régionale de premier plan, cherche des garanties de sécurité contre un terrorisme islamiste dans lequel elle voit une extension des services spéciaux pakistanais. L'Arabie saoudite et les pays du Golfe ne peuvent plus rester de simples spectateurs devant des perturbations qui désormais se rapprochent d'eux. Enfin, les pays européens se trouvent impliqués de par leur participation à l'Otan. Le cas de la France est ici exemplaire, car notre pays était sorti, à la fin de l'aventure napoléonienne, du Grand Jeu. Le voici à nouveau impliqué, mais sans maîtrise réelle sur les fins auxquelles il est associé.

De par son histoire, et son mode particulier d'insertion dans l'OTAN, la France aurait pu contribuer, avec un peu d'imagination et de volonté, à engager une logique de coopération et à éviter la dynamique de confrontation. Ayant renoué avec les États-Unis, elle aurait pu, au nom de sa présence dans l'océan Indien, demander un statut d'observateur à l'OCS. La Russie dispose bien d'un statut similaire au sein de l'Otan. Plutôt que de se précipiter tête baissée dans la voie d'une normalisation atlantiste, une politique d'indépendance bien conçue aurait pu être un véritable facteur de paix, et la France, avec la Russie, aurait pu tenter de constituer un pont entre l'Otan et l'OCS.

Cette opportunité a été perdue durant l'hiver 2007-2008.

Le Grand Jeu va donc continuer, même si nous n'en entendons que les échos assourdis. Il est pourtant à terme un enjeu décisif pour notre sécurité.



L'Asie centrale au cœur des enjeux stratégiques des ressources et du contrôle énergétique

Asie centrale et énergie

Juliette Le Doré

La problématique énergétique est devenue, ces dernières années, prépondérante en ce qui concerne l'Asie centrale, supplantant même, peu à peu, en termes d'exposition politique et médiatique, la question sécuritaire de l'Afghanistan voisin.

Les raisons en sont simples : dans un contexte de raréfaction de nouvelles découvertes de champs pétroliers ou gaziers aisément exploitables, et d'augmentation substantielle de la consommation énergétique mondiale (avec l'arrivée de gros consommateurs tels que la Chine ou l'Inde), les pays importateurs se sont rendu compte de l'urgence qu'il y avait à sécuriser leurs approvisionnements sur le long terme.

Or l'Asie centrale cumule, à cet égard, deux atouts non négligeables. Elle regorge de réserves de pétrole et de gaz, surtout les pays riverains de la mer Caspienne (le Kazakhstan est le 8^e producteur de pétrole mondial, juste derrière la Russie ; le Turkménistan détiendrait les quatrième réserves de gaz mondiales). En outre, l'Asie centrale se situe à proximité de grands centres de consommation (UE, Chine et Inde) ou de transit (Russie pour l'énergie allant vers l'Europe) du continent eurasiatique.

Rien d'étonnant donc à ce que, depuis les années 1990, mais surtout depuis la mort du dictateur turkmène Nyýazov en décembre 2006, événement qui a véritablement déverrouillé l'accès à la région et permis des idées d'exportations ambitieuses ailleurs que vers la Russie, les majors pétrolières et les responsables officiels s'y précipitent pour s'attacher les faveurs des nouveaux « pétro-États » que sont devenus le Kazakhstan et le Turkménistan.

Dans ce tableau, on rencontre en effet aujourd'hui toutes les grandes puissances. La Russie, présente historiquement, mais également les États-Unis, venus prospecter dès les années 1990, soucieux d'empêcher dans la région une recrudescence de l'influence de la Russie et impliqués dans l'Afghanistan voisin, la Chine, avide d'énergie pour nourrir sa croissance, mais aussi, plus récemment, l'Union européenne ou l'Inde.

La Russie reste, et de loin, le premier acheteur de l'énergie centrasiatique (en 2006, elle en achetait 92 % du gaz exporté). Cette manne lui est en effet indispensable pour que son champion national, Gazprom, puisse conserver la haute main sur les exportations vers l'Europe (l'UE achète 25 % de son pétrole à la Russie, et 41 % de son gaz). Or, la production intérieure

de la Russie est dite déclinante, victime de sous-investissement, et sa consommation est en très forte hausse (en 2006, l'augmentation de la consommation de gaz en Russie a compté pour 40 % de l'augmentation mondiale). Pour tenir ses engagements envers ses partenaires européens, la Russie a donc besoin des ressources centrasiatiques.

Cette nouvelle dépendance commerciale très nette envers l'énergie centrasiatique, ainsi que les cours assidues effectuées par d'autres acteurs intéressés par les richesses de la région ont eu tôt fait de renverser le rapport de force commercial en faveur des pays d'Asie centrale. Dans ce nouveau contexte, pas étonnant donc que les Républiques centrasiatiques aient réussi à obtenir, en juillet 2008, des prix « européens » pour le gaz vendu à la Russie (préfigurant vraisemblablement un doublement des prix pour l'UE en janvier 2009).

À quelques encablures de là, l'UE qui s'est élargie vers l'est en 2004 et 2007 a également découvert les potentialités de l'énergie centrasiatique pour son propre marché. À vrai dire, elle l'achète déjà, mais par le biais de Gazprom. Or, en raison, entre autres, de l'utilisation politique du robinet énergétique par le Kremlin (Ukraine et Belarus en 2006, pour ne nommer que les crises les plus médiatisées), l'UE souhaite sortir d'une trop grande dépendance envers Moscou (d'ici 2030, plus de 60 % des importations en gaz de l'UE devraient provenir de Russie). Elle cherche donc des accès à la région de la Caspienne qui contourneraient la Russie. C'est dans cette équation, dans laquelle les États-Unis jouent un rôle non négligeable, avec leur projet à peine voilé d'arracher le Caucase sud au giron russe, que s'inscrivent un certain nombre de projets de pipelines passant par le Caucase, la mer Noire ou la Turquie.

En réponse, outre son blocage de tout règlement du statut juridique de la mer Caspienne (mer ou lac), Moscou essaie d'empêcher le plus possible que les pays producteurs de gaz ne signent des contrats pour participer aux nouveaux projets transcauciens, notamment le Nabucco (gazoduc qui relierait l'Azerbaïdjan à l'Autriche, doté d'une capacité de 31 milliards de m³ (bcm) par an, pour une UE qui en consomme plus de 300 bcm).

La crise en Géorgie l'a bien montré : la Russie peut encore, si elle le souhaite, réduire en cendres les vellétés de pipelines qui transiteraient par le Caucase. Depuis, d'ailleurs, des pays comme le Kazakhstan ou l'Azerbaïdjan sont devenus plus frileux à l'idée de faire transiter leurs hydrocarbures par cette région volatile, et demandent de claires garanties occidentales.

Le projet Nabucco est donc largement tributaire des luttes d'influence entre les États-Unis et la Russie au Caucase, luttes qui n'arrangent pas les projets européens, alors que l'UE courtise à grand-peine le Turkménistan pour qu'il accepte de participer à Nabucco. L'Azerbaïdjan s'étant en effet déjà engagé pour environ 10 bcm, il en reste donc 20 autres à trouver. Lors d'une réunion de haut niveau à Aschgabat en avril 2008, le Turkménistan avait évoqué une contribution de 10 bcm, sans rien signer toutefois.

Le Turkménistan est, en effet, pour le moment le pays clé sur l'échiquier gazier centrasiatique, de par son positionnement et sa richesse en ressources inexploitées. On y a en effet découvert, en octobre 2008, lors du premier audit indépendant d'importance réalisé pour évaluer les réserves du pays, un champ gazier de plus de 6 trillions de m³ (tcm), là où la Russie en possède en tout 48 et l'Iran 26. Et ce n'est pas le seul champ gazier au Turkménistan. C'est dire si les réserves de ce pays désertique longtemps complètement fermé au monde sont conséquentes, même si elles doivent être développées. Les dirigeants turkmènes semblent n'en avoir jamais douté, eux qui se sont engagés sur de substantielles quantités de gaz dans le cadre de contrats avec la Russie et la Chine –en avril 2006, fut prise la décision de construire un pipeline pour acheminer entre 30 et 40 bcm par an vers la Chine, en faisant le premier pipeline d'importance ne transitant pas par le territoire russe –, contrats dont d'aucuns disaient auparavant que le pays ne pourrait pas tous les honorer. En outre, Aschgabad regarde aussi vers l'Afghanistan voisin, afin d'approvisionner l'Inde et le Pakistan et ce malgré les risques sécuritaires et le coût d'un tel projet, et vers l'Iran, qu'elle approvisionne déjà en gaz.

L'Iran est, en effet, la dernière pièce maîtresse d'un paysage géopolitique qui évolué à une vitesse extraordinaire. Auparavant ostracisé par tous ou presque, ce pays a su tirer son épingle du jeu en se rapprochant récemment de la Russie et d'organisations régionales comme l'OCS. Aujourd'hui, après la crise géorgienne et la démonstration d'instabilité d'un Caucase qui était le couloir alternatif obligé de l'énergie de la Caspienne vers l'Ouest, des pays exportateurs tels que l'Azerbaïdjan osent braver le courroux américain pour commercer avec leur sulfureux voisin. Bien plus, même la Turquie, alliée traditionnelle des Américains dans la région, met en place des partenariats avec un pays qui est, après la crise géorgienne, de plus en plus difficilement évitable en matière de transit des hydrocarbures vers le sud ou l'ouest, si l'on souhaite contourner la Russie.

4. L'UNION EUROPÉENNE FAIT SON ENTRÉE DANS LE GRAND JEU

Juliette Le Doré

Jusque dans les années 2000, l'Union européenne est essentiellement présente en Asie centrale par le biais de certains de ses États membres, qui y adoptent une approche diplomatique *a minima*. En effet, la région n'est pas alors perçue comme stratégique. Elle ne se situe donc pas à un rang très élevé dans la liste des priorités de politique étrangère de l'UE (contrairement à d'autres régions comme les Balkans ou le Proche-Orient).

Cette présence est également relativement modeste, car le climat politique qui y prévaut ne permet pas encore d'y avoir une approche diplomatique ambitieuse. Les États centrasiatiques sont alors, pour la plupart, assez crispés politiquement et peu enclins au développement de relations extérieures.

Les deux régions entretiennent donc essentiellement des relations bilatérales classiques (information réciproque sur les pays, activités culturelles, assistance consulaire...). Les États de l'UE les mieux implantés en Asie centrale sont alors l'Allemagne (présente dans la région depuis longtemps, notamment en raison de la présence de communautés d'origine allemande au Kazakhstan), la France, qui dispose d'une diplomatie étendue, ainsi que le Royaume-Uni, qui, depuis le Grand Jeu, ne s'en est jamais tout à fait absenté.

Au niveau communautaire, l'investissement de l'UE est également *a minima*. Le programme TACIS, programme d'assistance technique aux États de l'ex-URSS, est mis en place dès 1992. Des accords de partenariat et de coopération (APC, format minimal de coopération de l'UE avec

un État tiers) sont également signés en 1999, mais n'ont jamais été ratifiés pour deux pays (Turkménistan et Tadjikistan). Parallèlement à cela, d'autres initiatives voient le jour comme TRACECA (« Transport corridor Europe-Caucase-Asie »), lancé en 1993, qui concerne la rénovation et l'intégration des voies de transport entre les deux régions, ou encore INOGATE, lancé en 1999, qui traite de l'intégration des réseaux énergétiques.

L'arrivée de l'Asie centrale sur les radars européens : l'impact du 11 Septembre

Il faut donc attendre le 11 septembre 2001 et l'intervention occidentale en Afghanistan pour, petit à petit, voir l'UE sérieusement envisager une implication renforcée et coordonnée en Asie centrale.

En s'impliquant dans le dossier afghan, l'UE découvre les menaces que constituent certains problèmes à fortes répercussions internationales tels que l'islamisme radical (les talibans, mais pas seulement, d'autres mouvements sont actifs, notamment dans la vallée de la Ferghana en Ouzbékistan) et le trafic de drogue et d'armes. Les talibans financent en effet leur guérilla grâce à l'argent de la drogue et on pense aujourd'hui que 90 % de l'héroïne qui circule dans le monde vient d'Afghanistan.

En outre, 25 des 27 États membres de l'UE font partie de la Force internationale d'assistance et de sécurité (FIAS) qui y est déployée sous l'égide de l'Otan. Il est donc impératif de renforcer le dialogue avec les pays frontaliers de l'Afghanistan pour pouvoir y faire atterrir les avions de la coalition ou transiter du matériel.

À ce moment donc, l'UE se rend compte qu'elle a trop longtemps ignoré cette région qui présente un potentiel de nuisances non négligeable, lié aux problématiques citées plus haut mais également à la situation politique et sociale potentiellement explosive des pays qui la composent.

Cependant, les États membres et les institutions de l'UE ne commencent pas pour autant à réfléchir à une politique coordonnée, ils gardent une approche bilatérale, en fonction de leurs intérêts militaires et diplomatiques respectifs (les Français ont, par exemple, leur base à Douchanbe au Tadjikistan, les Allemands à Termez, en Ouzbékistan). Ils ne savent pas encore que le conflit afghan va durer. Par ailleurs, à l'Afghanistan s'ajoutent rapidement d'autres sujets d'inquiétude.

Instabilité politique et sociale

D'autres événements vont orienter les projecteurs de la communauté internationale sur la région dans les années qui suivent. L'atmosphère relativement figée qui prévalait laisse en effet place à des événements pour le moins brutaux.

En mars 2005, le président kirghiz prorusse Askar Akaïev est renversé à la suite d'une manifestation populaire née dans le sud du pays. Après des événements similaires en Géorgie (novembre 2003) et en Ukraine (novembre 2004), la résonance de ce renversement en Occident et en Russie est très forte.

Puis a lieu le massacre d'Andijan (dans la vallée de la Ferghana) en mai 2005, massacre qui est un événement marquant à plusieurs titres. D'abord, par sa violence : on parle de 700 à 1 000 morts, la plupart étant des habitants de la ville venus manifester pacifiquement leur mécontentement à la suite de l'emprisonnement d'hommes d'affaires locaux qui assuraient, par le commerce, des revenus aux populations. En deuxième lieu, par la réaction internationale qui a suivi : les États-Unis ont vivement réagi, ce qui leur a valu de perdre leur base militaire ouzbèke de Karshi-Khanabad (K2).

L'UE a, quant à elle, décidé quelques mois après d'imposer des sanctions au régime ouzbek, sanctions largement symboliques, mais témoignant d'une unité et d'une réactivité inhabituellement robustes.

Après cette cascade d'événements donc, et tenant compte de la perspective d'un engagement à long terme en Afghanistan, l'UE prend conscience qu'il est temps de réfléchir à une politique européenne cohérente en direction de la région. À cet effet, en juillet 2005, un représentant spécial de l'UE pour l'Asie centrale est d'ailleurs nommé. Il est chargé d'assurer un rôle de coordination entre les deux régions, les États membres et les institutions européennes.

L'urgence énergétique scelle l'intérêt de l'Union européenne pour l'Asie centrale

Mais ce qui va encore plus accélérer ce processus, c'est l'« urgence énergétique » et l'impression qu'ont certains États membres d'arriver très en retard dans la région, alors que la Russie, les États-Unis et la Chine commencent déjà à s'y tailler la part du lion.

Avec l'épisode de l'embargo énergétique russe sur l'Ukraine en janvier 2006, l'UE a en effet compris qu'elle ne pouvait dépendre énergétiquement uniquement de la Russie, qui n'hésite pas à utiliser l'arme du gaz à des fins de pressions politiques. En outre, les infrastructures russes souffrent de sous-investissement, ce qui pose des problèmes de fiabilité à long terme.

Or, la dépendance de l'UE à l'égard du gaz russe était déjà, en 2008, de 40 %. Le mot d'ordre est donc « diversification » (des sources et des voies approvisionnement), tout en essayant de ménager le Kremlin au maximum, car la Russie est et restera le partenaire obligé de l'UE en matière d'énergie.

L'UE entreprend donc d'avoir accès aux colossales ressources énergétiques de l'Asie centrale¹ sans passer par la Russie, en pariant sur des tankers ou d'hypothétiques oléoducs sous-marins pour traverser la mer Caspienne (passer par l'Iran est, pour des raisons politiques bien connues, pour l'instant impossible). Cette hypothèse nécessite alors d'assainir les relations azerbaïdjano-turkmènes, de régler la question du statut de la mer Caspienne (mer ou lac) et de trouver des investisseurs pour les coûteux projets de gazoducs qui doivent acheminer le gaz centrasiatique jusqu'en Europe.

Percevant l'accroissement des convoitises occidentales, la Russie et la Chine s'empressent d'agir pour s'attacher les faveurs du Turkménistan et du Kazakhstan. Des clauses contraignantes avec des sanctions en cas de non-respect des conditions prévues font irruption dans les contrats énergétiques. Car, en effet, les ressources ne sont pas illimitées et des engagements très substantiels existent déjà. La partie est donc très serrée pour l'UE, qui part en outre avec des handicaps : ses valeurs en matière de droits de l'homme, ses ONG et son opinion publique, obstacles qui n'embarrassent ni la Russie ni la Chine.

Créer des relations et une politique européenne à destination de l'Asie centrale

C'est dans ce contexte que vers la fin 2006, certains États membres européens comme l'Allemagne poussent l'UE à se doter de l'outil politique

1. Voir « ??? », p. XXX.

et du budget qui permettront enfin des relations officielles et de coopération de qualité entre les deux régions. La machine diplomatique se met alors en branle afin d'élaborer ce document politique qu'on appellera ensuite « Le nouveau partenariat stratégique entre l'Union européenne et l'Asie centrale ». Des brouillons sont élaborés, puis circulent auprès des États membres sous les présidences finlandaise, puis allemande de l'UE.

À mi-parcours, les États centrasiatiques sont consultés. Ils insistent alors particulièrement sur la nécessité d'un partenariat qui ne les considère pas comme une région mais qui soit largement bilatéral. Après avoir fait partie du bloc soviétique pendant des dizaines d'années, ils ont à cœur de consolider leur souveraineté et ne souhaitent pas être noyés dans un nouvel ensemble dans lequel ils ne se reconnaissent pas.

Cette approche est un peu frustrante pour l'UE, pour laquelle les défis les plus importants sont régionaux. Finalement, il est décidé que 70 % du budget prévu dans la stratégie ira à des projets bilatéraux (l'UE avec un pays centrasiatique), le reste étant consacré à des projets régionaux (lutte contre le trafic de drogue, gestion des frontières, etc.), associant donc plusieurs pays de la région.

En juin 2007, le brouillon est devenu un texte finalisé et il est adopté par le Conseil européen (les chefs d'État européens réunis).

Par la suite, visites officielles et conférences régionales et internationales se multiplient. L'énergie et la sécurité, particulièrement, font l'objet de nombreuses discussions et négociations. L'Asie centrale est entrée dans le peloton de tête des régions les plus stratégiques pour l'UE, et ce en seulement quelques années. En termes financiers, l'évolution est tout aussi flagrante : le document de juin 2007 parle d'une enveloppe de 750 millions d'euros pour six ans (contre 50 millions d'euros pour quatre ans auparavant).

Offrir stabilité et prospérité à long terme : la marque européenne

Malgré l'investissement politique et financier, la partie est loin d'être gagnée pour l'UE. Car, en plus de son retard et de ses valeurs, elle ne dispose ni des moyens financiers énormes de la Chine, ni de l'influence historique et culturelle de la Russie. Comment donc peut-elle faire la

différence et être considérée comme un partenaire privilégié par les républiques centrasiatiques au même titre que ces imposants voisins ?

La trouvaille des responsables européens, c'est que le meilleur argument de l'UE, c'est ce qu'elle est. L'UE est en effet un ensemble régional en paix et prospère, très prospère. L'idée est donc de capitaliser sur cette réussite et de proposer aux États de la région de les aider à atteindre le même résultat.

Car les pays d'Asie centrale ont une peur commune, celle du chaos politique à l'afghane ou à la tadjike (guerre civile des années 1990) ou de la confessionnalisation (Iran). Il s'agit donc de leur montrer la voie en insistant sur l'éducation, l'État de droit, la gestion durable des ressources, le désenclavement technologique, tous ces thèmes étant, parmi d'autres, repris dans le document de juin 2007, document qui constitue le socle de la politique étrangère de l'Union européenne en Asie centrale.

5. LE GRAND JEU : TOUT UN ROMAN. MÉMOIRES, LITTÉRATURE ET CINÉMA SUR LE GRAND JEU

Alexey Tereshchenko, avec la collaboration de Sergueï Dmitriev

Quelques « mémoires » de grands joueurs

On oublie rarement les grands moments de sa vie. Chez l'être humain, la mémoire de tout événement remarquable est particulièrement forte. Depuis l'Antiquité, les acteurs de l'histoire cherchent à faire connaître leurs expériences personnelles à un public qui soit le plus large possible. Il n'est pas invraisemblable de penser qu'une grande partie de *L'Iliade* d'Homère est fondée sur les récits de ceux qui ont effectivement participé à la guerre de Troie. C'est pour cela aussi que, peut-être, les exploits des héros grecs sont tellement impressionnants, car chacun voulait se vanter de ses prouesses.

Par la suite, on commença à raconter son expérience réelle. *L'Anabase* de Xénophon, qui relate la retraite d'un détachement grec en territoire perse, est déjà un exemple de « mémoires » au sens propre du terme. Dans les siècles qui suivirent, une énorme quantité de mémoires furent écrits, dans de multiples langues et racontant toutes sortes d'événements.

Bien sûr, les récits des témoins oculaires doivent être examinés avec beaucoup de circonspection, parce que leurs auteurs, même lorsqu'ils sont sincères, tendent à distordre l'importance de ce qui s'est vraiment passé, en fonction de leur propre rôle. Cependant, les mémoires sont une formidable source d'informations pour nous qui sommes si loin du passé : grâce aux protagonistes, nous pouvons « sentir » l'époque, les modes de vie et de pensée qui nous échapperaient

si nous ne lisions que les monographies écrites par nos contemporains. C'est pourquoi il nous a paru nécessaire, en écrivant ce volume, d'analyser quelques mémoires laissés par certains participants du Grand Jeu.

Ces mémoires furent souvent composés plusieurs années après les événements qu'ils retraçaient. Mais parfois, cependant, ce fut tout de suite après l'expérience vécue qu'ils furent écrits. Cela fut d'ailleurs le cas de la plupart des missions extraordinaires et des voyages de reconnaissance effectués par les diplomates, officiers ou espions, russes ou britanniques. Les gouvernements, tant à Londres qu'à Saint-Petersbourg, étaient avides de toute information concernant l'Asie centrale : les États, les peuples, les finances, la défense, les mœurs, les influences étrangères. Ainsi, les rapports devaient être très détaillés. De plus, la société de cette époque était également passionnée par ces pays lointains et difficilement accessibles. C'est en racontant leurs voyages et leurs aventures que les explorateurs devenaient célèbres. Ce fut son voyage à travers l'Afghanistan, l'Iran et l'Asie centrale et le livre qui raconta cette expérience qui rendirent le jeune lieutenant Alexander Burnes populaire jusque dans les plus hautes couches de la société anglaise.

Enfin, les mémoires qui furent publiés servirent beaucoup à la propagande politique. C'est en éveillant l'intérêt du public pour l'Asie centrale et en démontrant la menace russe que le gouvernement anglais trouvait des prétextes pour avancer toujours plus dans ses conquêtes. Les Russes, bien sûr, utilisaient la même méthode.

Mémoires britanniques

Arthur Conolly, un explorateur dévot

Nous allons analyser neuf mémoires parmi les plus intéressants, dont trois furent rédigés par des Britanniques, trois par des Russes et trois par des Asiatiques qui subirent le Grand Jeu imposé par ces deux grandes puissances. Il est normal de commencer par celui qui inventa le terme de « Grand Jeu », Arthur Conolly, et son *Journey to the North of India, overland from England, through Russia, Persia and Affghaunistaun*, publié à Londres en 1834. Ce livre, loin d'être le premier récit de voyages à travers l'Iran et l'Asie centrale (Conolly lui-même cite souvent ses prédécesseurs, de Mouraviov à Elphinstone), a l'avantage d'être très bien écrit. En le lisant, on a vraiment l'impression de voyager avec Conolly.

Il entame son voyage par Saint-Petersbourg et Moscou, en exaltant la musique d'église russe et en se lamentant sur la qualité des routes. Puis, il passe en Iran et en Asie centrale. Il voulut d'abord visiter Khiva, mais il ne put arriver jusque-là, ayant été fait prisonnier par les Turkmènes. Après être rentré en Iran, Conolly décida de passer directement par l'Afghanistan pour arriver en Inde. Aux Afghans, qui lui demandaient la raison de son voyage, son compagnon iranien répondit que la gloire du peuple afghan était tellement immense en Angleterre que Conolly avait décidé de juger par lui-même.

Une fois seulement, Conolly se fit passer pour un marchand. Plus tard, il préféra ne plus mentir, parce qu'en restant sincère, il pensait susciter moins de méfiance. Néanmoins, il fut pris pour un espion russe, ce qui faillit le perdre. Des rumeurs selon lesquelles un Russe avait été capturé par les Turkmènes parvinrent même jusqu'à un capitaine russe naviguant sur la mer Caspienne, et ce dernier voulut secourir son prétendu compatriote ! Conolly observe, cependant, que la meilleure manière pour un Européen de ne pas éveiller les soupçons des populations locales est de se faire passer pour un médecin français ou italien – les indigènes n'ont pas peur de ces peuples, sachant que leurs pays se trouvent très loin, et de plus il n'est pas vraiment nécessaire de bien connaître la médecine pour se faire passer pour un docteur.

Rien n'échappe à son œil exercé : les modes de vie, le commerce, la politique, les mœurs, les coutumes, les croyances, la nourriture. Son livre est plein d'admirables petites anecdotes. Il raconte ses altercations et expose des exemples de politesse perse ; il explique la justification que donnent les Turkmènes du vol : en effet, les Turkmènes sont libres, donc il n'y a pas de « tiens » et « miens ». Un autre thème, qui est constamment présent dans son livre, est celui des Européens vus par les Asiatiques. Par exemple, les Iraniens avec qui il parle sont persuadés que le rôle des sexes est inversé en Europe et que les femmes européennes ont quatre maris chacune. Autre exemple : les Afghans ont peur des soldats russes, qui, ils en sont sûrs, peuvent franchir tous les obstacles, prendre toute forteresse, et peuvent, en cas de manque de vivres, manger leurs camarades ! L'humour vif de Conolly est aussi présent dans tout le texte. Par exemple, il écrit : « Chez les Arabes, pour divorcer d'une femme, il suffit de lui dire "Tu es répudiée" et de la renvoyer avec un chameau afin qu'elle puisse rejoindre sa famille paternelle. Comme les Turkmènes ne connaissent pas le divorce, il faut présumer soit qu'ils aiment leurs femmes plus que les Arabes, soit qu'ils tiennent plus à leurs chameaux. »

Bien entendu, Conolly prend soin d'examiner les possibilités d'invasion des possessions britanniques par les Russes. Il craint qu'en soumettant les Turkmènes, les Russes n'envahissent facilement l'Inde et ne deviennent maîtres du monde. Néanmoins, on ne peut pas dire qu'il fut un vrai russophobe. Il n'est pas franchement hostile aux Russes en tant que tels et, s'il perçoit, en véritable protestant, de l'idolâtrie dans la religion orthodoxe, il espère que tôt ou tard, les Russes la supprimeront. Il propose donc des solutions pour contenir les Russes – en particulier, l'unification de l'Afghanistan sous un seul chef qui serait capable de leur résister, le khan de Herat. Mais, contrairement à bien d'autres auteurs britanniques, il n'idéalise pas les nomades. Il ressent parfois de l'admiration envers le mode de vie des Turkmènes et des Afghans, qu'il compare aux Juifs de l'Ancien Testament, mais il est partisan du christianisme et de la civilisation (qui sont la même chose pour lui), et leur triomphe, selon lui, est ce qu'il y a de plus important, qu'il fût assuré par les Anglais ou par les Russes, peu importe. Tout en étudiant les divergences religieuses entre les sunnites, les chiïtes et les wahhabites (il compare ces derniers aux presbytériens), Conolly établit un plan de christianisation de l'Iran. Pour lui, il est important de réaliser une bonne traduction de l'Écriture sainte en persan, afin que les Iraniens puissent l'apprécier dans une belle langue. Pour cela, il faudrait, selon lui, se faire aider des Juifs persans, pour lesquels il a beaucoup de respect.

Aujourd'hui, Conolly pourrait parfois sembler atteint d'une extrême bigoterie, vice dont il accuse les Iraniens. Cependant, il fut très sincère. Et sa mort à Boukhara, huit ans après la publication de son livre, en fut la meilleure preuve.

Frederick Burnaby, un capitaine propagandiste

Quarante ans après Conolly, un autre Britannique prit le chemin de la Russie pour aller en Asie centrale. Frederick Burnaby, capitaine des gardes à cheval, fut un personnage remarquable, mesurant plus de six pieds (soit plus d'un mètre quatre-vingt-dix), pouvant porter un poney sous le bras et parlant sept langues, y compris le russe. En 1875, il arriva à Saint-Petersbourg et obtint la permission d'aller à Khiva, permission qui lui fut d'ailleurs octroyée avec l'avertissement que le gouvernement russe ne pouvait garantir sa sécurité en dehors du territoire de la Russie. Par la suite, il reçut l'ordre de passer par Petro-Alexandrovsk, un avant-poste russe à côté de Khiva. Il comprit alors qu'on voulait l'empêcher d'effectuer son voyage, et, employant la ruse, persuada son guide d'aller

directement à Khiva où, à deux reprises, il fut reçu par le khan. Cependant, il dut retourner à Petro-Alexandrovsk, où il reçut un télégramme du commandant en chef britannique qui lui ordonnait de rentrer. Ainsi, Burnaby ne put se rendre à Merv. Rentré chez lui, le capitaine écrivit un livre.

Burnaby ne courut qu'un seul vrai péril durant son voyage, lorsque ses mains, gagnées par l'engelure, furent sauvées par des Cosaques qui les lui frottèrent énergiquement avec du kérosène. Mais cela ne l'empêcha pas d'exprimer toute sa colère aux Russes, lorsque ceux-ci firent obstacle à ses projets de voyage. Il ne trouva que deux choses dont les Russes auraient pu être fiers : la persévérance des Cosaques et la connaissance des langues étrangères (qu'il explique, d'ailleurs, par un mépris profond envers leur propre langue). Il trouve les Russes très menaçants et dangereux mais, en même temps, faciles à vaincre si les Anglais veulent vraiment s'y mettre. Il dénonce les sentiments anti-anglais, qui sont omniprésents dans les garnisons russes de la frontière (ils acclament Burnaby et lui offrent de la vodka, mais espèrent le rencontrer sur le champ de bataille le plus vite possible). Parfois, pour montrer toute la perfidie des Russes, Burnaby fait semblant de les défendre dans ses conversations avec les locaux, qui tout de suite les dénoncent. Les Asiatiques, dans son livre, sont charmants et exotiques. Le khan de Khiva n'apparaît point cruel mais très civilisé, et très opprimé par les Russes (donc les Russes sont menteurs et oppresseurs). La police du khan continue à pratiquer de terribles supplices (donc les Russes, qui n'empêchent pas cela, sont encore une fois menteurs et oppresseurs). Ce livre, qui fut réédité onze fois en douze mois, et qui devint un best-seller en Angleterre et rendit son auteur célèbre, illustre très bien la dimension propagandiste des mémoires du Grand Jeu.

George Nathaniel, Lord Curzon, et la voie ferrée transcaspienne

Une autre dimension encore, là stratégique, est représentée dans le livre de George Nathaniel Curzon, qui deviendra plus tard vice-roi des Indes et secrétaire d'État. En 1888, à l'âge de 29 ans, il effectua une reconnaissance de l'Asie centrale russe, en passant par Geok-Tépé, Merv, Boukhara, Samarcande et Tachkent. La civilisation avançait alors et désormais il devenait facile de voyager. Curzon effectua la plus grande partie de son voyage par la voie ferrée transcaspienne, et l'épreuve la plus rude qu'il connut fut de passer trente heures dans une voiture à cheval sur les routes de l'Asie centrale. Néanmoins, ce voyage lui permit

de réunir beaucoup d'informations d'une importance stratégique sur les implantations russes en Asie centrale et surtout sur la voie ferrée transcaspienne qu'il voyait comme une arme puissante pouvant servir à l'invasion de l'Iran ou de l'Inde. Mais l'ouvrage du jeune lord anglais n'est point rébarbatif ; il est plein de descriptions poétiques de l'Asie centrale, dont il note que les Russes améliorent la situation économique mais détruisent la spécificité culturelle. S'il expose aussi, comme Burnaby, les sentiments anti-anglais des officiers russes, il est beaucoup plus sobre dans leur estimation. Il pense que le but de la Russie n'est pas l'Inde : les Russes font semblant de menacer Calcutta, mais ce qu'ils veulent vraiment, c'est Constantinople.

Mémoires russes

Les voyageurs russes en Asie centrale ne laissèrent pas moins de mémoires que leurs collègues anglais. Au XVIII^e siècle déjà, on publia des documents très intéressants, comme les mémoires du sous-officier russe Philippe Yefremov qui, fait prisonnier par les Khiviens, s'enfuit, devint marchand et rentra en Russie en passant par Boukhara, le Tibet, l'Inde et la Grande-Bretagne. Mais ce qui nous intéresse ici, ce sont les mémoires qui reflètent certains moments forts du Grand Jeu.

Le comte Nicolai Ignatiev à Khiva et à Boukhara

Les mémoires du comte Nicolai Ignatiev sur sa mission à Khiva et à Boukhara en 1859 furent écrits presque quarante ans après son voyage, mais ils n'en sont pas moins véridiques. Ignatiev utilisa abondamment les documents de mission qui lui restaient encore et les lettres qu'il avait écrites (il les écrivait en français, pour que les Asiatiques ne puissent pas les comprendre). Bien qu'au moment de la rédaction de l'ouvrage les khanats fussent devenus depuis longtemps vassaux du tsar, Ignatiev garda la même attitude qu'il avait dû avoir au cours de sa mission : bienveillante envers les Boukhariotes, qui l'avaient bien traité, et très négative à l'égard des Khiviens – il va même jusqu'à dire que, dans des pays comme Khiva, il ne faut pas envoyer d'ambassade, mais seulement l'armée. En effet, le khan de Khiva ne montra pas trop d'hospitalité envers la mission russe et ne la laissa pas étudier le cours du fleuve Amou-Daria, se limitant à la signature d'un traité commercial qui ne devait pas changer grand-chose.

En revanche, le vieil émir de Boukhara, Nasr'Ullah, celui qui avait, seize ans auparavant, ordonné l'exécution de Stoddart et Conolly, ayant peur que les Russes ne s'allient avec le khanat de Kokand avec lequel il était en guerre, se montra beaucoup plus conciliant. Non seulement il consentit à libérer les esclaves russes (dont la plupart préférèrent d'ailleurs rester à Boukhara), mais de plus il signa un accord commercial diminuant les taxes douanières sur les marchandises russes, autorisa la libre navigation des marchands russes dans ses domaines, promit qu'il ne passerait aucun accord avec les Anglais et réserva un accueil très amical à l'ambassade, envoyant même aux Russes ses chanteurs, musiciens et prestidigitateurs. Un cheval volé aux Russes leur fut restitué le lendemain, l'émir ayant menacé le gouverneur de la ville que s'il ne retrouvait pas le cheval dans les vingt-quatre heures, il serait battu à coups de bâton. Enfin, lorsque les Juifs de Boukhara refusèrent de vendre aux Russes de l'eau-de-vie dont ils avaient le monopole dans la ville musulmane, l'émir la leur confisqua et en fit cadeau à l'ambassade russe. En dépit du sabotage de la part des Boukhariotes, surtout de la part des marchands, mécontents des concessions faites à leurs concurrents russes, la mission d'Ignatiev se plut beaucoup à Boukhara et elle y laissa ses recommandations pour le renforcement des liens entre l'émirat et l'Empire russe : égalité de droits pour les marchands russes, réduction des taxes douanières pour les Boukhariotes, et elle laissa aussi des cadeaux pour l'émir (en particulier, une calèche avec deux chevaux). Sur le chemin du retour, les marchands boukhariotes qui accompagnaient l'ambassade découvrirent avec indignation que la frontière russe approchait des confins de l'émirat et que les Kazakhs locaux se disaient déjà sujets russes. La conquête russe n'était pas loin...

Ivan Babkov et les négociations avec les Chinois

Un autre Russe qui écrivit des mémoires fut Ivan Babkov qui, à partir de 1857, servit en Sibérie du Sud et en Asie centrale, où il fallait délimiter la frontière russo-chinoise et, pendant la révolte de Ya'qub Bek, traiter avec les musulmans chinois. Il raconta ses activités en détail dans les mémoires qu'il rédigea au début du ^{xx}e siècle. Cet ouvrage est un véritable trésor d'informations sur tout ce qui se passait des deux côtés de la frontière russo-chinoise dans les années 1850 à 1870, sur les batailles, les négociations difficiles et les intrigues. Mais en même temps, il faut se méfier des mémoires de Babkov, parce qu'ils sont sans doute très tendancieux.

Babkov était un véritable xénophobe. Il critique le gouvernement russe qui emploie plusieurs non-Russes en Asie centrale et en Sibérie (il est surtout anti-allemand et anti-polonais, mais il cite aussi Valikhanov qui était un agent russe d'origine kazakhe). Il est extrêmement hostile aux Chinois, avec qui il dut négocier pendant des années. Il les trouve vicieux, méfiants, bornés, obstinés, s'adonnant à l'opium. En même temps, il ne trouve aucune perfidie dans la façon dont la Russie s'est emparée des terres mandchoues en 1860. Quant à la question d'Ili, Babkov est convaincu que, malgré toutes les promesses de restitution de la Russie à la Chine, elle aurait mieux fait de garder ces terres, une fois occupées par son armée. Après avoir exposé ces opinions, on peut être amusé par le fait que Babkov reproche aux Chinois d'être trop méfiants !

En revanche, Babkov, en vrai militaire, respecte ceux qui sont courageux et qui savent faire la guerre. Il estime beaucoup Kenissary, un Kazakh révolté contre la domination russe. Il réfléchit beaucoup aux moyens de réconcilier Kazakhs et Cosaques. Il propose une occupation russe des terres peuplées de musulmans chinois, parce que les musulmans, selon lui, feraient de bons patriotes de l'Empire où tant de leurs frères ont trouvé la liberté religieuse et parce qu'avec eux, on pourrait sérieusement songer à une invasion de l'Inde.

Pour Babkov, le gouvernement du tsar mène une politique trop paisible et conciliatrice. C'est un véritable officier de frontière, un de ces vautours rencontrés par Burnaby et Curzon lors de leurs voyages, impatient d'en découdre.

Alexandre Mayer et la campagne contre Geok-Tépé

Un autre officier, Alexandre Mayer, composa ses mémoires afin de raconter la campagne contre la forteresse turkmène de Geok-Tépé, menée par Skobelev en 1880-1881. L'ouvrage fut publié cinq ans après l'expédition, alors que Skobelev était déjà mort, et le but avoué de Mayer était de se défendre des critiques émises par la haute société russe. Mayer brosse un véritable tableau de cette campagne, nous montrant la vie quotidienne et les conversations des soldats et officiers russes. C'était une armée très hétérogène, avec des soldats et des officiers de toutes les origines, parfois même parlant mal le russe. Les soldats ne portaient pas d'uniforme, le terrain sur lequel ils évoluaient, le désert, étant terriblement difficile. L'armée comprenait beaucoup de volontaires venus, selon Mayer, chercher des sensations fortes ou pour obtenir une

décoration. La réussite ne fut point évidente – les Turkmènes, meilleurs guerriers de l'Asie centrale, venaient de battre l'expédition russe précédente. Pourtant, la forteresse de Geok-Tépé fut prise, et cela marqua la fin de la résistance turkmène.

En lisant les mémoires de Mayer, on découvre la vie quotidienne des soldats : la nourriture de l'armée, les moyens de communication, et même une description des secours vétérinaires aux chameaux ! L'armée était animée d'une anglophobie très forte : selon l'auteur, lorsque les officiers recevaient les derniers journaux et apprenaient, par exemple, la défaite des Anglais face aux Boers en Afrique du Sud ou face aux Afghans à Kandahar, « une joie indescriptible apparaissait sur tous les visages ». Quant au but de l'expédition, personne n'en parlait, mais on peut supposer que pour les officiers russes, il s'agissait d'apporter la civilisation en Asie centrale. Cependant, l'auteur exprime un doute : « Que vaut-elle, cette civilisation qu'on propage à l'aide de la mitraille et de la baïonnette, et qui s'exprime par la création de polices et de tavernes ? »

Quant aux Turkmènes, on les extermine ; mais on les extermine avec respect. Les mémoires de Mayer contiennent un épisode très fort : un cessez-le-feu entre Russes et Turkmènes qui fut conclu pour ramasser les cadavres. Lorsque les soldats des deux armées se croisaient, ils bavardaient (dans l'armée russe, il y avait de nombreux Tatars et autres turcophones qui pouvaient comprendre le turkmène). Quand le cessez-le-feu fut terminé et que tous étaient déjà à l'abri, le traducteur, un colonel russe, qui marchait trop lentement, resta exposé. À ce moment-là, les Turkmènes, selon l'auteur, « firent preuve d'honneur chevaleresque » en lui criant de se rendre vite aux abris. Pourtant, lorsque la forteresse fut prise, l'auteur ne dit presque rien sur les terribles massacres qui y furent perpétrés contre les Turkmènes.

Mémoires locales

Les joueurs du Grand Jeu n'étaient pas toujours russes ou anglais. Les habitants locaux durent souvent adopter un parti ou l'autre, tout en essayant de faire ce qu'ils pouvaient pour leur propre peuple. Et certains d'entre eux laissèrent aussi des mémoires. Nous allons en analyser trois.

Sita Ram : un cipaye pendant la guerre anglo-afghane

Sita Ram Pande était un cipaye, c'est-à-dire un soldat indien au

service de la Grande-Bretagne, et qui devint plus tard *subedar*, un officier indigène. Dans ses mémoires, écrits dans les années 1860 et traduits en anglais par le colonel Norgate en 1873, il raconte notamment la première guerre anglo-afghane (1838-1842), qui fut, pour les Anglais, la campagne la plus désastreuse du XIX^e siècle. Il participa à cette guerre du début jusqu'à la fin, du triomphe jusqu'à la défaite, et sa position subordonnée lui permit de voir des événements ignorés des plus hauts gradés.

Avec un grand étonnement, le jeune soldat raconte le luxe dans lequel vivaient les officiers britanniques, qui allaient en Afghanistan comme à un pique-nique. Les officiers ne voulaient pas déjeuner sans nappe en toile brodée, couverts en argent du meilleur aloi et bon vin. Un régiment employait deux chameaux rien que pour porter leurs cigares ! Quant à Sita Ram, il eut tout de suite de mauvais pressentiments, parce qu'il dut enfreindre sa religion en allant au-delà du fleuve Indus. Il critique aussi l'organisation et la discipline de l'armée britannique ; mais lorsque l'armée s'est trouvée encerclée par les Afghans, il montre dans ses mémoires plus de compréhension envers les généraux anglais égarés que la plupart de leurs compatriotes. Après avoir vécu toutes les défaites de ses maîtres, il fut fait prisonnier lors de la bataille de Gandamak en 1842. Pour le soumettre, les Afghans menacèrent de le circoncrire, ce qui était insupportable pour un hindou, et le vendirent finalement à un riche Afghan comme esclave. Enfin, après une captivité qui dura plus d'un an et demi, il parvint à s'échapper et à rentrer en Inde, mais les officiers ne crurent pas à son histoire et ne lui payèrent pas sa solde. Finalement, après avoir convaincu les Anglais de sa sincérité, il rejoignit son bataillon, mais désormais ses camarades le regardèrent avec mépris – ayant servi un musulman, il était devenu impur pour eux. Cela ne l'empêcha pas, cependant, de vivre une longue vie, servant toujours les Britanniques qui étaient maîtres de son pays.

Agvan Dorjiev : un maître bouddhiste dans [AR7]le Grand Jeu

Agvan-Lobsan Dorjiev était un moine bouriate qui, grâce à ses talents, parvint au rang de maître et entra dans le cercle des principaux conseillers du Dalaï Lama XIII. Il fut partisan de l'idée que le Tibet, pour rester indépendant et garder sa religion intacte, devait obtenir le soutien des Russes (éloignés) contre les Anglais (trop proches). Dans ce but, il entreprit, au nom de son souverain, plusieurs voyages, très longs pour un Bouriate, pendant lesquels il visita à plusieurs reprises l'Inde (où les Anglais lui faisaient la chasse), la Chine (déchirée entre les « boxeurs »

insurgés et les détachements punitifs de huit États étrangers), Saint-Petersbourg, Paris, Londres, Naples et Rome. Il fut accueilli par Nicolas II, l'impératrice Cixi et Georges Clemenceau ; il fonda plusieurs temples bouddhiques, dont un à Saint-Petersbourg ; il inventa l'écriture bouriate et fut élu *khambo-lama* – « archevêque » des bouddhistes pour toute la Russie.

En 1921, cédant aux demandes de ses proches, il rédigea ses *Mémoires divertissants. Description d'un voyage autour du monde*. La première version fut rédigée en mongol, mais deux ans plus tard, il écrivit un texte plus détaillé en tibétain. Ces mémoires en vers constituent un poème didactique, forme traditionnelle dans le monde lamaïste. L'auteur, qui se nomme avec une humiliation en peu ironique « un vieillard impudent », raconte l'histoire de sa vie en accordant une attention particulière aux épisodes les plus intéressants pour ses lecteurs bouriates, c'est-à-dire ses voyages fabuleux et sa vie à la cour du dalaï-lama. Agissant comme un vrai maître, il moralise beaucoup pour instruire ses lecteurs, utilisant sa vie comme exemple, mais le livre est loin d'être ennuyeux. Avec beaucoup d'esprit, il décrit les difficultés rencontrées durant ses pérégrinations : la chaleur indienne qui était « telle que je me sentais comme si ma peau se fût détachée et que je fusse putréfié » ou l'épisode où les Anglais lui proposèrent une somme de 10 000 roupies pour leur apporter « la tête coupée de Dorjiev le malfaisant ». Il explique clairement sa position vis-à-vis du problème du Tibet : selon lui, la Grande-Bretagne est « le pays [...] qui, sur toute la Terre dorée, enchaîne de pauvres peuples » ; mais en même temps, il ne dit presque rien de bon sur la Russie non plus (au contraire, il décrit le penchant antibouddhiste du clergé orthodoxe) ; il pense seulement que la Russie est une force peu dangereuse à cause de son éloignement et dont on devrait profiter dans la lutte contre les Anglais.

En fin de compte, ses mémoires sont un beau témoignage du regard porté par un sage lamaïste sur le Grand Jeu. En outre, ses origines nomades et sa formation religieuse, dont les principes restèrent intacts pendant des siècles, ne l'empêchèrent point de bien comprendre les causes, buts et forces motrices des processus complexes des rapports internationaux de son temps.

Mîrzâ Sirâdj ad-Dîn Hakîm : un jeune Boukhariote et le commerce mondial

Mîrzâ Sirâdj ad-Dîn Ibn Hâjjî Âbd ar-Ra'ûf Bukhârâyî (1877-1914),

connu également sous le nom de plume de Hakîm (« sage, médecin »), et aussi sous le nom, qui lui fut donné par l'administration coloniale russe, de Mirzakhuroff, est un personnage aussi mal connu qu'intéressant et en même temps typique du monde musulman du début de xx^e siècle, surtout en Asie centrale. Issu d'une famille riche et influente de Boukhara, négociants de génération en génération, il suivit des cours particuliers de droit islamique, mais fréquenta aussi une école russo-indigène, avant de prendre des cours particuliers de russe et de français, et de recevoir le diplôme de l'American Medical College de Téhéran.

Il est nécessaire ici de signaler que la colonisation russe et les premiers succès de l'industrialisation influencèrent énormément la bourgeoisie musulmane des khanats centrasiatiques, devenus protectorats. Les chemins de fer russes, ainsi que la Banque russo-chinoise et la Banque de crédit les aidèrent dans leur commerce (surtout coton et soie) non seulement au Turkestan russe, mais aussi en Iran, dans l'Empire ottoman et même en Europe. Le monde entier s'ouvrit à ces commerçants intelligents et réceptifs par nature. Soudain, ils comprirent la véritable situation de leur pays dans le monde, sa faiblesse et son retard, causes de sa soumission aux autres. Cette prise de conscience fut forte, surtout parmi les Boukhariotes, qui comprirent ceci : seules les réformes et l'industrialisation pouvaient donner à l'émirat l'espoir de se libérer et d'entrer dans la famille des États indépendants. Sur ce point, ils rencontrèrent l'opposition fervente de ceux qui affirmaient que la Noble Cité devait résister aux innovations des infidèles, et surtout conserver ses traditions d'autrefois. Très vite, deux partis se formèrent : les « modernistes » (« *djadîdî* ») et les « traditionalistes » (« *qadîmî* »). Les premiers, que l'on rencontrait surtout dans les milieux commerciaux et intellectuels, influencés par la culture occidentale, suivirent l'exemple des partis réformateurs des pays musulmans, comme les Jeunes-Turcs de l'Empire ottoman, et souhaitaient voir monter sur le trône un émir réformiste semblable à Ábd-ur Rahman d'Afghanistan (1880-1901). Les seconds, qui étaient surtout des aristocrates et des militaires, ainsi que le clergé musulman, se rangèrent dans le rôle de gardiens du trône et des traditions des ancêtres, et accusèrent les *djadîdî* de trahison et d'apostasie. L'avenir des deux partis fut triste. Pendant la courte période de l'indépendance de Boukhara (1918-1920), les *djadîdî*, considérés comme au service des bolchéviques, furent chassés et massacrés sauvagement. Après la proclamation de la République soviétique populaire de Boukhara, ils reçurent, en tant que « progressistes », la plupart des postes

gouvernementaux, mais des années plus tard, ils furent accusés d'être partisans « du nationalisme et du panislamisme » et furent forcés de fuir ou de devenir communistes – ceux qui choisirent cette solution finirent, dans la plupart des cas, dans les camps sibériens. Les *qadîmî*, ayant comme porte-drapeau l'émir émigré en Afghanistan, luttèrent contre les Russes avec les Basmatchis ; leur fin fut tout aussi tragique : la mort ou l'exil.

Cependant, au début du ^{xx}e siècle, on n'en était pas là. Boukhara fut le terrain de disputes acharnées entre les partisans des deux camps, et un des personnages clés des « modernistes » fut précisément Mîrzâ Sirâdj ad-Dîn Hakîm, renommé pour sa culture et surtout pour ses voyages, qu'il raconta dans son livre *Souvenirs de voyage pour les gens de Boukhara*, écrit en persan pendant l'hiver 1910-1911 et publié sous forme de lithographie à Tachkent en 1912.

Entre 1902 et 1910, Mîrzâ Sirâdj ad-Dîn Hakîm effectua six voyages, pendant lesquels il visita le Turkestan russe, l'Afghanistan, l'Iran (pendant la révolution manquée des réformistes), l'Empire ottoman, l'Inde britannique, la Russie et les pays d'Europe. Tous ces voyages étaient liés au commerce du coton et de la soie, dont s'occupait sa famille. De ce point de vue, ses voyages furent un échec : il fut recherché par ses créditeurs et trompé par ses débiteurs ; en Afghanistan, il passa plusieurs mois emprisonné comme espion russe ; enfin, en Iran, il fut arrêté par un officiel russe et renvoyé à Boukhara comme débiteur défaillant et comme espion des Anglais (ce qui était partiellement vrai). Finalement, il fut sauvé par sa famille, mais les frontières de l'Empire se fermèrent pour lui. Il dut s'installer à Boukhara et ouvrir une pharmacie européenne dans le quartier commercial de Gâwkushân, laquelle devint rapidement un centre de rencontres et de discussions pour les intellectuels *djadîdî*.

Le livre de Mîrzâ Sirâdj ad-Dîn Hakîm est plein d'informations intéressantes, et décrit surtout le monde aujourd'hui oublié du fabuleux commerce mondial des négociants centrasiatiques. Ces marchands, qui s'intéressaient à l'Occident, visitèrent avec leur coton presque tous les pays du monde, admirèrent les chemins de fer et les banques, firent des projets de réformes pour leur pays natal bien-aimé. De plus, ce commerce, qui représenta une part importante du commerce mondial du début du ^{xx}e siècle, était paradoxalement lié aux réseaux traditionnels des clans familiaux et au système de patronage et de clientèle des ordres soufis. Dans ce texte, on voit clairement que les frontières étaient

très faciles à franchir pour ces négociants, même les frontières entre les deux empires rivaux, la Russie et la Grande-Bretagne. Ce ne serait plus le cas sous l'empire soviétique.

Dans son livre, Mîrzâ Sirâdj Sirâdj ad-Dîn se concentre surtout sur l'information qui intéresse ses lecteurs et amis *djadîdî* – la vie et le niveau technique des pays d'Occident, la description des couches réformistes des autres pays musulmans, ainsi que la révolution iranienne, la position des musulmans en Inde britannique et les réformes opérées par l'émir d'Afghanistan. Il ne déclare son allégeance ni envers la Russie ni envers l'Angleterre, il souligne seulement que les peuples musulmans doivent absolument assimiler les nouveautés qui émergent dans les pays européens. Pour lui, les Anglais et les Russes sont identiques : il faut devenir leurs élèves pour s'en libérer. En outre, on ne trouve dans le texte aucune mention des idées panislamistes, assez populaires parmi les *djadîdî*. Cela est peut-être une marque de la conception du monde relativement sécularisée de l'auteur, mais peut-être aussi de la vigilance de la censure russe.

Le Grand Jeu dans l'imaginaire

Au ^{xv}^e siècle commencèrent les grandes découvertes géographiques qui permirent aux Européens d'explorer le reste du monde et d'apprendre à le dominer. Dès cette époque, la pensée européenne fut largement influencée par ce qu'on appelait « l'Orient ». Au début, les Européens regardèrent bouche bée les contrées fabuleuses de l'Inde et de la Chine, mais au ^{xix}^e siècle, leur opinion changea : le joug que les Européens imposaient à des pays autrefois puissants engendra un mépris pour ces Orientaux arriérés et barbares qui ne surent même pas se défendre. Néanmoins, tout ce qui était oriental restait à la mode, et la société européenne était avide de livres racontant l'Orient et d'objets de luxe venant de ces pays. Byron fit la guerre aux Turcs, d'autres allèrent en Inde et en Perse et écrivirent leur histoire. Certains mémoires dont nous avons parlé auparavant devinrent d'ailleurs le fondement de l'imaginaire du Grand Jeu.

L'espace de la propagande

Les livres d'Elphinstone, de Conolly ou de Mouraviov ou, plus tard, de Younghusband et de Prjevalski, furent immédiatement traduits

dans toutes les principales langues européennes. Les mémoires d'explorateurs furent populaires jusqu'au ^{xx}^e siècle, lorsqu'enfin les Européens purent mettre le pied partout sur la planète. En racontant des aventures surprenantes et une société très différente de celle qu'on pouvait voir en Europe, les mémoires avivaient l'intérêt des Européens pour ce qui se passait au cœur de l'Eurasie.

Cependant, les projets politiques changèrent beaucoup au ^{xix}^e siècle, et cette transformation fut reflétée par les productions fictionnelles qui, consciemment ou non, sont venues justifier tel ou tel courant dans la politique des États. C'est pourquoi ce que nous allons étudier fut plus ou moins entaché de propagande. Au début du ^{xix}^e siècle, il ne s'agissait que de commerce et d'influence stratégique ; il suffisait donc d'intéresser le lecteur à un Orient fabuleux. Peu à peu, à mesure que la politique devenait plus agressive, on chercha à justifier les agressions en créant une image de l'Autre, en l'occurrence l'image d'un Autre perfide, qu'il fallait battre à tout prix.

Déjà, à partir des années 1820, l'Angleterre connut un flot de littérature de propagande. Wilson et Evans accusèrent les Russes d'avoir des desseins secrets sur l'Inde britannique ; Urquhart dénonça la répression des Circassiens (Adyguéens) ; McNeill composa une fausse histoire de l'ambassade de Griboïedov pour masquer son propre rôle dans le meurtre de celui-ci. La Russie, beaucoup moins intéressée aux affaires de l'Inde que les Anglais auraient pu le penser, demeura longtemps en retrait de cette propagande. Mais après la guerre de Crimée, l'attitude russe changea. Ayant peur de l'influence anglaise en Asie centrale et songeant toujours à conquérir Constantinople, les Russes firent un effort de contre-propagande. L'Europe fut alors représentée comme un ennemi permanent et indomptable de la Russie. La propagande russe se servit de la révolte des cipayes pour exalter les pauvres Indiens et leur résistance, le colonel Terentiev allant jusqu'à dire que l'Inde malade « attendait le médecin du Nord ». En même temps, la conquête de l'Asie centrale fut justifiée par la civilisation que les Russes apporteraient à cette région.

La formule de la propagande était assez simple, chez les Russes aussi bien que chez les Britanniques. Lorsqu'on parlait de ses propres conquêtes, on racontait « l'Orient fabuleux » et on soulignait les améliorations qui allaient venir dans la région grâce à la civilisation européenne. Le rival représente alors le mal absolu, perfide et sans scrupule. Les indigènes se partageaient en trois groupes : les bons qui

comprenaient l'avantage d'être conquis par une puissance magnanime et civilisée, les méchants qui conspiraient avec le rival et les hésitants qu'il fallait convaincre. Lorsqu'on parlait des conquêtes du rival, les indigènes étaient des gens braves et héroïques qui résistaient à l'envahisseur mais ne pouvaient pas faire grand-chose, vu sa cruauté et la facilité avec laquelle il violait toutes ses promesses.

Certes, cette formulation est très simplifiée et les véritables œuvres de l'art et de la littérature dépassaient ces limites, mais il est étonnant de voir qu'elle ait changé si peu pendant une période aussi longue. Même les changements idéologiques et politiques qui eurent lieu au ^{xx}e siècle ne modifièrent pas beaucoup cette représentation.

Au ^{xix}e siècle, les Anglais justifiaient leurs prétentions hégémoniques par leur niveau de développement : eux, les plus civilisés de tous les Européens, pourraient mieux faire progresser les indigènes que les autres. Les Russes, en revanche, insistaient sur le fait qu'ils pouvaient mieux comprendre les Asiatiques, étant à mi-chemin entre l'Europe et l'Asie. Les plus dévots des deux côtés soutenaient aussi que leur version du christianisme était la meilleure et devait donc être mise en avant chez les Asiatiques. Les Russes furent représentés par les Anglais comme brutes et ignorants ; les Russes ripostèrent en accusant les Britanniques d'être perfides et arrogants.

Après la révolution d'Octobre, les Soviétiques adaptèrent l'ancien système de propagande à leur nouvelle idéologie. L'expansionnisme tsariste fut critiqué en tant qu'« impérialiste » et ses héros passés sous silence, mais ses méthodes furent poursuivies. La Russie soviétique prétendait être le seul pays du monde à ne pas connaître l'oppression et, en tant que tel, se devait de protéger le monde entier, y compris l'Asie centrale, contre l'impérialisme occidental. Après de lourdes défaites face à cette nouvelle propagande, les Anglo-Américains renouvelèrent leur formule. Désormais, il s'agissait de protéger les pays arriérés contre la séduction perfide et la cruauté farouche des communistes.

Évidemment, l'imaginaire ne s'est jamais limité à la seule propagande. On va le voir en analysant quatre domaines : la peinture, les chansons, la littérature et le cinéma. Malheureusement, il est impensable de montrer ici toute la richesse de la culture qui s'est développée autour des images du Grand Jeu, c'est pourquoi nous avons choisi les œuvres les plus remarquables qui influencèrent profondément l'imaginaire populaire. Et c'est avec la peinture que nous commencerons.

Peintures de l'époque victorienne

Les livres racontant des voyages étaient destinés au grand public et, pour être encore plus intéressants, devaient comporter des images. D'ailleurs, dans la première moitié du XIX^e siècle, avant le triomphe du daguerréotype, les gens cultivés faisaient souvent de la peinture comme on fait de la photographie aujourd'hui. C'est pourquoi on trouve tant de dessins faits par des voyageurs et leurs compagnons, dont souvent les noms ne nous sont même pas connus. Sur ces peintures si nombreuses de l'époque victorienne, nous pouvons voir des mosquées, des paysages, des indigènes. Les portraits sont aussi très nombreux. Presque tous les visages des personnages qui marquèrent le Grand Jeu nous sont parvenus : des dirigeants asiatiques comme le Shah Shuja ou Ranjit Singh, des agents russes et britanniques comme Vitkevitch ou Mohan Lal, des officiers de deux armées. Très souvent, les Européens furent représentés dans leur déguisement oriental, ce qui rendait leurs portraits encore plus fascinants pour le grand public. C'est ainsi que sont peints les plus connus : Arthur Conolly, Alexander Burnes et Eldred Pottinger, personnages du Grand Jeu devenus mythiques.

La catastrophe de la guerre anglo-afghane accéléra le développement d'un nouveau genre : les grands tableaux représentant les moments importants de l'histoire du Grand Jeu. La société réfléchissait sur ce que les Britanniques avaient expérimenté en Asie centrale. Ainsi naquit le tableau représentant la mort de Conolly et de Stoddart à Boukhara. Les deux Britanniques, l'œil fier et le pas sûr, montent à l'échafaud érigé par Nasr'Ullah. Ils sont impeccablement vêtus, ce qui pourrait nous paraître étrange étant donné qu'ils furent mis à mort après avoir passé plusieurs semaines dans une fosse. Néanmoins, un gentleman anglais et un martyr chrétien ne pouvaient pas être représentés d'une autre manière.

Pourtant, le sujet le plus traité à cette époque fut la guerre anglo-afghane. Chaque moment du périple tragique de l'armée anglaise trouva son peintre, du franchissement de la passe de Khyber et du siège de Ghazni jusqu'à la bataille de Gandamak. Mais le tableau le plus connu fut peint par Elizabeth Thompson, Lady Butler, qui fut parmi les peintres les plus connus de l'époque (et qui fait partie, de surcroît, des femmes peintres très peu nombreuses qui se firent un nom en peignant des scènes de bataille). Le tableau, intitulé *Les restes d'une armée*,

représente le seul survivant de l'armée anglaise qui avait rejoint la base britannique pour raconter le désastre. Ce tableau, peint en 1879, à l'époque de la deuxième guerre anglo-afghane, se trouve aujourd'hui à la Tate Gallery, et fut crucial pour l'imaginaire des guerres impériales et de la conception de l'Afghanistan comme pays qu'on ne pouvait conquérir.

Vassili Vérechtchaguine

Le grand peintre du Grand Jeu du côté russe fut Vassili Vassilievitch Vérechtchaguine. Né en 1842, il apprit la peinture à Saint-Petersbourg et à Paris, avant de se rendre en Asie centrale où il fut invité par le général Konstantin Kaufman et où il puisa son inspiration pour ses plus grands chefs-d'œuvre. Il participa à de nombreuses batailles et fut blessé. Au Turkestan, il peignit de nombreuses œuvres sur la vie quotidienne de l'Asie centrale : les processions religieuses, les rues des villes et les tentes kirghizes, les derviches et les pauvres.

Rentré en Europe, Vérechtchaguine peignit plusieurs tableaux de bataille montrant les guerres contre Khiva et Boukhara menées par l'armée russe. L'un de ces tableaux, *Une attaque surprise*, est reproduit sur la couverture de notre ouvrage. Il fait partie d'une magnifique série d'œuvres représentant l'armée indigène, les autres tableaux portant les titres de *Reconnaissance*, *Encerclement et poursuite*, *Exhibition de trophées* (les Boukhariotes avec les têtes de Russes tués), *Triomphe*. Mais le plus grand tableau de Vérechtchaguine, peint à la même époque, fut *L'apothéose de la guerre*. Dans un paysage désertique, on voit un énorme amas de crânes avec des corbeaux qui les survolent. Le peintre, qui devait apparemment exalter la guerre menée par les Russes, montra son véritable visage. Jamais un autre peintre de bataille n'avait fait un tableau si profond et si direct. Tout Russe cultivé connaît ce tableau, qui se trouve aujourd'hui à la galerie Tretyakov et qui devint un symbole pour les pacifistes russes, même si on a oublié depuis longtemps qu'il s'agissait d'une guerre en Asie centrale. Curieusement, Vérechtchaguine lui-même définit son tableau comme « une nature morte, à l'exception des corbeaux ».

Quant à Vérechtchaguine, il ne fut pas pacifiste. Il abandonna son atelier parisien pour participer, à ses frais, à la guerre russo-turque de 1877, où il peignit de nouveaux tableaux de bataille et où il fut grièvement blessé. Il voyagea ensuite en Syrie et en Palestine, aux Philippines, aux États-Unis et en Inde, où il fit un autre tableau se rapportant au

Grand Jeu : *Répression anglaise de la révolte indienne*. En Inde, il eut beaucoup de problèmes avec les Britanniques, qui le soupçonnaient d'être un espion.

Vassili Vérechtchaguine trouva la mort lors d'une guerre causée par le Grand Jeu, la guerre russo-japonaise. En 1904, lors de la première bataille de Port-Arthur, le navire sur lequel il se trouvait avec le vice-amiral Stepan Makarov fut coulé par les Japonais. Ce fut une double catastrophe pour la Russie : le même jour, furent perdus son commandant de flotte le plus compétent et un de ses meilleurs peintres. Les matelots russes dirent ainsi : « Makarov et Vérechtchaguine se sont noyés et les aides de camp ont refait surface. C'est toujours comme ça : l'or va au fond tandis que la merde flotte. »

Avènement de la photographie. Prokoudine-Gorski

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, la peinture laissa progressivement la place à la photographie, dont la technique s'améliorait de plus en plus. Désormais, les voyageurs et les armées conquérantes ne se passaient plus des photographes. Les photographies des nouveaux héros du Grand Jeu comme Prjevalski ou Younghusband furent connues dans le monde entier. D'autres photographies populaires représentaient des Cosaques à la mitrailleuse au Pamir, Agvan Dorjiev à la cour impériale russe, l'entrée de l'armée britannique à Lhassa. Ces photos firent rêver plusieurs générations de jeunes qui voulurent vivre les mêmes aventures.

Le témoignage photographique le plus impressionnant de cette époque est peut-être la collection de Sergueï Mikhaïlovitch Prokoudine-Gorski conservée aujourd'hui à la bibliothèque du Congrès des États-Unis. Prokoudine-Gorski, qui fut d'abord chimiste, inventa un nouveau procédé de photographie couleur. Il mit au point un appareil permettant d'impressionner successivement trois plaques monochromes (rouge, verte et bleue) à travers trois filtres. En 1909, ayant montré ses photographies à la famille impériale, il obtint du tsar l'autorisation et les ressources nécessaires pour réaliser une documentation systématique de l'Empire russe. En outre, Nicolas II donna l'ordre exprès à tous les officiers locaux d'apporter leur aide à Prokoudine-Gorski, précisant que son travail était d'une importance primordiale pour l'Empire. Grâce à cela, nous disposons aujourd'hui d'une incroyable série d'images montrant l'intégralité de l'Empire russe quelques années avant sa destruction. Ce qui nous intéresse surtout ici, ce sont les témoignages que ces

photographies fournirent sur l'Asie centrale de l'époque : les minarets et les mosaïques, les nomades kazakhs, les colons russes et une admirable série de portraits représentant l'émir de Boukhara et son ministre, mais aussi des marchands, des serviteurs, des vieillards, des enfants juifs. Son œuvre nous permet de voir l'Asie centrale telle qu'elle était, à peine conquise par les Russes, conservant encore sa civilisation unique, qui devait en grande partie disparaître après la révolution d'Octobre, comme, d'ailleurs, disparurent plusieurs des églises et monastères russes photographiés par Prokoudine-Gorski dans la partie russe de l'Empire.

Chansons

MacDermott Song

Plusieurs chansons naquirent de la rivalité anglo-russe. Mais deux chansons seulement, une anglaise et une russe, devinrent réellement populaires. La première est connue sous le nom de *MacDermott Song* parce qu'elle fut chantée par le chanteur Gilbert Hastings MacDermott, qui éclipa d'ailleurs le créateur de la chanson, G. W. Hunt. Cette chanson fut composée pendant la guerre russo-turque de 1877 et fit rage dans les brasseries, cafés et salles de musique de Londres. Elle rendait compte de l'opinion publique anglaise qui, habituée à voir dans la Russie la plus grande menace pour leur pays, souhaitait la guerre au cas où les Russes tenteraient de s'emparer de Constantinople.

Les couplets de cette chanson énumèrent les crimes commis par l'Ours russe, un animal brutal et féroce qui aime le pillage, qui est avide du sang de ses victimes, qui avait massacré les Khiviens et les Circasiens, qui avait mis les Polonais sous son joug et avait perpétré les pires brutalités en Sibérie. Les Turcs se battent donc pour une juste cause et la Grande-Bretagne doit les armer. Le refrain proclame ainsi :

*We don't want to fight but, by jingo, if we do,
We've got the ships, we've got the men, we've got the money too !
We've fought the Bear before and while we're Britons true,
The Russians shall not have Constantinople¹...*

1. « Nous ne voulons pas nous battre, mais, parbleu ! s'il le faut, / Nous avons les navires, nous avons les hommes, nous avons l'argent aussi ! / Nous avons déjà combattu l'Ours et tant que nous serons de vrais Britanniques, / Les Russes n'auront pas Constantinople... ».

Les sentiments exprimés dans cette chanson étaient tellement poussés à l'extrême que celle-ci fut vite critiquée par les radicaux, représentant une aile plus modérée de la politique anglaise. Le mot « *jingo* », qui est un ancien juron anglais (déformation de « Jesus »), donna naissance à un nouveau terme : le « jingoïsme », qui, depuis lors, est synonyme d'une politique extérieure agressive, menaçante et imprégnée du sentiment de supériorité de son pays par rapport aux autres. Néanmoins, la chanson resta longtemps populaire, peut-être jusqu'à la Première Guerre mondiale, lorsque les Russes, pour la première fois depuis les guerres napoléoniennes, furent perçus comme des alliés de la Grande-Bretagne.

Transvaal mon pays

La guerre d'Afrique du Sud fut une grande défaite idéologique pour la Grande-Bretagne. Toute la puissance de l'Empire britannique avait été jetée avec acharnement contre les deux républiques boers, le Transvaal et l'État libre d'Orange, qui mobilisèrent à peine 40 000 paysans. Néanmoins, la résistance dura trois ans, de 1899 à 1902. Soudain, les Britanniques se retrouvèrent face à une opinion publique mondiale hostile. Plus de 2 000 volontaires s'engagèrent pour combattre aux côtés des Boers : des Français, des Hollandais, des Allemands, des Russes et des Américains. Parmi les volontaires russes, il y avait le prince Nikolai Bagration, de la famille royale géorgienne, et Alexandre Goutchkov, qui allait devenir, quelques années plus tard, un des hommes politiques les plus influents de Russie. C'est seulement en établissant des camps de concentration, en pratiquant la politique de la « terre brûlée » et en empoisonnant les puits que les Anglais vinrent à bout de la résistance boer.

Toutes les couches de la société russe qui, après les longues années du Grand Jeu, étaient pénétrées d'un fort sentiment anti-anglais, furent saisies d'enthousiasme pour la liberté d'un petit peuple de paysans. Soudain, plusieurs chansons pro-boer apparurent. L'une d'elles, *Transvaal strana moïa* (« *Transvaal mon pays* »), devint extrêmement populaire. Comme tant de chansons traditionnelles, elle est écrite sous la forme d'un dialogue. Quelqu'un demande à un vieux Boer pourquoi il est si triste, et ce dernier raconte qu'il a perdu déjà trois fils et qu'il en a encore six qui se battent pour la liberté, y compris le plus jeune qui a tout juste treize ans. À la différence d'autres chansons pro-boer, il n'y a pas de violente critique anti-anglaise, à part quelques mots dans le dernier couplet :

Transvaal, Transvaal, mon pays,
Voilà le vieux Boer qui parle :
Dieu vous châtiara pour l'injustice
Et vous récompensera pour la justice.

Cette chanson réussit à rassembler tous les habitants de l'Empire russe. Les Polonais la chantaient avec les Russes, oubliant leur rancœur devant la souffrance du vieux Boer. Les libéraux russes, traditionnellement anglophiles, ne l'étaient plus à ce moment-là, puisque c'était la liberté que les Britanniques opprimaient. Pourtant, les Boers eux-mêmes étaient des oppresseurs envers les Noirs, mais à cette époque personne ne s'en souciait.

Cette chanson, dont les vers avaient été composés par Glafira Galina, devint partie intégrante du folklore russe. La chanson fut populaire aussi bien en Union soviétique que parmi les émigrés blancs, au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Il en existe aujourd'hui plusieurs versions.

Littérature

Les débuts, en Russie et en Angleterre

Pendant tout le XIX^e siècle, les histoires de voyages et d'explorations devinrent instantanément des best-sellers, et les voyageurs qui les écrivaient étaient bien plus populaires que les footballeurs aujourd'hui ! Et les mémoires furent suivis d'œuvres purement littéraires qui racontaient la vie des Asiatiques telle que les Européens la voyaient.

L'Asie centrale, pour les Russes, restait toujours une périphérie lointaine. Vassili Perovski, le gouverneur d'Orenbourg qui resta tant d'années au cœur du Grand Jeu, entretenait des rapports amicaux avec une grande partie de l'élite culturelle russe et reçut même à Orenbourg Alexandre Pouchkine et d'autres écrivains et poètes. Néanmoins, aucun d'entre eux n'écrivit grand-chose sur l'Asie centrale. En revanche, il semble que le Caucase fascinait davantage les Russes. Pendant plusieurs décennies, les difficiles relations avec les Tcherkesses et les Tchétchènes offrirent de nombreuses possibilités tant pour se mettre en valeur que pour se faire tuer. La première grande œuvre sur le Caucase est *Le Prisonnier du Caucase*, d'Alexandre Pouchkine. Selon le poète Mikhaïl Lermontov, les jeunes Russes décidaient souvent de se rendre dans le

Caucase après avoir lu ce texte qui les faisait rêver. Dans son poème, Pouchkine raconte l'histoire d'un prisonnier russe chez les Tcherkesses, un homme mondain et repu qui ne peut vraiment pas apprécier l'amour pur et sincère que lui porte une jeune fille indigène qui périt en lui offrant la liberté.

Lermontov contribua également au sujet en situant dans le Caucase *Un héros de notre temps*², un des premiers grands romans du réalisme russe. Un autre contributeur fut Léon Tolstoï, qui écrivit un autre *Prisonnier du Caucase* [*La Captive du Caucase* ?] racontant la vie des Tcherkesses avec beaucoup de sympathie et d'empathie. Un des passages les plus intéressants de son texte est la comparaison entre deux prisonniers russes chez les Tcherkesses, dont l'un montre courage et force d'esprit, tandis que l'autre a peur et s'avilit.

Quant aux Britanniques, le thème indien est présent chez plusieurs auteurs tels que Wilkie Collins (*The Moonstone*, 1868³) ou Frances Hodgson Burnett (*The Secret Garden*, 1911⁴). En réalité, les romans indiens furent écrits à partir des années 1780, racontant des histoires de marchands nababs retournant en Angleterre. Le XIX^e siècle connut les romans de Henry Cunningham et Philip Robinson et les poèmes d'Alfred Lyall. Mais tous ces ouvrages autrefois populaires furent éclipsés par l'énorme talent de Rudyard Kipling. En 1887, le jeune auteur, né à Bombay, publie son premier recueil de nouvelles indiennes ; une année plus tard, il écrit *L'Homme qui voulait être roi*⁵ à propos d'aventuriers anglais qui tentaient de se faire passer pour des rois en Inde ; et en 1890, il compose le poème *Gunga Din* sur un Indien qui sauve un Européen en mourant à sa place. Mais tout cela, ce n'était pas encore la littérature du Grand Jeu. C'est Kipling qui rendit le terme extrêmement populaire, en publiant en 1901 un de ses chefs-d'œuvre : *Kim*⁶.

2. Mikhaïl Lermontov, *Un héros de notre temps*, présenté et traduit par Déborah Lévy-Bertherat, Paris, Flammarion, coll. « GF Bilingue », 2003.

3. Wilkie Collins, *La Pierre de lune*, traduit de l'anglais par Lucienne Lenob, Paris, Éditions du Masque, coll. « Labyrinthes », 2008.

4. Frances Hodgson Burnett, *Le Jardin secret*, traduit de l'anglais par Antoine Lermuzeaux, Paris, Gallimard-Jeunesse, coll. « Folio junior », 1992.

5. Rudyard Kipling, *Un taureau intelligent*. Suivi de *L'homme qui voulait être roi et autres contes cruels*, traduit de l'anglais par Max Rives, Arles, Actes Sud, coll. « Un endroit où aller », 2003.

6. Rudyard Kipling, *Kim*, op. cit.

Kim et la naissance du Grand Jeu

Le héros du roman est un jeune garçon, Kimball O'Hara, connu sous le nom de Kim, dont le père, un ancien soldat irlandais, est mort à Lahore alors que Kim était encore petit, lui laissant un porte-amulette en cuir contenant trois documents qui le recommandaient à l'armée britannique. En outre, il lui avait prédit qu'un jour il rencontrerait « un taureau rouge dans un champ vert », et alors un colonel sur son grand cheval et « neuf cents diables » le reconnaîtraient.

Le garçon grandit et se sent plus hindou qu'europpéen. Il se débrouille fort bien tout seul dans les grandes métropoles indiennes. Bien qu'il parle anglais, l'ourdou reste sa langue maternelle. Appelé Le-Petit-Ami-de-Tout-le-Monde, il sait communiquer avec toutes sortes de gens et remplit de petites missions secrètes dans les rues de la ville, apprenant à se cacher et à se métamorphoser très vite. Un jour, un lama vient à Lahore, cherchant la rivière de la Sagesse où serait tombée une flèche du Bouddha et dont l'eau laverait de tous les vices. Kim écoute sa conversation avec le conservateur du musée de Lahore (dont le modèle était le père de Kipling) et, étonné de rencontrer quelqu'un de si pur, véridique et fascinant, décide d'accompagner le lama dans sa recherche, devenant son *chela* (« disciple »). C'est en voyageant avec le lama qu'il remplit sa première mission d'espion, en donnant une information très importante provenant de Mahbub Ali, un marchand afghan collaborant avec les Britanniques, au colonel Creighton qui, muni de cette information, ordonne une opération militaire. Le lama et son disciple parcourent l'Inde, tantôt en train, tantôt à pied, en demandant l'aumône, en faisant toutes sortes de connaissances et de découvertes et en cherchant le taureau et la rivière.

Après avoir longtemps cherché où trouver un « taureau rouge dans un champ vert », il finit par apercevoir ce taureau sur le drapeau d'un régiment irlandais. Ayant pénétré dans le camp militaire, il est retenu par deux prêtres étonnés de découvrir que ce petit Hindou de caste inférieure est en réalité un Blanc et, en plus, d'un père qui servit dans la même unité. Kim ne se résout pas à dire au revoir au lama et tente de s'enfuir en appelant Mahbub Ali à son aide. Mais ses amis décident qu'il ne doit pas rater cette occasion d'acquérir une éducation anglaise et de devenir un vrai sahib. Le lama fait jouer son influence au Tibet et obtient l'argent pour payer les études de Kim dans la meilleure école européenne du subcontinent. Kim ne se sent pas à l'aise parmi les garçons du régiment, qui sont racistes et détestent l'Inde et les Indiens (appelant

« *nigger* » Mahbub Ali lui-même, cet Afghan à la barbe rousse), mais il trouve un terrain d'entente avec des écoliers d'origine européenne nés en Inde. Cependant, il emploie ses vacances d'été à parcourir de nouveau les routes de l'Inde, seul ou avec son lama, en demandant l'aumône ou en gagnant son pain.

Ses incroyables capacités sont remarquées par Mahbub Ali et le colonel Creighton qui font connaître Kim à des personnalités du service de renseignements britannique : l'énigmatique Lurgan, qui lui fait suivre un entraînement spécial, et Hurree Babu, un Bengali gras et peureux – ce qui ne l'empêche pas d'être un des meilleurs espions anglais. Enfin, Kim, à l'âge de seize ans, après avoir fait, à maintes reprises, les preuves de son habileté, est envoyé pour sa première grande mission. Il s'agit d'intercepter deux espions envoyés par la Russie, dont l'un est russe et l'autre français, qui se font passer pour des chasseurs, tout en intriguant avec les princes de l'Inde du Nord.

Kim voyage dans le Nord avec son lama, restant toujours son disciple, mais en même temps à la recherche des espions. Finalement, il les rencontre, mais le Russe commet l'erreur fatale de frapper le lama. L'escorte indigène, horrifiée par ce sacrilège, s'enfuit avec l'argent et les papiers des deux espions : leur correspondance avec les princes indiens, les cartes, les plans, les journaux : « le fruit de huit mois de bonne diplomatie », dont Kim choisit la partie la plus importante pour la transmettre à son gouvernement. Entre-temps, les espions russes, menés en bateau par Hurree Babu, passent plusieurs jours à chercher le moyen de rentrer chez eux en produisant une impression déplorable sur les locaux, qui pensent désormais que tous les Russes sont des mendiants.

Kipling se sert des pérégrinations du lama et de son disciple pour montrer la diversité de l'Inde, où se côtoient la vie traditionnelle de tant de peuples différents (parfois le lecteur croit recevoir une leçon d'ethnologie) et les apports britanniques : les chemins de fer, le musée de Lahore, l'armée et l'administration. Bien sûr, Kim est le centre de toute l'histoire. Ni chrétien, ni musulman, ni bouddhiste, ni hindou, son ami Mahbub Ali l'appelle « le mécréant » et dit que, selon l'islam, il irait directement en enfer. Mais cela n'ébranle aucunement le respect et l'affection de l' Afghan envers Kim. Peut-être l'écrivain voyait-il dans la figure de Kim un Anglo-Indien du futur, celui qui pourrait faire la synthèse de toutes ces cultures.

L'Inde dépeinte par Kipling, malgré tous ses problèmes, semble un pays idyllique où il n'y a pas de véritable conflit à part ceux qui sont

causés par les ambitions des princes indiens et les intrigues russes. En revanche, les Russes y apparaissent d'un cynisme effrayant.

En lisant ce roman, on est forcé de croire que l'Inde est à chaque instant menacée par la Russie. Kipling semble même éviter de prononcer le nom de ce dont il a peur, en remplaçant « la Russie » par « une puissance amicale du Nord », « une puissance sympathique du Nord » et finalement « une puissance effrayante du Nord ». Ce qui est intéressant, c'est que l'un de deux espions qui sert la Russie contre les Britanniques est français, ce que l'on comprend quand on sait que l'alliance franco-russe s'était constituée non seulement contre les Allemands et les Italiens, mais aussi contre les Anglais. Ce n'est pas par hasard que le duc d'Orléans, voyageant jusqu'aux portes du Tibet en 1889, persuada les Tibétains de faire alliance avec la Russie et la France.

Cette histoire d'espions rend quand même le lecteur un peu perplexe. Bien sûr, en vrais espions étrangers, ils sont perfides et peu scrupuleux. Mais il est étrange d'entendre parler de leur « bonne diplomatie » puisque, page après page, ils se montrent stupides, arrogants et balourds, aveuglés par leur certitude que les Anglais ne pourraient finalement rien faire contre eux. En même temps, les Anglais sont critiqués dans le livre (par Hurree Babu et par les espions russes) pour leur manque de prévoyance et leur absurde fierté. Mais les services de renseignements anglais tels que décrits dans le livre sont si impressionnants que cette critique semble sans aucun fondement.

Ce roman passionna des personnalités tout à fait différentes, de Lord Curzon à Jawaharlal Nehru. Non seulement il inspira plusieurs auteurs, mais il créa un nouveau genre : presque toutes les histoires d'espionnage, si populaires au ^{xx}e siècle, furent influencées par *Kim*. Le célèbre agent double Kim Philby dut son surnom au héros de Kipling. Un des exercices auquel Lurgan soumit Kim pour l'entraîner devint « le jeu de Kim », très populaire parmi les scouts. Il consiste à étudier une collection d'objets pendant un bref laps de temps et à s'en souvenir ensuite. Enfin, c'est justement après ce roman que le terme « Grand Jeu » fut adopté universellement. Lurgan, en instruisant Kim, mentionne le « Grand Jeu qui ne cesse ni le jour ni la nuit, partout en Inde ». À plusieurs reprises, l'expression est employée par d'autres personnages, notamment par Mahbub Ali. Ainsi, le rôle de *Kim* dans l'imaginaire du Grand Jeu est inestimable.

Sami, le premier regard soviétique en Inde

L'année 1919 fut marquée par un événement qui secoua les fondements de la domination britannique en Inde, anéantissant pour toujours la confiance dans le gouvernement britannique. Reginald Dyer, le général chargé de ramener l'ordre dans la ville d'Amritsar où cinq Anglais avaient été tués par des autochtones, fit un massacre causant plus de 1 000 morts. Cette répression brutale, condamnée unanimement, attira les regards du monde entier vers l'Inde. La consternation fut d'autant plus forte qu'on disait que le général Dyer avait cherché à tuer le plus grand nombre possible d'Indiens. Pourtant, c'était un parfait gentleman qui parlait cinq langues indigènes et connaissait très bien la culture et la philosophie indiennes.

Un jeune poète soviétique, Nikolai Tikhonov, indigné par cette histoire, composa un poème qu'il appela *Sami*, du nom du personnage principal, un jeune garçon indien au service d'un sahib anglais. Le poème est très stylisé. Il commence par une description du maître :

Sami a un sahib bon et intelligent
Mais qui lui fait mal en le frappant avec une canne.
Sami a un sahib bon et intelligent
Mais pour lui Sami n'est pas un être humain.

Ayant exposé la calme cruauté du sahib qui ne regarde jamais Sami que d'un œil, l'auteur décrit la fuite de Sami et ce qu'il raconte en rentrant chez son maître sept jours plus tard. Il dit qu'il voulait éviter de se faire frapper et le sahib, indigné, lui répond que Sami est un singe qui est né pour le servir. Alors, le jeune garçon raconte à son maître ce que lui avaient raconté les marchands d'Amritsar qui tiennent « des boutiques où il est dangereux d'entrer si on est Blanc ». Ils avaient parlé à Sami du grand sahib Lenni (Lénine) qui habite dans une ville aux grandes maisons, qui est doux, qui donne du pain aux pauvres et qui peut transformer même un loup en homme. Le garçon ajoute qu'il ira servir chez Lenni, lequel lui donnera tant de bons conseils et tant de roupies que Sami pourra exterminer tous les sahibs.

Après cette déclaration, Sami est chassé par le Britannique, et commence à prier Lenni le lointain, impossible à comprendre comme les yogi, et qui habite cette ville qui est si loin que ni un oiseau ni un éléphant ne réussiraient à l'atteindre, et même la voiture de feu des sahibs (le train) se serait cassée en chemin. Malgré toute la distance, malgré toute la difficulté, Lenni entend le garçon indien et celui-ci

comprend qu'une nouvelle vie commence pour lui. Désormais, il se sent un être humain et ne sera plus jamais battu à coups de canne !

Ce poème, parfait exemple de la propagande soviétique, fut probablement écrit avec sincérité. Pendant presque toute l'époque soviétique, il fit partie du programme scolaire. Ainsi, presque tous les Russes âgés de plus de trente ans se souviennent du petit Sami qui ne sera plus jamais battu par le méchant sahib.

***Djoura* ou le Grand Jeu au Pamir soviétique**

Le roman *Djoura*, écrit en 1940 par Guéorgui Touchkane, est presque oublié aujourd'hui. Mais à l'époque, il fut très populaire, et pas seulement en Union soviétique, puisque le livre fut traduit en de multiples langues. Une maison d'édition anglaise, dans une préface au roman, qualifia Touchkane de Fenimore Cooper russe, en expliquant que « depuis *Le Dernier des Mohicans*, nous n'avons pas lu de roman qui soit autant chargé en événements bouleversants et en personnages originaux ». Cela peut paraître étonnant : certes, il s'agit d'un roman d'aventures de très bonne qualité, l'ouvrage est très largement anglophobe.

L'action se passe en 1930-1931. Le personnage principal, Djoura, est un jeune berger kirghiz qui habite dans un village perdu dans les montagnes du Pamir. Depuis un siècle et demi, ce village a été coupé du monde par un tremblement de terre et personne ne connaît la route secrète qui y conduit, à l'exception d'une famille de marchands qui en profite pour venir de temps en temps acheter de l'or, des fourrures et des pierres précieuses dont abondent les environs du village. Ainsi ce village est-il refermé sur lui-même, en conservant une sorte de paganisme et ignorant tous les bouleversements que connaît le reste du monde.

Cependant, après une avalanche, un chemin s'ouvre entre le village et le nord. Et les géologues soviétiques arrivent. Ils sont si bien équipés, avec des fusils qui sont tellement plus perfectionnés que les vieux fusils à mèche de Djoura qu'il veut tuer les géologues pour s'emparer de leurs fusils. C'est le vieux chef du village qui sauve les visiteurs grâce à son autorité. Mais le village est désormais entraîné dans la marche du monde, pris dans une lutte acharnée et sans compromis entre les Soviétiques et les Basmatchis. D'un côté, les riches et les mulahs, aidés par les services secrets anglais et par le mouvement religieux

des Ismaïlites, dont le chef spirituel, l'Aga Khan, habite Bombay et son numéro 2, l'imam Balbak dit l'Imam noir, se trouve en Kachgarie. De l'autre côté, les Kirghiz pauvres et les spécialistes russes, tous inspirés par les idées du communisme, et dont le chef local est le camarade Maximov, l'homme de la Guépéou (ancêtre du NKVD, lui-même ancêtre du KGB). L'enjeu de cette lutte est le contrôle du Pamir et, probablement, de tout le Turkestan, puisque les montagnes du Pamir en sont le point d'entrée.

Dans le camp soviétique, tout est loin d'être idéal. Les Russes, tout en étant très bienveillants à l'égard des autochtones, commettent plusieurs fautes à cause de leur ignorance du terrain, des coutumes et des croyances des Kirghiz, ainsi que de la vie locale. Ils apportent cependant le progrès, en introduisant, par exemple, la vaccination qui, de prime abord, fait peur aux gens du coin.

Cependant, en essayant de mettre en place des kolkhozes, certains communistes confisquent tout aux paysans, jusqu'à la volaille ; d'autres construisent des villages pour les nomades dans les endroits arides. Bien sûr, la plupart de ces erreurs sont provoquées par les intrigues de l'ennemi, mais cela affaiblit quand même la position des Soviétiques. Quant aux chefs des Basmatchis, ils sont cruels, perfides et utilisent l'ignorance des pauvres pour les séduire, tout comme le font les Russes de Kipling.

La fiancée de Djoura, Zeinab, est alors enlevée par Tagaï, un chef basmatchi qui veut en faire sa femme. C'est cela qui entraîne Djoura dans le camp soviétique. Pour le jeune berger, habitué à tout faire seul, il est très difficile de devenir un communiste qui agit toujours en s'appuyant sur ses camarades. D'une manière générale, il lui est difficile de faire confiance. Dans les deux camps, les espions sont partout. Chez les Basmatchis, il y a des Kirghiz communistes qui s'infiltrèrent. Dans les détachements soviétiques, même les chefs ou les sous-chefs peuvent être des espions de l'Imam noir. Pour combattre les Soviétiques, l'imam Balbak conçoit un plan diabolique : provoquer une explosion pour libérer les eaux d'un lac de montagne qui entraînerait une puissante inondation et submergerait les villages soviétiques de l'Asie centrale.

C'est en vain que j'entreprendrais ici une description de tous les rebondissements du roman, de tous les espions qui s'agitent des deux côtés, impunis ou démasqués. Sans doute le roman est-il propagandiste, et le pouvoir communiste fut bien plus sinistre encore pour les Kirghiz, mais les caractères, si riches et si bien décrits, montrent que l'auteur

aimait le Pamir et s'il ne croyait pas sincèrement en tout ce qu'il écrivait, au moins aurait-il voulu voir des chefs soviétiques semblables à Maximov. Ce dernier, appelé « l'homme aux mille yeux » par les autochtones, est un chef parfait qui connaît non seulement les traditions et les coutumes kirghizes, mais également le Coran, et même mieux que les mollahs, ce qui choque ses camarades athées mais lui permet de gagner la confiance du peuple. Son lieutenant, Kozoubai le Kirghiz, capable des déguisements les plus étonnants, charme les gens grâce à son humour et à son adresse.

Enfin, Zeinab réussit à fuir la Kachgarie, où elle avait été amenée par Tagai. Djoura, quant à lui, aidé de son chien Téké, vaint tous les obstacles, grâce à son courage et à sa persévérance, mais aussi grâce à l'aide de ses amis ou de sa bonne fortune (son prétendu ami est mordu par un serpent juste au moment où il s'apprêtait à le tuer). Et c'est Djoura qui, à la fin, capture le sinistre Imam noir – qui se révèle être un Anglais.

Tai-Pan et le prince russe

Les espions anglais qui se transforment en imams charismatiques et qui cherchent à provoquer des inondations en Asie centrale, peuvent paraître drôles, mais les projets russes qui nous sont dévoilés dans *Tai-Pan*⁷, un fabuleux roman de James Clavell, sont encore plus fantasmagoriques.

Ce livre, dont l'action se déroule dans les années 1840, est consacré à la guerre de l'opium et à la fondation de la colonie de Hong Kong, et son personnage principal est Dirk Struan ou Tai-Pan, un Britannique patron d'une grande société commerciale qui se nomme *La noble maison*. Parmi les nombreux problèmes auxquels il doit faire face, il y a Alexeï Sergueïev, un Russe qui vient de Chine. C'est un bel homme aux yeux bleus obliques, non seulement bien éduqué mais aussi fort en escrime, en navigation et en diplomatie. Et, enfin, cerise sur le gâteau, c'est un prince russe de sang royal, très influent à Saint-Pétersbourg ! Bref, un ennemi redoutable.

Ce n'est pas tout de suite que Struan réussit à percer le dessein perfide du Russe. Il n'aurait pas pu le faire sans l'aide des Portugais de Macao, qui parviennent à obtenir un rapport secret provenant directement du Conseil du tsar. Il ne s'agit de rien de moins que de s'assurer le contrôle du monde entier ! Tout d'abord, il faut veiller à ce que la Chine reste

7. James Clavell, *Tai-Pan*, traduit de l'américain (s. p.), Paris, Stock, 1987.

faible et arriérée, perpétuant son style de vie traditionnel (c'est ainsi qu'elle deviendra une zone d'influence russe). Il faut aussi contrecarrer toute influence britannique et, avant tout, empêcher les Anglais d'obtenir et de fortifier une île proche de la Chine, comme ils l'avaient fait avec Gibraltar, Malte et Chypre (ici, l'auteur commet une erreur, parce que Chypre ne fut annexée par la Grande-Bretagne qu'en 1878). Puis, il faudra morceler la Chine en petits États vassaux de la Russie. Cela garantira le contrôle de toutes les voies d'accès menant à l'Inde.

Mais il faut en même temps poursuivre une politique de colonisation de l'Amérique. La Russie doit transplanter en Alaska les peuples les plus tenaces et les plus résistants de l'Empire russe : les Cosaques, les Sibériens, les Turkmènes, les Ouïgours et autres peuples de l'Asie centrale (encore une erreur : l'Asie centrale ne fut annexée par la Russie qu'à partir de 1862). Dans l'hypothèse tout à fait vraisemblable d'une guerre civile aux États-Unis, les Russes pourraient jouer un rôle important dans les événements et soumettre toute l'Amérique du Nord, surtout parce que l'armée pourrait être facilement ravitaillée grâce au détroit de Béring.

Ce projet absolument absurde, fondé sur un empilage de suppositions impossibles à réaliser, est cependant soutenu avec un dévouement fanatique de la part du prince Sergueïev, prêt à tout faire pour la Mère Russie ! Mais ce qui est encore plus drôle est l'insistance de Clavell, sans doute écho de Kipling, sur la trop grande insouciance de la part des Britanniques et des Américains vis-à-vis de ces projets russes.

C'est Struan, finalement, qui élabore un contre-projet, neutralisant le danger russe. Il s'agit tout simplement de garantir le contrôle de Hong Kong et de la puissance britannique à une Chine une et indivisible, et de pousser les Américains à conquérir ou, au moins, à acheter l'Alaska, pour éviter que toute l'Amérique du Nord ne tombe sous le contrôle russe !

Le cinéma

« De tous les arts, le cinéma est pour nous de loin le plus important. » Cette phrase de Lénine illustre très bien le rôle du cinéma dans la propagande du xx^e siècle.

Le cinéma américain

Les Lanciers du Bengale [AR8](The Lives of a Bengal Lancer), tourné

en 1935, est peut-être le meilleur film réalisé sur le Grand Jeu au siècle d'or d'Hollywood. L'action se passe à la frontière nord-ouest de l'Inde où un détachement de lanciers bengalis, commandé par le colonel Stone, est inquiété par Mohammed Khan, un chef insurgé. L'émir Othman, allié des Anglais, demande des munitions qui sont en chemin lorsqu'on commence à soupçonner qu'il veut, en fait, les livrer à Mohammed Khan. C'est à ce moment-là que deux jeunes lieutenants viennent rejoindre l'armée. L'un d'eux, le lieutenant Stone, est le fils du colonel qui commande les lanciers. Son père le traite ostensiblement comme un subalterne, sans montrer aucun sentiment paternel, et quand le lieutenant est capturé par Mohammed Khan qui cherche à connaître le chemin par lequel arrivent les munitions, son père refuse de tenter de le délivrer pour ne pas mettre sa mission en danger. Alors, deux autres lieutenants, dont l'un est joué par l'inoubliable Gary Cooper, se déguisent en marchands et le délivrent. Le lieutenant, plein de rancœur contre son père, avait cependant trahi le secret, et l'insurgé avait pu s'emparer des munitions. Désormais, Mohammed Khan et ses amis disposent de forces impressionnantes. Néanmoins, le courage et le dévouement de ces trois lieutenants à leur patrie sauvent la situation : c'est le lieutenant Stone lui-même qui tue le chef des insurgés dans un combat au corps à corps. Il n'y a qu'un seul personnage russe dans ce film, c'est la femme de Mohammed Khan (notons cependant que l'émir Othman, qui trahit les Anglais, est joué par un comédien d'origine russe !). Mais les espions abondent, tant britanniques que russes. C'est cela qui donne au film son véritable climat de Grand Jeu.

Le film fut tourné en Californie et les Indiens furent joués par des manœuvres hindous et des Amérindiens. Il fut critiqué par la suite comme étant une apologie du colonialisme (les bons sont les colonisateurs et les méchants ceux qui luttent pour l'indépendance) et pour avoir donné une image de l'Inde trop chargée en stéréotypes (par exemple, un cobra charmé par un joueur de flûte). Cependant, *Les Lanciers du Bengale* est toujours un film connu et apprécié, plus de soixante-dix ans après sa sortie. C'était aussi le film préféré d'Adolf Hitler ! !

En 1939, fut réalisé *Gunga Din*, une adaptation du poème de Kipling. Dans ce film, trois jeunes officiers britanniques, dont l'un est joué par Cary Grant, luttent contre une secte d'étrangleurs dont le gourou organise une embuscade contre l'armée britannique. C'est le sacrifice de sa personne qu'offre le jeune Gunga Din, un porteur d'eau indien rêvant de devenir soldat, qui sauve les Anglais. Tué par les

étrangleurs, il est fait caporal de l'armée britannique à titre posthume et est enterré avec les honneurs militaires.

C'est en 1950 qu'Hollywood mit en scène une adaptation de *Kim*. Le rôle de Mahbub Ali, le marchand afghan au service des Anglais, fut joué par Errol Flynn. Le film est assez fidèle au livre et fut un succès, mais un succès cependant largement inférieur à celui des *Lanciers du Bengale* ou de *Gunga Din*.

Les années 1960 connurent deux autres films inspirés par des épisodes du Grand Jeu, mais, cette fois-ci, loin de l'Inde. En 1963, fut tourné *Les 55 Jours de Pékin*, avec Ava Gardner (dans le rôle d'une baronne russe) et David Niven (ambassadeur du Royaume-Uni en Chine). Le film relate un épisode de la révolte des *Yihetuan* (Boxeurs) en Chine, qui eut lieu en 1899-1900. Les diplomates, les militaires et les civils de huit nations (Grande-Bretagne, France, Allemagne, Japon, Russie, États-Unis, Autriche-Hongrie, Italie) tentent de se défendre contre le peuple chinois enrôlé par les Boxeurs et qui assiège le quartier des ambassades. Ce film fut tourné en Espagne. Une maquette de la ville de Pékin fut construite à cinquante kilomètres de Madrid, et presque tous les restaurants chinois d'Espagne furent fermés pour recruter suffisamment de figurants chinois qui devaient jouer la foule des assaillants.

L'autre film de cette décennie, tourné en 1968, se nomme *La Charge de la brigade légère* (*The Charge of the Light Brigade*), d'après le titre d'un poème de Tennyson déplorant une désastreuse attaque britannique contre des positions russes pendant la guerre de Crimée en 1854. Le film, tout en exaltant la bravoure des soldats britanniques, montre très bien les horreurs d'une guerre qui n'était peut-être pas si nécessaire que cela pour la Grande-Bretagne, et montre aussi l'incompétence des commandants anglais qui, au lieu d'organiser la campagne, se querellent entre eux.

Enfin, l'année 1975 vit une adaptation d'un ouvrage de Kipling dont on essayait de faire un film depuis des décennies, *L'Homme qui voulait être roi* (*The Man Who Would Be King*), et qui fut finalement réalisé par John Huston, avec Sean Connery dans le rôle principal de Daniel Dravot. Lui et son camarade Peachy, deux anciens officiers britanniques en Inde, ambitionnent de devenir rois. Ils achètent des fusils modernes et se rendent au Kafiristan où, avec l'aide d'un ancien soldat indien, ils entraînent les habitants d'un village et les utilisent pour soumettre les localités environnantes. Daniel, qui paraît invulnérable, profite de l'admiration qu'il suscite et se proclame dieu et fils d'Alexandre le

Grand. Cela lui permet d'accéder à la puissance suprême et à une richesse inouïe. Mais il est désormais la proie de sa mégalomanie et de son avidité. Il exige qu'on l'adore et finit par vouloir se marier, comme son père Alexandre, avec une belle jeune fille locale qui s'appelle Roxanne. La jeune fille, persuadée que le mariage avec un dieu signifie pour elle la mort, le mord pendant les noces, provoquant une hémorragie. Les indigènes comprennent alors qu'il n'est pas un dieu, et se jettent sur lui. Daniel est jeté dans le vide et Peachy crucifié. Comme, le lendemain, Peachy est toujours vivant, les habitants décident de le libérer, et il rentre en Inde britannique avec la tête de Daniel, toujours couronnée. C'est Kipling en personne, joué par Christopher Plummer, qui l'accueille et qui prend en note son histoire.

Les deux personnages sont admirablement joués. Bien qu'étant des escrocs, des meurtriers et des mégalomanes, ils gardent leur présence d'esprit dans les situations difficiles, suscitant l'estime du spectateur.

Bien sûr, cette liste n'est pas exhaustive. Elle se limite aux films qui jouèrent un rôle important dans l'imaginaire du Grand Jeu. Mais il faut dire que le paradigme de *Kim* eut des suites beaucoup plus importantes. Ainsi, ce ne serait peut-être pas trop exagéré de dire que presque tous les films d'espionnage empruntèrent par la suite quelque chose aux sujets du Grand Jeu. Si on prend *Rambo* par exemple, le lien est évident : les Vietnamiens sont un peuple asiatique qui serait peut-être beaucoup plus sympathique s'il n'était pas astucieusement manipulé par les méchants Russes. C'est le bon vieux combat entre Russes et Anglo-Saxons pour contrôler un peuple barbare et naïf du tiers-monde. Les films de James Bond, où les Russes ne jouent jamais le rôle de l'adversaire principal, sont quand même très imprégnés du même esprit. On peut ignorer complètement ce que fut le Grand Jeu, mais on est toujours sous l'influence de la représentation du monde dont il est l'origine.

Le cinéma russe

Le traitement du Grand Jeu dans les films soviétiques fut, en général, moins immédiat. Il n'était pas envisageable de raconter l'histoire de simples officiers russes au XIX^e siècle, leur attitude envers les indigènes étant tout simplement de l'impérialisme. Ainsi, tous les films de ce genre furent consacrés à l'époque soviétique, où les communistes étaient manifestement bons et leurs opposants manifestement méchants. D'une grande quantité de films qui furent réalisés, deux seulement devinrent vraiment populaires.

Le Soleil blanc du désert, tourné en 1970, fait partie des films que tout Russe connaît par cœur. Plusieurs dialogues du film sont devenus proverbiaux. C'est un mélange de western et de conte russe traditionnel. L'action se déroule dans les terres des Turkmènes, à côté de la mer Caspienne, pendant la guerre civile. Le personnage principal, le soldat russe Soukhov, s'apprête à rentrer dans son village. De temps en temps, il imagine sa femme qui l'attend et, dans son imagination, compose des lettres, lui racontant tout ce qui se passe autour de lui. Et il en a des choses à relater ! D'abord, il sauve la vie de Saïd, un Turkmène enterré par ses ennemis dans le sable jusqu'au cou où il attend la mort. Puis, il rencontre un chef communiste qui poursuit la bande locale d'un certain Abdullah et, ne sachant que faire du harem d'Abdullah, confie les femmes à Soukhov, ce qui est à l'origine de bien des histoires amusantes, les femmes le prenant pour leur nouveau mari et Soukhov voulant rester fidèle à sa femme. Enfin, il tombe sur Abdullah lui-même, le redoutable et magnifique chef de bande, et est obligé de combattre seul contre trente personnes.

La bande d'Abdullah est un reflet de l'anarchie de l'époque. En plus des Turkmènes, cette bande compte plusieurs étrangers, dont des Grecs et d'anciens officiers russes. Et la force d'Abdullah est impressionnante. Heureusement pour Soukhov, il est secouru dans son combat par deux personnes. L'une est un ancien douanier, homme fort et vigoureux qui, dans l'anarchie qui règne, se sent inutile et devient ivrogne. En plus, il se sent dépaycé, si loin de la Russie : il est las de manger le caviar noir que sa femme lui met dans son assiette, il veut du pain qu'on ne peut pas trouver ici. Il est toujours partisan de l'Empire des tsars. Lorsque des bandits passent la frontière avec de nombreux objets volés et constatent sa consternation, ils lui offrent de l'or en blaguant et sont stupéfaits de sa réponse : « Vous me connaissez. Je ne prends pas de pots-de-vin. C'est pour la Russie que je suis vexé. » Finalement, lui qui n'est pas du tout communiste, vient en aide à Soukhov et trouve la mort. L'autre personnage qui aide Soukhov est Saïd, en reconnaissance au soldat russe qui lui a sauvé la vie. Enfin, Soukhov remplit sa mission, en détruisant la bande d'Abdullah et en sauvant les femmes, sauf la plus jeune qui est tuée par son ancien mari. À la fin du film, Soukhov reprend la route vers son village, composant mentalement une nouvelle lettre à sa femme.

Lors du tournage du film au Turkménistan, l'équipe de réalisation connut des problèmes avec des bandits locaux, qui volèrent l'équipement cinématographique. Mais en entendant dire que c'étaient des gens

qui faisaient du cinéma, ils rendirent tout, demandant qu'on leur donne des rôles dans le film. C'est pourquoi quelques-uns parmi les bandits de la bande d'Abdullah furent joués par de vrais bandits turkmènes, ajoutant sans doute à la couleur locale du film.

Un autre film fortement imprégné du Grand Jeu fut tourné en 1971. Il s'appelle *Les Officiers*. C'est l'histoire de la vie de trois personnes : une femme, Luba, et deux hommes, Alexeï et Ivan, qui l'aiment tous deux. Alexeï devient son mari et Ivan reste un ami dévoué de la famille, tout en conservant son amour pour Luba. Le sujet pourrait paraître mélodramatique, mais le film est un véritable chef-d'œuvre.

Ivan et Alexeï se rencontrent en Asie centrale où, pendant la guerre civile, ils combattent les Basmatchis. Tous deux mobilisés, ils voient l'armée comme une mission permettant l'accomplissement de la révolution universelle. Cependant, leur capitaine, un ancien officier de l'armée tsariste, un aristocrate passé au service des Bolcheviks et qui ne croit pas en la révolution universelle, leur dit : « Il y a un métier très particulier. Il consiste à protéger sa patrie. » La lutte contre les Basmatchis est imprégnée de toutes les caractéristiques du Grand Jeu : les intrigues, les espions démasqués par Ivan qui connaît la langue kirghize, les embuscades et les attaques surprises qui s'enchaînent, culminant par l'enlèvement de Luba et la mort du capitaine qui veut la sauver. Les deux officiers restent dans l'armée jusqu'à leur mort, combattant pour l'Union soviétique lors des différents conflits du xx^e siècle. En une occasion, par exemple, lors d'un conflit de frontière entre Soviétiques, Chinois et Japonais, Alexeï est dépêché pour entamer des pourparlers avec un seigneur de guerre chinois. C'est avec étonnement qu'il reconnaît dans ce chef chinois son ami Ivan, si bien déguisé et maquillé qu'il semble chinois aux Chinois eux-mêmes.

D'autres films ayant un rapport avec le Grand Jeu furent réalisés, par exemple : *Mission à Kaboul* (1971) où il est question d'un conflit diplomatique se déroulant en Afghanistan en 1919, ou encore *Téhéran-43*, un film franco-germano-soviétique qui raconte l'histoire d'un attentat contre Churchill, Roosevelt et Staline en 1943, lors de la conférence de Téhéran. Mais ce sont des films assez médiocres. En revanche, la problématique de l'espionnage et du contre-espionnage inspira en Union soviétique bien d'autres films d'espionnage, se rapportant surtout à la guerre civile russe ou à l'Allemagne nazie. L'un d'entre eux, *Dix-sept moments du printemps*, devint un autre film universellement connu et apprécié en Russie et dans les pays du bloc

communiste. Il est consacré à un espion soviétique imaginaire, Stierlitz, qui devint un haut fonctionnaire du III^e Reich et en profita pour empêcher les Allemands de construire la bombe nucléaire, pour sauver Cracovie de la destruction et pour contrarier les projets occidentaux de paix séparée avec Hitler. Ce film est apprécié même en Allemagne, parce que les Allemands qu'il présente ne sont pas caricaturaux. Ce sont des gens qui éveillent l'intérêt, l'estime et parfois même l'admiration.

On voit bien que l'apport du Grand Jeu dans la culture européenne, et même mondiale, est considérable. La peinture, les chansons, les livres et le cinéma inspirés par cette course à l'hégémonie changèrent en grande partie notre vision du monde. Il n'y a aucun doute : sans le Grand Jeu, le monde serait différent.

BIBLIOGRAPHIE

- BURNABY FREDERICK G., *Khiva. Au galop vers les cités interdites d'Asie centrale 1875-1876*, traduit de l'anglais par Hephell, Paris, Phébus, 2001.
- BURNS ALEXANDER, *Travels in Bokhara*, Londres, 1834, 3 vol.
- BURNETT FRANCES HODGSON, *Le Jardin secret*, traduit de l'anglais par Antoine Lermuzeaux, Paris, Gallimard-Jeunesse, coll. « Folio junior », 1992.
- CLAVELL JAMES, *Tai-pan*, traduit de l'américain, Paris, Stock, 1987.
- CLEVERLY BARBARA, *Le Poignard afghan*, Paris, Le Livre de poche, 2003.
- CONAN DOYLE ARTHUR, *Le Dernier Problème. La Maison vide*, traduit de l'anglais par Bernard Tourville, Paris, Flammarion, coll. « GF Étonnants classiques », 2007.
- CONNOLLY ARTHUR, *Journey to the North of India: Overland from England through Russia and Afghanistan (1834 [1838 ?])*, New Delhi, Asian Educational Services, 2001, 2 vol.
- CURZON GEORGE N., *Russia in Central Asia in 1889 and the Anglo-Russian Question (1889)*, Boston, Elibron Classics, 2001.
- FLEMING PETER, *Bayonets to Lhasa: The First Full Account of the British Invasion of Tibet in 1904*, Londres, Rupert Hart-Davis, 1961.
- HEDIN SVEN, *Through Asia*, Londres, Methuen & Compagny, 1898, 2 vol. ; rééd. Varanasi (Inde), Pilgrims Publishing, 1996.
- HEDIN SVEN, *My Life as an Explorer*, Londres, Cassell & Compagny, 1926 ; rééd. Des Moines (États-Unis), National Geographic Society, 2003.
- HOESLI ÉRIC, *À la conquête du caucase. Épopée géopolitique et guerres d'influence*, Paris, Éditions des Syrtes, 2006.
- HOPKIRK PETER, *The Great Game*, Oxford, Oxford University Press, 1990.
- HOPKIRK PETER, *Bouddhas et rôdeurs sur la route de la soie*, Arles, Philippe Picquier, 1995.

- KIPLING RUDYARD, *Kim*, traduit de l'anglais par Louis Fabulet et Charles Fountaine Walker, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2005.
- KIPLING RUDYARD, *Un taureau intelligent. Suivi de L'Homme qui voulait être roi et autres contes cruels*, traduit de l'anglais par Max Rives, Arles, Actes Sud, coll. « Un endroit où aller », 2003.
- LARUELLE MARLÈNE, *Mythe aryen et rêve impérial dans la Russie du XIX^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2005.
- LERMONTOV MIKHAIL IOUREVITCH, *Un héros de notre temps*, présenté et traduit par Déborah Lévy-Bertherat, Paris, Flammarion, coll. « GF Bilingue », 2003.
- MACKINDER JOHN HALFORD, « The Geographical Pivot of History », in *The Geographical Journal*, XXIII-4, 1904, p. 421-444.
- MEYER KARL E. et BRYSAK SHAREEN BLAIR, *Tournament of Shadows*, Washington DC, Counterpoint, 1999.
- MOORCROFT WILLIAM et TREBECK GEORGE, *Travels in the Himalayan Provinces of Hindustan and the Punjab*, Londres, H. H. Wilson, 1841.
- MORGAN GÉRALD, *Anglo-Russian Rivalry in Central Asia 1810-1895*, Londres, Franck Cass, 1981.
- MURAVIEV NICOLAÏ, *Journey to Khiva : Through the Turkoman Country*, Calcutta, 1871.
- NORBU JAMYANG, *Le Mandala de Sherlock Holmes*, traduit de l'anglais (indien) par Marielle Morin, Arles, Philippe Picquier, 2004.
- PIATIGORSKY JACQUES et SAPIR JACQUES (dir.), *L'Empire khazar VII-X^e siècle. L'énigme d'un peuple cavalier*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires/Histoire », 2005.
- POTTINGER HENRY, *Travels in Balouchistan and Sindh*, Londres, 1816.
- POUJOL CATHERINE, *Asie centrale. Aux confins des empires, réveil et tumulte*, Paris, Autrement, 1992.
- PREJEVALSKY NICOLAÏ, *Mongolia : The Tangut Country and the Solitudes of Northern Tibet*, Londres, 1876, 2 vol.
- PRIMAKOV EVGUENI MAXIMOVITCH, *Le Monde après le 11-Septembre et l'invasion de l'Irak*, Yekaterinbourg, Pirogov', mai 2003.
- SAPIR JACQUES, *Les Économistes contre la démocratie. Pouvoir, mondialisation et démocratie*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel Économie », 2002.
- SAPIR JACQUES, *Feu le système soviétique. Permanences politiques, mirages économiques, enjeux stratégiques*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 1992.
- SAPIR JACQUES, *Le Krach russe*, Paris, La Découverte, coll. « Sur le vif », 1998.
- SAPIR JACQUES, *Le Nouveau XX^e Siècle. Du siècle « américain » au retour des nations*, Paris, Seuil, coll. « Économie humaine », 2008.
- SAPIR JACQUES et GODELIER MAURICE, « Les États-Unis ou le chaos », *Libération*, 24 mars 2003.

- WILKIE COLLINS, *La Pierre de lune*, traduit de l'anglais par **Lucienne** Lenob, Paris, Éditions du Masque, coll. « Labyrinthes », 2008.
- STEIN AUREL, *On Ancient Central-Asian Tracks*, Londres, Macmillan, 1933.
- YOM S. L., « Power Politics in Central Asia : The Future of the Shanghai Cooperation Organisation », *Harvard Asia Quarterly*, vol. 6, n° 4/2004, p. 48-54.

TABLE DES CARTES ET ENCADRÉS¹

Le heartland eurasiatique de Halford Mackinder dans ses différentes versions

Des Perses aux Kouchans (VI-IV^e siècle av. J.-C.)

Zhang Qian (?-103 av. J.-C.)

Attila (règne de 444 à 453)

Les khaganats türks

La bataille de Talas

Les Khazars

La bataille de Manzikert

Les conquêtes de Gengis Khan (1206-1227)

Gengis Khan (1155 ou 1162-1227)

Bâbur (1483-1530)

L'Asie au début du XIX^e siècle : le terrain de la rivalité anglo-russe

William Moorcroft (1767-1825)

Alexandre Sergueïevitch Griboïedov (1794-1829)

Charles Masson (1800-1853)

Mohan Lal (1812-1877)

L'Afghanistan et le Turkestan : 1837-1842

L'avancée russe dans le Caucase au XIX^e siècle

Afghanistan

Nicolaï Mikhaïlovitch Prjevalski (1839-1888)

Sherlock Holmes

L'avancée russe en Asie centrale au XIX^e siècle

Agvan Dorjiev (1854-1938)

Bronislav Ludvigovitch Grombtchevski (Grabczewski) (1855-1926)

Sir Francis Edward Younghusband (1863-1942)

1907 : le partage de l'Asie en zones d'influence

1. Les références en italique correspondent à des cartes.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- Ábdallah (?-1598),
 Abbas Mirza,
 Abbott, James,
 Abdurrahman,
 Abou Saïd (1305-1335),
 Abu Bekr (xv^e-xvi^e siècles),
 Abû Muslim (vers 700-755),
 Abu'l-Khayr Khan (ca. 1412-1468),
 Abu-Saïd (1424-1469),
 Aetius (ca. 396-454),
 Aga Mehdi,
 Aiouka (1642-1724),
 Aïtov,
 Akaïev, Askar (né en 1944),
 Akbar Khan,
 Albright, Madeleine (née en 1937),
 Alexandre I^{er} (1777-1825),
 Alexandre II (1818-1881),
 Alexandre III (1845-1894),
 Alexandre III de Macédoine,
 dit Alexandre le Grand
 (356-323 av. J.-C.),
 Allard, Jean-François (1785-1839),
 Alp Arslan (1029-1072),
 An Lu-shan (703-757),
 Antiochos I^{er} (?-261 av. J.-C.),
 Antiochos III (ca. 242-187 av. J.-C.),
 Ardachir I^{er} (?-241),
 Arsac (?-246 ou 211 av. J.-C.),
 As-Saffar, Ya'qub ben Layth (?-879),
 Attila (406-453),
 Auckland,
 Babkov, Ivan,
 Bâbur, Zahir ud-Din Muhammad, dit
 (1483-1530),
 Badmaïev, Jamcharan Piotr,
 Bagration, Nikolaï,
 Bailleul, Roussel de (?-1078),
 Ban Chao (32-102),
 Ban Yong (101-127),
 Baryatinsky, Alexandre (1814-1879),
 Batu (1205 ou 1209-1255 ou 1256),
 Bayazid I^{er} (1354-1403),
 Bayqarah, Husayn (1438-1506),
 Bekovitch-Tcherkasski, Alexandre
 (?-1717),
 Ben Laden, Oussama (né en 1957),
 Bismarck, Otto von (1815-1898),
 Blavatski, Elena (1831-1891),
 Bleda (ca. 390-445),
 Bonaparte, Napoléon, dit Napoléon I^{er}
 (1729-1821),

Borté (1151 ou 1161-1221 ou 1224),
 Boulan (VIII^e siècle),
 Bouteniov, Konstantin,
 Buchholtz, Ivan (1671 ou 1672-1741),
 Bumīn (ca. 490-554),
 Burnaby, Frederick (1842-1885),
 Burnes, Alexander (1805-1841),
 Burnett, Frances Hodgson
 (1849-1924),
 Bush, George W. (né en 1946),
 Butler,
 Capo d'Istria, Ioannis (1776-1831),
 CastlereighCastlereagh, Robert Stuart
 Stewart (1769-1822),
 Catherine II (1729-1796),
 Cavagnari,
 Chamil (1797-1871),
 Chandra Das, Sarat (1849-1917),
 Chichmariov, Iakov,
 Chigi-Khutuktu (ca. 1178-1260),
 Chosroēs (?-579),
 Christie, Charles,
 Chung,
 Clavell, James (1924-1994),
 Clemenceau, Georges (1841-1929),
 Collins, Wilkie (1824-1889),
 Conolly, Arthur (1807-1842),
 Constantin V (718-775),
 Court, Claude-Auguste,
 Cunningham,
 Curzon, George Nathaniel
 (1859-1925),
 Cyrus II (env. 580-529 av. J.-C.),
 Danilevski,
 Danilevski, Nicolăi,
 Darius II (?-404 av. J.-C.),
 Darius III (380-330 av. J.-C.),
 Demezou, Piotr Ivanovitch (Pierre de
 Maison),
 Diodote (?-238 ou 234 av. J.-C.),
 Diogène, Romain, dit Romain IV
 (1032-1071),
 Disraeli, Benjamin (1804-1881),
 Djaghataï (ca. 1185-1242),
 Djamoukha (ca. 1162-ca. 1205),
 Djebé (ca. 1181-ca. 1224),
 Djötchi (1177 ou 1185-1225),
 Dorjiev, Agvan (1854-1938),
 Dost Muhammad
 (1790 ou 1793-1863),
 Duhamel, Alexandre,
 Duroc, Géraud Christophe Michel
 (1772-1813),
 Durrani, Ahmad Shah (ca. 1723-1773),
 Dyer, Reginald (1864-1927),
 Elias, Ney (1844-1897),
 Ellac (?-454),
 Ellenborough,
 Elphinstone, John,
 Elphinstone, Mountstuart
 (1779-1859),
 Enver, Ismail, dit Enver Pacha
 (1881-1922),
 Ermolov,
 Eudoxie Makrembolitissa (?-1096),
 Fath Ali Shah (1771-1834),
 Forsyth, Douglas,
 Galdan-Bosoktu Khung-tayiji
 (1644-1697),
 Galina, Glafira,
 Ganfu (II^e siècle av. J.-C.),
 Ganfu (II^e siècle av. J.-C.),
 Gao Xian-zhi (?-756),
 Gasford,
 George, Lloyd,
 Giers,
 Gladstone,
 Gortchakov, Alexandre,
 Gouchi-khan (1582-1655),
 Goutchkov, Alexandre (1862-1936),
 Griboïedov, Alexandre Sergueïevitch
 (1794-1829),
 Grodekou,

Grombtshevski (Grabczewski), Bronislav Ludvigovitch (1855-1926),
 Guillaume IV (1765-1837),
 Güre ?, Do ?an,
 Harlan, Josiah (1799-1871),
 Hayward, George,
 Helioclès (?-ca. 130 av. J.-C.),
 Héraclius (vers 575-641),
 Heraios (?-20 ou 30 apr. J.-C.),
 Honoria (v^e siècle),
 Hülegü (1217-1265),
 Humayun (1508-1556),
 Hunt, G. W.,
 Huo Qu-bing (140-117 av. J.-C.),
 Hussein, Saddam (1937-2006),
 Ibn Hâjjî Âbd ar-Ra'ûf Bukhârâyî, Mîrzâ Sirâdj ad-Dîn, dit Mîrzâ Sirâdj ad-Dîn et Mirzakhuroff (1877-1914),
 Ibrahim Lodî (?-1526),
 Ichtemi (ca. 530-583),
 Ignatiev, Nicolaï,
 Inaltchik (xii^e-xiii^e siècles),
 Ioannovna, Anna (1693-1740),
 Ionov, Mikhaïl,
 Jalal ad-Dîn (?-1231),
 Janibek (xv^e siècle),
 Jenkinson, Anthony (1529-1610/1611),
 Jiang Jieshi, dit Tchang Kaï-chek (1887-1975),
 Kanishka I^{er} (règne entre 100-126 ou 120-146),
 Katkov, Mikhaïl,
 Kaufman, Konstantin von (1818-1882),
 Kaulbars, Alexandre,
 Kenissary,
 Khanykov, Nicolaï,
 Khomeyni, Rouhollah Mousavi (1902-1989),
 Khristenko, Viktor (né en 1957),
 Khubilaï (1215-1294),
 Kipling, Rudyard (1865-1936),
 Kirey (xv^e siècle),
 Körös, Alexandre Csoma de (vers 1784-1842),
 Koujoula Kadfiz (ca. 1 av. J.-C.-78 apr. J.-C.),
 Koutchoum (?-ca. 1605),
 Kozlov, Piotr (1863-1935),
 Küchlük (?-1218),
 Lacy Evans, George de (1787-1870),
 Lal, Mohan (1812-1877),
 Lapinski, Théophile,
 Lawrence, John (1811-1879),
 Leites, Nathan (1912-1987),
 Léon IV (750-780),
 Lermontov, Mikhaïl (1814-1841),
 Li Guang-li (?-88 av. J.-C.),
 Lockhart, William,
 Lomakine, Nikolaï (1830-1902),
 Longworth,
 Lyall, Alfred (1835-1911),
 Lytton, Edward Robert (1831-1891),
 Ma'sud (?-1041),
 Macartney, George,
 MacDermott, G. H.,
 Macdonald, John,
 Macgahan, Januarius (1844-1878),
 MacGregor, Charles,
 Mackinder, John Halford (1861-1947),
 Macnaghten, William Hay (1793-1841),
 Mahmud (971-1030),
 Mahmud (xv^e-xvi^e siècle),
 Mahomet (570-632),
 Makarov, Stepan (1849-1904),
 Mao Zedong (1893-1976),
 Marcien (396-457),
 Masson, Charles, James Lewis, dit (1800-1853),
 Massoud, Ahmed Chah (1953-2001),

Mayer, Alexandre,
 Mayo,
 Mazarovitch,
 McNeill, John,
 Metcalfe, Charles (1785-1846),
 Michel VII Doukas (meurt en 1090),
 Miran Shah (1366-1408),
 Mithridate II (ca. 110-87 av. J.-C.),
 Mohammed Shah,
 Mongke (1208-1259),
 Moorcroft, William (1767-1825),
 Mouraviov, Nikolai,
 Muhammad (1169-1220),
 Muhammad Rahim Atalīq Manghīt
 (xviii^e siècle),
 Nadir Shah Afshār
 (1688 ou 1698-1747),
 Napoléon III (1808-1873),
 Narbouta Bey (xviii^e siècle),
 Nasr'Ullah (1806-1860),
 Negri, Alexandre,
 Nesselrode, Karl Robert de
 (1780-1862),
 Nicolas I^{er} (1796-1855),
 Nicolas II (1868-1918),
 Nikiforov,
 Norgate,
 Notovitch, Michel,
 Nyýazov, Saparmyrat (1940-2006),
 O'Donovan, Edmund,
 Oélun (?-ca. 1208),
 Ögödeï (ca. 1186-1241),
 Omar Sheikh Mirza (?-1494),
 Omar, Mohammad, dit mollah Omar
 (né en 1959),
 Orléans, Henri d',
 Orlov,
 Oubachi-khan (?-1774 ou 1775),
 Oulanov, Naran,
 Oulianov, Vladimir,
 Özbek (1282-1341),
 Palmerston,

Paskevitch,
 Paul I^{er} (1754-1801),
 Perovski, Vassili,
 Peroz (?-489),
 Petrovski, Nicolai,
 Pierre I^{er}, dit Pierre le Grand (1672-1725),
 Pitchouguine,
 Pitt, William,
 Ponsonby, John (1772-1855),
 Potemkine, Grigori Aleksandrovitch
 (1739-1791),
 Pottinger, Henry Eldred Curwen
 (1789-1856),
 Pouchkine, Alexandre (1799-1837),
 Poutiatine, Euphémie,
 Poutine, Vladimir (né en 1952),
 Primakov, Evgueni (né en 1929),
 Prjevalski, Nicolai Mikhaïlovitch
 (1839-1888),
 Prokoudine-Gorski, Sergueï Mikhaïlo-
 vitch (1863-1944),
 Qaïdu (1230-1301),
 Qasim (1445 ou 1455-1518 ou 1522),
 Qutayba ben Muslim (meurt en 715),
 Radloff, Vassili (1837-1918),
 Rana Sangha de Chittorgarh
 (1484-1527),
 Rawlinson, Henry (1810-1895),
 Richthofen, Ferdinand von (1833-1905),
 Roberts,
 Robinson,
 Rockhill, William,
 Roxane (345-310 av. J.-C.),
 Rukh, Shah (1377-1447),
 Safavi, Isma'il (1487-1524),
 Saint-Génie, de,
 Samani, Ismail (ca. 849-907),
 Sandjar, Ahmad (ca. 1086-1157),
 Schlagintweit, Adolf (1829-1857),
 Seldjouk (?-ca. 1038),
 Semenov-Tian-Chan'ski, Piotr,

Shah-Bakht, Muhammad, dit Shībani Khan (ca. 1451-1510),	Timur Bek (1336-1405),
Shakespeare, Richmond,	Töghril Bek (ca. 990-1063),
Shaw, Robert,	Tolstoï, Léon (1828-1910),
Sheng Shi-cai (1897-1970),	Tong (?-630),
Sher Ali,	Toqtamich (?-1406),
Shuja Shah Durrani (1785-1842),	Tormassov, Alexandre Petrovich (1752-1819),
Simoline, Ivan Markéievitch,	Tornaou, Fiodor,
Simonitch, Ivan,	Touchkane, Guéorgui,
Singh, Duleep (1838-1893),	Tului (ca. 1190-1232),
Singh, Ranjit (1780-1839),	Ukhtomski, Esper,
Sistani, Sayyid Ali Husaini al- (né en 1930),	Ulugh Bek (1393 ou 1394-1449),
Sita Ram Pande,	Urquhart, David (1805-1877),
Skobelev, Mikhaïl Dmitrievitch (1843-1882),	Urus Khan (?-1377),
Souvorov, Alexandre (1729-1800),	Valentinien III (419-455),
Spitamenes (370-328 av. J.-C.),	Valikhanov, Tchokan,
Stewart, Charles,	Valikhanov, Tchokhan,
Stoddart, Charles,	Vambéry, Arminius (1832-1913),
Stoliétov, Nicolaï,	Vérechtchaguine, Vassili Vassilievitch (1842-1904),
Subétei,	Vitkevitch, Ivan Viktorovitch (Yan),
Subötaï (1176-1248),	Vorontsov, S.,
Sultan Kenesar ? (XIX ^e siècle),	Wade, Claude,
Sultan Sa'id Khan (1490-1533),	Wang-khan (?-1203),
Sviatoslav de Kiev (environ 945-972),	Wilson,
Tchernyaïev, Mikhaïl (1828-1898),	Wolff,
Tchikhatchiov, Platon,	Wood, John,
Tékéch (meurt en 1199),	Wu-di (156-87 av. J.-C.),
Temüjin, dit Gengis Khan (1155 ou 1162-1227),	Wyburd,
Tennyson, Alfred (1809-1892),	Yaqub Bek (1820-1877),
Terentiev,	Yakub Khan,
Terken-khatun (XII ^e -XIII ^e siècle),	Yalavatch, Mahmoud (?-1252),
Terken-khatun (XII ^e -XIII ^e siècles),	Yefremov,
Théodorice I ^{er} (meurt en 451),	Yelü Dashi,
Thompson, Elizabeth, dite lady Butler (1846-1933),	Yesügei-baatar (?-1170),
Thomson,	Younghusband, Francis Edward (1863-1942),
Tibère (42 av. J.-C.-37 ap. J.-C.),	Zaïtchikov,
Tikhonov, Nikolaï,	Zeng Ji-ze,
Timur (1265-1307),	Zhang Qian (meurt en 103 av. J.-C.),
	Zinoviev,
	Ziyad ben Salih (VIII ^e siècle),

Zuo Zongtang (1812-1885),

BIOGRAPHIE DES AUTEURS

Les directeurs d'ouvrage

Jacques Piatigorsky est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, MBA Columbia University (New York), et banquier international. Il a codirigé *L'Empire khazar, VII^e-XI^e siècle. L'énigme d'un peuple cavalier* (Paris, Autrement, 2005).

Jacques Sapir est économiste, directeur d'études à l'EHESS et spécialiste de l'Europe de l'Est et de la Russie. Parmi ses derniers ouvrages, on peut citer : *Le Nouveau XXI^e Siècle. Du siècle « américain » au retour des nations* (Paris, Le Seuil, 2008) et *La Fin de l'eurolibéralisme* (Paris, Le Seuil, 2006). Il a codirigé *L'Empire khazar, VII^e-XI^e siècle. L'énigme d'un peuple cavalier* (Paris, Autrement, 2005).

Les contributeurs

Sergueï Dmitriev, candidat ès sciences [AR9]historiques, doctorant en histoire à l'École pratique des hautes études, est chargé de recherches au département de sinologie de l'Institut d'orientalisme de l'Académie des sciences de Russie. Il a été conseiller scientifique du film *Mongol* de Sergueï Bodrov (2007).

Juliette Le Doré, diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris, est doctorante à l'Université libre de Bruxelles, où elle s'est spécialisée sur l'Asie centrale. Elle travaille par ailleurs pour l'ONG Human Rights Watch. Elle a effectué de nombreux séjours en Asie centrale, comme chercheuse mais aussi comme observatrice pour l'OSCE.

Alexey Tereshchenko est doctorant à la faculté d'histoire de l'université de Moscou et de Paris-IV Sorbonne, ainsi que chroniqueur en histoire pour le magazine *Vokrug Sveta*. Il a participé à *L'Empire khazar, VII^e-XI^e siècle. L'énigme d'un peuple cavalier* (Paris, Autrement, 2005).

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. Actualité du Grand Jeu	
<i>Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir</i>	???
Prologue. Mackinder avait-il raison [AR10] ?	
<i>Juliette Le Doré</i>	???
1. Archéologie du Grand Jeu : une brève histoire de l'Asie centrale	
<i>Sergueï Dmitriev</i>	???
2. Le tournoi des ombres	
<i>Alexey Tereshchenko</i>	???
3. La fin de la guerre froide et le renouveau du Grand Jeu : incompréhensions et confrontations russo-américaines	
<i>Jacques Sapir</i>	???
4. L'Union européenne fait son entrée dans le Grand Jeu	
<i>Juliette Le Doré</i>	???
5. Le Grand Jeu : tout un roman	
<i>Alexey Tereshchenko, avec la collaboration de Sergueï Dmitriev</i>	???
Bibliographie	???
Table des cartes et encadrés	???
Index des noms de personnes	???
Biographie des auteurs	???

Éditions Autrement - collection « Mémoires »

Abonnements au 1^{er} janvier 2008 : la collection « Mémoires » est vendue à l'unité ou par abonnement (France : 132 € ; étranger : 161 €) de 8 numéros par an. L'abonnement peut être souscrit auprès de votre libraire ou directement à Autrement, Service abonnements, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Établir votre paiement (chèque bancaire ou postal, mandat-lettre) à l'ordre de NEXSO (CCP Paris 1-198-50-C). Le montant de l'abonnement doit être joint à la commande. Veuillez prévoir un délai d'un mois pour l'installation de votre abonnement, plus le délai d'acheminement normal. Pour tout changement d'adresse, veuillez nous prévenir avant le 15 du mois et nous joindre votre dernière étiquette d'envoi. Un nouvel abonnement débute avec le numéro du mois en cours. Vente en librairie exclusivement. Diffusion : Éditions du Seuil.

Achévé d'imprimer en novembre 2008 chez Corlet, Imp. S.A.,
14110 Condé-sur-Noireau (France). N° 117340.
Dépôt légal : janvier 2009. ISBN : 978-2-7467-1088-7. ISSN : 1157-4488.
Imprimé en France

